

SIENNA LLOYD

CAPTIVE du Vampire
MORDS-MOI EDITION COLLECTOR



SIENNA LLOYD

CAPTIVE du Vampire
MORDS-MOI EDITION COLLECTOR



SIENNA LLOYD

CAPTIVE du Vampire
MORDS-MOI EDITION COLLECTOR



SIENNA LLOYD

CAPTIVE du Vampire
MORDS-MOI EDITION COLLECTOR



SIENNA LLOYD

CAPTIVE du Vampire
MORDS-MOI EDITION COLLECTOR

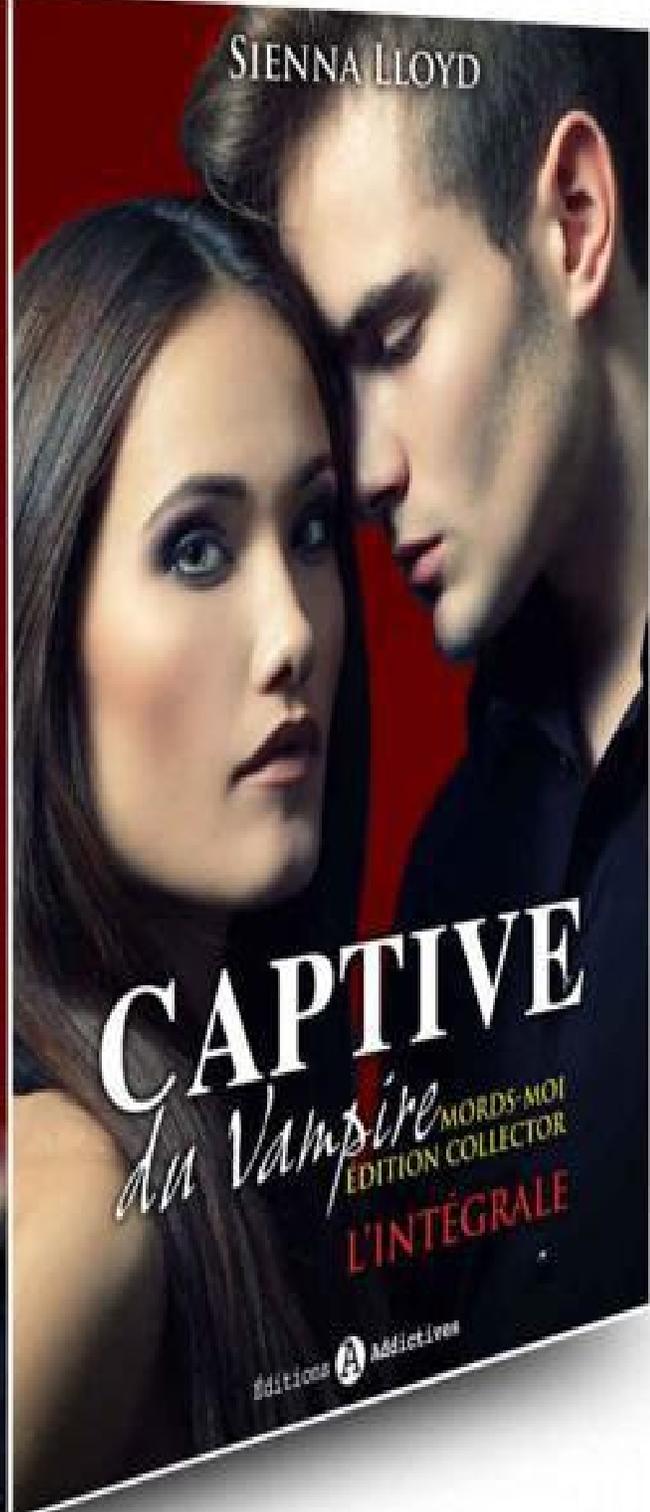


SIENNA LLOYD

CAPTIVE du Vampire
MORDS-MOI EDITION COLLECTOR



SIENNA LLOYD

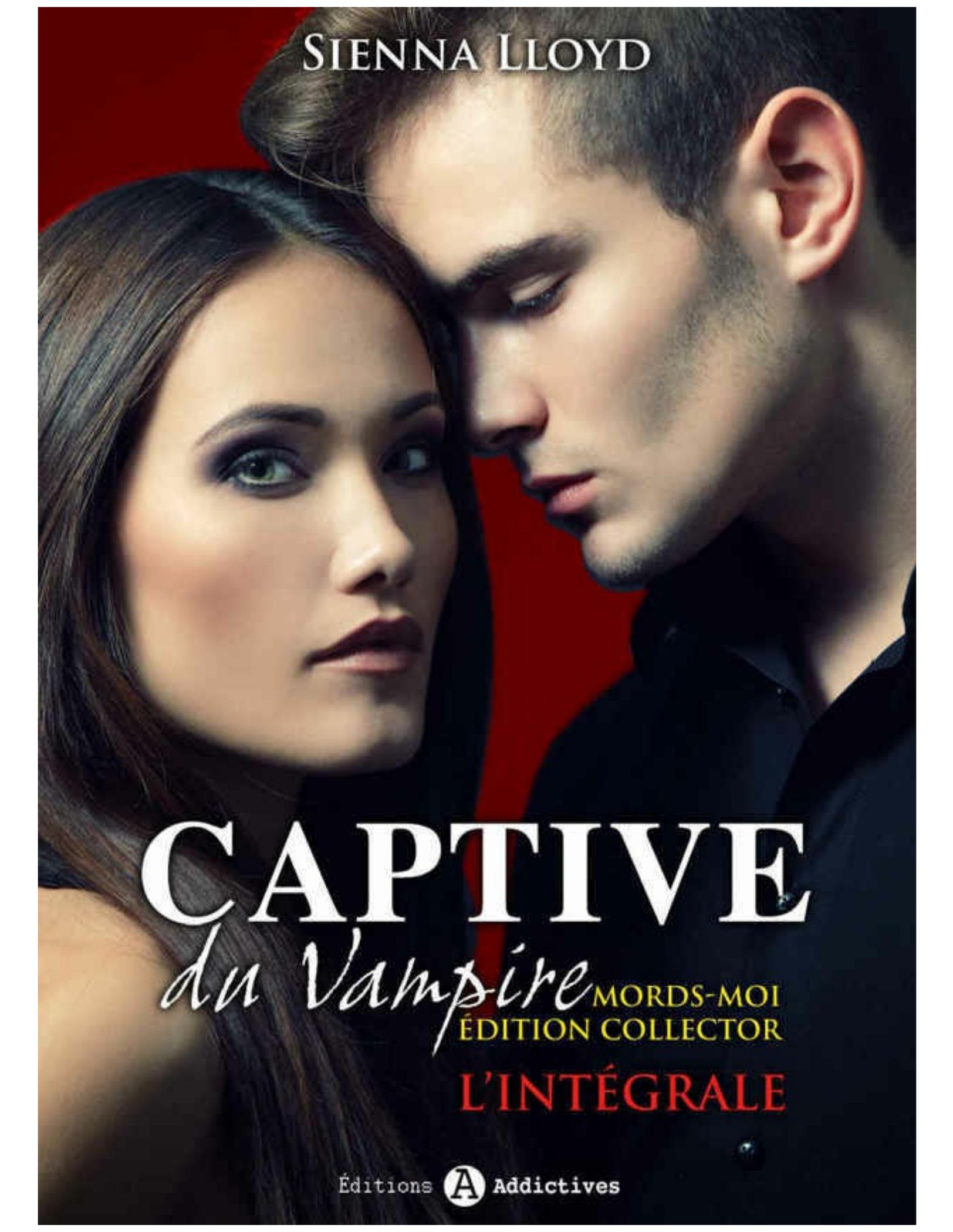


CAPTIVE

du Vampire
MORDS-MOI EDITION COLLECTOR

L'INTÉGRALE

Editions Addictives



SIENNA LLOYD

CAPTIVE

du Vampire MORDS-MOI
ÉDITION COLLECTOR

L'INTÉGRALE

Éditions  Addictives

Rejoignez les Editions Addictives sur les réseaux sociaux et tenez-vous au courant des sorties et des dernières nouveautés !

Facebook : [cliquez-ici](#)

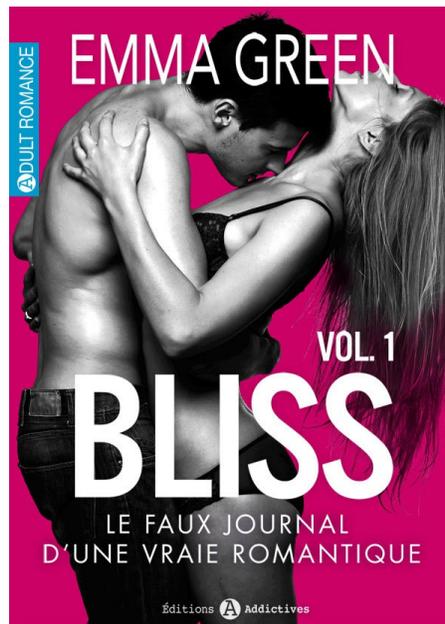
Twitter : @ed_addictives

Egalement disponible :

Bliss - Le faux journal d'une vraie romantique, 1

Emma est une auteure à succès, elle invente, décrit et fait vivre des multimilliardaires. Ils sont beaux, ils sont jeunes et incarnent toutes les qualités dont une femme peut rêver. Quand un beau jour elle en croise un en vrai, elle doit affronter la réalité : beau à se damner mais un ego surdimensionné ! Et arrogant avec ça... Mais contrairement aux princes charmants de ses romans, il est bien réel. Bienvenue dans *Bliss*, le journal intime d'Emma Green, qui vous raconte presque tout. Non, vraiment tout !

[Tapotez pour voir un extrait gratuit.](#)



Egalement disponible :

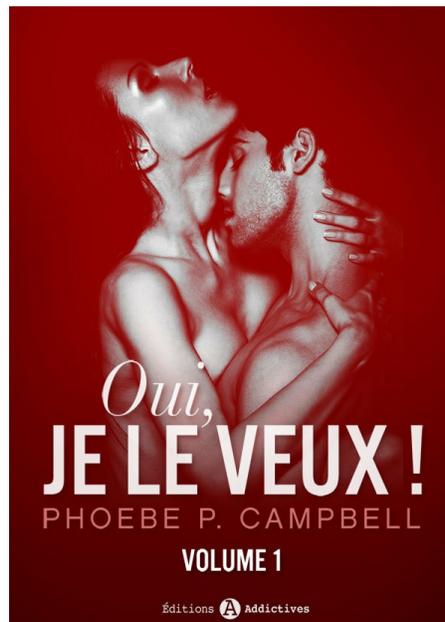
Oui, je le veux !

Lorsque Jane arrive au mariage de sa meilleure amie Clara, elle ne se doute pas que le bel artiste qu'elle aperçoit va bouleverser sa vie.

Mais en amour, rien n'est simple, et le beau Dan n'est peut-être pas celui qu'il paraît. Dan ou Dante ? De qui Jane est-elle tombée sous le charme ?

Découvrez comment Jane Brooks rencontre Dan McKenzie, l'artiste multimilliardaire aussi secret que sexy ! Entre élans du cœur et talents cachés, les personnages de la nouvelle série de Phoebe P. Campbell nous plongent dans un univers où passion rime avec sensualité.

[Tapotez pour voir un extrait gratuit.](#)



Egalement disponible :

Le bébé, mon milliardaire et moi

Au moment où elle se rend à l'entretien d'embauche qui peut changer sa vie, Kate Marlowe manque de se faire piquer son taxi par le plus irrésistible des inconnus. Avec le bébé de sa défunte sœur à charge, ses factures en retard et ses loyers impayés, elle ne peut pas laisser filer cette voiture. Ce travail, c'est sa chance ! Ni une ni deux, elle décide de prendre en otage le bel étranger... même s'il y a de l'électricité dans l'air.

Entre eux, l'attraction est immédiate, foudroyante. Même s'ils ignorent encore que cette rencontre va changer leur vie. À jamais.

[Tapotez pour voir un extrait gratuit.](#)



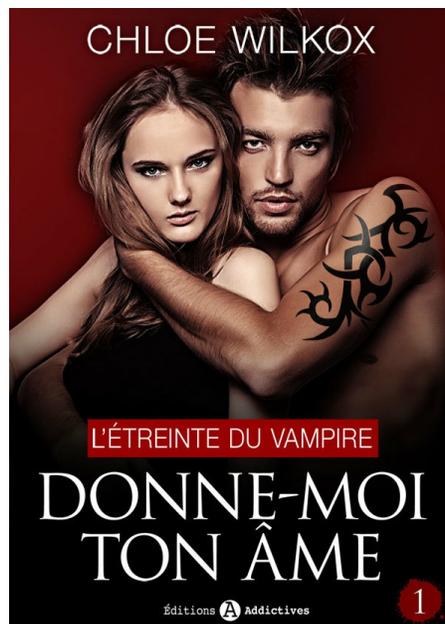
Egalement disponible :

Donne-moi ton âme

Gloria Robin, jeune musicienne rock pleine de talent, est contactée par Benjamin Marlow, un mythique producteur new-yorkais. Benjamin l'introduit dans un groupe afin qu'elle en soit la chanteuse. Tout se passe bien, le groupe est sympathique, Gloria se sent bien accueillie, et Benjamin a un charme fou. Tout est parfait ? Trop parfait ! Car Benjamin est un vampire âgé de 239 ans, tout comme Joan, Kim, Alex et William, les membres du groupe.

Et Gloria l'ignore... Est-elle tombée dans un piège ? Pourra-t-elle s'en sortir ? Et le voudra-t-elle seulement ? Car Benjamin Marlow n'est pas seulement un producteur de génie, c'est avant tout un vampire à l'apparence d'un homme de 29 ans, à la beauté époustouflante et au magnétisme irrésistible

[Tapotez pour voir un extrait gratuit.](#)



Egalement disponible :

Contrôle-moi

Strip tease, danse et séduction : la trilogie la plus sensuelle de l'année ! *** Celia est une jeune femme de 21 ans à qui la vie semble enfin sourire : elle qui rêvait depuis toujours de faire de la danse son métier, c'est aujourd'hui devenu une réalité. Mais lorsqu'un homme mystérieux qui se fait appeler Swan lui demande un strip tease personnel à son domicile, ses convictions vacillent. Est-elle vraiment prête à danser pour cet admirateur au charme dévastateur ? Les avertissements des autres strip teaseuses ne sont-ils que jalousie ou réelle sollicitude ? Danser et danger riment étrangement aux oreilles de Celia. Mais la jeune femme peut-elle réellement résister à l'attraction magnétique de Swan ?

[Tapotez pour voir un extrait gratuit.](#)



Sienna Lloyd

CAPTIVE DU VAMPIRE

L'intégrale (Edition Collector)

1. Ce soir-là...

Je suis habituée à tous ces gras, lourds, alcooliques, qui bavent sur le comptoir du Melvin Club, je suis habituée et fatiguée de leurs avances vulgaires. Être une serveuse de 22 ans dans un pub où s'échouent des hommes malheureux en amour, c'est être une carcasse de viande au milieu d'affamés. Certains soirs, des hommes assez classes relèvent la moyenne, mais mon lieu de travail n'est pas un repère de princes charmants, plutôt de crapauds et il faudrait me payer des millions pour que j'accepte d'en embrasser un. J'ai beau être consciente que je vaudrais un peu mieux, je n'ai pas vraiment le choix, j'ai des études à payer et depuis la fin de la crise du sang, «réussir» est une question de survie. Je me souviens comme la vie était simple, avant que mes parents ne partent, à une année d'intervalle. Me laissant seule, derrière eux.

Contre mon maigre salaire, je dois subir les regards qui se posent, me touchent... Peut-être devrais-je me sentir flattée, plaisir, c'est appréciable paraît-il, pourtant, chaque jour m'écoeure un peu plus.

Ce soir de novembre, mon quotidien n'échappait pas à la règle : laver, rincer, essuyer, servir, ramasser et supporter les hommes. Rien n'était différent, mais il paraît qu'une goutte d'eau suffit à faire déborder le vase et la cascade que celle-là a provoquée a changé ma vie.

Comme à son habitude, le vieux Joey est entré vers 22 heures et il s'est vissé sur son tabouret préféré. Il était particulièrement en forme, déjà imbibé d'alcool, et il me lançait des œillades collantes en lorgnant mon décolleté. Je savais que la soirée serait longue. Il me faisait me pencher pour ramasser ce qu'il laissait délibérément tomber sur le sol, vue imprenable sur mon entrejambe. Il faisait chaud, je portais le microshort en jean et le marcel blanc de rigueur, imposés par Boss. Une tenue trop petite, trop courte... idéale pour les faire boire et gagner de l'argent. Joey, dans un élan de bravoure, m'a attrapée par les hanches et a caressé mes fesses. Rien de neuf et pourtant, pour la première fois, j'ai refusé de me taire. J'ai poussé le vieillard, lui ai jeté mon tablier à la figure et suis sortie du pub avec l'intention de ne plus jamais y retourner de ma vie. Boss a bien sûr essayé de me retenir mais c'était trop tard, il fallait que ça cesse.

«Les filles comme toi naissent pour exciter les hommes, un corps pareil, c'est le vice, tu l'as en toi», a braillé Joey depuis la porte d'entrée.

Des mots crus, qui méritaient bien que je rebrousse chemin pour défendre «ce corps» et aussi mon ego, mais j'ai préféré serrer les poings et continuer à avancer. Ce n'était pas la première fois qu'on m'accusait de provocation. La société nous demande à toutes d'être minces, avec des formes féminines, j'avais hérité de ma mère, mais je n'en étais vraiment pas fière, je détestais cette silhouette trop «femme» qui m'attirait souvent insultes et menaces.

J'étais énervée, furieuse et c'est sûrement pour cela que je n'ai pas regardé avant de traverser la

route. La nuit était noire et lourde, la lune pleine et livide et, sans manteau, j'avais froid. Je voulais me dépêcher, rejoindre mon studio et prendre une douche brûlante pour me laver de tous ces regards sales, m'enfuir, vite, loin... vivre autre chose. Je me souviens des deux petites lumières jaunes qui se sont rapprochées de moi à vive allure, leur halo s'amplifiait à chaque seconde et au lieu de m'en écarter, je suis restée là, plantée devant elles, comme hypnotisée. Il y a eu un bruit sourd, une douleur, puis plus rien...

C'est fou comme un acte peut, par effet domino, changer le cours d'une vie, si Joey n'avait pas été là, si j'étais retournée sur mes pas pour lui mettre la gifle qu'il méritait, si cette voiture était arrivée quelques secondes plus tard, rien n'aurait eu lieu. Tout ce que j'ai fait dans ma vie jusque-là devait m'amener à cet instant précis où j'ai repris connaissance dans les draps de cet inconnu, totalement nue.

J'ai ouvert les yeux, j'ai frissonné, paniqué et le doigt d'un homme s'est posé fermement sur ma bouche.

«Chuuuuut, calmez-vous. Je suis Gabriel, vous avez eu un accident, reposez-vous, je suis là.»

Mes paupières se sont baissées, mais j'ai eu le temps d'observer cet hôte penché sur mon visage. J'ai d'abord été frappée par ses grands yeux verts qui perçaient son teint ivoire. De belles boucles brunes tombaient sur son front clair. Il avait une belle carrure, large, le genre d'homme massif avec qui l'on se sent en sécurité. Mais c'est son sourire qui m'a vraiment marquée, il était insaisissable, mystérieux et laissait entrevoir deux longues canines pointues. Le choc, mon sang n'a fait qu'un tour quand j'ai compris *ce* qu'il était, c'était la première fois que j'en voyais un d'aussi près. Un frisson m'a parcouru l'échine, je ne sais pas comment décrire ce que j'ai ressenti à ce moment-là, j'avais peur, certes, mais à cela s'ajoutait une sorte d'excitation teintée de désir. Puis, je me suis rendormie en pensant : «*Un vampire*».

Des souvenirs très flous me reviennent de cette nuit, des caresses, une bouche, la chaleur de ma peau électrocutée par la fraîcheur d'une main experte. C'était comme un songe, délicieux et tellement troublant.

La nuit commençait à tomber quand je me suis tirée de cette douce torpeur. Gabriel n'était plus là. J'étais dans une grande chambre, sur un lit immense. La pièce était décorée avec goût, le goût des gens qui ont beaucoup d'argent. Ma mère me disait souvent que le luxe se cachait dans les détails, cette chambre en était le parfait exemple. Le lit à baldaquin en bois précieux était recouvert d'un drap fin et doux, une épaisse et moelleuse couverture bordeaux réchauffait la couche. Il y avait un grand tapis crème prêt à accueillir les pieds au lever et, posé dessus, un petit guéridon d'un autre temps. Une liseuse rose poudré apportait à la pièce une lumière chaude et tamisée. Les rideaux étaient lourds, tirés... véritables remparts à la lumière meurtrière. Je me suis assise, pour mieux observer le décor. Le plafond était si haut que j'avais, ironiquement, le sentiment d'être dans une église, mais les portraits aux murs me rappelèrent vite l'inquiétante réalité. Il y avait une dizaine de peintures qui

ornaient les hauts murs, des portraits parfois très anciens et toujours les mêmes sujets. La famille de Gabriel, pensais-je, qui traversait les époques sans jamais changer. Une longue lignée de vampires, qui a connu le monde, a vécu les drames, guerres, innovations... dans l'ombre, jusqu'à la guerre du sang. Sur chacun des portraits où il se tenait, j'avais la curieuse impression que Gabriel m'observait, lui et ses grands yeux verts.

J'étais plongée dans ce regard troublant quand un courant d'air m'a surprise, depuis la porte de ma chambre... ouverte. Gabriel se tenait devant moi. Apeurée et gênée par ma nudité, je me suis enfoncée dans le lit. Comme rien ne se passait, j'ai passé ma tête par-dessus le tissu pour voir s'il était parti. Il était là, accoudé à une des colonnes du lit, fort, beau et sombre. Le drap transparent trahissait mon corps et Gabriel fixait avec insistance ma poitrine.

– Excusez-moi, où sont mes vêtements ?

Je ne voulais pas l'agresser, il m'avait jusque-là accueillie et puis, ne connaissant pas l'homme, je ne voulais pas risquer de l'irriter. J'ai donc souri, timidement.

– Je vous ai déshabillée moi-même. Vous dormiez à ce moment-là, le choc, je suppose. Mais vous vous êtes laissé faire et c'était un moment très agréable.

Sa voix était chaude et grave, un brin d'autorité ponctuait chacun de ses mots, nul besoin de l'observer, ni même sa demeure pour comprendre qu'il était un homme de pouvoir. Une supériorité naturelle transpirait de lui et à mesure qu'il me regardait, je me recroquevillais.

Saisissant mon trouble, il s'est rapproché de moi. Il a enchaîné avec un petit rictus satisfait.

– Vos habits sèchent. J'ai pris le soin de les faire laver, après l'accident, ils en avaient indéniablement besoin et puis, si je peux me permettre, vu la fraîcheur de la nuit, ils n'étaient pas tout à fait adaptés...

– C'est ma tenue de travail. Je suis barmaid au Melvin Club. Merci pour les vêtements, je veux bien les récupérer et partir, il me semble qu'il est déjà tard et je ne voudrais pas abu...

– Comment vous appelez-vous ?, a-t-il demandé en me coupant franchement.

– Je... je suis Héloïse et j'ai...

– Enchanté Héloïse, avant de poursuivre, je préfère clarifier les choses. Il vous est pour le moment impossible de sortir dehors. Tout d'abord parce que le traumatisme causé par l'accident nécessite des soins que je vais vous fournir, de plus, comme vous le savez, depuis la crise du sang, «nous» nous sommes engagés à ne nous aventurer dans les quartiers humains de la ville que les soirs de pleine lune. Il en va de même pour les jeunes filles dans le quartier rouge. Vous pourrez donc sortir d'ici dans 27 jours.

J'ai mis quelques secondes pour accuser le coup. J'étais sonnée.

– Il faut que je rentre, je ne peux pas rester. J'ai un travail, enfin j'avais, et il y a la fac.

– J'arrangerai le transit de vos cours jusqu'ici, j'ai des amis qui peuvent s'en charger. Le reste n'est pas de votre ressort mais du mien Héloïse, mais ne craignez rien, vous êtes en sécurité ici.

– Mais des gens vont s’inquiéter, me chercher.

Gabriel comprit que cette phrase était fausse. Parents décédés, aucun ami, quelques vagues connaissances de fac et un job largué... J’avais utilisé un argument en lequel je ne croyais pas. Personne ne se serait inquiété de mon sort, peut-être mon proprio et encore, c’était du genre à mettre tes affaires à la rue au moindre retard de loyer. Seule, j’étais seule et ce constat me brisa le cœur.

– Je vous parlerai plus tard des règles de la maison. Vous êtes encore fatiguée, je vous suggère de dormir.

Il plongea à nouveau son regard sur les draps transparents et humecta sa bouche carmin.

Son corps tendu vers le mien me déstabilisait, ses paroles étaient fermes mais son rapprochement physique bien réel. Quant à la colère de me sentir prisonnière, elle était muselée par une sensation inédite, une onde chaude qui parcourait mon bassin dès que mes yeux se posaient sur lui. Gabriel avait un pouvoir sur moi et il ne fallut que ce bref échange pour le mettre en lumière. Il m’attirait et j’avais du mal à contenir ma gêne. J’étais nue, frigorifiée et pourtant écarlate. D’un autre côté, j’avais peur et ma raison ne comprenait pas cette soudaine faiblesse. J’avais l’habitude de ne pas me laisser faire et pourtant, je ne maîtrisais absolument plus rien. Je cherchais mes mots, interloquée, quand ce débat intérieur fut interrompu par la main froide et large de Gabriel qui vint se poser sur ma cuisse. Il continua à la faire glisser vers l’intérieur, à travers le tissu.

– Vous serez très bien ici Héloïse.

Il enfonça un peu plus sa main, qu’il rendit prisonnière de mes cuisses tremblantes. Il se pencha sur moi, s’approcha de ma lèvre inférieure et la baisa doucement.

– Vous serez très très bien ici, j’y veillerai personnellement.

Complètement bouleversée par cet échange, je me suis effondrée sur le lit. Les nerfs, la fatigue avaient eu raison de moi et j’ai commencé à sangloter, le choc post-traumatique sûrement, mais surtout, la peur.

Que me voulait cette... chose ?

– Je vous ai laissé un carnet. J’écris beaucoup, je pense que ça aide à relativiser, à analyser. Je crois que rien n’arrive par hasard. Peut-être cela vous fera-t-il du bien de coucher sur le papier cette «mésaventure». Ne pleurez pas, le mois sera vite passé.

Je me sentais si petite dans le grand lit, mes jambes arrivaient à mi-parcours et ma carrure de crevette détonnait avec ce qui m’entourait. J’aurais aimé appeler maman, lui dire qu’un vampire était là, lui dire que j’étais bloquée, me réfugier auprès d’elle. Devant mon désarroi, le visage de Gabriel se crispa et il me prit dans ses bras. Il chuchotait et tentait de m’apaiser.

– Héloïse, vous savez que je ne vais pas vous faire de mal, j’ai prêté serment il y a deux ans.

Pendant la crise du sang je faisais partie des pacifiques, je vis depuis très longtemps l'affrontement humains/vampires et j'ai été le premier ravi des «solutions» proposées par nos gouvernements. Je n'ai pas mordu depuis des années.

Nichée dans son cou, mon cœur ralentit, Gabriel était froid mais d'une douceur incomparable. J'avais envie de toucher sa peau avec mes lèvres.

– Je... je n'ai pas peur... je suis confuse. Qu'est-ce que je vais faire pendant un mois ?

Il se releva et esquissa un sourire.

– Écrire... et plein d'autres activités très enrichissantes. La vie est pleine de surprises, croyez-moi.

Il se leva, marcha avec aplomb et se retourna pour me lancer une œillade avant de claquer la porte.

J'ai pris le petit cahier doré qu'il m'avait offert pour y coucher ces premiers mots : «*Quel garçon troublant.*»

Jour 1 , 14 h 30

Je ne sais pas si c'est le destin qui m'a menée ici ; mais papa me disait toujours : «*Rien n'arrive par hasard.*» Je ne comprends pas bien ce qu'il se passe, mais ce que je sais, c'est que je me sens fragile quand Gabriel est là. Suis-je normale ? Ai-je ce qu'on appelle le syndrome de Stockholm, tomber sous le charme de son ravisseur pour mieux vivre l'angoisse ? Parce que malgré sa froideur, je le trouve attirant, il n'est pas que beau, il est... parfait. De longs cils, des yeux brillants, une bouche si... Je ne sais pas pourquoi j'écris tout ça, mais je pense qu'il a raison, je vais prendre la vie comme elle vient, je n'ai pas le choix et en savoir plus sur leurs comportements m'a toujours intriguée... C'est l'occasion.

Quelqu'un frappe à la porte, je ne rêve que d'une chose, une douche.

Une petite femme entre dans la chambre, la quarantaine, les cheveux blonds étranglés dans un chignon sévère. Pourtant, son visage n'est que douceur et rondeur, les rides du sourire creusent sa peau avec élégance. La pauvre porte un immense plateau sur lequel est posé un service à thé fumant en porcelaine. La collation de luxe prend place sur le lit et la charmante apparition se présente à moi avec beaucoup de solennité.

– Je suis Magda, la gouvernante de l'appartement de monsieur Gabriel. Je vous souhaite la bienvenue chez nous.

D'abord rassurée, je déchanté rapidement en observant ses grands yeux verts familiers... un

vampire, un autre. J'ai beau être sous le charme de mon hôte, je n'en oublie pas sa condition et je suis craintive de la suite des événements. Combien de temps avant qu'ils ne se jettent tous sur moi ? Me mordent ? Depuis le don du sang obligatoire, on n'a plus répertorié d'attaques de vampires... Mais suis-je vraiment en sécurité chez cet inconnu ? La guerre est terminée mais il y a encore plein de rumeurs sur les «assoiffés». Ma copine de fac Mélanie m'a d'ailleurs raconté que le gouvernement envoyait les prisonniers en pâture dans le quartier rouge pour régler les problèmes de surpopulation carcérale.

Puis, les vampires sont des beaux parleurs, beaucoup de jeunes filles ont disparu et sont réapparues les deux canines aiguisées comme des couteaux. Alors qui croire ? Ils ne blessent plus mais suis-je pour autant en sécurité ? Je suis d'ordinaire une personne plutôt méfiante, mais quand je pense aux beaux yeux de Gabriel, je ne suis plus moi...

– Je vous interromps dans vos pensées, ma fille ! La douche est au fond du couloir, vos affaires vous y attendent, prenez ce peignoir pour vous y rendre, mon enfant. Nous n'avons pas souvent d'invités... comme vous. Je suis vraiment ravie, si vous avez besoin de quoi que ce soit, appuyez ici.

Oh ! Un bouton de «panic alert» digne d'un vieux *James Bond* est camouflé dans la tapisserie.

– Merci beaucoup madame.

– Magda ! Nous allons vivre ensemble le temps d'un mois, appelez-moi par mon prénom, ma fille.

– Merci Magda, je suis désolée, je suis un peu confuse.

– Ne le soyez plus, monsieur Gabriel va bien s'occuper de vous, vous ne craignez rien... Et puis, j'ai bien mangé ce matin, ah, ah !

Vampire ou pas, son rire joyeux et sonore a le mérite de me mettre à l'aise. Elle a, certes, un humour discutable, mais je sais que nous allons nous entendre.

Au risque de me répéter, tout est majestueux chez Gabriel, surtout son appartement, mais le plus bel endroit, c'est ma merveilleuse salle de bains. Une douche à l'italienne occupe la moitié de la place. De l'autre côté de la pièce, une psyché et un lavabo en marbre ornent le mur en ardoise. Tout est si beau. Postée devant la glace, j'observe mon corps encore troublé par le geste un peu trop familier de Gabriel. Quelques égratignures, une bosse... l'accident n'a pas fait trop de dégâts, pourtant je me trouve différente. Peut-être n'ai-je tout simplement jamais pris le temps de regarder ce corps qui m'encombre souvent. Suis-je jolie ? Je regarde mes cheveux bruns, ils tombent lourdement sur mes épaules et les pointes caressent mes tétons. Je suis mince, j'ai les yeux noirs...

Pff, est-ce que je lui plais ?

En ouvrant les deux robinets, cinq jets sont sortis de la grande pomme de douche carrée au-dessus de moi. Je ne me souviens pas du dernier moment de pur plaisir que j'ai vécu. Depuis le décès de mes parents, je survis : petits boulots, chambre de bonne, fac... les moments de plaisir me sont

totallement inaccessibles, alors je ne vais pas boudier ce luxe, au contraire, quitte à être captive, soyons-le dans la volupté !

La buée envahit la pièce rapidement, en quelques minutes, j'ai recréé un hammam doux et enveloppant. Je suis une fille de l'eau et même si la situation dans laquelle je me trouve est inconfortable, sentir la chaleur des gouttes réchauffer mon corps me grise au-delà des mots. Se faire inonder, fermer les yeux et réfléchir. J'ai tellement de questions à poser à Gabriel, j'ai envie de tout connaître de lui, il me plaît autant qu'il m'impressionne et c'est la première fois que la proximité d'un homme me fait cet effet. Rien que d'y songer, mon corps entier se réveille, me brûle.

J'ouvre les yeux et un filet d'air froid vient me chatouiller les pieds. Difficile de voir quoi que ce soit dans cette pièce fumante. Puis une ombre s'approche de moi. Je sursaute, quand Gabriel apparaît entièrement nu dans la douche, il porte ce petit sourire que je lui ai vu plus tôt. C'est la deuxième fois qu'il me surprend.

– Je suis désolée, je pensais avoir fermé la porte.

– J'ai pris plaisir à vous déshabiller Héloïse. Un plaisir infini. J'ai pris quelques libertés, alors que vous dormiez, en passant mes doigts sur cette chair rose, si tendre. Vous souriez, j'ai interprété cette réaction comme un accord tacite et j'ai parcouru votre corps de mes mains. Vos seins étaient fermes, tendus, vous étiez offerte. Je les ai mordillés et ils se sont dressés. Ça vous plaisait, j'étais dur mais j'avais besoin de voir vos yeux. Je suis venu pour la suite.

Tous ces flashes que j'avais eus n'étaient pas le fruit de mon imagination, mais bien des bribes de cette nuit avec Gabriel. Je suis très contrariée qu'il ait profité de mon corps sans défense, mais ce qui m'agace plus encore, c'est de n'en avoir que des souvenirs spectraux.

Aucun son ne sort pourtant de ma bouche, je suis trop bouleversée. L'eau continue de ruisseler sur ma peau, je suis perdue, il s'approche, mon corps recule, mais ma raison, elle, a vraiment quitté le navire. Le carrelage froid et humide refroidit mon dos... je ne peux plus faire un pas. Gabriel s'avance, il n'est qu'à quelques centimètres de moi et plaque brutalement son corps au mien.

– Je vais m'occuper de vous et vous n'avez pas envie de me contrarier.

– Non.

Il prend mes poignets et les maintient fermement. Il avance son visage, pose sa bouche sur mon cou, c'est fini, il va me mordre, mais au lieu de ça, il glisse sa bouche sur mon oreille et susurre :

– Écartez les jambes Héloïse, ma langue brûle de vous découvrir.

Je gémiss et m'exécute. Il s'agenouille entre mes cuisses, écarte mes lèvres pour y poser sa langue doucement. Une secousse, puis deux, trois... mon corps perd le contrôle. J'ai envie qu'il me dévore, qu'il brûle, m'abîme et sentant mon ardeur, il enfonce sa tête fermement. Sa langue fait des va-et-vient sur mon clitoris enflé, il brise le rythme par des succions délicieuses. Il aspire, lèche et je meurs, je suis hystérique, folle et de hauts cris remplacent mes timides râles. Il commence à alterner les baisers et les petites morsures. Ses deux canines pointues excitent mes grandes lèvres, mon sexe

entier est dévoré par son ardeur.

De haut, je regarde ce troublant assaillant me fouiller et je suis au bord de l'implosion et alors que je crie plus fort encore, il s'arrête brusquement.

Il m'ordonne de m'agenouiller et de lui rendre la pareille. Mes jambes se déroboent et je me mets hâtivement à la tâche, j'ai envie de ce sexe dressé, long, large et fier. Je veux l'honorer comme je veux qu'il m'honore.

Gabriel attrape mes cheveux pour les mettre en queue-de-cheval et prend le contrôle de notre mélodie. La cadence s'accélère, il veut être au fond de ma gorge, il s'énerve. Chaque pénétration me donne envie d'être prise, il grogne et sa queue gonfle mes joues. Docile, je le lèche avec application. Mais qui suis-je, que m'arrive-t-il ? Je n'ai jamais été de celles qui «savent faire» et me voilà, un sexe gorgé dans la bouche, à rendre fou un homme que je connais à peine.

– Allonge-toi, tu veux jouer avec moi, tu vas comprendre.

Ce tutoiement nouveau et étonnant me rapproche de lui, mais Gabriel domine la situation, il pourrait me mettre un doigt, une laisse, me fesser, me demander tout... je le ferais. Je suis allongée sur la faïence argentée de la grande douche, l'eau coule sur mes cuisses et entre elles.

– Écarte.

Je m'exécute.

– Écarte plus.

Je n'en peux plus, je suis offerte, un genou dans chaque main. Mon intimité entière livrée aux yeux de cet inconnu que je désire comme personne. Il prend son temps, son sourire est large, triomphant. Il caresse son sexe devant le tableau que je lui offre, je suis son «Origine du monde» privée et ça semble être l'image la plus excitante qui soit. Il abandonne sa verge pour la préserver, il continue à faire jouer ses mains sur mon sexe en suivant mes réactions. Son index humide masse mon pubis, il le porte à sa bouche, lèche son doigt et me goûte avec plaisir. La torture est insoutenable et je l'implore de venir en moi.

Son membre en main, il me demande si je «le» veux.

– Oui.

Ma respiration est alors coupée par la pénétration ferme et profonde de Gabriel. Je n'ai jamais rien vécu de tel, son sexe prend toute la place dans le mien et je m'asphyxie de plaisir. Je sens mon cœur battre à l'endroit de notre union, j'essaye de me tordre mais ses allers et venues persistent, je sens chaque centimètre carré de ma peau brûler progressivement. Un plaisir foudroyant s'empare de moi, son visage se colle au mien et alors que j'ouvre la bouche pour hurler, il étouffe le bruit en enfonçant sa langue. Je jouis comme jamais, mille fois, si fort, je vais mourir. Je tremble, ma tête me

tourne, son gland frappe fort en moi et je hoquette de plaisir. Ses mains serrent plus violemment mes poignets et je le vois jouir. Ses yeux verts s'assombrissent, ses pectoraux se dessinent et les veines de son cou apparaissent. Un liquide chaud coule de moi, comme une pommade douce pour apaiser mon sexe.

Puis, il me baise la main, se retire et sans un mot me laisse là, évanouie de plaisir.

Jour 1 , 1 8 h 30

Je ne sais pas combien de temps il m'a fallu pour m'extirper de la salle de bains, mais j'y suis au moins restée une heure. Mes jambes sont molles, faire l'amour avec lui a l'effet d'un marathon et jamais mon corps n'avait ressenti un tel bien-être. Je porte de nouvelles cicatrices, celles du plaisir, morsures, griffures, cheveux en pagaille.

Le souvenir frais de nos deux corps en fusion fait déjà renaître en moi l'envie. J'ai tellement honte, je repense à cette sensation éprouvée petite de péché, quand à l'abri des regards, je dévorais des chocolats alors que j'en étais privée. Magda a-t-elle drogué le thé ? Comme une accro, je veux plus de Gabriel, plus loin, plus fort, plus violemment. Mon bas-ventre rebrûle et je suis épuisée. Il est temps de dormir.

2. Les liens

Jour 10 , 9 h 25

Ce matin, Gabriel m'a griffonné un mot et l'a laissé sur la table de chevet, il souhaite que l'on dîne ensemble et je dois, pour l'occasion, revêtir ce qu'il a subtilement défini comme une tenue «*élégante et sexy*». Gabriel est un gentleman, il est d'ailleurs lui-même toujours «*élégant et sexy*» mais chez lui, c'est naturel. C'est comme si, sans efforts, il incarnait ce que tous les hommes que j'ai rencontrés rêvent d'être : James Bond. Lui et Magda ne semblent pas être conscients de leur grande beauté, ni de celle des objets qui meublent la somptueuse demeure. Ils ont tous les deux la grâce des gens «*bien nés*». Ni prétentieux, ni snobs, je les vois toujours polis et bienveillants, à mes petits soins, généreux. Je me sens de moins en moins prisonnière et plus les jours passent et plus je me trouve presque chanceuse. Mes yeux ne cessent de s'écarquiller devant la moindre fourchette et mon cœur s'accélère quand Gabriel me dévore de son regard énigmatique.

Je suis heureuse de pouvoir m'habiller pour ce soir, parce qu'il faut dire qu'entre les allers et venues de Gabriel (qui me laisse la plupart du temps nue) et les quelques vêtements prêtés par Magda (mais trop grands pour moi), je n'ai pas grand-chose à me mettre. Je me sens d'ailleurs plutôt mal à l'aise, tout est si beau ici, si raffiné... J'ai la désagréable sensation de faire pâle copie et de ne pas être à ma place.

Magda entre dans la chambre pour me prévenir qu'un colis qui m'est adressé attend dans l'entrée. J'ai construit au fil des jours des habitudes avec cette femme prévenante et tous les matins, elle m'apporte un thé parfumé et des biscuits si fins qu'ils semblent tout droit venus du paradis.

Un colis ?

Dix jours que je suis là, peut-être que quelqu'un a découvert ma cachette... La curiosité me tire du lit et c'est essoufflée et en robe de chambre de soie japonaise (prêt de Magda) que j'arrive dans l'entrée. Je n'ai pas encore pu explorer toute la demeure de Gabriel, le médecin de famille m'a demandé de ne pas trop gambader le temps que mon genou se rétablisse. Magda vient me rendre visite en journée et Gabriel apparaît la nuit quand il le décide. Pour parler, pour me regarder ou me prendre, sans jamais rien dévoiler de ses humeurs. Quand ils ne sont pas là, je n'ai qu'une envie : dormir, me reposer de lui, de nous mais surtout écrire ce qu'il se passe. Je me demande encore si tout cela est bien réel et mon petit carnet doré me permet de conserver un témoignage.

Gabriel... Quand je relis mes notes, je réalise à quel point il est omniprésent. Quand il est là, je suis écarlate, j'ai les mains moites, je bafouille. Je devrais être moins timide, étant donné notre degré d'intimité et pourtant, chaque fois est une première. Je ne sais pas si c'est «ça» l'amour, mais je peux certifier que je vis la parfaite définition de l'attirance. Il réveille en moi la séductrice, celle qui n'a peur de rien, qui veut plus. Et quand il est en moi, au plus profond, je me sens chez moi. Toutefois,

nos rapports ne sont pas équilibrés, Gabriel ordonne, je m'exécute. Je n'ai pas l'expérience pour mener la danse et ça me déstabilise de lui obéir sans jamais me rebeller.

La nuit dernière, par exemple, a été particulièrement éreintante, tout comme les exigences de mon professeur. Le matin même, il a déposé sur mon oreiller un petit paquet. Je l'ai déballé et se trouvait, enfermé dans du papier de soie, un masque en satin. Inscrit, sur une petite carte nacrée au bout d'un ruban : «*Fais le noir*». J'ai souri, ça lui ressemblait tellement ces ordres si courtois. J'ai posé le masque sur mes yeux, docile, prête à recevoir la suite prévue par Gabriel.

Le désormais familier courant d'air froid m'a indiqué que Gabriel était dans la pièce, mais il n'a pas dit un mot. Je l'ai appelé pour briser le silence, plongée dans l'obscurité, incapable de voir s'il était là, j'ai attendu un signe. Je sentais sa présence, son regard qui me frôlait, mais à part le refroidissement notable de la pièce, rien ne prouvait qu'il était à mes côtés. Je me suis allongée, j'ai retiré les draps qui protégeaient mon corps nu et j'ai attendu. Comme un piège, je pensais qu'ainsi offerte, il s'emparerait de moi. Rien. C'est ce qu'il y avait de plus vexant avec lui, toutes mes initiatives pour l'amener à faire ce que JE souhaitais se soldaient par un échec. J'ai donc écarté les jambes et mon pied s'est buté à ce que j'ai compris être sa hanche. Dans le noir, je visualisais la scène, il devait être assis sur le lit, en observation, prêt à me dévorer quand IL l'aurait décidé.

Cette simple pensée a fait jaillir un flot de désirs qui s'est emparé de ma gorge. Le flot s'est accéléré, a grossi et a pris possession de mes veines pour terminer sa course entre mes cuisses. C'était déjà difficile de découvrir le plaisir, de tenter de le dompter mais le tout à la merci d'un inconnu... Il fallait que je trouve une astuce pour le faire sortir de sa tanière, j'ai écarté un peu plus les jambes. L'ambiance dans la pièce était électrique et le silence lourd d'envies.

Ce sont mes mains qui ont craqué les premières et j'ai commencé à me caresser. D'une main, j'écartais mes lèvres, de l'autre, je jouais à m'énervé. Je léchais mes doigts, pour les glisser sur ce mont rouge gonflé de désir. Le plaisir me cambrait et je tenais mon corps en équilibre pour pouvoir me pénétrer. Grâce à mon aveuglement, je pouvais découvrir ce sexe que je méconnaissais, ces petites lèvres serrées protégées par leurs grandes sœurs plus larges, rondes, lustrées par la moiteur. Je voulais tout toucher, j'appuyais, frottais, glissais et je sentais mon pouls furieux. J'ai enfin entendu son souffle. Il était bel et bien là et le spectacle que je lui offrais, à en croire son halètement, comblait ses besoins.

Enhardie par cet encouragement tacite, je me suis retournée, pour m'accroupir... Mes doigts trempés ont retrouvé le chemin de mon sexe et toute mon intimité lui était offerte. Mon sexe rouge, mon anus serré, mes fesses roses... Il pouvait tout voir, tout prendre et je sentais ses yeux me fouiller. Je l'imaginai arriver, s'enfoncer d'abord dans mon sexe, puis plus haut là où personne n'était jamais allé. Cette dernière pensée amplifia mon excitation, j'ai alors coincé mon clitoris entre mes deux doigts mouillés pour lui faire vivre un dernier supplice, je l'ai empoigné fermement et me suis libérée, en silence. Je ne m'étais jamais masturbée et cet orgasme était teinté de gêne.

Essoufflée sur le lit, les yeux toujours bandés, j'ai joui sans pénétration...

Pourquoi n'est-il pas intervenu ? Étais-je à la hauteur ? C'était la première fois qu'il ne me touchait pas et même si j'ai été excitée par ce voyeurisme fantasmé, il m'a manqué. Ses mains, son sexe... lui et sa force qui me fait plier et réclamer. A-t-il au moins aimé ?

Le paquet est posé sur la table ovale en noyer. Illuminé par le grand lustre en cristal dans l'entrée, je suis tellement curieuse à l'idée de découvrir son contenu. Magda me suit en m'annonçant qu'elle a déposé sur le lit la tenue que «*monsieur Gabriel*» tient à me voir porter pour le souper.

- Vous allez voir, c'est de toute beauté, je l'ai aidé à choisir.
- Fêtons-nous quelque chose ce soir ? Gabriel m'a laissé un mot mystérieux à ce sujet.
- Ça fait déjà 10 jours que vous êtes là ! C'est une belle occasion d'inaugurer le salon rouge !
- Le salon rouge ?
- Monsieur Gabriel tenait à avoir un salon pour recevoir à dîner, mais sans l'aspect trop cérémonial de la salle à manger. Il change de meubles tous les ans. Nous les donnons ensuite aux bonnes œuvres humaines, en solidarité, mais personne ne nous remercie jamais pour ça d'ailleurs.

J'oublie, j'oublie sans cesse chez qui je suis. Les vampires nous ressemblent tellement et mis à part les grands yeux et les canines, rien ne trahit leur espèce. Nous n'avons d'ailleurs absolument pas abordé la question avec Gabriel et pourtant, je souhaite en savoir plus. Ma curiosité me dévore, je ne me sens plus menacée par une morsure mortelle, mais je ne connais toujours rien d'eux. Ces richesses accumulées me donnent le tournis, un salon tous les ans ? Quelle drôle d'idée. D'ailleurs, pourquoi sont-ils si riches ? Gabriel porte un nouveau costume à chacune de ses apparitions, quel est son métier ? Magda, quant à elle, n'a rien à envier à Coco Chanel. Et puis leur âge... Sur les portraits, quelle que soit l'époque, Gabriel a le même visage qu'aujourd'hui, celui d'un homme d'environ 35 ans, mais pourquoi Magda semble un plus vieille si, elle aussi, est immortelle ?

- Souhaitez-vous grignoter quelque chose en cuisine avec moi pendant que je prépare le repas de ce soir ?
- Ce serait avec plaisir, je me sens un peu...
- Seule ?
- Oui.
- C'est normal, ma petite, allez disposer vos affaires fraîchement arrivées dans votre chambre, je vous donne une petite demi-heure et nous parlerons de ce que vous souhaitez !
- Merci Magda.

Lit-elle dans mes pensées ? Le paquet en question est trop lourd pour moi, du coup Magda se met à chantonner :

- Chaaaaarles ? Chaaaaaarles ?

Un homme très beau, blond et fin, mesurant au moins deux mètres, entre dans la pièce. Le charisme de Charles est dévorant, c'est le genre de personne qu'on croise une fois et qu'on reconnaîtrait à vie.

– Charles, je te présente la fameuse Héloïse, peux-tu l’aider avec cette boîte ?

Charles m’adresse un large sourire et m’invite à le suivre. Je réalise que je suis un peu trop dévêtue pour une première rencontre. Seigneur, combien sont-ils dans cette maison ? J’étais bien naïve de penser que nous n’étions que trois. Parfois, j’entends des pas à l’étage et des voix, mais je ne vois jamais personne.

Charles dépose le paquet et quitte la pièce en me souriant. Enfermée dans ma chambre, j’ouvre le colis et découvre des objets m’appartenant. Comment a-t-il fait pour les obtenir ? Je suis euphorique de retrouver mes vêtements, mon livre de chevet, mon parfum. En respirant l’odeur du passé, j’ai tout de même un pincement au cœur. Je ne suis pas malheureuse, mais je ne suis pas libre. Une enveloppe, nichée au fond de la boîte, m’est adressée :

«Chère Héloïse,

Il vous est impossible de rentrer pour le moment, alors j’ai dû tirer quelques ficelles pour obtenir qu’un bout de chez vous entre chez moi. Le spectacle que vous m’avez offert la nuit dernière me hante et j’ai hâte de vous découvrir dans la tenue que j’ai choisie. Portez vos bas, nous en aurons besoin. J’ai envie de vos seins. À ce soir, G.»

La lettre me fait l’effet d’une bombe et ranime ce qui ronronnait sous les cendres. Gabriel a les mots et semble toujours être là pour me rappeler qu’au fond, je ne serai jamais mieux qu’ici. *«J’ai envie de vos seins»*, un clin d’œil fugace et les deux intéressés se redressent fièrement sous ma nuisette. Je les touche, songeuse.

J’observe sur le lit une grande housse frappée des initiales argentées d’une maison de haute-couture française. La voici, la fameuse tenue élue par Gabriel. En la dézipant, je pense au moment où il va à mon tour me déshabiller et je frissonne. La robe est magique, d’une première impression sobre (noire, sage), tout se passe dans les détails. Le dos est entièrement boutonné, elle est fluide, le tissu transparent, mais la juxtaposition de plusieurs couches rend la pièce décente. Je reconnais bien là l’œil exigeant de Gabriel, dévoiler sans exposer pour faire travailler l’imagination. J’ai hâte de tout enfiler, hâte de tout enlever.

Magda s’affaire à faire briller les verres dans sa cuisine immaculée. Pourquoi ont-ils besoin d’une cuisine d’ailleurs ? J’ai vraiment trop peu de notions de leurs us et coutumes, mais je sais une chose, les vampires se nourrissent du sang humain... n’est-ce pas là leur seul besoin ?

– Vous avez faim ?

– Oui ! Mais j’ai envie de me réserver pour ce soir !

– Tenez, un avant-goût.

Magda me tend une cuillère contenant une crème onctueuse gris perle et quelques petites graines

noires.

– C’est délicieux ! Qu’est-ce que c’est ?

– Velouté de truffes agité par des graines de caviar.

– Oh. C’est une première pour moi, c’est merveilleux en bouche, subtil et fort. J’adore !

– Il y a maintenant quelques années de cela, je travaillais pour une famille très attachée à la bonne chair. J’ai fait mes armes en cuisine et j’ai beaucoup appris. Je pense même être devenue complètement accro à votre gastronomie.

– Ah. Vous mangez ?

– Bien sûr !

– Mais... euh... vous n’en avez pas besoin... si ?

– Non ! Et c’est ça qui est bon ! Pour survivre, vous n’avez pas besoin de boire de vin, par exemple, pourtant vous savourez et produisez de grands crus. Pourquoi ? Pour le plaisir, et s’il y a bien quelque chose qu’on affectionne, c’est le plaisir. Des épicuriens, voilà qui nous sommes.

– Ma question va peut-être vous paraître... gênante, mais vous êtes comme ça depuis...

– Toujours, je suis le fruit d’une union et non d’une morsure. J’en suis très fière... Gabriel aussi d’ailleurs.

– J’allais vous le demander.

– Je l’ai vu naître ! Et devenir adulte. Il a atteint son âge de non-retour il y a maintenant quelque... temps.

– Son âge de non-retour ?

– Oui, comme vous, nous avons de nombreuses interrogations sur nos «origines». Nous sommes tous différents les uns des autres, puis il y a les «mordus» et les «anciens». Quand on naît comme moi, nous grandissons, vieillissons et un jour, on reste à ce qu’on appelle un âge de non-retour. J’ai arrêté à 40 ans, Gabriel plus tôt.

– Quel âge a-t-il ?

– Humm, nous sommes assez coquets là-dessus. Mais demandez-lui, vous êtes assez proche de lui pour ça.

– Oui et non.

– Ah, je sais, c’est un homme très bien quoiqu’un peu secret et taciturne depuis qu’il a perdu sa femme.

– Sa femme ???

– La guerre du sang n’a pas fait que des victimes chez vous. Elle a disparu et nous n’avons jamais su... Je crois que vous êtes la première femme que je vois à ses côtés depuis.

Consciente qu’elle en a déjà trop dit, Magda fixe l’horloge.

– Ouuuuuh, l’heure tourne, ils seront là dans deux petites heures !!

– Ils ?

– Les amis de Gabriel, pour le dîner pardi ! Allez, hop, hop, hop, filez vous préparer mon petit.

Je suis complètement retournée et une fois dans la chambre, encore frappée par les révélations de Magda, je m’assieds. Gabriel a eu une femme, une vie de couple, je ne l’imagine pas dans ce rôle et cherche sur les portraits autour de moi un indice sur la «mystérieuse épouse disparue». Je la jalouse

mais je n'ai pas le temps de penser à ça, j'ai une nouvelle crainte, Magda a dit : «*Les amis de Gabriel.*» Je vais donc être au beau milieu de personnes que je ne connais pas, moi qui me faisais une joie d'avoir Gabriel pour la soirée, seule.

Dire que je n'ai pas pris un soin infini à faire honneur à Gabriel serait mentir, je suis tellement mal à l'aise à l'idée de rencontrer des gens, enfin ce que je suppose être des gens «pas comme moi». Coiffure, maquillage, j'ai enduit ma peau d'une crème délicatement parfumée au caramel. Il faut que je sois prête physiquement et pleine d'assurance. Gabriel me fait me sentir femme et dans le miroir, je me trouve assez belle. On frappe à la porte et j'ouvre, pleine d'assurance.

– Les invités de monsieur Gabriel sont dans le salon rouge, ils vous attendent.

Mon assurance s'évanouit et c'est la tête baissée et les mains derrière le dos que je me rends vers ma soirée en suivant le beau Charles. Avant d'ouvrir la porte vitrée du salon, il se retourne et me dit :

– Vous êtes époustouflante, mademoiselle Héloïse. Sincèrement.

Un compliment d'un bel homme comme Charles est toujours bon à prendre et c'est le rose aux joues que j'entre dans la pièce.

Il y a deux couples. La femme la plus proche de moi est blonde et longiligne, elle a l'allure d'une danseuse du Bolchoï. Sa robe accentue une silhouette svelte et expose son dos nu porcelaine. Elle s'appelle Sylvia. Son mari, Benjamin, légèrement plus petit, a les épaules carrées. Rasé de près, il tient sa blonde par la taille, fier et protecteur. Le deuxième couple est tout aussi étincelant, la jeune femme doit avoir «mon âge», une jolie Asiatique aux cheveux noirs épais, petite, menue et vêtue d'une très courte jupe et de cuissardes hautes. Son conjoint est un métis d'une beauté rare, ses yeux verts tranchent avec sa peau brune. Près de la cheminée, il y a Gabriel, mon Gabriel. Je vois que ma robe ne le déçoit pas, une lueur que je lui connais danse dans ses grands yeux.

Tous sont très agréables et prévenants à mon égard et à mesure que le vin coule, je me sens très à l'aise. La conversation est légère, les anecdotes pleuvent et tout le monde évite de parler soigneusement de la crise du sang. Ces gens n'ont pas eu la même vie que moi, voyages, grands faits historiques... Je sursaute quand parfois, l'un d'eux évoque les Années folles ou l'expo universelle de 1900 .

La température monte d'un cran quand Gabriel profite d'une place près de moi sur le canapé pour se rapprocher, alors que la jeune Asiatique Éliisa parle de sa dernière aventure au Chili. Il joue de la pénombre et glisse sa main dans mon dos. Je sens ses doigts danser à travers le tissu et dessiner des arabesques. Parfois, ses ongles s'enfoncent et je présage avec bonheur la nuit que je vais passer, un frisson parcourt mon entrejambe, je serre les genoux.

– On leur montre notre dernière figure ?, lance Éliisa.

– Oh oui, je ne me suis pas remise de notre dernière séance, Éliisa, quelle souplesse, je pense que Jacques sait apprécier, lance grivoisement la jolie blonde.

Devant mes yeux interrogateurs, Gabriel pose sa main sur la mienne.

– Nous jouons régulièrement entre nous aux contraintes de cotons. C’est lors d’un voyage au Japon, là même que nous avons rencontré Éliisa, que nous avons découvert le bondage.

– S’attacher est un art !, lance joyeusement Éliisa.

– Depuis, nous nous réunissons régulièrement pour améliorer notre technique. J’ai apporté les dessins.

– Je ne comprends pas... vous jouez à vous attacher ?

– Oui. C’est à peu près ça. Regarde.

Éliisa me tend une pochette cartonnée en cuir, je l’ouvre et découvre une dizaine de dessins au fusain. On peut voir la blonde Sylvia, majestueuse, suspendue par les mains jointes à une poutre. La main de Gabriel descend sur ma cuisse, me serre, je frissonne. Une œuvre représentant Éliisa me trouble particulièrement. La si volubile jeune femme se donne un air grave, une statue de sensualité. Allongée sur un tapis, ses yeux sont fermés et elle est offerte.

– Qui a dessiné ça ?

– Ah ça, c’est Gabriel, c’est beau non ?

– Merveilleux. Je ne connaissais pas votre talent.

Je ne sais pas si c’est le vin, l’ambiance chaleureuse et sexy de ce salon rouge, mais je souhaite soudain secrètement être cette femme dessinée.

– Je ne pourrai jamais faire ça.

– Oh si.

Gabriel me lance son interjection comme un ordre, j’ai l’impression d’être seule et je lui souris timidement.

– Mes amis, il est l’heure je crois, dit Gabriel en guettant l’horloge suisse imposante.

L’envolée de moineaux est immédiate, je me retrouve seule avec lui dans le salon rouge.

Gabriel s’avance, une chaise tapissée de velours à la main, il me demande de la monter comme si elle était un fidèle destrier. Je m’exécute sans pudeur, motivée par une soudaine confiance en moi. Je déboutonne ma robe, enlève mon soutien-gorge et conserve ma culotte et mes bas.

Gabriel prend alors une corde épaisse et douce et commence à nouer mes pieds à ceux de la chaise. On sent de la maîtrise dans ses gestes. Combien de femmes a-t-il ainsi contraintes ? Il va chercher une autre corde, plus longue, et sans me quitter des yeux, fait deux tours autour de mon buste pour emprisonner mes seins, il ferme les liens en coinçant mes deux mains dans le dos. Je ne peux plus bouger mes jambes, j’attends la suite et je suis trempée.

– J’ai envie de passer ma langue sur ton sexe mais tu ne le mérites pas.

Le regard de Gabriel est désormais animal, c’est le moment où je le vois basculer. Quand il me désire, il prend de la hauteur, il me semble plus large et imposant. Ses yeux verts s’assombrissent et je peux lire en frissonnant les centaines de sévices auxquels il souhaite me soumettre.

Chevauchant la chaise, les seins serrés, le sexe couvert par ma culotte rouge, les mains liées, j’attends de sentir le froid s’emparer de moi.

– Les dessins t’ont plu ?

Les deux mains fraîches de Gabriel titillent mes tétons tendus. Il me les presse.

Il me susurre à l’oreille, tout en passant sa langue sur mon lobe. Il y a des baisers qui déclenchent en moi une douce chaleur et je ne sais pas comment fait Gabriel pour toujours tomber juste. Il pilote mon plaisir avec assurance, sans jamais se tromper.

Il enfonce son index dans ma bouche et m’ordonne de le mouiller. Alors que je suce avidement son doigt, il le retire brutalement et tout en écartant le coton rouge, l’enfonce en moi. Sans ménagement, mon sexe ouvert reçoit cette saillie éclair avec délice. Comme mue d’une décharge électrique, je remue tant que je peux sur ma chaise.

– Toute la soirée, tu n’as pas cessé de flirter avec les hommes présents. Je pense que tu mérites ce qui va t’arriver.

– Non, je n’ai pas dragué les autres hommes, je leur ai à peine parlé Gabriel.

– Ne te moque pas de moi Héloïse, quand Benjamin te parlait, tu écartais un peu les jambes, battais des cils. Tu es à moi.

Je réalise que Gabriel est sérieux, mais je pense surtout qu’il veut jouer, m’acculer, pour pouvoir me baiser. Ce soir, je sens que l’étreinte sera rude, qu’elle sera violente et je veux découvrir son côté sombre.

Avais-je vraiment involontairement séduit Benjamin ? Je ne pense pas, ce que je sais, c’est que la vérité importe peu à Gabriel. Il ne souhaite qu’une chose, me punir.

– Peut-être ai-je été trop légère... Je suis sincèrement désolée Gabriel. La soirée était magnifique, j’étais ivre.

Il s’empare de la chaise à bout de bras et la pose en face du canapé. Une fois assis, il la fait basculer en avant. Mon visage est à deux centimètres de son sexe tendu. Tenue en équilibre, j’ai le vertige. D’avant en arrière, il me balance entre ses cuisses.

– Je veux que tu me sucés, que tu m’aspirez. Je veux que tu aies mal aux joues et que tu ne t’arrêtes que quand je l’ordonnerai.

Les mots crus de Gabriel me font trembler d'envie. Gabriel, ce magicien qui a fait de moi une amante prête à tout. Un zip et j'enfonce son membre profondément, ma langue claque, mes mouvements sont cadencés et il gonfle dans ma bouche. Je n'ai plus de place pour expirer et suis rouge, ivre de sa verge, quand mes cuisses ouvertes réclament leur tour. Ne tenant plus, il sort de sa poche un couteau suisse et en trois mouvements rapides, il coupe les liens de mes jambes. Ma culotte rouge tombe comme un drapeau sur le champ de bataille. Mes mains restent attachées à mon dos, mais je suis libre de la chaise. Il se rassoit sur le canapé et tire sur la corde pour me ramener à lui, comme on tire sur la laisse d'un chien désobéissant. Je m'avance, fière, et il m'assoit sur son gland luisant.

C'est la première fois que je domine par la taille Gabriel. Mais son regard noir et mes bras maintenus me rappellent que je ne fais qu'obtempérer. Il me secoue sur lui comme une poupée de chiffon, la pénétration est profonde, je le sens dans mon ventre me transpercer, quel délectable supplice. En me mordant les seins, il donne de violents coups de reins, puis ralentit pour me donner de petites gifles qui consomment mes joues.

– Tu es à moi.

Je veux le mordre, mais tout ce qui sort de ma bouche, ce sont des excuses pour mon comportement d'allumeuse.

– Pardon. Oui, je suis à vous. Au plus profond. En moi, vous êtes chez vous. Pardon, enfoncez-vous, je suis à vous.

Il soulève mon bassin, sort presque entièrement son sexe et me fait comprendre que c'est là la dernière pénétration. Il prend son inspiration et me perce, si fort, si loin qu'au milieu de mon cri, je jouis. Le souffle court, Gabriel enfonce ses ongles dans mon dos et grogne. Je sens sa semence couler sur mon sexe endolori. Les échos de mon orgasme me secouent encore quelques minutes après.

Gabriel se tait et caresse mes cheveux, un moment tendre, complice, éternel. Il défait les liens de mes mains et je peux m'étirer comme un chat, le sourire aux lèvres, il me répond par un clin d'œil. Il parcourt des yeux la pièce, rêveur, puis comme s'il avait vu un fantôme, se crispe.

– Je dois te laisser. Bonne nuit Héloïse. À bientôt !

– À bientôt.

Pourquoi, après tant de plaisir, Gabriel gâche-t-il nos liens naissants par une attitude glaçante. Je suis peinée. Je tire un gros plaid près de la cheminée et reste devant les braises à tenter de comprendre mon vampire. Puis, alors que je regarde ce joli salon, une photo attire mon attention. C'est «ELLE», la femme de Gabriel, elle pose rieuse et fière pour le photographe. Sa beauté est celle des grands. Rousse, les cheveux bouclés, des yeux immenses... Qui peut rivaliser avec son souvenir ? Gabriel m'offre son corps, avec intensité et il jouit à en perdre sa froideur. Mais je n'ai rien d'autre. Il faut que ça change.

3. Elle

Jour 16 , 16 h 10

Cela va faire six jours que je n'ai pas vu Gabriel, depuis notre intense étreinte dans le salon rouge et son départ précipité. Il a disparu.

Le premier jour, je n'ai pas prêté attention à son absence, j'étais persuadée qu'il viendrait le soir me rendre une petite visite. J'ai écrit toute la journée, sur moi, sur lui, sur la crise du sang... Je découvre ici le plaisir des mots, et de mon isolement, naît une nouvelle envie : un recueil.

Deux jours, trois, puis aujourd'hui, six... Est-il en voyage ? Que fait-il ? J'essaye de sonder Magda à ce sujet, mais la fidèle gouvernante ne trahit pas son maître.

J'appuie sur le bouton. Je n'ai besoin de rien, si ce n'est de voir quelqu'un, avoir un contact humain. Charles arrive dans la minute.

- Que puis-je pour vous, Héloïse ?
- Des réponses.
- Posez votre question alors !
- D'accord. Que pouvez-vous me proposer pour me changer les idées, si je reste seule encore une journée, je vais finir par parler à mes chaussures.
- Ah, ah ! Je comprends. Faisons une balade !
- Dehors ?
- Ah, ça, je ne peux pas me le permettre. En revanche, la maison est suffisamment grande pour s'y promener une bonne demi-heure.

De l'espace, il ne m'en faut pas plus pour bondir de joie. Je pose le cahier noirci sur la table de chevet. Je mets mes chaussures et claque la porte de ma petite cage dorée. Je n'ai pas vu le soleil, ni respiré l'air frais depuis des lustres, mais découvrir de nouveaux décors me ravit.

Un couloir, ma salle de bains, un couloir, l'entrée principale, la cuisine, le salon rouge... me voilà à la conquête de nouveaux espaces. Charles ouvre une petite porte verte, nous suivons un long corridor et nous entrons dans une immense bibliothèque.

- Je vous présente ma pièce préférée.

Les yeux rieurs de Charles se posent sur moi avec bonté et déférence. Je suis étonnée, ils sont bleu gris, il ne doit pas faire partie de la même espèce que Magda, Gabriel ou ses amis. Il n'est pas moins beau, simplement moins parfait dans les traits. Un nez de caractère qui me rappelle celui de mon père et de grandes mains robustes. Je suis tout bonnement minuscule à ses côtés, mais sans crainte tellement son caractère est doux.

– Je trouve cette pièce incroyable, lumineuse. Tout est si sombre ailleurs. C’est la verrière opaque qui le permet. La lumière pénètre mais elle est trop légère pour nous vouloir du mal. Puis, tous ces livres, c’est la salle des trésors.

– Je sens que je vais passer mes quinze derniers jours ici.

– Vous n’avez pas le droit. C’est mon endroit.

– Partagez-le avec moi.

– Ne me tentez pas.

Il me lance un clin d’œil. Je ne sais pas si l’absence de Gabriel me pousse à me rapprocher d’un autre par manque ou si, tout simplement, Charles est un jeune homme qui me plaît. Mais je me sens bien avec lui et surtout, je me sens moi.

– Vous êtes différent.

Charles baisse les yeux. Il regarde autour de lui et ouvre le premier bouton de sa chemise, dévoilant deux petites cicatrices rondes.

– Je suis un «mordu».

– Oh, je suis désolée.

– Ne le soyez pas, j’ai eu le choix. C’était il y a 46 ans, j’étais un journaliste ambitieux qui enquêtait sur les légendes urbaines, loups-garous, sorcières... vampires. J’ai découvert l’identité de Gabriel. Il aurait pu me tuer, mais c’est un homme bien, il m’a offert la possibilité de le rejoindre et de faire de grandes choses à ses côtés. J’ai accepté.

Oh, Gabriel... Tout ce que j’entends sur lui est toujours agréable. Il me manque tellement, pourquoi n’est-il plus là, j’ai tellement envie d’être dans ses bras.

– Il vous manque ?

– Je me sens un peu délaissée, c’est vrai... Bon ! Quelles sont ces grandes choses que vous faites pour Gabriel ?

Charles me montre ce qui l’entoure.

– Je m’occupe des livres, du moins du patrimoine littéraire de la maison. Je lis tout ce qui paraît, je résume, trie, je voyage et acquiers de nombreux ouvrages. Je collecte... puisque nous sommes là pour un bout de temps.

– Vous êtes heureux ?

– C’est une interview ?

– Peut-être. Comprenez-moi, je me suis retrouvée ici, loin de tous mes repères, j’ai rencontré des vampires, je suis devenue proche de Magda, Gabriel et finalement, un peu de vous, mais j’ai l’impression d’obtenir des informations au compte-gouttes.

– C’est parce que pour nous, la notion de temps n’est pas essentielle. Les choses se font lentement. J’occupe cette vie à garder des traces du passé, ça me passionne et même moi, je ne connais pas encore tout de la dimension de ma nouvelle identité, mais c’est ma quête.

- Pas de vie privée du coup ?
- Quelques aventures du coup !

Cette dernière remarque me fait rougir. Je le trouve sûr de lui et drôle, mais cette allusion sexuelle me fait penser encore et toujours à Gabriel.

- Puis-je vous poser une dernière question ?

Charles me regarde, sourit.

- Il revient ce soir. Il a dû s'absenter mais vous le verrez.

Je me lève pour prendre le messager dans mes bras. Un geste non calculé, sous l'impulsion de la joie. Je vais revoir Gabriel. Enfin.

Malgré les lourds rideaux fermés, j'ai l'impression que le soleil brille dans ma chambre, j'allume le petit poste de radio, vestige de ma chambre d'étudiante et je me mets à danser quand Donna Summer entonne «Last Dance». Oubliés l'attente, le départ froid, oubliés la solitude, la colère, la peur, l'abandon... Il sera bientôt là et je compte le surprendre.

J'observe la pièce et décide de changer la disposition des meubles. J'inverse tous les tableaux aux murs, glisse le tapis sous la psyché initialement dans la salle de bains. Je me sens chez moi, avec mon bazar, la photo de mes parents, mes produits. Je porte mon jean porte-bonheur, celui qui me fait me sentir plus mince, plus grande et un débardeur ample blanc, légèrement transparent. Je sais que la transparence parle à Gabriel et il faut que je profite de ces seins assez fiers pour tenir tout seuls sous le coton.

On frappe à la porte. Gabriel ne frappe jamais, je peux donc y répondre sans stress, j'ouvre en imaginant ma petite Magda qui m'apporte le souper. Nez à nez avec le plateau, je relève la tête, c'est lui. Ses yeux sont plus beaux, il est plus grand, il est plus majestueux, je frissonne.

Un sonore «*Oh*» s'échappe de mes lèvres et là, pour la première fois en deux semaines, je vois Gabriel se fendre d'un large sourire. Ses yeux brillent, il lâche le plateau en hâte, pensant que la commode le réceptionnera, mais avec le fracas, il s'aperçoit que j'ai tout changé de place. Je le regarde comme un chiot trop longtemps laissé à l'abandon, il ferme les yeux, me prend dans ses bras et murmure :

- Tu m'as manqué.

- Vous aussi.

– Je reviens t'apporter un nouveau thé, je suis étonné, je n'ai jamais vu cette chambre autrement depuis des siècles.

- Oh, je suis désolée, je tournais en rond, alors bon... à défaut d'écrire sur les murs, j'ai fait un

peu d'aménagement.

– Ne t'excuse pas, Héloïse. C'est moi, je t'ai laissée toute seule, ça n'arrivera plus de la semaine jusqu'à ton départ.

« Ton départ », deux mots comme des couteaux dans le cœur, faut-il qu'il mentionne l'issue, si tôt ?

– Tu penses à quoi ?

– Que je ne vais pas vous manquer.

Interloqué, Gabriel me déshabille du regard.

– Viens ici.

Je m'approche et il me tire par le tee-shirt pour me coller à lui. Je suis bouleversée, un mélange de colère, de peine, de joie et d'excitation. Ses gestes se font sensuels, il m'enlève une mèche des yeux, je n'ose pas le regarder.

– Je n'ai pensé qu'à ce moment pendant mon séjour. Qu'au moment où je te mordrais les lèvres. Ferme les yeux.

Il se penche sur moi, je sens sa canine droite mordre l'ourlet de ma lèvre. Une minuscule piqûre qui déclenche ma langue. Je la sors timidement, je fais le tour de sa bouche, je la pénètre, il cesse de me mordre et nos langues valsent à l'unisson. Ce baiser est long, nous avançons dans la pièce, nous nous embrassons jusqu'à l'ivresse, contre la porte de la chambre, les rideaux, le meuble. On arrive sur le lit et il s'écarte, essoufflé.

– Tu me rends fou.

Il tient mes cheveux, les serre et colle ma bouche à la sienne, il me fouille, s'enfonce. Il s'assoit sur le lit et je me retrouve à le chevaucher. Nous continuons à nous embrasser habillés sur le lit et mes joues brûlent. Je contrôle mon bassin d'avant en arrière pour le masturber avec mon sexe, comme il me masturbe avec le sien. Nous n'avons plus aucune retenue et sommes déjà en train de gémir de plaisir. Il m'allonge sur le lit, se penche sur moi, m'écarte les jambes et continue de frotter son sexe au mien, pourtant emprisonné sous mon pantalon et ma culotte. J'ai envie de me déshabiller, de le libérer, mais il m'en empêche.

– Je veux te donner un orgasme, mais sans que le moindre de nos vêtements ne tombe. J'ai envie de te préserver. Il nous reste quelques jours, ils doivent se terminer en apothéose.

Désormais allongée sur le lit, j'attends la suite. Gabriel ne tarde pas à s'étendre sur moi, il veut que je le sente dur, il veut que j'exulte et jouisse. Son bassin fait des va-et-vient et ce mime de pénétration m'achève, la cadence, l'accélération, le frottement de la toile, mon sexe lubrifié gonfle, rugit et je crie de plaisir.

Je sens que le sexe de Gabriel, délivré, se détend, il a joui lui aussi, mais j'étais bien trop occupée à convulser pour me soucier de son orgasme.

C'est notre premier rapport protégé. Je sais que nous pouvons faire l'amour sans crainte, je ne peux pas tomber enceinte d'un vampire, ni lui transmettre une quelconque maladie, mais c'est la première fois que j'ai l'impression avec lui d'être une adolescente. Dans les bras l'un de l'autre, je prends mon courage à deux mains pour lui parler... enfin.

- Gabriel, pourquoi êtes-vous parti ?
- Pour le travail, j'avais un dossier important à gérer, ça ne pouvait pas attendre.
- Non, pourquoi êtes-vous parti du salon rouge après...
- Ah...

Un silence de mort envahit la pièce.

- J'ai vu un fantôme.
- Vous quoi ?
- Je sais que tu es au courant pour Rebecca. Alors que je savourais, avec plaisir, cette merveilleuse étreinte avec toi, sa photo illuminée par la cheminée a attiré mon regard. Je me suis senti mal à l'aise... comme observé.
- Elle vous manque ?
- Eh bien, je fais mon deuil. Notre couple n'était vraiment pas au mieux de sa forme et la dernière fois que je l'ai vue, nous nous sommes disputés, c'est compliqué de gérer ça, qu'on n'ait pas pacifié nos relations avant d'être séparés.
- Je suis désolée, je ne sais pas trop quoi dire. Je n'ai jamais connu de longues relations. Peut-être que notre... «parenthèse» trouble votre deuil ? Mais je pars bientôt.

Je sais, c'est une perche facile et bien sûr que j'ai envie qu'il réponde que je suis la meilleure chose qui lui soit arrivée depuis la disparition de Rebecca, mais Gabriel est plus subtil que ça, ses sentiments sont en dents de scie. Les miens sont coincés dans ma gorge, le «souvenir» de cette femme dans le salon ce soir-là me pince. Je suis en colère, vexée comme une puce, mais ridicule surtout de jalouser une disparue.

- Vous avoir à mes côtés est une expérience inédite. Vous êtes «ma première humaine».

Je ne peux pas être remise plus à ma place. Une aventure, une humaine...

- Je ne suis qu'une expérience, une case à cocher ?
- Je refuse de croire que vous me posez cette question. Vous êtes tellement plus Héloïse, inutile de vous le dire, n'en doutez plus ! Magda va venir dans une demi-heure, la surprise commence.

Gabriel repart de la chambre, j'observe cette démarche désormais familière, conquérant et détendu, sûr de lui. Résonne son «*Vous êtes tellement plus Héloïse*» au fond de moi. Je n'ose même pas penser à mon départ, je souhaite arrêter le temps, recommencer à zéro et que ma captivité dure l'éternité.

– Quelle merveilleuse mine, le retour de Gabriel vous va bien aux joues, mon petit.

– Bonjour Magda. Oui, je me sentais un peu seule.

– Je suis désolée, j’avais des consignes, je crois qu’il voulait que vous lui manquiez. D’ailleurs, j’étais fâchée après Charles qui m’a dit vous avoir un peu distraite.

– Non, ne soyez pas fâchée, c’est moi qui lui ai demandé, il a eu pitié je crois.

– Soit ! Bon, j’ai une valise pour vous, vous partez en voyage !

– Comment ça, mais ce n’est pas possible !

– Avec Gabriel, les choses le sont toujours. Nous avons un hélicoptère sur le toit, un petit bijou de technologie, un achat fait peu après la disparition... bref. Légalement, vous ne pouvez pas circuler dans les rues du quartier rouge... Mais dans les airs, ça, c’est possible.

– Mais où allons-nous ?

– Surpriiise ! Tenez-vous prête, vous partez à 22 heures.

Magda a l’air aussi excitée que moi par ce voyage. Mes pensées se bousculent, il m’a mise à l’écart pendant une semaine et là, il me kidnappe pour une petite lune de miel. Gabriel et son ascenseur émotionnel... Dans la valise, je vois deux maillots de bain et deux serviettes de bain de grande marque... Nous allons nager, comment a-t-il su que j’aimais l’eau plus que tout. Quelques livres, un nouveau carnet... au fur et à mesure de mon inventaire, je m’imagine quelque part loin au bord d’une piscine en train de lire pendant que Gabriel dort contre moi.

– Vous êtes prête ?

Charles est en manteau et se tient sur le pas de la porte.

– Vous nous accompagnez, Charles ?

– Oh. Tenir la chandelle ! Non, et puis mes livres souffriraient de me voir loin.

– Vous allez me manquer !

– Vous aussi. Beaucoup. Gabriel est très chanceux.

Charles prend ma valise et s’arrête pour me bander les yeux.

– Je suis désolé, c’est le protocole, une surprise. Il me prend la main, elle est moins froide que celle de Gabriel. Je sens que cette proximité le gêne, elle est moite. Je le trouve touchant.

– Où allons-nous ?

– Là où Gabriel n’emmène jamais personne.

– Oh, alors, je vous raconterai tout !

– Vous pourrez m’épargner certains détails ! Mais je n’ai rien contre une photo de vous en maillot.

– Vous ne perdez jamais le nord.

– J’aime les femmes, c’est vrai. Elles me le rendent souvent très bien... Mais vous, c’est...

Un courant d’air froid stoppe sa phrase, j’entends qu’une porte s’ouvre sur notre passage.

– Ah, vous voilà enfin. Merci Charles, vous pouvez disposer.

Sans un mot pour moi, Charles repart. Le ton de Gabriel à son égard est sec, il doit avoir l'habitude qu'on lui obéisse.

La main de Gabriel prend la mienne, fermement, c'est désormais un homme puissant qui me guide. Nous sommes sur le toit et il m'aide à monter. Je suis triste de devoir garder mon bandeau, j'aimerais voir la ville, me situer, je pense que c'est justement ce que ne veut pas Gabriel. J'ai les larmes aux yeux de sentir l'air me frôler, l'odeur des voitures me revient, l'hiver s'installe, la neige sera bientôt là, je frissonne d'imaginer que je serai bientôt au chaud en maillot de bain. Mon siège est confortable, je ne pensais pas qu'on puisse associer confort et hélicoptère, j'aimerais enlever mon bandeau pour tout observer.

Gabriel s'installe à ma droite et je comprends qu'il va piloter lui-même l'engin.

– Vous avez beaucoup de talents cachés comme ça ?

– Hum... Du talent, je ne sais pas, parlons plutôt de cordes, d'arcs... et de temps !

Le temps. Le temps est une notion tellement curieuse chez eux, je me sens si petite et fragile à côté. Leur vie se multiplie, alors que je suis terrorisée quand je pense à tout ce que je n'aurai pas le temps de vivre.

Le vol dure trois ou quatre heures ou plus, je ne sais pas, être dans le noir me fait perdre la notion du temps. Nous bavardons de sa licence de pilote, de ses autres diplômes. Gabriel a fait plusieurs fois fortune, il a été médecin, chef dans un restaurant étoilé, propriétaire de casinos... Il lui arrive de mentionner Rebecca, mais uniquement pour me parler de leurs déboires. Un fantôme, certes, mais qui en soi n'est pas un excellent souvenir. Nous atterrissons.

Gabriel propose de me porter. Je trouve ça tellement romantique. Dans ses bras, je suis chez moi. Il me pose à terre. Il fait très chaud, cette atmosphère tropicale tranche avec le froid polaire ressenti sur le toit. J'entends des bruits d'eau, d'oiseaux. Il m'enlève le masque.

– Oh !

L'interjection sort de ma bouche sans que je la maîtrise. Nous sommes devant un riad oriental. Les étoiles et les bougies nichées aux quatre coins de cette bâtisse offrent une lumière douce et rouge.

Nous suivons le petit chemin de sable, j'aperçois au loin une immense piscine. À l'entrée, une longue femme nous attend avec deux coupes à la main.

– Bienvenue Gabriel, j'ai allumé le sauna pour vous.

– Merci Solenne, je vous présente Héloïse.

– Oui. Bonjour.

Le ton de Solenne est à peine cordial, une humaine accompagnée d'un si bel être doit la choquer.

Mais je suis tellement dépaycée que je n'y prête pas attention. Je suis très clairement au beau milieu d'un rêve.

Solenne s'avance avec une voiturette de golf, nous montons et elle nous dépose devant un dôme transparent. À l'intérieur, une piscine et une cabane grand luxe.

– Bienvenue en zone blanche Gabriel, bon séjour.

La fameuse zone blanche où humains et vampires peuvent se croiser (enfin ceux qui ont les moyens, le séjour coûte l'équivalent de mon salaire annuel !). Le dôme est fait du même verre que la bibliothèque de Gabriel.

J'entre dans la «cabane», l'intérieur est en bois dans un esprit Robinson Crusoé. il n'y a pas de fenêtres, seulement des rideaux transparents qui volent grâce aux pales en bois qui tournoient au-dessus du lit.

J'ouvre un placard pour déposer mes affaires, mais la porte mène à un sauna.

– Ça te plaît ?

Gabriel m'interrompt en pleine contemplation. Je n'ai jamais fait de sauna.

– Alors, inaugurons-le !

Gabriel est joyeux, je ne l'ai jamais vu ainsi. Il enlève ses vêtements à la hâte et me déshabille comme un enfant pressé. Nous pouffons tous les deux quand je manque de tomber, mais une fois dans le sauna, nus, nos rires laissent place à cette passion qui nous dévore.

Il a cette façon de me regarder, qui me fait sentir proie. Debout, dans le sauna, alors que les pierres chaudes font grimper le thermomètre, je sue déjà. Des perles quittent mon front pour s'échouer sur mon nombril. Gabriel suit le chemin de la goutte sans en perdre une miette. Sa langue humidifie ses lèvres, je sais qu'il va me surprendre. J'attends.

Il prend son sexe en main et commence à le caresser, longuement. Je regarde son geste avec envie, j'ai tellement chaud. Je réalise que ce sont là mes derniers instants avec lui et j'ai envie de tout donner.

– Allongez-vous.

– Tu me donnes des ordres Héloïse maintenant ?

– C'est un conseil.

Gabriel, curieux de ce nouveau ton, se pose sur le banc en bois sec du sauna. Je me mets face à lui et commence à lui masser les chevilles. Mes mains remontent le long de sa jambe et je m'attarde sur ses cuisses. Son sexe se dresse d'envie, mais j'ai envie de l'agacer, de l'allumer, de l'épuiser. Ma bouche se balade sur sa cuisse, je le lèche, le mordille, me relève pour admirer ce vit qui s'érige de

plus en plus furieux. Satisfaite, je reprends mon ouvrage, ma langue se fait dure, ma tête est maintenant entre ses cuisses, mais ne rencontre jamais son membre. Il soupire, il gémit et tend son bassin pour qu'enfin, j'embrasse son érection.

Je me sens être une nouvelle femme et pour la première fois, je dirige les opérations. Mes mains moites commencent à jouer avec ses testicules. Elles sont douces et remplies, je prends des précautions pour leur administrer des caresses de plus en plus fermes, il est à moi, entre mes mains, et je fais ce que je veux.

Gabriel lit dans mes pensées, il me fixe de son regard émeraude et comme s'il voulait reprendre le contrôle, se lève brutalement, me prend par la taille et me met à genoux sur le sol. Je laisse échapper un cri de surprise et je sens sa main claquer contre ma fesse droite. Je n'avais jamais compris pourquoi les gens se fessaient pendant l'amour, mais en sentant mon vagin se contracter pendant ce claquement, je comprends mieux l'intérêt.

– Je veux voir ton cul rouge de honte.

Une autre gifle fait onduler mes fesses. Puis, une percée et Gabriel est en moi. Ses mains agrippées, il dirige mon corps. Je suis secouée, mes seins s'affolent dans le vide. Plus aucun son long ne peut sortir de ma gorge. Je ferme les yeux pour mieux apprécier le moment, il glisse en moi, je suis trempée, son pieu me fend avec délice et ses accélérations me rendent folle. Le déclic, le coup de trop, un son aigu s'enfuit de ma bouche, il m'attrape les cheveux et tire fort dessus pour libérer mes cris.

Il ne tarde pas à me rejoindre dans cette folie rugissante.

Rouges, dégoulinants, nous fondons l'un sur l'autre. Gabriel me propose d'aller nager et le contact de l'eau fraîche sur mon corps cotonneux me donne la sensation d'être au paradis.

Jour 27 , 19 h 10

Notre séjour avec Gabriel avait des airs de lune de miel. Nos balades nocturnes se terminaient toujours par de brûlantes caresses. Protecteur, Gabriel ne me laissait jamais seule, me couvrait de baisers et me parlait aussi, de tout.

Comment vais-je faire sans lui, avancer, taire ce qu'il s'est passé, ce qui est né tout au creux de mon cœur ? Je suis en train de faire ma valise, c'est Charles qui me raccompagnera à mon domicile. Je ne veux pas quitter ces gens, j'ai l'impression d'avoir à nouveau le droit à une famille, ce mois a été comme une seconde chance. Est-ce vraiment l'heure de retrouver le bar crasseux de Joey, ma chambre et ma douche dans les toilettes ? J'ai goûté à une vie magique et je me sens sur le point de me réveiller, j'ai si peur. Je n'ai pas vu Gabriel de la journée, il ne me dira pas au revoir, peut-être lui aussi s'est-il trop attaché à «nous».

J'attends sagement, ma valise bouclée et mon cœur au bord des lèvres quand Gabriel entre, essoufflé.

- Je ne pensais pas vous revoir.
- Je n'aurais pas dû te laisser.
- Ça va aller...

En me mettant à pleurer, je comprends que je n'y crois pas une seule seconde. Gabriel me prend dans ses bras et me couvre de baisers.

– Et si je t'empêchais de partir ce soir. Disons que je ne retrouve plus les clés de l'entrée. Du coup, tu loupes l'heure autorisée... Je dois encore te garder un mois, l'enfer.

– Tu...

– Non, je ne plaisante pas. Je n'ai aucune envie de te laisser partir, tu es notre rayon de soleil. Charles m'a parlé de ton projet d'écrire un livre sur nous. Tu as vu la bibliothèque, tu sais que j'encourage ce genre de travaux. Disons que je serai ton mécène et le soir quand...

Comment ne pas sauter dans ses bras ? On se câline une éternité. Mais Magda entre dans la pièce sans frapper et nous sommes tous les deux surpris par la brutalité de son geste.

Elle a l'air affolée, s'excuse et nous regarde silencieusement, peinée. Elle a visiblement eu un choc.

– Magda ?, demande gentiment Gabriel.

– Monsieur, venez avec moi. Héloïse, restez ici, si ça ne vous dérange pas, mon petit.

Je me demande ce qu'il y a de si grave. Mais en regardant ma valise sur le lit, égoïstement, je me réjouis. Je vais rester, avec une bonne raison.

Une longue heure passe, j'entends des voix, mais je n'ose pas sortir, je décide de remettre mes affaires en place, d'écrire et de réfléchir à ce livre.

Deux heures, puis trois, puis cinq passent. Je suis affamée, j'entends un rire. Celui de Gabriel. S'il rigole, c'est que la tempête est passée, je décide de sortir.

J'emprunte le couloir sur la pointe des pieds, guidée par les sons. Je me sens comme une enfant qui espionne les adultes. Je ne sais pas de quoi j'ai peur, mais j'ai les mains moites. J'entends Magda pleurer, puis rire. Je ne comprends rien.

Ils sont dans le salon rouge.

Je frappe à la porte et le silence se fait. Un silence lourd et gênant. Alors que je m'apprête à rebrousser chemin, gênée, la porte s'ouvre.

– Qui est-ce ?

Une grande femme rousse m'ouvre la porte. Elle mesure plus d'1 ,8 0 mètre. Ses cheveux flamboient et ses yeux me percent.

Je vois Gabriel sur le canapé, la tête dans ses mains. Je regarde à nouveau la belle femme qui s'impatiente. Le salon rouge me semble soudain noir, Magda regarde ailleurs, Charles me fixe, désolé, et je comprends.

– Je suis Héloïse. Je travaille sur un ouvrage sur nos deux espèces, Gabriel m'aide, je vis dans la chambre d'amis.

Gabriel m'interrompt et se lève.

– Héloïse, je vous présente Rebecca, ma femme.

Je ravale ma salive, j'ai la tête qui tourne et quand la somptueuse rousse me sourit de toutes ses canines et pose ses longues mains autour de la hanche de Gabriel, mon sang ne fait qu'un tour. Je retiens de toutes mes forces un sanglot. La pendule annonce 5 heures. Il est trop tard pour repartir. Les yeux de Gabriel me supplient de ne pas faire de vagues.

Je retourne à ma chambre, désorientée, j'ai peine à m'appuyer sur mes jambes, je m'aide en tenant le mur du couloir. Je n'ai plus faim, plus soif, je suis vide.

Assise sur mon lit, je clos mes yeux pour y voir plus clair. Comment ai-je pu me mettre dans une telle situation ? Et Gabriel et sa disparue, «disparue» mais pas morte. «Disparue» mais qui réapparaît ! Je suis folle de rage et des images d'étreintes avec Gabriel me percutent comme des éclairs.

Je réalise.

Sa femme. Gabriel. Moi. Sous le même toit. Il est trop tard pour faire marche arrière, je ne peux pas, je ne veux pas effacer ce qu'il s'est passé. Et puis, je vais devoir rester un mois de plus. Je ne me suis jamais battue, je n'ai jamais eu de cause... Aujourd'hui, j'en ai une et elle s'appelle Gabriel.

4. La reconquête

Jour 32 , 16 h 18

Quatre jours que je ne suis pas sortie de ma chambre. Quatre jours que Magda remporte mes plateaux sans que je n'y aie touché. Quatre jours que Charles toque à ma porte pour savoir si «ça va». Quatre jours sans Gabriel. Quatre jours qu'ELLE est là. Son regard qui me perce, son sourire qui me poignarde et hante mes nuits. Il y a seulement quatre jours, une nouvelle vie dans les bras de Gabriel était peut-être envisageable. Les vacances en zone blanche étaient fortes de promesses. Puis il m'a demandé de rester un mois de plus, a mis son cœur à nu.

J'ai le sentiment que c'est une mauvaise blague, sa femme disparue qui réapparaît le jour où il décide de clore son deuil. Il va bien falloir que je sorte de mon terrier, mon absence va semer le doute dans la tête de Rebecca qui pense que je suis là pour «étudier» les vampires.

Je ne suis pas une voleuse de mari. Mais je crois que je suis tombée amoureuse de Gabriel. Il est temps que je me bouge et c'est en faisant comme si tout allait bien que je lui attirerai le moins d'ennuis. Le voir. C'est tout ce qui compte.

Quand j'étais petite, ma mère me disait souvent que pour faire le ménage dans sa tête, il fallait commencer par le faire chez soi. Il est temps. J'ouvre les rideaux, secoue le dessus-de-lit, défroisse les draps et tape sur le lit. De l'air, de l'air frais. Je récupère dans le couloir les produits ménagers de Magda dans le placard qui jouxte la salle de bains et me voilà partie pour une heure. Astiquer, récurer, les cheveux relevés par un foulard noué, je me fais sourire dans cet accoutrement de ménagère des années 1950 . Il faut que ça brille !

Première étape, la chambre, ensuite moi, puis direction la bibliothèque pour travailler sur le chemin de fer de mon ouvrage. Une bise à Magda pour la rassurer, un thé avec Charles et tout le monde soufflera. Ils pâtissent aussi de cette épée de Damoclès adultérine au-dessus de nos têtes.

En mettant *Natural Mystic* de Bob Marley dans mon poste, je repense au colis que Gabriel m'avait fait parvenir. Je ne sais pas ce que je ferais sans tous ces effets personnels qui me font me sentir chez moi.

Alors que je suis à genoux, une peau de chamois à la main en train de faire briller le parquet, on frappe à ma porte. Sûrement Magda, attirée par ma musique de hippie, signe que je vais mieux. J'ouvre et je suis électrisée sur place. C'est ELLE.

Rebecca sourit devant mon accoutrement. Envolée la pin-up des années 1950 , je suis une souillon, je suis Cendrillon. Elle étincelle avec ses cheveux couleur de feu. J'ai l'impression qu'elle a grandi depuis notre premier tête-à-tête et à mesure que je la regarde, je rétrécis.

- Vous allez mieux Élise ? Magda m’a prévenue que vous étiez souffrante ! Sûrement votre voyage d’investigation en zone blanche... Les nuits y sont fraîches parfois.
- Oui, un petit rhume. Rien de grave. Je m’appelle Héloïse, pas Élise.
- Ah pardon. Je n’ai pas la mémoire des prénoms. Gabriel me dit toujours «*l’humaine*», du coup, j’oublie.

Tel un boxeur sur le ring, je décide d’encaisser. Et de sourire. Rebecca entre dans la chambre et balaye des yeux la pièce en faisant un tour sur elle-même. Elle a la grâce d’une grande actrice américaine. Elle irradie la pièce.

- Mais dites-moi, vous vous êtes très bien emparée des lieux.
- «*Emparée ?*» Je... je suis désolée, je ne voulais pas, Gabriel m’a dit que...
- Ne vous inquiétez pas, Élise, vous êtes ici chez vous, nous sommes très accueillants comme vous avez pu le remarquer et maintenant que je suis rentrée, vous êtes aussi mon invitée. Je m’intéresse de près à votre ouvrage, vous savez. Gabriel m’en a parlé et je pense pouvoir vous apporter un certain point de vue.
- Euh, oui. Je serais ravie. Je pourrais vous interviewer.
- Oui, à notre retour, avec grand plaisir.

Rebecca s’assoit sur mon lit. Elle pose sa longue main parfaitement manucurée sur mon livre de notes. Je ne quitte pas le livre des yeux. À tout moment, elle peut trouver le récit de mes nuits scandaleuses avec son mari.

- Vous partez en voyage ?
- Oui. Deux années sans mon mari... Disons que nous avons du temps à rattraper !

Je mords l’intérieur de mes joues. K.-O. Rebecca se lève, triomphante, me sourit et quitte la pièce. Avant de fermer la porte sur sa victoire, elle me lance :

- Vous dînez avec nous ce soir ? Un dîner pour mieux se connaître. Mais attention Élise... Tenue correcte exigée ! me dit-elle en me dévisageant.

Elle claque la porte. Son parfum a couvert l’odeur de bois ciré.

- Héloïse. Pas Élise. Pas l’humaine. Héloïse, dis-je tout bas, seule dans ma chambre ridiculement propre.

Nous n’avons échangé que quelques mots et je n’ai pas une grande expérience des relations féminines, mais je suis suffisamment avertie pour comprendre ce qu’il vient de se passer avec Rebecca. Elle m’a remise en place dans les règles de l’art. «*Tu es chez moi. Gabriel est marié. Tu n’es qu’une humaine, tu es ici pour travailler. Je ne vais pas retenir ton prénom. Reste tranquille et je ne te ferai pas d’histoires.*» Je déteste la scène à laquelle je viens de participer passivement. Je peux comprendre l’agressivité latente de Rebecca, mais pas son mépris. Je ne suis pas une «victime», je m’assume seule depuis trop longtemps et je refuse d’être traitée comme cela. «*Tenue correcte exigée ?*» Elle va comprendre que son mari a fait de moi une autre femme, une qui se sent séduisante,

une qui est belle, une qui peut être redoutable.

La dernière fois que j'ai emprunté ce couloir, je marchais sur la pointe des pieds. Excitée parce que Gabriel m'avait demandé de «rester» un mois de plus. Nous nous étions embrassés fougueusement avant d'être interrompus par une Magda spectrale. J'avais attendu sagement avant de quitter ma chambre, des heures plus tard, c'est là que j'avais appris la «merveilleuse» nouvelle du retour de Rebecca, la disparue de la guerre du sang.

Je dois avouer que, ce soir, mon pas dans ce même corridor est plus déterminé, je me suis armée, je sais à quoi m'attendre, nous allons tous dîner ensemble, Rebecca et Gabriel, le couple «sauvé des eaux», Magda, Charles et moi. Je suis préparée au choc, ma tenue elle aussi est étudiée. Pour ne pas faire «*over dressed*», j'ai choisi un fuseau noir près du corps, le meilleur allié de ma silhouette je dois l'avouer, et un pull carmin très doux qui dénude subtilement mon épaule gauche. J'ai mis pour seul maquillage un rouge à lèvres assorti à mon pull. J'arrive bien sûr un peu en retard, souriante, assurée, alors que mon être entier tremble.

Mon premier sourire «pleines dents» est adressé à la maîtresse des lieux, Rebecca. Cette dernière ne semble pas aussi ravie de me voir :

– Élise, dites-moi, vous êtes très bien mise. C'est pour moi ?

– Ne fêtons-nous pas votre retour ? Oh, d'ailleurs, j'ai pensé, comme mon prénom semble être fâché avec vous, que vous pouviez m'appeler «Hello», c'est le surnom que me donnait mon papa, lui aussi s'emmêlait avec Élise !

– Je ne savais pas...

La voix de Gabriel me fait frissonner. Je me retourne, il me dévore des yeux. Il est assis dans un fauteuil à l'écart, près du feu qui crépite. Il a un verre de bourbon à la main. Il semble si seul.

Rebecca tente de reprendre le dessus.

– « Hello », c'est très mignon. Tu te souviens, Gaby, c'était le nom de ce chat qui volait les miettes dans ce restaurant près de Capri.

– Non. Il s'appelait Eliot.

– Ah, ah ! Je n'ai aucune mémoire.

– J'espère qu'elle va te revenir. Il y a tant de choses que j'aimerais savoir sur ce qui t'est arrivé.

– Ne me mets pas la pression, Gaby. Ce soir, c'est la fête !

La coupe de champagne levée en l'air, je perçois dans les yeux de Rebecca une gêne. Un bruit de bouteille débouchée nous fait sursauter et Charles, rieur, remplit gaiement nos verres. Magda apporte les mets fumants sur la table. L'ambiance est, à mon étonnement, très chaleureuse et j'arrive à me détendre. La première fois en trois jours.

Je suis affamée et Charles, assis à côté de moi, se moque de mon grand appétit, il m'envoie des piques et nous nous chamaillons comme des adolescents. Devant ce spectacle et le manque total d'attention que je porte à Gabriel, Rebecca est plus sympathique à mon endroit. Tout va bien.

Quand le dessert arrive, Gabriel profite du départ de Rebecca, qui doit passer un coup de fil, pour me déshabiller des yeux. Alors que Charles me raconte comment il a trouvé à Paris un livre extrêmement rare, les yeux de Gabriel sont sur moi. Mon cou, mes lèvres, ils me parcourent.

Je fais tomber mon pull sur mon épaule, pour lui offrir quelques centimètres de peau. C'est comme si je sentais son souffle sur mon corps. Je ferme les yeux un quart de seconde et je suis frappée par des images bestiales. Son corps me manque tellement. Nous avons fait l'amour à quelques pas de cette table. Il y a quinze jours. Une éternité. Comme s'il suivait le fil de mes pensées, il me sourit.

Rebecca nous fait une entrée théâtrale et nous annonce que demain, son amie Solveig va venir vivre ici.

- Ça ne te dérange pas Gaby ? C'est ma seule amie, elle m'a aidée à traverser mon errance et à retrouver la mémoire. J'ai vraiment envie de vous la présenter !
- Elle est jolie au moins ? demande Charles.
- Oh, ça oui. Je vais lui dire de se méfier de toi, Don Juan !
- Je suis un agneau Becca, tu le sais !
- Oui, je suis très étonnée que tu n'aies pas encore séduit Hello. C'est pourtant pile ce que tu «aimes».

Le sourire de Charles tombe. Je suis gênée et je ne suis pas la seule. Magda toussote, alors, dans un élan pour brouiller les cartes, je prends la parole.

- Je suis très pudique sur mes coups de cœur. Mais jusqu'à preuve du contraire, personne ne peut dire si Charles ne m'a pas séduite.
- Elle a du piquant, j'adore ! lance Rebecca.

Étonné, Charles me regarde de ses grands yeux bleus. Je le trouve si beau, mon cœur est à Gabriel, mais je sais que j'aime bien Charles, je passe tellement de temps avec lui à parler de tout et de rien, je ris. Il me fait du bien. Il n'est pas Gabriel, mais il a une place à part.

Je croise le regard de Gabriel, la jalousie fait naître une ride entre ses deux sourcils. Je choisis ce moment pour porter un toast aux retrouvailles de «Gaby et Becca».

Après le café, alors que je m'apprête à quitter la pièce, Gabriel passe devant moi. Il caresse ma fesse gauche et comme pour me souhaiter bonne nuit, il se penche sur moi et me susurre discrètement :

- Tu es à moi.

Il part sans d'autres formes. Rebecca le suit, Charles file en me pinçant la joue. J'aide Magda à

ranger la table. Je sens qu'elle veut me parler, mais qu'elle ne va pas pouvoir développer, alors elle regarde aux alentours comme si les murs avaient des oreilles et me dit :

– Vous avez assuré ce soir mon p'tit, mais méfiez-vous d'ELLE, elle broie les gens, c'est son talent, à commencer par Gabriel. Ne la sous-estimez jamais. Et si Gabriel et vous, c'est «sérieux», portez cette relation comme un diamant rare, quelque chose de solide, incassable mais jalosé et que l'on souhaite voler.

– Merci Magda.

– Vous pouvez compter sur mon aide pour le diamant. En revanche, si ELLE s'en mêle, vous serez seule mon p'tit.

Jour 33 , 9 h 18

Je suis épuisée et chavirée. J'ai fait l'amour toute la nuit. Enfin, je n'ai «techniquement» rien fait, mais mon subconscient m'a mise en scène dans un film, celui où Gabriel et moi nous nous rejoignons en secret sur la table encore recouverte de notre repas du soir. Il fait sombre, tout le monde dort et il bouscule du revers de la main tous les couverts et assiettes pour m'asseoir. Face à moi, il me dévore de baisers, ses canines mordent mon cou frissonnant. Il soulève ma robe et me pénètre. Nous avons peur d'être surpris, semble-t-il, mais ça intensifie le plaisir. Gabriel s'enfonce toujours plus loin et je suis trempée. Soudain, la lumière nous éblouit, elle est si forte que nous sommes comme en plein jour. Je me réveille. J'ai l'impression d'avoir fait plusieurs fois ce rêve et d'avoir joui toute la nuit.

Hier soir, j'ai pu vérifier que son désir pour moi ne s'était pas éteint. Au-delà de ses regards, mon rapprochement calculé avec Charles a aussi fait son effet. «*Tu es à moi.*» Oui mais vous, Gabriel, vous n'êtes pas à moi.

Je fais un sort au petit-déjeuner de Magda, je ne suis décidément pas faite pour jeûner ! Aujourd'hui, je vais être studieuse et travailler sur mon manuscrit toute la journée. Ça me fera penser à autre chose.

Je retrouve Charles le nez dans une pile de vieux ouvrages. Il porte des lunettes de vue, imposantes, montures noires à la mode. Sa barbe de deux jours parfait son physique de poète maudit.

– Oh Héloïse ! ou Élise, rappelle-moi ton prénom ?

– Je vois que l'amnésie de Rebecca est contagieuse !

– Je te charrie ! Mais elle nous a permis à tous de découvrir ton petit surnom «Hello». C'est adorable.

– Oui, quand on a 10 ans !

– Tu n'es pas beaucoup plus vieille !

– Oui forcément, pour un grabataire comme toi

J'aime toujours les échanges ping-pong que j'ai avec Charles. Il me sourit, me sert un thé et nous

entamons le marathon de mon apprentissage des vampires. Son statut d'ex-humain lui permet de comprendre mes interrogations, je veux TOUT savoir. Du premier vampire aux évolutions, des sangs purs aux mordus. Existe-t-il encore de «vrais» sangs purs, après des années de chasse et de morsures ?

– Je vois que la multiplication de l'espèce et le croisement intergenre t'intéressent particulièrement. Tu as des projets avec Gabriel ?

Sa question me fait rougir. Je suis à mille lieues de penser à un quelconque avenir avec Gabriel. Je ne pensais pas, il y a encore un mois, pouvoir suffisamment aimer un homme au point d'avoir envie de lui faire des enfants. Ni même de rester avec lui toute la vie, ou de me projeter mère de vampires. Ça influencerait de devenir vampire et je ne sais déjà pas où je serai dans un an, alors la vie éternelle... Je brûle de poser de nouvelles questions à Charles, mais je pense que sur le dossier Rebecca-Gabriel, Magda sera mon alliée.

Cette dernière nous rejoint à l'heure du déjeuner pour nous apporter des sandwiches. Nous parlons tous les trois une bonne partie de l'après-midi. Je les interviewe, Magda me pose des questions, surtout sur ma mortalité. Elle est née vampire à une époque si lointaine que j'en ai le tournis. Elle me raconte comment son père avait choisi de se nourrir exclusivement du sang de ses ennemis. Elle est heureuse qu'il n'y ait plus de morts depuis les accords postguerre du sang.

– Il aura fallu aux vampires un millénaire pour se nourrir sans tuer des innocents. Le don du sang est une bénédiction et puis, avouons-le, ça fait moins de vaisselle à débarrasser !

Nous rions en chœur et sommes interrompus par des voix féminines qui s'approchent de la bibliothèque. Je reconnais la voix de Rebecca, grave et imposante, mais elle n'est pas seule. Quand elle entre, elle est accompagnée d'une jeune fille blonde. Elle a sûrement mon âge, théoriquement, je sais désormais reconnaître un vampire d'un humain en un clignement d'œil : yeux extrêmement clairs (verts pour les nés de parents vampires, bleus pour les mordus comme Charles), peau sans défauts, lisse, douce et une assurance hors du commun, celle des gens qui n'ont pas peur de l'avenir.

– Les amis, quelle ambiance ici ! Je vous présente mon amie, Solveig. Solveig, je te présente ma tendre Magda, Charles (méfie-toi, c'est notre Don Juan) et Hello, que nous hébergeons pour quelques jours pour ses recherches.

Solveig s'avance vers moi et me dévisage de haut en bas.

– Vous hébergez une humaine. Le délire quoi. Génial.

Solveig ressemble à une miniature de Barbie. Ses cheveux sont souples et denses, on la croirait née avec un brushing hollywoodien. Elle porte des baskets compensées, sur des chaussettes roses qui s'arrêtent aux genoux. Minijupe en jean, débardeur moulant laissant apparaître une poitrine dont le naturel pourrait être remis en question. Elle a de grands yeux bleus (une mordue) et des lèvres rose flashy. Je suis très étonnée de la savoir «amie» avec Rebecca.

Magda se lève et nous quitte prétextant de l'ouvrage, je ne pense pas que Solveig lui ait fait bonne impression. Charles ne décolle pas son regard de son décolleté qu'il ne quitte que pour lui lancer un «*Enchanté*».

Je me risque à la question :

– Comment vous êtes-vous rencontrées toutes les deux ?

– Alors, c'est ultrasimple, j'étais au club quand...

– Ouh ! Je n'avais pas vu l'heure Sol. Dépêchons-nous, je dois te faire faire le tour des lieux avant notre départ avec Gaby.

Solveig est étonnée par la précipitation soudaine de Rebecca. Quant à moi, je ne retiens qu'une chose, le mot «départ» qu'elle vient de prononcer... Magda l'a évoqué aussi aujourd'hui, quelques jours loin pour «*resserrer les liens*». Des mots comme des couteaux. De nouveau seuls, Charles et moi, nous ne sommes plus très concentrés, nos raisons sont évidemment différentes.

– Cette Solveig est aussi jolie que vulgaire, non ?

– Ça n'a pas eu l'air de te déranger !

– Les filles de ce genre sont comme le feu. On a envie de s'y réchauffer mais elles se transforment rapidement en cendres. Ce n'est plus ce que je recherche.

– Et tu cherches quoi ?

– Une fille qui me hanterait sur la durée. J'ai des toquades amoureuses, ça ne dure jamais plus d'un mois. Enfin, pour l'instant.

La lumière rose dans la bibliothèque sonne la fin de la journée. Charles me regarde de ses grands yeux bleus. J'y lis de la mélancolie. Je suis triste aussi, Gabriel et Rebecca partent en voyage. Va-t-il l'embrasser, la toucher ? Cette idée me soulève le cœur. Charles me glisse une main sur la joue, se lève et part. J'observe le ciel par la verrière, je perds la notion du temps, il fait nuit quand je me décide à mon tour à regagner mes appartements.

Dans la chambre, je trouve une note manuscrite, mon cœur s'emballe, c'est Gabriel !

«Ma chère Héloïse,

Je suis venu te dire au revoir avant mon départ, mais Rebecca m'a suggéré de vous laisser tranquilles toi et Charles, car vous sembliez très proches selon elle. Je pars agacé Héloïse, je sais que la situation est complexe, mais je ne pensais pas que trois jours loin de moi suffiraient à t'éloigner à ce point. Nous n'avons pas eu le temps de parler depuis le retour de Rebecca. Je m'imagine que c'est difficile pour toi et que Charles t'est d'un grand soutien. Pour être tout à fait honnête, je ne suis pas sûr de supporter longtemps votre rapprochement.

Ton corps hante mes nuits. Le sais-tu ? Je revois tes tétons gorgés par l'excitation de mes va-et-vient en toi, je revois ta bouche haletante et je refuse de croire que tout ceci est du passé. L'évocation de ce souvenir gonfle mon sexe. J'ai envie de toi, je te veux. Pour moi seul.

G.»

Gabriel me laisse seule avec ces mots. Alors que lui convole avec sa femme, celle qu'il a aimée et qui est revenue, il m'adresse cette note qui ressemble à une laisse. Il le sait, il vient d'allumer un volcan dans mon bas-ventre, il va m'obséder le temps de son absence, et docile je l'attendrai.

Je suis fâchée contre lui, comment ose-t-il me reprocher mon amitié avec Charles, qui plus est alors qu'il est le seul être qui m'offre un peu de tendresse ? Et puis, ne voit-il pas qu'il est un parfait alibi, un qui éloigne Rebecca de notre secret. Quel idiot !

Je déchire son mot en mille morceaux. Les confettis de sa missive décorent le plancher. Gabriel veut tout, le beurre et l'argent du beurre. Confuse, je fixe son «*J'ai envie de toi*». Je touche mon sein qui se moque bien de savoir si Gabriel a le droit de me faire culpabiliser. Ce sein veut Gabriel, ce sexe, ce ventre aussi. L'envie de me caresser gronde, mais ma raison s'obstine, Gabriel ne peut pas me contrôler à distance, alors qu'à l'heure actuelle, il doit la dévêtir. Je m'endors non sans mal.

Au beau milieu de la nuit, alors que la chambre est plongée dans une obscurité bleue, je me réveille, prise de frissons. J'ai froid. Si froid. Je me relève pour ajouter une couverture et vérifier si la fenêtre n'est pas ouverte quand soudain, je réalise que ce froid n'a rien à voir avec la température. Ce froid, c'est la signature de Gabriel.

– Gabriel, c'est vous ?

– J'attendais que tu te réveilles, j'ai toujours aimé te voir dormir.

Mon cœur s'accélère. Je chuchote.

– Mais que faites-vous là, vous êtes déjà rentré ? Y a-t-il un problème ?

– Oui et oui. Je suis rentré en prétextant un souci professionnel. J'ai promis de revenir vite. J'ai mis Solveig dans l'hélico, elle tiendra compagnie à Rebecca pour la nuit.

– Alors, quel est le souci ?

– Je m'en veux pour la lettre. Je suis toujours fâché pour cette histoire avec Charles, mais mes mots étaient rudes. Et puis, je ne t'embrasse à aucun moment, quand j'ai réalisé ça, j'ai su qu'il fallait que je rebrousse chemin.

Gabriel s'approche de moi, il prend mon visage entre ses deux mains et le rapproche du sien. Il chuchote à son tour...

– Je n'ai qu'une nuit, une seule pour le moment et je veux qu'elle soit à la hauteur.

Il glisse sa main le long de mon ventre, elle se pose sur mon sexe et se referme sur lui. Mon animosité se laisse envahir par mon excitation qui palpite dans sa main. Je ne veux plus parler et alors que je vois ses belles lèvres ourlées, je me jette dessus, affamée. Nos langues glissent l'une

contre l'autre, chaudes, humides, tendues par la longue attente. Je suis ivre alors que ce n'est que le début et une petite voix me pousse à profiter doublement pour me repaître du souvenir de cette nuit. Mes mains caressent les cheveux bouclés de Gabriel, ils ont poussé, je peux m'y agripper. Il continue d'empoigner mon sexe en ondulant, je suis déjà au bord du précipice, il l'entend et me soulève du sol pour me plaquer contre le mur de la chambre. Son torse est prisonnier de mes cuisses, je sens sa queue gonflée réclamer une sortie. En un geste, il dézippe son jean et me fend avec ardeur.

Un, deux, trois coups... je n'en peux déjà plus, je suis serrée, il étouffe en moi et râle de plaisir. Il me porte à bout de bras et je vois ses muscles qui se dessinent, mon amant est si fort, je me sens comme une poupée de chiffon dans ses bras et je griffe son dos pour pouvoir lui montrer mon pouvoir. Notre rencontre est sauvage, comme si les sentiments que nous avons éprouvés ces derniers jours trouvaient enfin un terrain pour s'exprimer. Colère, frustration, manque... une lutte se joue dans la chambre.

Gabriel me décolle du mur et me porte sur le lit, il marche et continue de m'embrasser avec rage. Une fois sur le lit, je le regarde coupé en pleine fougue. Il se déshabille, fait durer le plaisir. J'essaie de me relever pour l'aider, mais il me repousse contre le matelas. C'est lui qui mène.

Il commence à déboutonner ma chemise, elle est à lui, je la lui avais volée lors de notre escapade. Il perd patience dès le deuxième bouton et l'arrache. Le tissu déchiré me serre la peau, petite douleur délicieuse. Face à mes seins, Gabriel perd pied. Il se met à les mordre et à jouer avec.

– Je vais te dévorer Héloïse.

Il embrasse, lèche, mord ma peau. J'ai la chair de poule, quand il fait glisser sa langue de mon épaule à mon lobe d'oreille. Il chuchote.

– J'avais un vieux compte à régler avec cette épaule, elle m'a nargué hier soir.

Il me retourne ensuite sur le ventre et me demande d'être à quatre pattes. Il commence par me masser les jambes, puis me lécher les cuisses. Il ne résiste pas, quand les fesses vers le ciel, tout l'invite à me lécher là où je ne l'avais jamais été. Il prend mon cul dans ses mains et me goûte en gémissant. Je l'accompagne en me caressant.

– Tourne-toi.

– J'ai envie de jouir Gabriel.

– Tais-toi. Tourne-toi. Je veux être en toi, je veux sentir ton sexe se resserrer sur le mien. Je veux sentir ma queue dans ton ventre. Je veux te marquer. Jouir. Te faire hurler.

– Je suis prête. Allez-y.

La saillie de Gabriel est aussi violente qu'intense, il entre en moi en un éclair, sans ménagement. Je suis ruisselante et mon orgasme suit de près son entrée. Je hurle, comme il l'avait prédit, si fort que je n'entends pas sa jouissance, je profite de mon plaisir, comme si le temps se dilatait, chaque seconde me remplit, ce temps est éternel. Gabriel se couche sur moi, sa sueur témoigne de l'entrain qu'il a mis. Je me sens honorée et m'attache encore plus à cet amant qui débarque au beau milieu de

la nuit parce que mon corps lui manque.

Nous nous assoupissons paisiblement sans un mot. À mon réveil, j'ai peur d'ouvrir les yeux et de réaliser qu'il n'est plus là. Je me tourne et vois ses grands yeux verts me sourire.

- Vous êtes là ?
- J'attendais que tu te réveilles. Mais je vais partir.
- Gabriel, je crois que nous devrions...
- Je n'ai pas le temps pour cette conversation. Je dois vraiment repartir.
- Je crois que j'ai toutefois le droit d'avoir des réponses.
- Je suis perdu Héroïse.
- Et moi ?
- Toi, tu es libre.

Gabriel m'embrasse sur la paupière. Tendrement. Avant de refermer la porte sur notre nuit, il me regarde :

- Héroïse, laisse-moi du temps pour gérer la situation. Un peu de temps, qu'est-ce que c'est ?
- Pour vous, rien, je sais, pour moi...

Il baisse les yeux et s'en va.

Jour 34 , 7 h 20

Il n'y a pas de petits bonheurs. Peut-être doit-on accepter ce que la vie nous offre, ce qu'elle ne nous offre pas. Je dois prendre une décision, accepter les bribes de Gabriel ou les refuser et partir.

5. La voyeuse

Jour 38 , 17 h25

Je crois que le retour de Rebecca et Gabriel est prévu pour aujourd'hui. Je suis surexcitée rien qu'à l'idée de le revoir. Depuis sa sensuelle visite nocturne, je me sens plus sereine. J'ai réfléchi, pesé le pour et le contre de la situation et j'ai décidé d'aller au bout quoi qu'il arrive, je n'ai qu'une vie après tout !

Avant, quand je lisais des histoires où il était question de «maîtresses», j'avais un avis plutôt tranché, les «briseuses de ménages» ne sont pas des filles bien. Elles ne se soucient que de leur bonheur et se moquent bien de piétiner des liens sacrés. Enfin, ça, c'était avant, je serai moins virulente à leur égard aujourd'hui, depuis que je suis devenue à mon tour «l'autre femme». Pourtant, ma situation est bien différente, Rebecca n'existait plus quand on a débuté notre aventure...

En revanche, Gabriel ne va pas pouvoir longtemps éviter notre discussion. Je sais ce qu'il endure, je comprends qu'il repousse ce moment. J'essaie de me mettre à sa place, bien sûr que tout ceci doit être compliqué à gérer, il y a trop de questions en suspens pour qu'il se projette dans un avenir avec moi. La première étant : qu'est-il arrivé à Rebecca ? Une question qui me taraude moi aussi, l'amnésie post-traumatique, je sais que ça existe, mais j'ai comme l'impression que Rebecca cache autre chose.

Tout est entre les mains de Gabriel aujourd'hui et j'ai décidé qu'il ne se passera plus rien de physique entre nous tant qu'il n'aura pas réglé sa situation avec sa «femme».

Je retrouve Magda dans la cuisine, elle décape le four et peste de ne pas avoir de superpouvoirs pour expédier ça en quelques secondes.

– Pourquoi êtes-vous depuis tout ce temps au service des autres ? Je croyais jusque-là que tous les vampires avaient eu le temps de faire fortune.

– Oh mais je suis riche, Héloïse !

– Pourquoi récurer le four ? Moi, si un jour j'ai beaucoup, beaucoup d'argent, je m'arrangerais pour ne plus avoir à faire de tâches ménagères.

– Chez moi, je ne nettoie rien. J'ai du personnel pour ça, ah, ah !

– Décidément, quelque chose m'échappe, Magda.

– C'est simple, je DOIS ce service – celui de veiller sur Gabriel – à ses parents. Ils m'ont sortie d'une situation extrêmement délicate à l'époque, je me suis attachée à eux et comme j'avais eu, il y a quelques siècles, une expérience de gouvernante, c'est venu naturellement. Je ne ferais ça pour personne d'autre, c'est certain.

– Quelle situation délicate ?

– Ah, ah, Héloïse, vilaine petite curieuse ! Tenez, prenez ce plateau, c'est pour Charles et vous.

Régalez-vous. Rappelez-lui aussi que ses poches sont arrivées.

– Ses poches ?

– Oui, ses POCHEs, me lance-t-elle en plongeant ses yeux verts dans les miens.

– Ah...

– Oui.

Je m'avance gaiement vers la bibliothèque et j'entends les ricanements désormais familiers de Solveig. Je sais qu'elle passe beaucoup de temps à rôder dans cette partie de la maison, mais dès que j'arrive, elle s'envole comme un moineau. Je la retrouve assise sur le bureau central, en train de montrer, à un Charles qui pouffe, ses derniers achats. J'ai l'impression que mon a priori «Solveig = Barbie» n'est pas près de fuir. Je dois pourtant lui reconnaître une joie de vivre communicative, il serait peut-être temps de sympathiser.

– Bonjour tous les deux ! Mon dieu, Solveig, tu as dévalisé les boutiques. Quelle chance !

Pour être totalement sincère, je n'ai jamais été une femme «le shopping c'est la vie». J'adore m'habiller, me faire belle, mais je n'en ai jamais vraiment eu les moyens et ça n'a jamais été une priorité. Du coup, quand j'achète un vêtement, je m'assure qu'il sera bien sûr la longueur. Mais il faut bien que je crée un lien avec la jolie blonde.

Solveig me regarde avec étonnement. Me prendrait-elle pour une intello incapable d'avoir des sujets de conversation légers ? Je ne suis pas la seule à avoir collé une étiquette sur l'autre, on dirait.

– Eh oui ! Tu as découvert mon péché mignon, Hello. Ça et les hommes, lance-t-elle en envoyant un clin d'œil à Charles.

– Montre-moi, ça me fait tellement du bien d'avoir une fille avec nous. Je t'adore Charles, mais sérieusement, à qui puis-je parler de mes envies de femme : comme celle de changer complètement de look ?

– Ne me dis pas que tu veux être relookée sans faire appel à mes services ?

– Tu sais faire ça ?

– Tu rigoles ? C'est MON truc. Hum... qu'est-ce qu'on pourrait faire pour toi ?

Le moineau se transforme en pie. Elle me regarde avec ses immenses yeux bleus, il faudra que je lui demande un jour comment elle est devenue vampire. Je la vois réfléchir, sortir un carnet de notes en fourrure rose. Elle gribouille, fait la moue en mordant son crayon et se relance dans un dessin.

– Je ne vois pas ce qu'on pourrait changer chez Héloïse. Elle est très bien comme elle est.

Charles me regarde avec bienveillance.

– Tut tut tut Charles, personne ne dit qu'Hello n'est pas jolie, mais je pense qu'on peut toujours améliorer les choses. Les situations, les caractères, les physiques.

Elle me tend son carnet et je suis stupéfaite. J'y trouve un croquis de moi, visage sur une page, corps sur l'autre. Il est saisissant et les talents de celle que je croyais uniquement frivole sont indéniables. En un crayonné, elle a tout saisi de moi. Je me trouve belle sous ses traits et alors que je cherche ce qu'elle a bien pu changer/améliorer, je remarque qu'elle m'a considérablement raccourci les cheveux. Ils sont dégradés et les longueurs ne dépassent pas mes lobes d'oreilles.

Charles me prend le carnet des mains et reste bouche bée.

– Tu as un si joli cou et crois-le, chez nous, c'est un compliment très sérieux.

– Je pense, Héloïse, que des cheveux plus courts feraient ressortir tout le potentiel sexy que tu planques maladroitement sous cette coupe raide et sans histoires, poursuit Solveig.

– Je suis bluffée Solveig. Merci pour cette nouvelle perspective, vite des ciseaux !

Nous terminons de défaire ses paquets, mules Chanel, carré Hermès, tout est noble, de qualité... Mais les couleurs choisies par cette pétillante poupée sont trop criardes pour moi. Un «relooking», OK, mais je reste une personne sobre qui ne se sent pas à l'aise dans le flashy. Je remarque un petit blouson Dior en cuir qui me fait de l'œil.

– Tu le veux ?

– Quoi ? ? Mais non, c'est à toi !

– Je l'ai sauvé d'une vente privée, il est vintage mais ce n'est vraiment pas mon genre. Il peut te donner un look plus rock si tu le «twistes» avec une robe en cachemire.

– Ah, ah, je n'ai pas ces moyens-là. Puis, pour ce que je sors...

– Oh. C'est vrai, j'oublie l'accord pleine lune. Mais tu sais, dans quinze jours, je vais t'emmener avec moi faire une nuit complète dehors, tu auras le droit de sortir à ce moment-là ! Puis, maintenant que j'y songe, il y a des moyens d'infiltrer le quartier rouge quand on est humain : si tu es journaliste, politicien ou diplomate, il n'y a pas de restrictions de sortie, je crois.

– Je vais me lancer dans la politique alors !

– C'est un peu du journalisme ce que tu fais Héloïse, poursuit Charles.

– Ne me faites pas rêver tous les deux, je RÊVE de bouger.

– Je suis sûre qu'on peut trouver un moyen, Hello ! Bon, je file mettre tout ça dans mon dressing. Ce soir, Becca revient, c'est la fête !

Solveig s'éloigne gaiement. Charles jette un discret coup d'œil à ses fesses rebondies, il revient sur moi, je lui fais un clin d'œil.

– Oh, ça va Héloïse. Je suis un homme !

Il m'embrasse sur la joue, sans raison. J'ai le temps de humer son cou, Charles est coquet, il sent toujours extrêmement bon. Sa peau est douce, il est rasé de près. Il se lève et quitte la pièce. Seule au milieu de ces étages de livres, je perds courage et décide d'aller me dégourdir les jambes.

En sortant de la bibliothèque, au lieu de prendre mon chemin habituel, je suis guidée par la voix de Solveig qui semble chanter à tue-tête. Je toque à sa porte. Elle m'ouvre, ravie de ma visite surprise. Elle porte une serviette sur la tête et un micropeignoir en satin rose. À ses pieds, les mules Chanel à pompons que j'avais découvertes plus tôt. Exit Barbie, Solveig a tout de la parfaite playmate des années 1960 .

– Oh Hello, entre, quelle surprise ! Avoue, tu t'es ravisée pour le blouson Dior ?

– Ah, ah, non. Je ne suis simplement jamais venue de ce côté-là, j'ai entendu ta voix, alors je me suis dit que j'allais venir te voir.

– Mais entre. Oh, je sais ! Je vais te couper les cheveux, comme sur le dessin, tu vas voir, tu vas les bluffer ce soir !

– Je ne sais pas trop... tu sais le faire ?

– Fais-moi confiance. Comme sur le dessin. Promis.

J'entre dans l'immense chambre de Solveig. La décoration est tellement différente du reste de la demeure. Ici, c'est très luxueux mais dans un esprit minimaliste. Là où d'habitude, il y a du bois précieux et sombre, des consoles Louis XV et des portraits de famille poussiéreux, ici tout est gris perle, blanc et les meubles en pin me font penser aux revues de design nordique. Le canapé très «art déco» est posé sur un tapis de fourrure blanche. La table ovale à trois pieds, typique des années 50 , semble chinée. C'est lumineux, clair et terriblement classe.

– Whaou, quelle magnifique chambre, la décoration est sobre et féminine. C'est comme si on avait matérialisé mes rêves de «chambre idéale». Mon dieu, mais c'est un vrai ?

Je montre du doigt un long transat confortable orange que j'avais vu dans une émission de décoration branchée.

– La chaise Mourgue ? Tu te doutes bien qu'ici, tout est «authentique». Nous sommes dans l'ancienne chambre de Rebecca. Elle a tout fait toute seule, c'est son boudoir, top classe, hein ?

– Comment ça ? Elle ne partageait pas la même chambre que Gabriel avant sa «disparition» ?

– Ouh la la, non, elle allait le quitter d'aill...

Devant mes yeux avides, Solveig s'interrompt. Elle a été briefée par Rebecca, j'en suis sûre et je viens de montrer un empressement suspicieux. Il faut que je récupère le coup.

– Ah oui, c'est vrai, Magda m'avait prévenue. Une seconde chance s'offre à eux du coup ! La vie est pleine de surprises.

– Oui, c'est vrai... Bon, alors, ces cheveux, on s'y met ?

Je ne tirerais rien de plus de Solveig et pour éviter toutes nouvelles erreurs, je me tais. Elle file dans la salle de bains chercher son nécessaire «à coupe mortelle» dit-elle, et je m'assois sur le fauteuil Mourgue. En balayant des yeux la pièce, j'ai une certaine sympathie pour Rebecca, qu'elle ait des goûts similaires aux miens me fait penser qu'elle ne peut pas avoir une personnalité diamétralement opposée à la mienne. Le décor est si doux, il respire la tranquillité. La personnalité

incendiaire de la grande rousse masquerait-elle une fragilité ?

La playmate resurgit dans la pièce, encombrée de multiples ciseaux professionnels, brosses rondes, plates, peignes, pinces, élastiques. Je rigole devant son air soudain très sérieux.

– Hmmm, avant de te couper les cheveux, déshabille-toi, Hello !

– Euh... Pardon ?

– Ah, ah ! Ne te méprends pas, tu es très jolie, mais tu n'es pas mon genre. Mon genre, c'est plutôt grand beau gosse avec pectoraux et sexe immense.

– Je ne demandais pas tant de détails.

– Oh, ça va, Hello, ne fais pas ta prude ! Comment s'appelle ton ex ?

– Je n'en ai pas vraiment...

– Oh, my god... TU es VIERGE ? ? ? ?

Je prends le temps de la réponse, les gros yeux ronds de Solveig m'amuse.

– Oh non. Pas vraiment, disons que je ne suis jamais restée très longtemps avec quelqu'un. J'avais un copain au lycée, Michaël, mais bon, ça n'a rien donné. J'ai flirté avec un serveur de mon ancien travail sinon et un touriste français canon... pas vraiment une femme fatale.

– C'est fou, quand je te regarde, j'ai l'impression que tu es très épanouie sexuellement.

– Ah bon ?

– Oh oui ! Bref, j'ai tout un tas d'habits comme tu peux le voir et je m'obstine à acheter des vêtements sobres, alors que quand je porte autre chose que du rose ou du violet, je me sens triste. Alors, vas-y, sers-toi.

Elle sort de sous son lit une malle XL en cuir et bois Louis Vuitton. Elle l'ouvre et mes yeux brillent : soie, cachemire, alpaga, daim... je caresse les étoffes, tombe sur une paire de Louboutin en cuir rouge.

– Je n'ai jamais vu autant de merveilles dans un seul et même endroit.

– Prends tout Hello, tu es trop rigolote avec tes yeux en forme de Noël. Je vais te la faire porter par Charles. La malle était destinée aux œuvres, tu n'as pas beaucoup d'argent, tu es mon œuvre ! Maintenant, en piste pour la transformation

Je quitte la chambre de Solveig une heure plus tard. Mes cheveux sont légers, ils bougent à chacun de mes mouvements et je sens l'air dans ma nuque. Je croise mon reflet dans la galerie qui me reconduit à la bibliothèque. Moi qui pensais que plus les cheveux étaient longs, plus grande était la féminité, eh bien, c'est le contraire chez moi.

Alors que j'observe le savant dégradé de Solveig dans le miroir encadré d'or fin, j'aperçois une porte derrière moi. A priori, c'est un miroir comme tous les autres, mais le liseré de lumière qui rase le sol me fait comprendre qu'il s'agit en réalité d'une porte secrète... Est-ce ma nouvelle coupe de

cheveux qui fait naître l'audace en moi ? Je suis là depuis plus d'un mois et je découvre les pièces au compte-gouttes quand j'y suis autorisée ; aujourd'hui, j'ai envie de voir ce qui se cache derrière ce faux miroir, sans qu'on m'y ait invitée.

Je cherche la poignée, il n'y en a pas, alors je pose ma main, je pousse, j'entends un déclic et la porte se débloque. J'entre, timidement, en demandant s'il y a quelqu'un. Dès l'instant où je pose mon pied sur le tapis persan, je comprends que je suis dans «l'antre» de Gabriel. La pièce fait au moins 50 m². Au centre, un bureau en ronce de noyer donne le ton : nous sommes dans un espace calme, pour travailler, méditer, s'isoler. Tout est très ordonné, rangé, trié. La papeterie en cuir noir donne de l'élégance, sous-main, pot à crayons, agenda, rien n'est laissé au hasard. Il y a un encrier et une plume usée qui semble avoir beaucoup servi. À côté, reposent deux Mont Blanc, un cendrier avec un cigare cubain entamé posé dessus.

De l'autre côté de la pièce, entièrement tapissée de livres, quatre fauteuils club en cuir usé se font face, avec une desserte où sont disposées de nombreuses carafes en cristal. On se croirait dans le QG d'un club select, comme le Rotary Club, où pourraient se réunir des lords pendant que leurs femmes prennent le thé dans une pièce à l'écart.

Le déclic de la porte me fait sursauter. Gabriel se tient bouche bée dans le chambranle.

– Que fais-tu ici ?

– Oh Gabriel, je... pardon, je ne savais pas...

– Héloïse, pourquoi tu fouilles cette pièce ?

– Non, c'est faux, je ne fouille pas ! Une lumière m'a attirée... J'étais juste ébahie par ce bureau.

Gabriel s'empresse d'aller à son bureau. Il s'assure que le tiroir de gauche est fermé à clé. Son visage se détend, mais je lis la colère dans ses yeux.

– C'est chez moi. Tu dois apprendre à respecter les règles, Héloïse. On ne t'a jamais appris cela ?

Je commence à fulminer intérieurement. Je ne suis pas fière d'être entrée sans accord, encore moins de m'être fait prendre, mais ce ton paternaliste avec moi, je ne le supporte pas.

– Je fais un pas en dehors des clous et vous remettez mon éducation en question ? Je suis seule, enfermée. Enfermée avec un homme que je désire et sa femme qui réapparaît après des années d'absence. Je dois assister à leur réconciliation, me taire, endurer, balayer les soupçons, sans trop me rapprocher de Charles, puisque ça vous dérange, accepter les visites nocturnes et les départs à l'aube. Et un jour, je commets UNE erreur, une erreur misérable et j'ai le droit à quoi, après tous ces jours sans vous voir... une nouvelle coupe de cheveux pour vous plaire ? ?

Je suis rouge, en colère, essoufflée par ma criante tirade. Je traverse la pièce, bute contre un lampadaire en velours vert bouteille, le rattrape de justesse. Gabriel me prend le bras et me dévisage, je sens de la tristesse dans ses yeux.

– Je suis désolé.

- Ce n’est pas la première fois.
- Je viens de vivre des jours compliqués avec Rebecca.
- J’en suis désolée pour vous. J’espère que votre couple réussira à traverser la tempête.

Je dégage mon bras.

- Tu es si belle. Ton cou, je...
- Je retourne travailler.

Gabriel attrape ma nuque, y pose un baiser. Sa langue me caresse, je frissonne.

- Tu es si belle, touche.

Il prend ma main, la pose sur son pantalon. Je sens son sexe palpiter. Je suis obligée de me mordre l’intérieur de la joue pour ne pas succomber.

- J’ai du travail Gabriel.

Je quitte la pièce sans me retourner. Je ne m’attendais pas à ces retrouvailles. J’avais tout préparé dans ma tête et cet incident a gelé nos rapports. Gabriel me plaît et je lutte continuellement pour penser à autre chose qu’à «nous», mais il fallait que je lui dise ce que j’avais sur le cœur. C’est trop facile de s’en sortir avec des excuses et d’enchaîner avec le sexe. Trop facile. J’espère qu’il aura le loisir de réfléchir au ton qu’il a employé. Le soir même, je boude le dîner. Magda passe me voir, j’ai la tête dans les bouquins et je lui dis que je tiens l’inspiration sacrée. Elle rit, ne soupçonne pas mon agacement et revient avec un petit repas.

Le lendemain, je suis calmée. Je repense aux yeux tristes de Gabriel. Aussi petit qu’ait été son baiser, il m’obsède. J’ai envie de lui, envie d’amour, de sexe, combien de temps vais-je encore dépendre de son corps ?

J’arrive très tôt à la bibliothèque. Il n’y a personne. Il doit bien y avoir huit mètres sous plafond et la verrière ciselée est à couper le souffle. J’emprunte l’escalier en colimaçon pour atteindre le premier étage où les rayonnages sont exclusivement consacrés aux livres sur «les origines». Les avis divergent sur le sujet, je tire un coussin en velours et m’assois dans un coin. Les heures passent, le silence semble avoir élu domicile dans ma cathédrale de livres.

Soudain, la porte claque, deux personnes chuchotent. Je penche ma tête pour observer du haut de la balustrade qui ose troubler mon apprentissage. Et je vois Solveig et Charles. Mon premier réflexe est de couper mon souffle et de retirer ma tête. Assise contre la rambarde, je meus mon corps de quelques centimètres avec douleur pour me «cacher». Est-ce que je veux les espionner ? Ne pas les déranger ? Des minutes s’écoulent, il est trop tard pour signaler ma présence. Morte de curiosité, je m’allonge, regarde en direction des deux jeunes gens.

Solveig est à sa place habituelle : assise sur la table d'étude. Charles est debout. Ils se parlent, j'entends leur voix et l'atmosphère est électrique.

- Tu veux boire quelque chose ?
- Tu veux me soûler Charles ?

J'ai du mal à reconnaître la voix de Solveig, elle est plus sensuelle et femme que d'habitude. Il sert un whisky, je réalise qu'il est bien plus tard que prévu.

- C'est une idée. Mais je veux bien aussi te savoir en pleine possession de tes moyens.
- Gentleman qui ne veut pas abuser des jeunes filles ivres ?
- Ou homme qui veut voir danser le plaisir quand je te prendrai comme ça, dans quelques instants.

Charles joint les gestes à la parole, il écarte les cuisses de Solveig et colle ses hanches à elle. L'image et les mots sont diablement sexy. Sans aucune pudeur, frontaux, alors qu'aucun baiser n'a encore été échangé. Leurs canines sont sorties, plus longues qu'à l'accoutumée, c'est aussi beau que terrifiant.

- Si tu fais ça, poursuit Solveig en ondulant, je serai tentée de m'échapper.

Elle se retourne, mime son départ à quatre pattes sur la table. L'effet escompté ne se fait pas attendre, Charles explose à la vue de la culotte blanche de Solveig sous sa jupe plissée d'étudiante. Il allonge ses bras, attrape la jolie poupée par le bassin et la ramène à lui. Elle gémit, comme pour se débattre, mais reste en position, visiblement très excitée. De mon poste d'observatrice, la vue est magnifique, en plongée sur le couple, je ne peux rien manquer de la scène, pourtant je détourne la tête, par pudeur et par excitation. Je sens que je suis moi aussi brûlante comme eux.

Allongée sur le dos, je fixe la verrière, je tente de me concentrer sur des idées, les titres des livres que je vois, mais les bruits qui me parviennent d'en bas sont bien trop lourds de sens. La mélodie que se chantent Solveig et Charles est d'abord douce et étouffée, les souffles sont longs, gourmands, ils prennent leur temps. Solveig est la première à monter le ton, je l'entends gémir, surprise, la voix plus aiguë. C'est au tour de Charles de se laisser déborder par l'excitation. Sa voix est plus sombre, plus rauque, des interjections ponctuent son souffle de plus en plus court.

Mon cœur aussi s'accélère et alors que je me suis empêchée d'en voir plus, la symphonie de leur rencontre fait grimper la température de la pièce. Je jurerais que la verrière est embuée. Je pense à Charles, j'aimerais voir son corps, il doit épouser celui de Solveig avec majesté. Je ferme les yeux fort pour chasser leur image fantasmée de ma tête, mais mon excitation est trop grande, il faut que je les voie.

Je ne pensais pas pouvoir écarquiller les paupières à ce point. Charles est allongé sur le dos, ils sont sur la table. Ses muscles sont dessinés du cou aux chevilles, il a un corps de mannequin, de sportif. Il cache bien son jeu. Trempé de sueur, son torse luit délicieusement. Solveig n'a rien à lui envier. Elle est assise sur lui mais lui tourne le dos. Elle prend appui sur ses genoux et soulève son bassin avec grâce. Ses seins ronds et doux se balancent en cœur avec ses coups de reins. Ses cheveux

tombent en cascade dessus et je suis avidement le parcours d'une goutte qui part de son nombril pour s'éteindre sur son sexe doré, rasé de près. Je suis la pénétration frénétique pour ne plus perdre une miette du spectacle et soudain, quelque chose d'incroyable a lieu. Alors qu'ils sont sur le point de jouir tous les deux, une vapeur dense les entoure, l'épaisse fumée blanche envahit la pièce. Je ne distingue plus rien. Soudain, des cris de délivrance me parviennent, je suis terrassée par la force de leur orgasme et je me sens pénétrée à mon tour.

Quelques minutes passent. La buée se dissipe, la température de la pièce dégringole.

– Eh bien Charles, enchantée.

– Tu m'as fait inaugurer la table, Sol.

– Je ne te crois pas, mais c'est gentil.

Ils parlent, décomplexés, en se rhabillant. Aucune caresse, tendresse, rien. Solveig regarde l'heure et explique à Charles qu'elle doit aller se doucher ; ce soir, elle sort avec Rebecca, comme au bon vieux temps où elles étaient seules.

– Tu me raconteras à moi pourquoi elle a disparu ?

– Oui. Peut-être. Pas maintenant.

– File.

Elle quitte la pièce. Charles se retrouve seul. Il remet en place les verres et les chaises. Il part pour quitter la pièce, éteint la lumière et lance à voix haute.

– Si j'en avais la possibilité, c'est avec toi que j'aurais aimé partager ce moment, Héloïse. J'ai pensé à toi pendant. N'oublie pas de fermer en sortant.

Il ferme la porte. Je porte ma main à ma bouche mortifiée. Je ne voulais pas qu'il sache, je ne voulais pas avoir à soutenir son regard ensuite. Je ne pourrai plus jamais le regarder en face. Cette déclaration me bouleverse, oh Charles, ce serait tellement plus simple si... Une petite partie de moi, infime, ne peut s'empêcher de rougir, flattée par ces révélations.

Une fois dans ma chambre, je retrouve la malle Vuitton de Sol. Je l'ouvre, un mot griffonné au stylo rose et qui sent la fraise m'est adressé.

Je n'ai pas vraiment le droit d'être ton amie et ça me rend triste, mais sache que je te trouve vraiment chouette. J'espère qu'un jour, nous pourrons être copines.

Sincèrement,

Sol.

Qu'entend-elle par : «*Je n'ai pas vraiment le droit*» ? Je range le mot dans mon carnet. J'essaie

tout de suite une nouvelle tenue : leggings en cuir, pull rouge asymétrique en cachemire et Louboutin rouges. Je suis soudainement une autre. Sol a été si généreuse. Le carnet tombe de la table. Je relis la première page et le besoin d'écrire s'empare de moi.

Jour 39 , 22 h 59

Je ne sais plus trop bien où j'en suis, ni même celle que je suis. C'est comme si dix années me séparaient de mon ancienne vie. Peut-être que les choses qui m'ont été données à vivre sont formidables, mais ce soir, j'ai un vrai coup de blues. Je caresse mon nouveau pull rouge, ébouriffe mes cheveux courts, des Louboutin aux pieds : qu'est-ce que cette nouvelle vie ? Où est Héloïse ? Des torrents de besoins inédits naissent en moi tous les jours, ma sexualité a pris le pas sur mon caractère et j'ai envie de dévorer la vie à pleines dents. C'est comme si toutes ces années, j'avais cessé de vivre.

Tout ce qui m'arrive serait merveilleux si Gabriel était un homme célibataire, mortel, comme moi. Si nous étions dans un conte de fées, je n'aurais pas peur. La fin serait signée d'un «*et ils eurent beaucoup d'enfants et vécurent heureux jusqu'à la fin des temps*». Mais la réalité est plus sombre : moi, Héloïse, l'humaine, je suis la maîtresse de Gabriel, un vampire, éminemment riche mais surtout extrêmement marié. Il m'a appris le luxe, le plaisir, l'amour. Et la dépendance. Je ne vois pas comment tout ceci peut bien se finir.

6. Le quartier rouge

Jour 46 , 6 h 50

Avant, je ne rêvais pas, ou alors je ne m'en souvenais pas. Peut-être étais-je trop fatiguée et que mon repos prenait le pas sur l'onirique. Mes nuits étaient courtes et pragmatiques : se coucher, dormir et se relever pour travailler. Depuis que je suis ici, pas une nuit ne passe sans qu'un rêve n'occupe mes songes. Cette quarante-cinquième nuit n'échappe pas à la règle. Je suis plutôt gênée d'ailleurs, car cette nuit a été brûlante, sauvage, merveilleuse, mais il n'y avait pas que moi et Gabriel. Charles nous rejoignait. Je n'ose y repenser sans avoir honte. J'aimerais avoir une amie à qui je pourrais tout raconter, la solitude me pèse parfois. En ce moment, Gabriel me fuit et je fuis le regard de Charles.

L'ambiance dans la maison est électrique. Gabriel ne sort plus de sa tanière, je sens que Magda est très irritée et je n'ai pas vu Solveig depuis qu'elle m'a coupé les cheveux. Je fixe sa malle et réalise que je ne l'ai pas encore remerciée, son mot faisait allusion à notre amitié impossible, mais ça n'excuse pas mon impolitesse. Je remarque que tous ici ont une qualité commune indéniable, ils sont d'une extrême générosité. Ils donnent sans compter et même si l'argent n'a pas la même valeur pour eux, rien ne les pousse à donner tant. En m'offrant cette malle de fringues démentes, Sol a fait un pas vers moi, alors comment la remercier ? Qu'aime-t-elle le plus au monde à part les hommes ? !

Perdue dans mes pensées, je n'entends pas Magda entrer. Elle grogne à voix basse et s'adoucit quand je lui offre un large sourire.

- Bonjour mon p'tit, tenez, vous avez reçu du courrier.
- Euh... d'accord. C'est curieux parce que personne ne connaît mon adresse.
- Et pourtant...

Magda me tend une épaisse enveloppe kraft. Elle est frappée d'un tampon du ministère de l'Intérieur. Je n'ai pas l'habitude de recevoir des «papiers officiels», mon cœur s'emballe, je suis inquiète. Magda s'assoit à côté de moi, elle n'a visiblement aucune envie de me laisser seule.

Elle me tend une pince à chignon pour que je l'utilise comme ouvre-lettre. Je déchire le papier, lis les premières lignes et répète à voix haute certains mots :

- Demande... accord pleine lune... journalisme... dossier étudié... commission acceptée.

Magda, qui ne comprend rien, me prend la lettre des mains pour savoir de quoi il retourne. Elle la lit et me prend dans ses bras.

– Oh ! Héloïse, quelle merveilleuse nouvelle, vous devez être excitée, c'est fou, je ne savais pas que vous aviez fait une demande de sortie.

– Mais je n'ai rien demandé ! Rien.

Je cherche dans le document un indice et à la ligne «Demandeur-Garant», je vois inscrit le nom de Charles. L'idée de Sol pour que j'obtienne un laissez-passer pour poursuivre mes recherches a germé dans la tête de Charles. Il a fait la demande et j'ai été acceptée. Une carte de presse est jointe au courrier, il y a ma photo, mon nom avec en lettres grasses et noires : Autorisée – Niveau 4 .

Je suis bouleversée et selon les angles, c'est de joie ou d'inquiétude, car Charles a eu la plus jolie attention à mon égard, je vais enfin pouvoir approfondir mon travail et avoir accès au quartier rouge. Et surtout, je n'ai plus aucune raison de rester enfermée et par extension, de rester tout court. Cette dernière pensée me trouble. Magda, face à mes interrogations, me caresse les cheveux.

– Vous avez le temps Héloïse, ne prenez aucune décision hâtive. Profitez-en, bougez et remerciez Charles. Si vous le souhaitez, je peux être votre guide.

– Ce serait un honneur Magda !

Encore en pyjama, je décide d'aller remercier Charles mais il est introuvable. Je pense qu'il est dans les draps de Solveig, mais je n'ai aucune envie de rôder dans cette zone, je ne souhaite pas croiser Gabriel si mal mise.

Je sautille de joie, fonce à la cuisine me faire un café et un planning. J'ouvre la porte de l'antre de Magda et je trouve Rebecca face à un expresso qu'elle fixe avec hargne.

– Bonjour Rebecca.

– Bonjour.

Je remarque que son maquillage a coulé comme si elle avait pleuré.

– Tout va bien ?

– Oui. Je ne vois pas pourquoi j'irais mal, ce n'est pas moi qui me promène comme une hystérique en pyjama.

– Je reviendrai plus tard.

– Vous n'êtes vraiment pas obligée de revenir.

– Quel est le problème Rebecca ?

– Votre numéro de sainte-nitouche ne prend pas avec moi.

Je suis bouche bée. Sur cet échange, Magda arrive, elle sent que l'ambiance est électrique. Rebecca me toise, puis se tourne vers Magda.

– Je t'aime bien Magda, mais si tu me fais un café aussi infect encore une fois, je vais finir par mal le prendre.

– Ouh, mal lunée à ce que je vois ! Tu peux le faire à ta convenance le café, tu sais.

– Je pense que c'est TON rôle ici. Tu préfères que je te rappelle ce que tu dois à notre famille ?

– À Gabriel ? Tout ! À toi ? Rien ! Rebecca, tu devrais aller te calmer plus loin, je te connais, tu vas dire des choses qui dépassent ta pensée.

Mouchée, Rebecca se tourne vers moi, je fuis son regard, mais elle me fixe. Magda me sourit comme pour rassurer un enfant paniqué.

– Ne rêve pas Magda, Héloïse ne sera jamais ta nouvelle patronne, Gabriel aime les vraies femmes, il ne pourrait même pas éprouver du désir pour cette... humaine.

Rebecca se lève et quitte la pièce. Choquées, Magda et moi, nous restons mutiques. J'avais compris qu'elle était une femme de caractère, mais la méchanceté de ses propos à mon égard et à celui de Magda me laisse pantoise.

Magda jette la tasse de Rebecca dans l'évier. Je la sens sur le point d'exploser et je la stoppe dans sa vaisselle en posant ma main sur son bras. Elle se retourne, deux grosses larmes perlent sous ses yeux émeraude. Elle tente de se contrôler et fond en larmes dans mes bras. Je la laisse se soulager, je n'ai pas de mots, alors je lui répète que Rebecca doit être malheureuse et que tout finira par s'arranger. Elle renifle.

– Ça recommence. Comme avant. Je ne devrais pas bénir le temps où elle n'était plus là, mais votre arrivée était gage d'espoir pour nous. Et là, tout recommence.

Magda me raconte alors les mois qui ont précédé la disparition. Les disputes, l'absence de Gabriel, le comportement exécrable de Rebecca.

– Bon, je vous laisse terminer vos affaires et je reviens dans vingt minutes. Nous allons sortir toutes les deux. Et ça va nous faire un bien fou !

Magda me sourit.

– Mon p'tit, vous êtes un ange : MERCI !

Je file dans ma chambre, une douche express, une des mille tenues fournies par Sol, j'expédie ma préparation en un quart d'heure et je retrouve Magda dans la cuisine. Ma poitrine fait un bond quand je la vois accoudée à la table du bar avec Gabriel. Il lui parle tout bas, la prend dans ses bras, l'image est tendre et maternelle. Ils lèvent tous les deux les yeux sur moi et me sourient. Je reçois cet amour de plein fouet et j'ai à mon tour les larmes aux yeux. Je me croyais seule mais j'ai à nouveau retrouvé une famille, une minuscule, en forme d'espoir. Depuis le décès de mes parents, j'étais une orpheline de l'amour, ces deux êtres m'ont ouvert leur cœur, alors que nous ne faisons pas partie du même monde. À cet instant précis, je suis heureuse, comme je ne l'ai pas été depuis un moment.

– Bonjour, vous, me lance Gabriel.

Je sens dans son ton que l'incident du bureau est derrière.

– Bonjour Gabriel, je suis contente de vous voir ! Magda, ça va mieux ?

– Oh oui. C'est grâce à vous deux d'ailleurs !

– J'ai appris la grande nouvelle, Héloïse. Tu vas pouvoir sortir !

Gabriel me regarde comme lui seul le fait, en me déshabillant. Magda en profite pour s'éclipser, elle me prévient qu'elle sera prête dans quelques minutes.

– Oui, c'est une grande nouvelle et surtout une belle surprise de Charles. Je ne savais pas que les humains étaient autorisés dans le quartier rouge.

– Je le savais, mais je ne pensais pas que tu entrais dans une des catégories autorisées. J'aurais dû mieux me renseigner. Tu es heureuse ?

– Heureuse, curieuse aussi. J'ai déjà écrit une centaine de pages et j'ai le double en notes et interviews. Nous avons tous cohabité tellement longtemps sans se connaître, dans la crainte, dans l'ignorance.

– Tu as lu l'essai de Léopold Black, *Du sang sur les mains* ?

– Non.

– Je vais te le prêter, j'ai un exemplaire original dans mon bureau.

– J'ai vu que tu n'avais pas à envier la grande bibliothèque... À ce propos, je suis désolée Gabriel... je ne voulais pas troubler ton lieu.

– C'est moi qui te présente mes excuses, tu as eu raison d'être fâchée.

Gabriel se lève du tabouret de bar. Il s'approche et caresse mes cheveux.

– Je n'ai même pas eu le temps de te dire combien tu étais jolie. Cette coupe, c'est toi : pétillante, vivante et diablement sexy.

– Merci.

Quand Gabriel est près de moi, je rougis irrésistiblement. Il m'intimide, j'enfonce mon menton dans mon cou.

– Embrasse-moi.

– Gabriel, on risque de nous surprendre.

– Tu n'as pas envie ?

Il approche sa bouche à quelques millimètres de la mienne. Mais respecte cette infime distance pour me torturer. Je sens son souffle froid caresser l'ourlet de ma lèvre. Il me sourit, ses dents ivoire qui m'ont tant mordue me manquent.

– Gabriel...

– Héloïse ?

– Magda m'attend.

– Ma langue aussi.

Il humidifie ses lèvres. C'est l'attaque de trop, je brise le minuscule écart et l'embrasse fougueusement. Ma bouche est brûlante et lui conte combien je l'ai désiré ces derniers jours. À son tour, il me pénètre et me mordille. Nos langues se lient, s'attisent. Ce baiser est merveilleux, mon cœur bat dans mon ventre et je dois me reculer pour reprendre mes esprits. Gabriel s'approche.

– Aujourd'hui, tu vas vivre une nouvelle expérience.

Il me tend une carte noire.

– Qu'est-ce que c'est ?

– Tu as perdu ton travail au bar. Tu n'as pas un sou et je suis ton mécène. Tu veux comprendre les vampires ? Écrire un livre qui s'approche le plus possible de la réalité ? Vis comme eux, comme si l'argent n'était rien.

– C'est une carte bleue ?

– C'est une carte noire. C'est le même fonctionnement mais sans plafond.

– Je ne peux pas accepter. Je ne supporte pas l'idée d'être entretenue.

– Héloïse, cesse de penser à l'argent de cette manière. Si je t'offrais un croissant, tu le mangerais sans culpabilité. À notre échelle, offrir une carte noire, c'est la même chose. Mets-toi dans la peau des miens.

Gabriel quitte la pièce et j'observe la carte. Je ne peux pas m'empêcher de penser à ces femmes vénales qui sortent avec des hommes pour leur argent. Les fameuses maîtresses qui, à défaut d'avoir l'alliance, ont la Porsche. Mais les arguments de Gabriel se valent, l'argent n'a pas de limites et donc plus de valeur.

Magda m'attend dans l'entrée. Elle ouvre la porte et nous nous retrouvons sur un palier. Elle appuie sur un bouton et deux immenses portes s'ouvrent. Je vais enfin sortir. Dans l'ascenseur, je comprends que nous allons au sous-sol. Le parking est immense. Il y a une vingtaine de voitures au sous-sol. Elles sont pour la plupart sous de grosses couvertures douces. On se croirait dans un musée tellement les styles varient : Mustang, Mercedes, Bentley, Porsche...

J'aperçois Charles de loin et je ralentis. Je suis gênée, pour la bibliothèque, mais aussi à cause du rêve. Mais Magda est là et il faut donner le change.

– Alors, qu'est-ce qu'on dit ?

Je saute dans les bras de Charles.

– Que c'est toi le plus fort, drôle, intelligent, gentil de la terre !

– Jeune fille, faites la queue, j'ai mon lot de demoiselles amoureuses.

– Charles, du plus profond de mon cœur d'humaine : MERCI.

– Oh, tu sais, j'ai pas fait grand-chose. Je t'ai préparé ta coccinelle Magda, pourquoi t'entêtes-tu à conduire cette grosse capricieuse ?

– Parce qu'elle est jaune, pardi !

Magda a retrouvé sa bonne humeur. Une fois à la voiture, je réalise que les vitres sont plus épaisses, comme dans la bibliothèque et le dôme. Magda m'explique que ça a révolutionné leur vie, qu'avant, ils étaient des oiseaux de nuit, mais qu'ils cherchaient à créer un verre permettant d'occulter les rayons, tout en laissant pénétrer la lumière, et qui soit solide pour éviter les accidents.

- Je suppose que la personne qui a inventé ça est l'homme le plus riche du monde ?
- C'est le père de Gabriel. Effectivement, il est richissime.

Je vois Charles nous saluer de loin dans le rétroviseur. Les portes blindées s'ouvrent et la lumière entre dans le sous-sol. Je retiens ma respiration, Magda file à vive allure. Nous nous retrouvons dans un grand parc, je vois enfin la maison de l'extérieur. C'est un château, immense, typiquement européen. Magda roule trop vite pour que je puisse compter les étages, mais j'étais à mille lieues de me douter que je vivais dans un endroit si beau, aussi grand. Magda m'observe, amusée.

- Eh bien, ça fait plaisir de vous voir comme ça, on dirait une enfant qui découvre pour la première fois la neige. Gabriel a la plus belle demeure de la ville.
- Je vois ça ! Où allons-nous ?
- Passage Melvin, c'est le poumon commercial du quartier rouge, l'ambiance y est euphorique.

Nous entrons dans un tunnel de verre, il s'engouffre dans la terre, la descente est longue. Magda se gare, je sors de la voiture, difficile de croire que nous sommes en sous-sol, puisque je vois le ciel à travers la verrière.

Il y a foule, des hommes et des femmes de tous les âges circulent et j'ai le sentiment d'être régulièrement regardée. Magda me demande d'accrocher mon badge à ma veste pour ne pas «*agacer les paranos*».

Le fameux passage Melvin me donne le sentiment d'être à Paris, sur les Champs-Élysées, boutiques de luxe, épicerie fines, bistrot Belle Époque. Deux choses me frappent immédiatement : tout le monde est très beau, tout le monde est «habillé». Magda m'explique que les vampires sont des séducteurs, qu'ils aiment plaire et travaillent leur apparence.

- Ils déteignent sur moi Magda.
- Oui, vous avez changé depuis votre arrivée, mais ne vous excusez pas ! Être féminine, vouloir plaire, ce n'est pas – chez nous – honteux. Allez, vous avez la carte noire, commençons la leçon.

Nous nous retrouvons devant un grand magasin à faire pâlir Bloomingdale's. Les portières design s'ouvrent à notre entrée. Je suis ébahie, luxe et raffinement flottent dans le calme de cet endroit. Le lustre central illuminant les cinq étages de la boutique est en or, les pampilles en pierres précieuses apportent des éclats multicolores à l'ensemble. Magda me tire par la manche, il est temps de dépenser, elle me demande en une heure d'acheter tout ce que je vois et qui me plaît. L'exercice ressemble à un rêve d'enfant et me donne le tournis.

Pour éviter de s'encombrer, des télécommandes sont disponibles à l'entrée, il suffit de «scanner» les articles souhaités, de rendre la télécommande à la caisse, de payer avec la fameuse carte, et les produits sont livrés dans l'heure. Les joues en feu, défiée par une Magda amusée, je la laisse sur les fauteuils massants dernier cri.

Chaussures, lingerie, chapeaux, robes, bijoux, montres... je suis incapable de me laisser aller. Je regarde les prix, je tergiverse, je n'ai pas le réflexe «achat coup de cœur». Au bout de vingt minutes, bredouille, je m'accoude à la balustrade et fixe le grand lustre qui irradie de mille couleurs. Comment faire ?

Je regarde à l'étage du dessous et j'aperçois le rayon hi-fi. Un ordinateur portable beige est exposé, il a l'air léger, il est beau... J'en ai besoin pour travailler ! Je cours au quatrième étage, je le regarde, mon cœur bat... Je le scanne. Je tombe sur un ouvre-lettre en cuir noir qui me rappelle le bureau de Gabriel, ce sera mon cadeau. Je descends à l'étage vin et spiritueux et achète une caisse millésimée à Charles, je file aux vêtements et j'aperçois l'arrivage du jour de chez Chloé, un manteau rose bonbon fait pour Sol. À la bijouterie, j'achète un ras-de-cou émeraude de la couleur des yeux de Magda.

Il ne me manque plus que Rebecca. Je pense à sa chambre et alors que je ne croyais pas la connaître, au rayon déco, je vois tout de suite ce qui lui plairait, parce que ça me plaît. Une lampe, pieds compas, taupe.

58 minutes, je dois rejoindre Magda, mais devant l'enseigne française Chantal Thomass, je scanne à la volée un bustier rouge merveilleux. Le temps d'inscrire ma taille, 59 minutes ! J'arrive épuisée auprès de Magda. Cette dernière m'attend, une limonade à la main.

- Alors, épuisant ?
- Pire. Mais magnifique.
- Allez, allons payer et rentrons, ça fait déjà beaucoup d'émotions pour une première sortie.

Une fois dans ma chambre, je m'empresse de noter avidement tout ce que j'ai vu, peur d'oublier, peur de me réveiller, peur de ne plus y retourner. On frappe à ma porte, mes paquets peut-être ?

- Héloïse ?

Refroidie par ma dernière entrevue avec Rebecca, j'hésite à ouvrir. Toujours derrière la porte, elle poursuit.

- Les humains émettent une chaleur à laquelle nous sommes sensibles. Ouvrez-moi Héloïse, j'ai des excuses à vous faire.

J'ouvre, non sans crainte. Rebecca gratte machinalement le bois du chambranle de ses longues

griffes rouges.

– Héloïse, je tiens sincèrement à m’excuser. Mon retour ne se passe pas comme prévu, Gabriel et moi... c’est... je n’avais pas à vous parler ainsi. J’ai des sautes d’humeur, je le sais, mais là, je suis allée trop loin.

– Entrez.

– Tenez déjà, votre invitation pour le bal.

– Le bal ?

– Oui, vendredi prochain, j’ai envie de voir mes amis, de faire la fête... pour mon «retour».

– Oh.

– C’est un bal déguisé, sur le thème «ni humain, ni vampire».

– Ça va changer notre quotidien.

– Bon, je vais être claire avec toi, on peut se tutoyer ?

– Bien sûr.

– Je ne sais pas ce qu’il se passe avec Gaby, je ne sais pas ce qu’il s’est passé, ni même ce qu’il se passera. J’ai simplement l’impression d’être arrivée comme un cheveu sur la soupe. Idiote, je m’attendais à un feu d’artifice, mais Gabriel est distant. Et puis, je ne sais même plus moi non plus où j’en suis dans mes sentiments.

– Je ne veux pas trop m’immiscer dans les coulisses de votre couple.

– Je comprends. Excuse-moi pour ce matin.

– Pas de souci.

– Mais sache une chose quand même Hello, tant que j’aurai le sentiment que le feu est encore possible sous les cendres de notre couple, je me battrais pour Gaby.

Ses derniers mots refroidissent l’ambiance. Encore une fois, Rebecca reprend vite l’ascendant, et de femme qui se repent, elle redevient rapidement la menaçante. Je lui souris, elle quitte la pièce.

Je ne la comprends pas, quelle est sa stratégie ? Est-elle bipolaire, que cherche-t-elle à faire quand elle me présente des excuses pour terminer sur une menace ? J’ai hâte de la voir au milieu de ses amis pour comprendre. Je ne suis pas sûre au vu des tensions larvées que ce bal soit une bonne chose.

On reffrappe, cette fois-ci, ce sont mes paquets. Non sans mal, je les cache dans la maison. Cuisine, bibliothèque, salon rouge... je me sens comme le père Noël.

Le soir même, tout le monde est réuni dans le salon rouge pour dîner. Magda a trouvé son cadeau tout comme Charles :

– Tu sais, comme tout le monde a des sous, personne ne s’offre plus rien. C’est vraiment classe de ta part, me lance-t-il.

– Oh, mais je n’ai aucun mérite, dépenser pour les autres, c’est plus simple que pour moi-même. Sol, Rebecca et Gabriel n’ont pas encore trouvé leur cadeau...

– Quoi, j’ai un cadeau moi aussi ? s’excite Sol.

Magda décide que le plat principal ne sera pas servi tant que les autres n’auront pas trouvé leur cadeau. Je donne des indices à Sol qui trouve le paquet Chloé très rapidement sous le canapé.

– OH, MON DIEU ! Je l’ai vu aux galeries aujourd’hui, ils n’avaient plus que des grandes tailles, j’étais furieuse. Merci Hello, il est SI ROSE !

– Pas de quoi Sol, tu m’as offert une nouvelle tête. À toi, Rebecca.

– Hum, tu m’intrigues.

– Ton cadeau se trouve dans le vestibule de l’entrée. Toi, Gabriel, quelque part dans la salle de bains du premier.

Les deux se lèvent comme deux enfants, Charles et Magda rient de bon cœur pendant que Sol porte son manteau, alors que le feu offre une température tropicale à la pièce.

Quelques minutes plus tard, Rebecca revient avec son portable à la main, elle montre la photo de la lampe, elle est ravie.

– Pile ce que j’adore !

Gabriel revient avec son ouvre-lettre en cuir. La lame est fine, élégante. Cette alliance cuir et métal lui va si bien. Il sourit. Il a trouvé mon mot : *Voici un petit cadeau. Mais le vrai, je le porte sur moi, sous ma robe, j’ai hâte que tu le découvres.*

Le reste de la soirée se déroule à merveille. Rebecca demande à Gabriel si ça ne le dérange pas qu’elle passe la nuit avec Sol pour organiser le bal.

Le vin me tourne la tête et j’ose imaginer une visite nocturne. Un frisson me parcourt et Magda me demande comment je peux avoir froid. Tout le monde regagne ses appartements. Gabriel et moi, nous accompagnons Magda à la grille du parc, il souhaite me faire visiter le jardin. Il sort une télécommande de sa poche, il vise le ciel et toutes les lumières du parc s’éteignent.

Le soir est noir, sans lune, nous ne distinguons plus rien. Sa main prend la mienne et nous marchons ensemble en silence. L’air est froid, mais Gabriel me fait oublier que je ne porte qu’une robe.

– Héloïse, je veux mon cadeau.

– Il fait trop noir pour que je te le montre.

– C’est toi mon cadeau.

Gabriel m’embrasse fougueusement. Il m’allonge sur l’herbe, ses gestes sont pressés. Comme si j’avais été sur pause depuis notre baiser ce matin même, je suis immédiatement rallumée.

Il ôte ma robe et je me retrouve en guêpière et porte-jarretelles. Je lui prends la main pour lui faire découvrir à l’aveugle cette tenue diabolique.

– Touche. Mes seins sont emprisonnés, c'est du satin, rouge. Le liseré est en dentelle noire.

Il caresse ma peau, dès que je bouge. Gabriel malaxe mes seins en gémissant, je fais glisser sa main sur mon ventre.

– Tu vois, la structure est rigide, elle me serre aux hanches pour faire ressortir mes seins, touche.

Gabriel respire fort, il boit mes paroles. Je descends sa main qui rejoint bientôt mon sexe. Un bustier, c'est suffisant, du coup, je n'ai pas mis de sous-vêtements. Gabriel masse mon sexe déjà humide. Il approche sa tête et y dépose des baisers d'abord sages et de plus en plus effrontés.

Bientôt sa langue rencontre mes grandes lèvres gonflées d'envie. De la pointe de sa langue, il les énerve, les agace, les cherche. Avec un doigt, puis deux, il me fouille en même temps.

J'ai du mal à respirer, je comprends toute la charge érotique du corset. Serrée, je suis obligée de respirer prestement, ce qui augmente mon plaisir. Gabriel me fait taire en appuyant son autre main sur ma bouche.

– Tais-toi ou j'arrête la torture.

Docile, je tente de contrôler mes gémissements. J'ondule et mes fesses se frottent à l'herbe fraîche. Le contraste de température est saisissant, j'écarte les jambes pour que Gabriel s'enfonce plus en moi. Je caresse ses boucles pendant qu'il me lèche. Sa langue est vigoureuse, dure et mouillée de mon plaisir et de sa salive. Il me dévore et ralentit parfois le rythme pour que je me cambre jusqu'à sa bouche, suppliante, pour qu'il continue à me goûter.

– Tu vas jouir et tu vas devoir étouffer ton cri ma belle. On risque d'être surpris, imagine. Tais-toi et jouis fort.

La tête de Gabriel fond sur moi. Il durcit le bout de sa langue et attaque frontalement mon clitoris. Jusqu'au coup de trop, toutes les veines de mon corps se gorgent de sang, je suis électriée et mes poils se hérissent, le plaisir est infini, indescriptible, mes jambes serrent son crâne, je tremble et crie silencieusement, alors qu'une larme de pur bonheur roule sur le côté. Le paradis, le septième ciel. Gabriel s'écarte, embrasse l'intérieur de mes cuisses, je tremble encore. J'ai envie de pleurer tellement ce que je viens de vivre physiquement est inouï. Un flot d'amour envahit mon cœur et je me lève pour me jeter sur cet homme. Je le serre fort contre moi ; amusé, il rit de ce câlin maladroit.

– Gabriel, je t'aime.

Il est estomaqué au point de ne pas s'apercevoir des lumières qui se sont rallumées. Nous nous regardons avec amour.

– Oh, putain, merde.

La voix de Sol nous glace le sang. Elle se trouve derrière Gabriel et nous fixe, furieuse. Alors que

j'essaie de balbutier, elle me jette un œil noir de haine. Elle enlève son manteau rose et le jette par terre sans un mot.

Elle court en direction de la maison et rentre à l'intérieur en claquant la porte. De grosses larmes salées inondent mes yeux. Je ne sais pas si c'est la honte, si c'est la découverte qui sonne la fin d'une histoire ou si c'est la peur qui fait naître ce torrent. Je n'arrive pas à m'arrêter et Gabriel me serre contre lui.

Jour 47 , 1 h 20

Je crois que c'était mon dernier jour ici.

7. L'homme invisible

Jour 47 , 8 h 15

Je n'ai pas dormi de la nuit. Je n'oublierai jamais les yeux couleur de feu de Solveig, où se mêlaient déception, dégoût, rage et tristesse. Je n'ose pas sortir de ma chambre, chaque porte qui claque me fait sursauter, j'ai terriblement peur. Peur de la réaction de Rebecca quand elle l'apprendra, peur de devoir partir aussi. Que me restera-t-il chez les humains ? Des souvenirs, que je me convaincrai d'avoir inventés, dans quelques années.

Face au miroir, je découvre mes yeux enflés par les larmes. Mes paupières sont rouges, mes cernes bleus... Voilà où mène l'amour, voilà où mène le plaisir quand on s'entiche d'un homme. Je plonge deux cotons dans le verre d'eau sur ma commode et dispose les disques sur mon visage. J'ai besoin de repos, mais c'est comme si du pétrole coulait dans mes veines, je suis lourde, sonnée, choquée. Allongée sur mon lit, les compresses soulagent mes yeux. Dormir, il faut que je dorme.

– Marmotte. Petite marmotte... Il est 15 heures, trouvez-vous cela raisonnable ?

La voix de Magda, lointaine, me parvient. Suis-je en plein rêve ?

– Allez, on se dépêche, je croyais que vous étiez sur le point de finir votre ouvrage. De l'ardeur mon p'tit, de l'ardeur !

J'ôte les cotons désormais secs et peine à ouvrir mes yeux. Magda me regarde avec inquiétude et s'assoit sur le lit en touchant mon front de sa main gelée.

– Vous n'avez pas de fièvre, mais laissez-moi vous dire que votre mine... Que se passe-t-il Héloïse ?

Je ne peux pas résister à la voix si maternelle de la tendre Magda. Je m'enfouis dans son cou qui sent la poudre de rose.

– Sol nous a surpris, Gabriel et moi, dans le jardin.

– Oh...

– Je suis terrifiée et si honteuse. Vous savez, je ne suis pas une mauvaise femme, je m'étais promis de ne plus rien tenter avec Gabriel après le retour de Rebecca, mais c'est plus fort que moi, je n'y arrive pas.

– Vous ? Rien ! C'est à Gabriel de prendre les décisions, si possible les bonnes. Vous savez que je l'adore, il est comme un fils pour moi, mais il n'a jamais été très fort pour affronter les situations amoureuses. Vous le verriez dans le travail, c'est un requin, il ne se laisse pas faire et son autorité

naturelle fait de lui l'homme le plus respecté de la ville. Mais son talon d'Achille est, et a toujours été, les femmes. La première grande histoire d'amour de Gabriel s'est soldée par un échec complet, il n'a pas su rassurer Sophie, sa compagne, et alors qu'ils étaient fous amoureux, il l'a laissée en épouser un autre.

– C'est triste. Je ne suis pas la première donc...

– Ne le prenez pas mal Héloïse, mais Gabriel a quelques années de vie derrière lui, il a connu des femmes, oui, mais... aucune humaine.

– Oh. Je vois.

– Sophie est aujourd'hui veuve, toujours aussi convoitée, je croyais que la disparition de Rebecca rapprocherait ces deux-là, puis vous êtes arrivée, pour ma plus grande joie.

– Et Rebecca, pour ma plus grande peine.

– Je peux vous rassurer, Rebecca ne sait rien, je l'ai croisée avec Sol ce matin, elles rigolaient comme des adolescentes et rien ne semblait perturber le cœur de l'une ou de l'autre. Gabriel est arrivé, il a embrassé Rebecca, rien n'y paraissait.

Embrassé Rebecca, alors qu'elle est sa femme, je ne peux m'empêcher de considérer que j'ai des droits sur cet homme et l'idée qu'ils aient des gestes tendres m'est insupportable.

– Je suis soulagée.

Le suis-je vraiment ? N'y avait-il pas en moi comme une pointe de désir que la vérité éclate ? Un espoir, qu'après des disputes et des moments compliqués, une vie de couple avec Gabriel s'offrirait à nous ? L'idée me traverse l'esprit, mais même si je suis une fille courageuse, je respire toutefois mieux depuis que je sais qu'elle ne sait pas.

Une douche, un café, j'ouvre mon nouvel ordinateur.

C'est la première fois que je fais l'acquisition d'une machine performante et je suis bluffée par la rapidité et la simplicité du système. Je me lance dans la mise en forme de mes notes. Je travaillais sur l'ordinateur de la bibliothèque et beaucoup de façon manuscrite, si je veux que ce livre ressemble à quelque chose, je dois trier, compiler cette montagne de mots. Je m'échappe de mon nombril et de ma petite vie pour regarder autour de moi. Je reviens sur les étapes compliquées de la guerre du sang, j'essaie de donner une cohérence à mon récit, une chronologie. Qui sont les humains, qui sont les vampires, avant et après la guerre du sang ? Je commence aussi à avoir des avis qui se forment, je trouve par exemple inutile cette séparation de clans. Elle marque nos différences et tant qu'il y aura une frontière, nous ne nous connaissons pas les uns les autres. L'après-midi se termine rapidement, laissant la place à une ombre angoissante, celle du dîner.

J'arrive à huit heures dans la salle à manger, j'aperçois Sol, Magda et Charles. Nous avons aussi un invité, Jacques, le compagnon d'Élisa, que j'avais rencontré lors de la soirée d'inauguration du salon rouge. Je salue tout le monde, Solveig me marmonne un « *soir* » de circonstance, frigorifique. Charles l'interroge du regard et Magda, consciente de la situation, lance la conversation.

– Menu tout simple, ce soir. J'ai cru comprendre que Rebecca et Gabriel ne se joignaient pas à

nous.

– Que leur arrive-t-il ?, demande Jacques étonné par leur absence. Il était venu voir son associé. Solveig sourit, me regarde dans les yeux et se lance.

– Je leur ai offert une nuit au Dynastie, la suite principale, j'ai dû user de mes charmes et de mes relations pour l'obtenir. C'est Héloïse qui m'a donné l'idée, avec tous ses merveilleux cadeaux d'hier. Rebecca était folle de joie, nous avons passé l'après-midi à lui trouver une tenue spéciale «la nuit sera longue». En les regardant partir, je les ai trouvés trop chou.

– Oh, alors, tout va mieux ?, lance Jacques visiblement content de la nouvelle.

– Il y a des obstacles à surmonter, répond Sol. Mais rien qui puisse ébranler les années qui les ont unis. Tu as vu Magda, ce matin, comme ils s'embrassaient comme des ados ?

– Oui, oui Sol. Bon, ce n'est pas poli de parler des histoires intimes des gens, Charles, sers du vin à Jacques et parle-nous de tes trouvailles.

La soirée se poursuit et l'acide attaque de Sol me consume la gorge. J'avale tant bien que mal. Charles, visiblement ennuyé par mon mutisme, tente de bavarder avec moi.

– Dis donc mademoiselle, tu ne m'as pas dit où tu en étais de tes recherches...

Des bruits de pas dans le couloir interrompent Charles. Rebecca, plus sublime que jamais, fait son entrée, un brin théâtrale, mais toujours magistrale.

– Oh, Jacques, toi ici, mais quelle merveilleuse surprise !

Ses cheveux roux sont ramenés sur le haut de la tête par un chignon flou, elle porte un manteau de fourrure de la couleur de ses cheveux. Ses yeux sont maquillés en noir jais, ce qui fait ressortir leur éclat. Je l'envie immédiatement, elle et son charisme, son parfum noble, ses tenues impeccables.

– Regarde Sol, j'ai sorti mon renard, fait-elle en caressant la toison cuivrée de son manteau.

– Tu es canon. Mais... qu'est-ce que tu fais là ?

– Écoute ma chérie, ton attention était a-do-ra-ble, mais j'ai du travail avec le bal. Puis Gabriel avait lui aussi du boulot, tu nous connais, on a toujours envie de faire des trucs. Il m'a proposé de rentrer, j'ai sauté sur l'occasion.

Gabriel entre. Il porte un pantalon chino anthracite, un pull col roulé qui souligne sa mâchoire carrée et une écharpe de laine grise qui a l'air terriblement douce. Il est sublime, les joues rosies par le froid. Je ne l'ai pas vu depuis hier soir, mais il balaye des yeux la table sans m'accorder un regard.

– Bonjour à tous ! Jacques ? Je pensais que tu passais demain ?

– Et me priver d'un repas en compagnie de ces beautés ? Pardon, mais Charles et toi, vous ne vous gênez pas à ce que je vois, partagez un peu...

– Eh ! Moi, je profite de rien du tout, je suis toujours un cœur à prendre.

La réponse de Charles m'étonne, je pensais que Sol et lui...

– En parlant de célibat, Jacques, êtes-vous dans mon camp ?, lance Sol qui sourit, aguicheuse, le décolleté pointé sous le nez de Jacques.

– Éliisa vous aurait arraché les mains pour moins que ça !, s'esclaffe Jacques en montrant une photo de sa sublime femme asiatique.

– Ah, non merci, je ne touche pas aux hommes mariés, moi.

Je fixe Sol à mon tour. Elle regarde ailleurs.

Gabriel s'assied aux côtés de Rebecca, je ne sais plus ce que je fais là. Vais-je m'infliger le spectacle de ce couple qui se reconstruit ? Serai-je cette femme qui fait l'amour au mari pendant que l'épouse prépare le bal ? J'ai plus de valeurs que ça.

– Excusez-moi tous, je ne voudrais en aucun cas vous sembler mal polie, mais depuis que j'ai mon ordinateur, je n'ai qu'une obsession : travailler. Si ça ne vous dérange pas, je vais m'éclipser.

– Rappelle-moi de t'installer l'intranet du domaine, me dit Charles.

– Le quoi ?

– Nous avons un système de messagerie interne qui permet de communiquer entre nous.

– OK.

Je me lève. Rebecca me lance :

– Nous avons décidément beaucoup de points communs Héloïse, le boulot, le boulot, le boulot.

«*Pas que*», pensé-je.

Plus tard dans la soirée, Charles me rejoint dans la chambre pour installer ma messagerie. Il me tend une adresse, celle de Gabriel.

– Je n'ai pas envie de lui envoyer quoi que ce soit.

– Il m'a demandé à la fin du repas de te la donner.

– Je n'en veux pas.

– Oui, c'est ça.

Je prends le mot, le porte à ma bouche, le mâche et l'avale.

– Voilà. Convaincu ?

– Que tu es une enfant ? Oui, absolument.

Il me pince le bras, je lui rends son geste et nous rions ensemble. Et nous nous sourions. J'ose une question :

– Charles, je ne comprends pas ta relation avec Sol, vous...

– Hein ? Mais non, il n'y a pas de «nous». C'était juste comme ça, pour le fun. Sol est une traumatisée de l'engagement en plus !

– Pourquoi ?

– Hello, tu commences à me connaître, je ne répète rien ! Ma devise : *«N’ouvre la bouche que si c’est pour embrasser la plus belle des créatures. Sinon. Tais-toi !»* Bon, j’ai une soirée au quartier. Tu veux venir ?

– Il est un peu tôt dans mon initiation pour que je fasse la fête dans le quartier rouge. Mais une prochaine fois.

– J’y compte bien !

Charles quitte la chambre et je me remets au travail. J’ai envie d’une cigarette, mais j’ai arrêté il y a deux ans.

Je travaille depuis quatre bonnes heures, quand une icône sur l’écran de mon ordinateur se met à clignoter. Je clique dessus et un message apparaît.

De : Gabriel

À : Hello

Tu ne m’as pas écrit !

Non mais, je rêve. C’est à moi de faire un pas. Mais pour qui me prend-il ? Je refuse d’entrer dans son jeu et efface le message.

Vingt minutes plus tard, second message.

De : Gabriel

À : Hello

Il est temps que nous parlions.

De : Hello

À : Gabriel

Oui. Je pense.

De : Gabriel

À : Hello

Peut-on se voir ? Demain ? Rebecca et Sol seront parties pour les essayages de leur déguisement, Charles les conduit et c’est le jour de congé de Magda. Nous serons seuls tous les deux.

De : Hello

À : Gabriel

Je passerai à ton bureau à 11 heures.

De : Gabriel

À : Hello

À demain.

Plus de message. Pas de «*bisous*», «*bonne nuit*», il n'a pas à s'embarrasser avec la politesse, il sait que demain, je serai là. Gabriel sait souffler le chaud et le froid, me dominer et avouer ses sentiments, me dévorer des yeux, puis faire comme si j'étais la chose la plus insignifiante qui soit. Je n'aime pas ça. Pas du tout.

Sur le chat, je vois la liste des habitants de la maison, Sol et Rebecca sont en ligne, un pictogramme vert est à côté de leur nom. Ce qui n'est pas le cas de Magda, Gabriel... Sophie, Leona, Edgar, Bertrand... Mais qui sont ces gens ? Je sais que la demeure est grande et j'entends parfois du bruit. Qui sont-ils ? Et surtout, pourquoi ne partagent-ils pas le quotidien de Magda, Charles et les autres. Mes yeux se troublent et je ressens le poids de la fatigue. Je m'allonge habillée sur mon lit et fixe la galerie de portraits avant de sombrer.

Ne pas flancher, ne pas céder, ne pas flancher, ne pas céder. Je me répète cette phrase depuis le lever et elle rythme mes pas décidés dans la galerie des glaces. Peut-être que mes talons battent le tambour trop fortement, car avant même d'arriver devant la porte secrète de l'antre de Gabriel, ce dernier en sort et ferme la porte. Je ralentis et prends une grande inspiration, alors que mon mental est fort d'une matinée à me répéter que je suis là pour une conversation, mon corps faillit devant la beauté de cet amant fougueux. Son dos est large. Il ne se retourne pas, il m'a entendue, il sait que je suis là.

– Bonjour Héloïse.

– Bonjour.

– Marchons un peu.

Pas un geste tendre à mon égard, c'est ce que je souhaitais, mais mon ego en prend un coup. N'a-t-il pas envie de me toucher, alors que nous sommes seuls ici ? Il se met à parler et entame un monologue qui ne me laisse aucune opportunité, je suis là pour écouter, écouter sa voix plus sévère que d'habitude et le suivre, en regardant son dos.

– Héloïse, tu as raison. Cette situation entre nous est impossible. Je ne suis pas n'importe quel

homme, j'ai une entreprise à gérer, j'ai des responsabilités, une image.

Je ne comprends pas son propos. Quel est le rapport entre son entreprise, son image ? Le fond du problème, c'est son statut marital et le retour de Rebecca. Il me parle de son travail comme si ça avait toujours été le cas... Et puis, pourquoi ai-je *«raison»*. Je ne lui ai jamais dit ça. Il poursuit.

– Tu comprends, Rebecca et moi, c'est une histoire solide, elle s'est construite sur la durée. Je ne peux décemment pas tout remettre en question pour une histoire impossible faite, en grande partie, permets-moi de te le dire, d'attrance physique.

J'ai le cœur au bord des lèvres et j'ai de plus en plus de mal à retenir mes mots.

– Tout cela est trop dangereux. Tu sais, dans le passé, j'ai beaucoup fait souffrir Rebecca, elle m'a pardonné. Elle m'a aussi soutenu dans des moments difficiles, des relations conflictuelles avec mon père. Si aujourd'hui, c'est moi qui gère LūX, c'est grâce à elle. Elle a l'air d'avoir subi de gros chocs pendant sa disparition. Elle n'a pas recouvré la mémoire des deux dernières années. As-tu vraiment envie qu'elle souffre plus encore ?

Je suis abasourdie. Et je me tais. Aucun son ne sort de ma bouche anesthésiée. Gabriel continue de marcher, je n'arrive pas à le rattraper. Il est glacial, distant, dur.

– Le jour de sa disparition, nous nous étions disputés. J'avais été exécration avec elle, mon père m'ayant, une fois de plus, irrité. Je m'étais vengé sur Rebecca, elle était partie comme une furie de la maison, vociférant que c'était la dernière fois. Elle avait eu raison. On a retrouvé sa voiture abandonnée sur la route, à une centaine de mètres du château. Vide, disparue, son sac sur la banquette arrière. J'ai cru que c'était une opération des *H*. C'est l'époque où ils ont commencé leur croisade pour l'épuration de notre «race», comme ils disent. Pour moi, Rebecca était une victime de la guerre du sang. Tu vois, ça fait beaucoup pour moi à gérer. Son retour, je l'admets, c'est une seconde chance pour moi de rattraper mes erreurs.

Il se tait. Le silence est lourd, mort. J'ai l'impression d'avoir appris un décès. Il avance, je brise le calme.

– Je ne comprends pas, Gabriel.

– Qu'est-ce que tu ne comprends pas ? Edgar ? Qu'est-ce que tu fais là ?

Je me retourne et je vois Gabriel qui s'avance prestement vers moi. J'ai le tournis, comment peut-il être devant et derrière moi. Suis-je en train de rêver ?

L'homme à mes côtés plonge ses yeux dans les miens et je réalise qu'il n'est pas Gabriel.

– Je fais ça pour ton bien, fils. Cette humaine. Crois-tu sérieusement que je vais la laisser tout mettre en péril ?

– Mais de quel droit ?

Gabriel a le visage déformé par la colère, ses pupilles s'élargissent et lui donnent les yeux noirs. Edgar, qui ressemble comme deux gouttes d'eau à son fils, jette un regard dédaigneux à celui-ci.

– Le jour où tu seras père, tu comprendras... Ceci dit, devenir père, je ne suis pas sûr que tu en sois capable...

Gabriel reçoit ce coup en plein visage. Son père s'éloigne. Edgar a les mêmes traits, la même taille, le même âge physiquement que lui et pourtant, dans sa démarche, j'aurais pu/dû percevoir la différence fondamentale entre les deux : Edgar est l'incarnation de la méchanceté.

Une veine sur le front de Gabriel enfle. Il est furieux. Il amorce un mouvement comme pour continuer la conversation, mais je le retiens par le bras. Il n'a pas besoin de haine, de violence... Il a besoin d'amour. Je le prends dans mes bras et lui murmure :

– J'ai eu si peur de ses mots. J'ai cru que c'était les tiens...
– Quoi qu'il t'ait dit, oublie. Ce n'est pas une bonne personne.
– Mais pourquoi était-il là ? Comment sait-il pour nous ? Pourquoi s'est-il fait passer pour toi ?
– Tu me tutoies maintenant ?, souligne Gabriel, moqueur.
– Je crois que c'est le minimum que tu puisses m'offrir après ce que je viens de vivre. Une minute de plus, mon cœur lâchait.

Je lui prends sa fraîche main et la pose sur mon sein gauche. Je réalise, quand sa peau électrise la mienne, que ce geste d'une intimité folle est complètement hors de propos. Dans mon empressement à lui faire écouter comme j'avais peur, je me suis mise dans une situation délicate.

Je sens le rose me monter aux joues. La main de Gabriel continue de constater mon rythme cardiaque endiablé.

– Mon père te fait de l'effet Héloïse !
– Pas autant que son fils.
– Je suis furieux après lui, mais je ne veux pas qu'il gâche le temps que j'ai avec toi, j'irai régler mes comptes avec lui, plus tard. Je suis content de te voir.
– Ce n'est pas ce que disaient tes yeux, hier soir. J'ai été blessée.
– Héloïse, ne sois pas exigeante. Tu réalises comment c'est difficile de revoir ma femme, qui souffre, et pourtant ne désirer que tes bras ?
– Je suis désolée.
– Bon, j'ai deux petites choses pour toi. Pour la première, nous n'avons pas à aller trop loin.

Nous marchons en silence. Gabriel a les yeux dans le vide, il regarde l'horizon comme s'il était à perte de vue devant nous. Je le sens soucieux, peiné, comme s'il se répétait mentalement la scène, mais aussi ce qu'il aurait pu dire. De mon côté, je traîne le pas, je tiens sa main, mais je suis loin. Edgar... j'ai vu ce nom dans l'intranet de la maison... vit-il ici ? Comment mettrais-je en péril LūX ? Pourquoi Rebecca est-elle essentielle à la vie professionnelle de Gabriel ? Les questions sans réponses se bousculent dans ma tête, mais une petite voix me siffle qu'il faut que je profite de ce

moment seule avec lui. Je stoppe la course de Gabriel. Je le regarde, lui offre mon plus beau sourire. Il sourit à son tour, son visage se défroisse. Ses grands yeux émeraude chavirent mon âme, il est beaucoup trop beau pour moi, j'ai besoin de m'emparer de lui. Je me permets l'audace. Je lui saute au cou, mais il m'attrape les poignets avant que j'atteigne sa délicieuse bouche. Les bras en l'air maintenus par ce puissant homme, je reste là, interdite.

– Pas tout de suite, Héloïse.

Il lâche mes bras, me reprend la main et nous faisons cinq pas. Arrivés au bout de la galerie, il ouvre une autre porte, similaire à celle de son bureau : une grande glace qui se fait passer comme telle, mais qui est en réalité un accès à une nouvelle pièce secrète. Gabriel l'actionne, nous entrons et je reste ébahie. J'ai l'impression de pénétrer une boule à facettes. Du sol au plafond, en passant par les murs, la pièce est entièrement recouverte de petits carreaux en miroir. Je me vois sous toutes les coutures. Au centre de la pièce, un lit rond, recouvert de draps blancs fins, donne le ton.

– Je savais que les riches avaient des «panic rooms» au cas où des intrus essaient de s'emparer de la maison, mais je ne connaissais pas l'existence des «sex rooms».

Gabriel rit de bon cœur, depuis notre séjour en tête-à-tête en zone blanche, je ne l'avais pas entendu rire.

– OK, «sex room» va très bien à cette chambre. Mais regarde ce travail d'orfèvre, cette faïence de miroir, je pourrais passer des heures à regarder ce travail. Tu sais, j'ai fait beaucoup d'études dans ma vie, apprendre, c'est tout ce que j'aime. Mais je ne suis pas un «bon» artiste, il y a des choses innées et je ne suis pas le «créatif» de la famille.

– Il y en a un ?

– Oh oui, ma sœur, Leona. Elle a construit cette chambre, seule, elle a mis des mois pour recouvrir la pièce.

– Tu as décidé de me donner des informations au compte-gouttes Gabriel ?

– Nous n'avons pas souvent l'occasion de bavarder toi et moi... La faute à l'alchimie.

Il me caresse le ventre de sa main velours, soulève mon tee-shirt léger et dessine des arabesques du bout de son doigt autour de mon nombril. Mes seins se redressent.

– Je voulais me retrouver avec toi, ici, j'ai envie de te voir sous tous les angles.

Sa main se faufile sous mon jean, sans mal, il atteint mon intimité et la masse.

– Je veux voir le plaisir sur ton visage. Je veux lire dans tes yeux la supplication. Je veux voir tes seins s'agiter sous mes mains.

Je suis écarlate et bois ses paroles comme on boit un vin précieux. Enivrée, j'écarte les jambes et il glisse deux doigts en moi.

– Je vais te lécher, te pénétrer partout. Je veux que tu regardes comme tu es à moi. Ton regard aura

beau fuir, tu te verras partout.

Gabriel, excité par ses mots, retire sa main et déboutonne mon pantalon. Je n'avais prévu qu'une conversation et face à ma culotte en coton, il sourit, attendri. Il baise l'étoffe, sa bouche, séparée par quelques grammes de tissu de mon sexe, s'attarde pour s'imprégner de mon parfum.

– Tu sens bon, Héloïse, ton sexe est un fruit, prêt à être dévoré.

Il m'allonge sur le lit. Je me vois, de haut, sur ce lit, les jambes écartées. Le spectacle me plaît, mais je suis rapidement inquiète, je ne vois pas Gabriel. Je baisse la tête et il est bien ici, en train de faire rouler ma culotte sur mes cuisses. Je jette un nouveau coup d'œil au plafond, aucune trace de lui. Gabriel me sentant distraite s'arrête.

– Je n'ai pas de reflet, Héloïse.

– Ça fait très bizarre, j'ai l'impression de parler seule, d'être seule quand je me vois.

– C'est tout l'intérêt de cette pièce.

Gabriel reprend son assaut. Il me goûte. Avec passion, enragé par mon sexe. J'aime quand Gabriel devient un animal, il n'a plus les mêmes yeux, rien n'est plus gentil en lui, tout n'est qu'animal. Je fixe le plafond, hypnotisée par la scène, je fais l'amour avec l'homme invisible et mes vêtements s'enlèvent seuls. C'est de la magie. De la magie rouge.

Gabriel se débarrasse rapidement de ses vêtements et prend son sexe en main, il est gros, gonflé d'orgueil et malgré les mains puissantes du vampire, il peine à en faire le tour. De haut en bas, il l'agite. Je me redresse et je viens poser ma bouche sur son gland. Je tire le bout de ma langue et le lèche avec gourmandise.

– Tu es docile, j'aime ça.

Il ponctue sa remarque en me claquant la joue avec sa verge. Le coup est fort, mais je ne ressens aucune douleur. Je suis anesthésiée par l'excitation. Il me remet en position accroupie. Face au miroir, je n'ai plus aucun moyen de le voir. Comme il ne me touche plus, je suis alerte. Je me regarde dans cette position humiliante. Mes joues sont écarlates, mes seins m'ont l'air plus gros. Ses mains écartent mes fesses et alors que son sexe se trouve à l'entrée du mien, il pénètre mon anus d'un doigt humide. Je ne sais pas si c'est la pénétration, l'étrange sensation d'être dans un rêve ou le fait de ne pas le voir qui me pousse à toutes les audaces, mais je le laisse jouer et trouve cette multitude de plaisirs bien excitante.

– Tes fesses me rendent fou. Alors que je suis en toi, je n'ai qu'une envie, aller les visiter.

– Tu peux...

– Ce n'était pas une demande.

Il me pénètre d'une saillie éclair et je réalise à quel point son sexe est large. Je suis très serrée, je résiste. Mais il me fend avec ardeur. Face au reflet de mon corps qui se secoue seul, face à mes lèvres que je mords de plaisir, face à mes seins qui s'agitent dans tous les sens, je jouis. Excitée par

mon image et cette position humiliante, fouillée dans mon intimité... je hurle et découvre mon visage animal. Mes cheveux se collent à mon front ruisselant, je suis entièrement trempée, des marques rouges sur le corps. Gabriel explose à son tour. J'entends sa voix qui grogne puissamment, mais je ne le vois pas.

Il se retire et je m'étale sur le lit, en étoile, épuisée. Il pose un baiser sur ma fesse, c'est mon dernier souvenir.

Je me réveille seule. Mes vêtements déchirés sur le sol et des vêtements propres pliés sur le lit. Sous la pile, je sens un paquet. Du papier de soie entoure un livre fermé par un ruban noir. Une lettre est glissée sous le paquet.

Chère Héloïse,

Tu as des questions, je n'ai pas toutes les réponses, certaines se trouvent dans ce livre que j'ai commencé le jour où je t'ai rencontrée.

Gabriel

Je m'habille en vitesse, me faufile dans le couloir et regagne mes appartements hors d'haleine. Je verrouille la porte et détache avec précaution le papier qui entoure le journal de Gabriel, mon trésor.

Ce soir, j'ai renversé une femme. Elle dort dans la chambre d'ami. Elle est magnifique. Il faut qu'elle soit à moi. Edgar ne doit pas savoir. J'ai envie de retourner la voir dormir et d'embrasser ses cuisses.

Je vais avoir besoin d'un verre pour continuer ce récit.

8. Adjugé, vendu !

J'ai cru voir le portrait de Rebecca bouger. Je sais que ce n'est pas possible, je sais que ce sont ma conscience et ma culpabilité qui parlent, mais j'ai été attiré par cette photo. Je me souviens l'avoir prise pour nos 20 ans de vie commune. Il faisait très beau ce jour-là, les cheveux de Rebecca bougeaient dans le vent et donnaient à sa peau laiteuse des reflets de cuivre... Le temps où nous étions heureux.

Alors que ma divine Héloïse, ronronnant de plaisir dans mes bras, se reposait de notre union brûlante, les souvenirs de ma femme ont surgi dans le salon rouge. Il fallait que je parte. Héloïse m'a regardé de ses grands yeux naïfs et j'ai claqué la porte, le cœur lourd.

Jour 50 , 22 h20

Je lis les écrits de Gabriel depuis deux jours. Je n'ai rien fait d'autre. Je prétexte des recherches et m'enferme dans la vaste chambre pour me noyer dans ses mots. J'avais tellement besoin qu'il me parle, qu'il se livre, que ce cahier m'apporte déjà un apaisement. Tout n'est pas facile à lire, notamment les passages où il s'étend sur Rebecca, mais si je doutais de son attachement à moi, ce n'est plus le cas. Les mots de Gabriel à mon endroit sont beaux et semblent sincères. J'ai l'impression d'espionner le subconscient de mon amant. On a tous voulu un jour se trouver dans la tête de ceux qu'on aime, pour connaître la vérité. Je ne pouvais rêver mieux, comme au lit, sur le papier, Gabriel s'exprime et je peux suivre ses raisonnements et ses départs parfois précipités.

Rebecca... je voudrais la détester, ce serait tellement plus simple pour ma culpabilité. Mais à part quelques sautes d'humeur difficiles, je n'ai rien à lui reprocher. Que puis-je faire sinon attendre que ces deux-là gèrent leur couple. Y mettre fin ou le ressouder, j'arrive à un stade où qu'importe l'issue, il faut qu'il y en ait une.

«Tu ne penses jamais à toi mon Hello, ça va te jouer des tours, ma puce.»

Cette phrase, celle de ma mère adorée partie trop vite, me revient en tête. Elle avait tellement raison sur mon compte, au lieu de moi-même piloter ma vie, j'attends que des tiers, en l'occurrence des personnes comme Rebecca ou Gabriel que je ne connais que depuis une poignée de jours, décident pour moi. Quand mon père est tombé malade, je me suis dévouée corps et âme à lui, il est décédé et l'année d'après, c'était au tour de maman. Je la soupçonne d'être morte de chagrin. C'est une des dernières phrases qu'elle m'ait dites, alors que je la nourrissais sans succès. S'occuper de moi, oui, mais à quoi bon si c'est pour finir seule, maman ?

Déprimée par mes dernières pensées, je décide de me replonger dans la lecture du journal de Gabriel, je connais les passages qui me plaisent par cœur, il y a de tout : ceux qui me flattent, ceux qui m'émeuvent, ceux qui m'excitent. Dehors, il neige, c'est l'hiver, rien d'étonnant. Je place quelques bûchettes dans la petite cheminée, je porte un sweat, un short moelleux et des chaussettes

hautes. Magda m'a fait un thermos de thé «pour travailler».

Héloïse, quel doux prénom. Un petit nez fin, légèrement retroussé, un peu arrogant sur des pommettes hautes, roses, fières. Des yeux immenses, bruns, comme un bois très noble, avec quelques éclats dorés. Longues jambes, fines, fuselées... Petit bout de femme, ventre plat, seins à faire damner les saints. Ronds comme deux pommes juteuses, fermes. Dents alignées, sauf une canine qui prend le dessus sur une incisive. Adorable défaut.

Il va falloir que je me fasse un poster de cette description, qui n'a objectivement rien à voir avec moi. Je ne suis pas ferme, mes seins, bon, OK, mes seins sont sympas, mais je ne suis vraiment pas aussi jolie qu'il le dit. Mais quel bien de le lire.

Je m'enfonce dans le canapé, le feu et le thé m'ont réchauffée, j'enlève mon sweat et regarde avec fierté, sous mon marcel blanc, mes seins ronds. Je passe ma main dessus et je sens mes tétons durcir.

Je reprends ma lecture, une page au hasard.

Je crois qu'Héloïse est heureuse. Elle, qui a toujours un voile mélancolique dans les yeux, semble pour la première fois épanouie depuis que je la connais. Elle parle peu d'elle, mais je connais son passé, je me suis renseigné, j'attends le jour où elle souhaitera se livrer. En attendant, je profite d'elle. Elle est actuellement dans la piscine face à la cabane, elle rit comme une enfant, je l'ai défiée de traverser la piscine en poirier. Elle n'a pas une grande apnée et au bout de quelques mètres, elle sort de l'eau en toussant. Elle regarde déçue son score et me jure qu'elle va y arriver.

Mais quand elle sort de l'eau, je ne suis plus face à une gamine. J'observe avec envie le parcours de l'eau qui ruisselle le long de son corps ferme. Son maillot de bain trempé se colle à sa peau et tout est sous mes yeux : la fente de son sexe, la raie magistrale de ses fesses rebondies, ses tétons noirs frigorifiés. Je la soupçonne de m'allumer quand elle se place devant moi pour essorer ses cheveux, en se penchant en avant pour ne pas mettre de l'eau partout. Dans cette position, je vois ses lèvres bombées sur son bas de maillot. Elle ne devrait pas jouer à ça, elle sait que quand je la désire, je ne la respecte plus. J'ai envie de la secouer, de la pénétrer, de l'agresser. Mon sexe profond, dans son ventre, pendant qu'elle me supplie de me décharger en elle.

Hier, elle a joué à ça avec moi et elle n'a pas compris ce qui lui arrivait, la pauvre. Même schéma, elle sort de l'eau, me demande ce qu'on prévoit pour la soirée. L'eau a rendu le bas de son bikini crème complètement transparent, la fine ligne de poils qui recouvre son pubis semble m'appeler. Vient alors ce moment où je perds pied et où ma seule obsession est de mettre ma langue sur son clitoris.

Essoufflée, je ne peux pas poursuivre le récit. Il fait bien trop chaud dans cette chambre ; en allant ouvrir les fenêtres pour que l'air hivernal pénètre le brasier qui me sert de chambre, je remarque que j'ai les joues et le buste rouges. Ça ne m'arrive que quand Gabriel me fait l'amour. Serait-il, grâce à ce carnet, en train de jouer avec moi ? Suis-je capable de lire ce passage sans avoir envie de lui ?

Défiée, j'ôte mon short et mes chaussettes. Je suis en boxer et en débardeur. Je baisse la grille de la cheminée pour étouffer les flammes et m'allonge sur mon grand lit moelleux pour continuer cette lecture qui devient pornographique.

Héloïse perçoit en l'espace d'une seconde que mes yeux sont passés de la tendresse à la rage et elle n'a pas le temps de dire quoi que ce soit que je suis déjà agenouillé devant elle, la bouche sur son sexe encore emprisonné par son maillot. Je n'ai que le goût de l'eau chlorée qui suit mes longues aspirations mais rapidement, son parfum à elle, celui de son excitation, vient caresser ma langue. Fruitée, mon Héloïse.

Par réflexe, elle serre les cuisses, mais il est trop tard, je suis lancé, mes mains agrippent ses fesses, mes dents dénouent les nœuds qu'elle porte sur chaque hanche. Le bout de tissu en élasthanne gît à ses pieds, son sexe est à moi, rien qu'à moi. Et alors que je m'apprête à dévorer celle qui s'exhibe sous mon nez, Héloïse plonge dans la piscine.

Je me souviens de ce moment, j'en ai un merveilleux souvenir, ces vacances loin de tout étaient un délice. Lire la scène du point de vue de Gabriel est une expérience forte pour moi. Je porte le livre de ma main gauche, tandis que la droite, aventurière, se faufile sous mon boxer pour rencontrer mon sexe. Je constate que je suis humide, pour ne pas dire carrément en nage. Délicatement, du bout de l'index, je masse le petit bourgeon qui domine mon sexe et je reprends mon immersion dans la peau de Gabriel.

Dans l'eau, Héloïse rigole, elle m'a eu, elle est fière. Je déteste voir mes projets être contrariés. En me levant, je constate mon érection. J'enlève mon short et Héloïse, l'effrontée, cesse de rire. Je vois dans ses yeux l'envie, mais aussi la crainte, comme à chaque fois qu'elle pose les yeux sur ma queue. Je plonge pour la rejoindre. Héloïse tente de fuir, mais je suis bon nageur et il est temps qu'elle paie. Je la rattrape sur les marches à moitié immergées. Je lui écarte les jambes et la pénètre sans ménagement. Elle crie. J'aime ça et lui enfonce plus profond encore. Nous créons par cette rencontre des vagues à la surface, elles viennent s'échouer contre ses seins. Héloïse est à bout de souffle, je l'entraîne où elle n'a plus pieds, elle s'agrippe à mon cou et s'empale sur moi. Je lui mange les seins et...

Mes doigts furieux s'agitent sur mon sexe chaud, je ferme les yeux pour terminer le récit de Gabriel. Des images de cette scène viennent à moi et je ressens la pénétration de cet homme fort qui me porte à bout de bras dans l'eau fraîche. Index, majeur, annulaire, j'introduis les trois en moi pour mettre fin à mes supplices et je jouis si fort que mon bassin se décolle du matelas dans une phénoménale convulsion. J'étouffe mon cri.

Une heure plus tard, un sourire béat aux lèvres, je caresse la couverture du carnet, sans doute le meilleur roman qui soit, celui de Gabriel, l'homme qui me possède. J'ouvre la première de couverture pour connaître l'origine du carnet en cuir d'une manufacture si précieuse. Mais je suis attirée par la première page. Des morceaux de feuilles arrachées la précèdent. Qu'y avait-il avant ?

Épuisée, je m'endors nue en serrant contre mon cœur les confidences de Gabriel.

Jour 51 , 8 h 40

De : Hello

À : Gabriel

Merci pour ce cadeau merveilleux, merci de m'avoir fait confiance, je suis chanceuse et je réalise à quel point tu tiens à moi.

Dis-moi, tu vas dire que je suis une vilaine curieuse, mais je me demandais pourquoi les premières pages sont-elles déchirées ? Je ne sais pas si tu dînes avec nous ce soir, mais j'en ai TRÈS envie.

Je t'embrasse... où tu veux !

La journée sera bonne, je dois boucler mon manuscrit. Je suis très contente et stressée, il y a tant de choses de mon expérience que je voudrais raconter. Je sens en relisant mes notes que j'ai de la matière pour un tome 2 et 3 .

Alors que je pianote machinalement sur le clavier, Google s'ouvre. Je n'ai même pas pensé à aller voir ma boîte mail depuis l'accident. Je n'ai plus d'appart, plus de job, je n'attends pas particulièrement de nouvelles.

J'ouvre la boîte. 190 messages. Des spams pour la plupart, l'approche de Noël est un calvaire pour les messageries. J'efface un par un les mails. Il en reste quinze : le premier de mon propriétaire m'annonçant qu'il a loué mon studio, qu'il restait deux trois affaires, déposées chez Boss au club.

Un mail de Boss qui me dit que mes affaires, je peux me les mettre... bref. Et les 13 autres de Mélanie, ma seule copine de fac. Les premiers mails concernent mes absences, les cours à rattraper, le dernier est paniqué.

De : Mélanie

À : Héloïse

Héloïse,

Je suis complètement désœuvrée, j'ai été voir la police qui me dit qu'un adulte a le droit de changer de vie. Tu as démissionné, fait vider ton appart... tout indiquerait, selon eux, une volonté de ta part de «disparaître». On ne se connaît pas assez, mais quelque chose me dit que tu n'es pas loin. On devenait copines toutes les deux, je ne veux pas croire que tu sois partie sans un mot, sans répondre à mes mails.

Un prof m'a dit que tu avais fait suivre tes cours la première semaine, mais il n'a pas le droit de me communiquer l'adresse. Que se passe-t-il ? Ton portable est mort en plus.

Ça se trouve, tu vas me traiter de folle, mais la dernière fois qu'on t'a vue, c'était au Melvin Club,

la Lune était pleine... Ça se trouve ce sont eux qui t'ont eue... Bon, je divague...

Je t'embrasse, où que tu sois.

Mel

P.S. : J'ai eu une aventure avec monsieur Never. Fallait que je le lâche à quelqu'un.

Je suis touchée en plein cœur. Je n'espérais pas manquer à quelqu'un, mais de savoir que je pouvais disparaître de la surface de la terre sans que personne ne le réalise me peinait. Les mails de Mélanie sont comme une grande bouffée d'amour.

« *Eux* », « *Ces choses* », c'est drôle, il n'y a pas si longtemps de ça, j'avais le même discours. Je n'ai jamais cautionné les discours intégristes des *H* sur l'élimination nécessaire des vampires, mais je n'étais pas rassurée par l'idée de leur existence.

Je rédige au moins cinq réponses avant de valider mon mail à destination de Mélanie. Je connais Mel depuis un an, on est toujours assises l'une à côté de l'autre. Depuis septembre, on prend un café de temps en temps. Elle est très populaire, a plein d'amis, mais a décidé que nous devrions l'être aussi. Elle dit que je suis un chat sauvage, dur à apprivoiser.

De : Héloïse

À : Mélanie

Mélanie,

Je suis désolée, mortifiée même à l'idée de t'avoir inquiétée. Je ne suis pas loin. C'est compliqué, mais rassure-toi, je vais très très bien. Mieux que jamais même ! J'aimerais te voir, pour un café. Je vais acheter un nouveau téléphone et je te communiquerai mon numéro très vite.

Ça fait du bien de savoir que quelqu'un pense à moi.

Des bises.

Héloïse

P.S. : J'ai rencontré un homme marié, et pas que. C'est mal, mais c'est si bon ;)

J'envoie le message et l'ordinateur fait un bruit de cloche. Un message, mais dans l'intranet. Gabriel ! Mon cœur s'accélère.

De : Gabriel

À : Hello

Si les pages sont arrachées, c'est qu'elles ne te concernent pas. Un jour, peut-être, tu arrêteras de poser des questions et tu vivras au jour le jour.

Je serai là pour le dîner. Avec Rebecca, bien sûr.

++

Gabriel

La douche froide. Je me retiens de ne pas lui envoyer une salve d'insultes. Il ne faut jamais répondre fâché. Entre le mail et le cahier de Gabriel, il y a un monde. Entre l'homme en public et l'homme dans l'intimité, il y a un univers.

Vexée, je décide de fermer mon ordinateur et d'aller prendre l'air. Je croise Charles dans l'entrée. Il porte un slim brut et un chandail camel assorti à ses chaussures.

– La revenante !

– Oh, ça va, deux jours, c'est pas la mort.

– Peut-être, mais tu en as le teint !

– Et tu te prétends «gentleman» ?

– Don Juan, pas gentleman. T'as besoin d'air, c'est tout. Je ne peux pas tout le temps flatter mademoiselle Je-sais-tout.

– Eh bien, figure-toi que j'allais prendre l'air, monsieur L'-homme-à-femmes.

– Viens avec moi, je t'emmène. Je vais à une vente aux enchères.

– Mets-moi l'eau à la bouche.

– Collection privée de la dynastie Romanov. Anastasia vend tout, tu sais, c'est une...

– NOOOOON ?

– Ha ha, sa disparition mystère, les rumeurs de son existence... Ils ont eu son père, ses sœurs, sa mère... un pieu dans le cœur, forcément. Mais elle... non. Bref, elle rend les livres et les notes de son père publics, IL ME LES FAUT.

OK, tout ceci dépasse mon entendement. J'ai vraiment besoin de revisiter l'histoire. Qui des grands personnages publics sont encore en vie ? Je me souviens d'avoir ri devant des films qui parlaient de l'existence d'Elvis, de Marilyn quelque part sous une nouvelle identité. Quelle est la part de vérité ?

Dans la voiture qui file à vive allure vers le quartier rouge. Charles et moi, passionnés, nous échangeons sur l'histoire. Le jeune homme conduit une Mercedes SLR noire. Elle ressemble à la batmobile, deux places, cuir rouge et portières qui se déploient comme les ailes d'un papillon. Une voiture nerveuse, sexuelle, arrogante. Charles s'amuse à faire vrombir le moteur, mon siège vibre à chaque feu.

Je ne suis pas cliente de ce genre de démonstration de puissance automobile et Freud aurait eu beaucoup à dire sur ce choix d'engin. Mais je dois avouer que cette sensation de glisser sur l'asphalte est jouissive. Le paysage déformé file derrière la vitre et ça n'empêche pas Charles de me parler de la Russie, de la chute des Romanov et de l'arrivée du communisme.

J'apprends qu'Anastasia a été «sauvée» par une veilleuse de nuit, un vampire, qui l'a élevée comme une mère. À l'âge adulte, la jeune princesse a décidé d'épouser le sang et de devenir à son tour un vampire, persuadée qu'elle réussirait, avec son éternité, à redorer le blason des Romanov.

Fascinant. Nous arrivons au palais des ventes. La bâtisse est imposante. Nous attendons une

minute avant que les grilles s'ouvrent. Nous nous garons dans une cour de graviers, où s'alignent des voitures de luxe.

Un petit panneau nous indique notre chemin : «*Vente de mademoiselle A, premier étage, porte C*». Charles sort son invitation, un large carré épais aux inscriptions dorées. Je me sens subitement mal habillée, je croise mon reflet. Je porte un jean, des Converse blanches, le perfecto Dior de Solweig. Je demande une minute à Charles et me pose du gloss devant la vitre de l'ascenseur. Je tente de relever mes cheveux, mais les portes s'ouvrent sur un couple d'une cinquantaine d'années. La femme, chapotée d'une toque en fourrure blanche, me dévisage.

– Ton badge Hello !

Heureusement que j'ai pensé à le prendre. Avec dédain, la femme entre dans l'ascenseur en me poussant du coude. L'animosité de son regard me glace le sang.

Devant la salle, j'ai envie de faire machine arrière. Le parquet craque sous le tapis rouge, le silence est lourd, les regards des gens que je croise me mettent mal à l'aise.

Charles, devant la timidité qui m'envahit, me prend la main et me chuchote :

– Alors mademoiselle Je-sais-tout, on fait moins la maligne.

– Arrête, ces gens n'ont qu'une envie, me jeter dehors.

Un homme fonce droit sur moi et j'ai le réflexe enfantin de me positionner derrière Charles.

– Lucas, mon ami, ne fais pas attention à l'animal apeuré qui se cache derrière moi, elle n'a pas «l'habitude» d'être chez nous. Mais demain, elle sera une star, elle sortira un livre qui nous aidera à faire la paix avec... son genre.

L'homme penche sa tête dans ma direction. Il est petit et a la corpulence d'un épicurien qui n'écoute pas les conseils de son médecin. Ses joues sont rouges, son front dégarni. Il porte des petites lunettes sans verres. Quel drôle de petit bonhomme. Son sourire me détend.

– Enchanté mademoiselle, je suis Lucas Macjals. Un livre donc ? Quel mauvais éditeur avez-vous choisi ?

Son nom de famille ne m'est pas inconnu, mais j'ignore d'où.

– Euh... Je n'ai pas d'éditeur. Charles exagère, je termine le manuscrit.

Je raconte brièvement mon expérience, ma rencontre avec Gabriel, mes idées, mes notes et son sponsoring. Lucas enlève ses lunettes.

– Ce sont des fausses, nous avons tous une excellente vue, mais ça donne du style, j'ai l'impression. Votre histoire et vos idées sont... intéressantes, jeune fille. J'aimerais que nous en

parlions ensemble.

Il prend son téléphone et, agacé, marmonne puis sort son agenda de cuir.

– Je ne m’y fais pas à la technologie moderne. Laissez-moi regarder quand je pourrai vous recevoir.

– Me recevoir où ?

– Au bureau, voyons !

Charles, amusé, intervient.

– Héloïse, monsieur Macjals est le patron des éditions... Macjals. Tu sais, les livres Macjals.

– Oh, mais oui, bien sûr. La moitié des livres de la bibliothèque portent votre insigne.

– La moitié ? Je dirais, les trois quarts, jeune fille !

Nous rions tous les trois et convenons qu’un rendez-vous devra être pris après les fêtes.

La commissaire-priseuse demande le silence et frappe trois coups de maillet contre le pupitre. Le ton change et Charles s’assoit, alerte. Il m’explique, dans une phrase qui dépasse le mot par seconde, que comme l’argent n’est pas un souci, ce ne sera pas au plus offrant mais au plus rapide que les trésors seront attribués. Chaque siège est équipé d’un bouton. Il faut appuyer dessus dès que la présentation du livre s’achève. Le jeu se corse car le présentateur module son discours pour ne pas que la fin soit annoncée. Il faut être attentif et réactif.

Pour me faire rire, Charles s’échauffe le pouce. La lumière s’éteint, la femme au pupitre est éclairée et commence la présentation du premier livre.

Charles l’emporte haut la main, les manuscrits défilent, quand ça ne l’intéresse pas, il me raconte qui est qui. Je suis fascinée par cette vente, la tension flotte dans l’air et la collection s’épuise rapidement.

Une cloche indique que la vente est terminée. Dans le couloir, je croise Lucas Macjals, qui me salue :

– Je compte sur vous, Héloïse !

Au loin, une grande brune aux yeux bleus étincelants et au charisme magique catalyse tous les regards aux alentours. Les gens chuchotent et j’entends :

– Son Altesse Impériale la grande-duchesse Anastasia Nikolaïevna de Russie.

Comme tous ici, je suis subjuguée. Elle s’éclipse avec grâce et je suis émue par ce que je viens de voir. Je vis des choses merveilleuses. Le cœur rempli de joie, je souris à Charles qui semble me fixer depuis quelques minutes.

– J’ai quelque chose sur le visage Charles ?

– Oui... un air de peste.

Il me prend par le bras et me propose d’aller au quatrième étage avant de rentrer. Une autre vente, voilà qui me parle. Je pourrais peut-être y participer, après tout, la carte noire de Gabriel doit me servir pour mon étude.

Au quatrième étage, je retrouve la même ambiance qu’au premier, à un détail près, il y a beaucoup moins de monde.

– Alors, maintenant que tu as tes nouveaux livres, tu veux quoi ?

– Un déguisement, pour toi et moi.

– Hein ?

– Allô Héloïse ? Ici, la Terre ! Le bal, c’est bientôt, ça te dit quelque chose ?

Le bal, le bal... Rebecca n’a que ce mot à la bouche et je dois avouer que je ne m’étais pas penchée sur la question. Un déguisement, c’est vrai, «*Ni vampire, ni humain*». Un thème qui ne m’inspire pas particulièrement puisque ma vie entière tourne autour de ces deux catégories.

– Donc, figure-toi qu’un directeur de théâtre a décidé de «faire de la place» et de léguer ses costumes.

Nous nous installons dans la salle mais, fait nouveau, je fais inscrire ma carte sur la liste des participants. On m’attribue le siège numéro 9 , un bon présage, c’est mon chiffre préféré.

Le commissaire-priseur entre, c’est un comédien. Il nous annonce qu’il y a 15 costumes à saisir.

La lumière s’éteint. Je repense à ces années où je jouais aux jeux vidéo avec mon père, la langue tirée, concentrée, j’attends le «start». Le premier costume passe, celui d’une bergère... pas pour moi. Le second est pour homme, le troisième aussi. Je boude et Charles se moque. Le quatrième est sublime, je donne un coup de coude à Charles. C’est un costume trois pièces classique en apparence. Il y a plusieurs nuances de gris et il est assorti à un masque de loup grandiose. Les yeux de Charles s’illuminent, il le veut. Je l’observe attentif, guettant le dernier mot comme on guette une proie. Il est plutôt sexy comme lion. L’homme termine son discours sur ce costume issu du *Petit Chaperon Rouge* et je vois la main puissante de Charles sur le qui-vive. Le dernier mot à peine expiré, Charles appuie. Son bouton clignote, gagné, il a son costume.

J’applaudis, mais les gens se retournent, apparemment, ce ne sont pas des manières. Raclements de gorge, nouveau silence, le costume du Chaperon Rouge est la nouvelle vente. Flamboyant, sexy, je l’adore avec sa cape en satin brillant, son nœud en soie et sa grande capuche. J’en ai envie mais il n’a absolument rien à voir avec le thème. Dommage. Les lots se suivent et la dernière pièce arrive.

Une femme lâche un «oh» d’admiration. Mes yeux brillent. Le commissaire se lance dans un discours poétique sur ce costume issu du ballet *Le Lac de cygnes* inspiré de la musique de Tchaïkovski. Le bustier blanc est brodé de minuscules strass étincelants, de fines bretelles,

recouvertes de plumes, habillent les épaules avec grâce. Le tutu classique s'arrête mi-cuisse, il est composé de plusieurs jupes en mousseline, en tulle de soie et plumes. La coiffe est sublime : une couronne de plumes formant des petites ailes adorables sur les côtés. Je suis sous le charme et j'ai la prétention de m'imaginer dans cette merveille.

Le discours se termine et je me tiens prête. Il va s'arrêter, je tente de respirer pour me ventiler, mais alors que finissent ses derniers mots, j'appuie frénétiquement. Le voyant passe au rouge. J'ai loupé ma chance. Je suis violemment déçue. Charles passe son bras autour de moi :

- On ne peut pas toujours gagner.
- Je maudis celle qui l'a emporté.

Il baisse mon menton sur son bouton qui clignote. C'est lui qui a été le plus rapide.

- Je n'allais pas te laisser louper quelque chose que tu désirais tant.

Je lui saute au cou en poussant des cris aigus, alors que les lumières s'allument et que la pièce se vide.

- Oh merci mon Charles. Je suis tellement heureuse, je n'aurais plus voulu aucun autre costume. Merci, quel merveilleux cadeau, comment te remercier ?

Charles me pénètre de son regard azur. Il me semble que le temps s'arrête. Il approche son visage du mien, dans un mouvement lent, et pose ses lèvres sur les miennes avec douceur. Il les fend de sa langue musclée et je réalise qu'il faut que je le stoppe avant qu'il ne soit trop tard. Je refuse que ce baiser ait une suite, je me recule et Charles baisse la tête.

- Pardon Héloïse, je n'ai pas réfléchi.
- Ne t'excuse pas. Il n'y a aucun souci, n'en parlons plus.
- De toute façon, c'était nul !

Charles détend l'atmosphère, me pince la joue et nous rentrons en silence. En repensant au baiser, l'espace d'une seconde, je m'avoue avoir ressenti du plaisir. Mais ma bouche est à Gabriel.

9. Le grand bal

Jour 51 , 20 h05

Je suis en retard pour le dîner, j'ai reçu une relance de Magda, il paraît que si nous ne descendons pas tous dans la seconde, son repas sera fichu. La faim me tenaille, mais je n'ai pas envie de les rejoindre. Gabriel m'a mise hors de moi, Charles m'a embrassée, Sol ne m'adresse plus la parole et Rebecca... Rebecca est la femme de Gabriel.

La journée avait pourtant bien commencé : le journal de Gabriel, la vente aux enchères, l'éditeur, les costumes, le mail de Mélanie. Mélanie, tiens, je devrais l'appeler et tout lui raconter. Ça me ferait du bien de me confier à quelqu'un de mon genre.

Magda et Charles ont beau être des amis fidèles, ils ne mesurent pas le choc des cultures que je vis. Pendant la guerre du sang, il y avait des reportages tous les soirs sur les vampires. Dévoreurs de bébés, tueurs, violeurs et voleurs. Nous étions plus proches de Jack L'éventreur que de Nosferatu quand il s'agissait de dresser des portraits d'eux. Une petite voix m'a toujours dit que tout ne pouvait pas être si noir, mais j'étais tout de même terrorisée.

Mélanie doit avoir les mêmes craintes que moi et pourra donc vivre mon histoire avec le même esprit. Il faut que je trouve le temps de la voir, sans que quelqu'un s'en doute ici. Ma vie est déjà assez compliquée et comme je peux traverser le quartier rouge et la zone H... Je vais en profiter.

Heureuse à la perspective de revoir Mélanie, je ravise mon jugement et décide de dîner. 20 h 15 ... Je vais me faire disputer. J'enfile un débardeur noir et mon short en lin kaki, il fait trop chaud ici pour porter plus.

Le salon rouge est vide, tout comme la salle à manger... J'entends des rires dans la cuisine et retrouve tout le monde autour de l'îlot central en train de déguster un poulet rôti et des frites maison. On se croirait dans une sitcom familiale où la paix et l'amour combleraient chaque membre. À mon grand étonnement, Solveig rapproche un tabouret de bar à côté d'elle.

– Viens t'asseoir ici... Lara Croft !

– Je n'ai pas d'arme, vous pouvez reprendre votre repas. Alors, tu as un déguisement pour le bal ?

Je suis tellement étonnée par l'amabilité de Sol que je profite de sa conversation avec joie. J'aime cette Barbie généreuse et drôle et je souffrais de sa froideur à mon égard.

– Moi, je serai en...

Les regards se tournent vers Sol, même Gabriel, que j'ai pris soin d'éviter depuis que je suis entrée dans la cuisine, semble sincèrement intrigué par le costume de la belle blonde. C'est la

fashionista extravagante par excellence, elle sera quoi qu'il en soit phénoménale, c'est ce qu'on attend d'elle.

– Je serai en femme amoureuse.

J'ouvre grand les yeux, elle baisse les siens vers son assiette et rougit. Rebecca, quant à elle, fronce les sourcils.

– Euh, ma biche, ça n'a rien à voir avec mon thème : «Ni humain, ni vamp...

– Becca, elle ne va pas se déguiser en «femme amoureuse», elle nous apprend, simplement, qu'elle l'est, reprend Gabriel.

Après quelques secondes, Rebecca se réveille enfin.

– Quoi, quoi, quoi ? Tu es amoureuse. Mais de qui ? Pourquoi tu ne me l'as pas dit ?

– Parce qu'en ce moment, tu as d'autres dossiers plus urgents que ma vie amoureuse.

– C'est vrai. Mais tu viens au bal quand même, hein ?

Je sens que la réaction de Rebecca déçoit Sol. Ça ne l'empêche pas de nous raconter qu'elle a rencontré un homme quand elle cherchait son costume. Il est le nouveau responsable de la maison de haute-couture, Mastha, et prend la suite de son parrain. Elle s'est cassé la figure sur lui et s'est agrippée à sa cravate... rose.

Charles lâche un grand soupir de soulagement.

– J'avais peur que tu parles de moi, Sol !

– Ah, ah. Non, mon chat, j'ai rencontré l'homme idéal. Le croisement de James Bond, Brad Pitt et Ryan Gosling.

– Un parrainé, comme toi, c'est super ! Il sera déguisé en quoi ?

– Le bal, bal, bal... Rebecca, je vais t'interdire d'y faire allusion pour le reste de la soirée.

Gabriel est visiblement très agacé.

Vexée, la flamboyante rousse remet son foulard en place, se lève, prend son calepin, son stylo et son téléphone et quitte la pièce en prétextant avoir « *des choses à faire* ».

Accoudés à la table, Magda, Charles, Gabriel et moi, nous suivons le récit romantique de la rencontre de Solveig et d'Antoine, le directeur de Mastha. Avec beaucoup de détails, la pétillante nous dit tout : sourire, clin d'œil, fou rire, baiser fougueux dans la cabine d'essayage... Charles, avide de connaître la suite, mange des frites à même le saladier, Magda lui tape régulièrement sur les doigts pour qu'il cesse de se gaver.

Et là, dans cette comédie romantique unissant deux mordus, ou parrainés (ce qui semble être le terme « politiquement correct »), Solveig nous dévoile un fait très étonnant :

– Nous... nous n'avons pas été plus loin.

Charles, téméraire, lance le débat.

– Tu n'as pas encore couché avec « *l'homme de ta vie* » ?

– Non.

– Pourquoiiiii ? ? ?

– Parce que je veux attendre de voir s'il est sérieux.

– Au contraire, il ne sera pas lui tant qu'il ne t'aura pas eue ! C'est facile de jouer au Roméo, quand on n'a pas encore pris Juliette. L'amour, ça vient après, quand il te rappelle, quand il te prend la main. Ce n'est plus calculé, dans le but de t'avoir, puisqu'il t'a déjà.

Gabriel intervient :

– Je suis d'accord. Faire l'amour à une femme est un défi, en avoir envie tous les jours, puis vouloir dormir avec elle, pas seulement pour le sexe, mais pour pouvoir voir son beau visage le matin... c'est ça, l'amour.

Je regarde Gabriel pendant son monologue et mon cœur fond. Je ne crois pas qu'il tient ce discours parce que je suis là, je ne crois pas qu'il parle de Rebecca et je crois qu'il est sincère. Sol regarde Gabriel, pose la main sur la sienne et lui dit :

– On n'y peut rien, quand on aime...

Le silence s'installe dans la cuisine et nous vivons un beau moment de communion tous les cinq. Repensant à nos amours, nos ruptures, nos rêves, notre avenir.

Rebecca ouvre brusquement la porte, hystérique.

– J'ai perdu mes gommettes pour le vestiaire, il faut qu'on les retrouve !

Un fou rire s'empare de nous. Rebecca nous a remis les pieds sur terre et alors que nous nous envolons au pays des cœurs, des papillons dans le ventre et de l'amour qui triomphe de tout, les inquiétudes de la jolie rousse nous semblent irréelles.

Rebecca repart encore plus vexée. Sous mon siège, se trouvent lesdites gommettes et je lui cours après pour les lui rendre. Rebecca me prend dans les bras et cette démonstration d'affection me surprend, ses yeux se remplissent de larmes quand je lui demande, par politesse, si tout va bien.

– Tout le monde se fout de ce bal. Alors qu'il veut dire : « *Rebecca est revenue* ». Dois-je en conclure que tout le monde se fout de mon retour ?

Je suis la dernière personne au monde qui devrait consoler Rebecca. Je suis tiraillée entre ma trahison et mon empathie. Sol arrive heureusement dans le couloir, légère comme une plume. Elle sourit à Rebecca :

– Becca, ne pleure pas, ce ne sont que des gommettes !

Aïe, le feu se lève dans le regard de l'immense femme rousse. Je retrouve le regard auquel j'avais fait face dans la cuisine, ce matin où elle avait été odieuse.

– Ne te crois pas au-dessus du lot, toi et tes yeux de biche. T'es amoureuse, OK, pour la millième fois, je te rappelle. Et – *elle la regarde de haut en bas* – permets-moi de te dire, ma vieille, que des hommes qui veulent te sauter t'en trouveras des milliers, mais des hommes qui souhaiteront t'épouser, en revanche... Tu ne sais vraiment pas ce que c'est l'amour.

Rebecca nous quitte, un sourire triomphal aux lèvres, et j'ai envie de la gifler. Solveig, choquée, déglutit, ferme les yeux et les rouvre quelques secondes plus tard.

– Quelle méchante femme.

– Elle était triste, Sol. Excuse-la.

– Comment tu peux la défendre, elle qui te traite mal un jour sur deux.

– ... La culpabilité peut-être.

– Cesse de te torturer, je te jure... Tu veux qu'on aille boire un verre toutes les deux ? Je crois qu'il est temps que tu saches la vérité.

Le quartier rouge de nuit ressemble à une fête foraine luxueuse. Des milliers de guirlandes colorées habillent chaque immeuble. Je demande à Sol jusqu'à quand dure cette féerie de Noël, mais cette dernière me répond que le quartier rouge est illuminé toute l'année.

– C'est la tradition, nous sommes restés trop longtemps dans l'ombre, nous avons donc cultivé un goût démesuré pour les lumières nocturnes, notre «jour» à nous.

Solveig m'entraîne au Lac Tendre. Le petit port du quartier rouge a été créé pour que les yachts des habitants puissent mouiller toute l'année. Mais aujourd'hui, il n'y a pas de bateaux, le lac est gelé.

Nous parlons un temps du fameux Antoine, de sa fougue, de l'ardeur qu'il met dans ses baisers.

Nous sommes devant un hôtel, le Beau Rivage, et Sol me propose de prendre un verre.

– La plupart de mes amis détestent cet endroit, il est un peu vieillot mais...

– Mais ?

– C'est l'endroit idéal pour parler loin des curieux.

Nous entrons dans le vestibule désert, il y fait chaud, mais personne ne nous accueille. J'ai été tellement habituée ces derniers temps au service cinq étoiles, que j'ai l'impression, alors que l'hôtel est très classe, d'être dans un tripot malfamé.

Sol tourne à gauche sans rien demander et nous traversons la réception fantôme. Arrivées au bar de l'hôtel, toujours vide, un serveur derrière le comptoir sourit en apercevant Sol.

- Solveig la rose !
- Martin le barman.
- Un cosmo, avec plein de canneberges et une cerise confite... et pour vous... mademoiselle ?
- Héloïse, pardon, regardez, j'ai un badge.
- Les amis de Solveig sont mes amis, pas de badge ici, mais des consommations, oui !
- Un Martini blanc lime.
- C'est pour des cachotteries ou vous restez au bar.
- Tu me connais, Martin !

Sans attendre les boissons, Sol m'emmène dans le coin lounge. La moquette épaisse étouffe nos pas et nous nous enfonçons dans un canapé en velours un peu usé, mais très confortable.

- Tu dois m'excuser Hello.
- Pour ?

– T'avoir fait la gueule comme une sale gosse. J'ignorais ce qu'il se passait entre toi et Gabriel. J'étais choquée, je n'aurais jamais imaginé... je te croyais trop coincée... enfin, je ne dis pas que tu es une...

Je souris quand je vois Solveig s'enfoncer dans ses excuses, elle ne trouve pas ses mots mais je la comprends. Martin nous interrompt et pose les verres. Je sirote le mien et Sol avale cul sec son cosmo. Elle poursuit.

- Enfin, j'ai parlé avec Gabriel et...
- Tu as parlé avec Gabriel de «nous» ? ? ?
- Oui. Il est venu me voir, je croyais qu'il voulait me convaincre de ne pas en parler à Rebecca, mais il m'a parlé de toi. De ta peine, de ta bonté, de vos... sentiments.
- Oh.
- C'était le soir de ma rencontre avec Antoine et j'avais le cœur suffisamment ouvert pour écouter Gabriel. Il était très mal. Il culpabilisait tellement, il m'a peinée, je n'ai pas réussi à lui dire...

Martin amène un deuxième verre à Sol, comme s'il prédisait ses besoins. Elle joue avec la cerise, la fait plonger dans le liquide rose, puis tente de la faire flotter. Je pourrais sincèrement être captivée par ce ballet aquatique, mais j'attends la suite, avec impatience.

- Solveig...
- Oui pardon. Bref, je me suis rendu compte qu'en fait, vous étiez amoureux et plus ennuyés par la situation qu'autre chose.
- Et c'est ça que tu n'as pas réussi à lui dire ?

De ses deux fines mains, elle s'empare du verre à cocktail et le termine d'une traite. Comme pour se donner du courage, elle lève les yeux au ciel.

– OK, il faut que j'en parle à quelqu'un mais jure-moi, Hello, que tu ne diras rien à Gabriel. C'est notre secret. PERSONNE ne doit être au courant. C'est juste que je voudrais te déculpabiliser...

– Solveig, tu m'inquiètes, qu'as-tu de si grave à me dire ?

– Rebecca n'a jamais disparu.

Mon cœur s'arrête. J'ai la nausée. Je ne comprends pas et un flot de questions vient me brouiller l'esprit. Solveig semble soulagée, maintenant, c'est moi qui ai besoin d'un verre.

Aucun mot ne peut sortir de ma bouche, décidément, en cas de choc, le mutisme est mon refuge. Pourtant, l'envie de comprendre et de parler ne manque pas.

Sol fait un signe à Martin pour qu'il amène une bouteille. Nous restons deux heures et Solveig me raconte tout, nous retraçons la vie de Gabriel et Rebecca, deux ans avant la disparition, jusqu'à aujourd'hui. Je bois ses paroles, je suis complètement déstabilisée par ces nouvelles.

Nous rentrons au milieu de la nuit, j'avais oublié de fermer la fenêtre de ma chambre et pour la première fois depuis mon arrivée, je suis frigorifiée. Un mot de Gabriel sous mon oreiller me réchauffe le cœur : « *Lara Croft te va si bien. J'ai hâte de te voir costumée demain. Je baise chaque centimètre carré de ta délicieuse peau.* »

G »

De : Rebecca

À : Solveig, Gabriel, Charles, Magda, Héloïse

C'est le GRAND JOUR, hiiiiiiiiii !

Les festivités commencent à 19 heures. Je compte sur vous pour être là à l'heure pour accueillir mes invités. J'arriverai à 20 heures, je me dois d'être en retard ! La décoration de la salle est terminée. Je vais dormir une partie de la matinée, mais n'hésitez pas à aller voir, c'est plutôt pas mal.

J'ai hâte, hâte, hâte !

L'hystérie a gagné Rebecca. Je vais essayer d'oublier ce que je sais. Magda toque à ma porte, je ne sais pas ce que j'ai fait pour mériter ça, mais elle m'apporte, sur un chariot à roulettes, mon petit-déjeuner.

– Cadeau de Sol, ma belle, elle m'a dit que vous alliez avoir une matinée compliquée. Vous avez trop bu à l'amour toutes les deux ?

– Magda, rappelez-vous, j'ai travaillé dans un bar, trois/quatre Martini c'est pas... Bon, OK, j'ai mal au crâne.

– Livré tout droit des cantines du Grand Palais. Vous êtes chouchoutée. Le café est de moi, par

contre, et à votre goût : court et sucré !

- Un ange, vous êtes un ange. En quoi vous déguisez-vous ce soir ?
- En ange justement !
- C'est parfait !
- En attendant, je vais me cacher, pour ne pas croiser le dragon...
- Ah, ah. Au fait... où est la salle de bal ?
- Oh, sur le palier, prenez l'ascenseur, appuyez sur PH.

Magda s'éloigne et je découvre avec délice les mets sous les lourdes cloches argentées. Viennoiseries françaises, confiture de lait et crêpes d'un côté, œufs brouillés, tranches grillées de bacon et tomates rôties de l'autre.

Sur les coups de 17 heures, je me faufile en jogging dans les couloirs, direction le penthouse pour voir la salle de bal. L'ascenseur s'ouvre sur une antichambre, un bureau LouisXV est placé devant un dressing vide, futur vestiaire des convives. Je pousse de lourdes portes en bois sculpté et j'ai le souffle coupé par la salle. Une vingtaine de personnes s'affairent, les lustres sont encore au sol, mais on devine déjà de quelle façon ils brilleront de mille feux, la nuit venue.

Le parquet est ciré et je manque de glisser plusieurs fois. Des deux côtés de la salle, deux immenses tables recouvertes de nappes blanches épaisses attendent les petits-fours et au centre de la piste, une pyramide de flûtes à champagne se dresse fièrement. Une estrade accueillera le DJ qui tournera le dos à de larges vitres offrant une vue imprenable sur la ville. Je regarde le paysage et cherche où peut bien se trouver ma maison. Mon ancienne maison.

En redescendant dans la chambre, je rêve à cette soirée de princesse et je réussis à me préparer sans penser aux sombres révélations de Solveig.

19 heures. Je suis en retard. J'hésite à mettre du rouge à lèvres. Sol est venue me faire un «smokey eye». Elle est la seule à m'avoir vue «en cygne». J'ai vu dans ses yeux que je plairais à Gabriel. Elle est partie se changer et m'a dévisagée en me lançant :

- Tu as mis la barre haut, Hello !

Face au miroir, je suis méconnaissable. Le buste fait pigeonner mes seins, je crois que le costume était destiné à une femme plus fine que moi. Mais qu'importe, il marque ma taille et je trouve le tout élégant. J'assume moins la couronne de plumes, mais un déguisement n'a jamais été fait pour être discret.

Une fois dans la salle, une cinquantaine de convives sont déjà là. Les femmes sont sublimes : des roses, des marguerites, des hirondelles bavardent avec des bisons, des chevaux et des nuages. Le thème est respecté à la lettre et je ne croise aucun humain, ni vampire.

Un loup me tend un verre de champagne et je ris en découvrant Charles. Il est sobre et élégant, il ne va pas repartir seul ce soir. Une heure s'écoule sous fond de jazz. Solveig arrive au bras d'Antoine. Ils sont déguisés en Ken et Barbie et j'admire déjà la complicité qui les unit. Antoine est

charmant, charmeur et joyeux comme Sol. Ils sont les premiers sur la piste et dansent comme si personne n'était là.

Alors que je suis attendrie par ce slow, le DJ stoppe la musique. Les portes s'ouvrent et Rebecca et Gabriel font leur entrée. Magda pouffe devant cette démonstration qu'elle trouve prétentieuse, mais je n'ai d'yeux que pour Gabriel.

Il est déguisé... je ne sais pas. Il est vêtu des pieds à la tête de noir satiné et porte un masque trop viril pour qu'il s'agisse d'un chat. Quand j'aperçois ses canines et ses yeux verts, je réalise qu'il est une panthère. Il a le costume le plus sobre de la soirée. Il s'avance comme un félin et salue quelques personnes. Rebecca porte une robe tellement imposante que personne ne peut l'approcher à moins d'un mètre. Elle est entièrement recouverte de plumes de paon, vert et or. Avec ses cheveux roux, bouclés et piqués en chignon d'une plume, rien ne lui aurait mieux été.

Jacques et Élixa s'approchent de moi et nous conversons, alors que la musique reprend. Ils cessent de m'adresser la parole quand l'imposante Rebecca arrive à ma gauche.

– Héloïse, quelle tenue !

– Tu es sublime aussi Rebecca, magnifique. Et cette soirée est digne d'un conte de fées.

Elle ricane et poursuit sans me regarder.

– Attention Cendrillon, dans la vie, les souillons n'épousent pas le prince.

Choquée, Élixa me dévisage, Jacques, qui n'a visiblement pas compris, rit de bon cœur avec Rebecca qui poursuit sur sa lancée acide.

– Je ne sais pas si les cygnes et les paons sont amis dans la vie.

– Je, je ne sais pas, non.

– Enfin, tant que le cygne barbotte dans sa boue et que le paon profite de son territoire naturel, il ne doit pas y avoir de souci.

– Rebecca, je ne comprends...

– Si, tu comprends.

Un homme bouscule Rebecca et cette dernière lâche son verre de vin qui explose contre le sol en mille morceaux. Je baisse les yeux et mon costume est maculé de taches rouges. Mes yeux se remplissent de larmes et Rebecca en profite pour me porter un coup fatal.

– Tic, tac, Cendrillon, c'est déjà l'heure de la citrouille.

Je traverse la salle, humiliée, j'ai l'impression que tous les regards me suivent et alors que je suis dans le vestibule vide à attendre l'ascenseur, Gabriel surgit derrière moi. Il me tire fermement le bras, m'emmène dans le dressing rempli et ferme la porte sur nous.

– Mon Dieu, que tu es belle !

Les larmes coulent sur mes joues et je suis sûre d'une chose, je suis tout sauf belle. Je suis un panda aux yeux dégoulinants déguisé en cygne qui vient de se faire chasser.

Gabriel me serre fort contre lui.

- Qu'est-ce qui t'arrive mon beau cygne, tu as renversé ton verre ?
- Non, Rebecca.
- Elle est maladroite.

Je me mords les lèvres de colère. Gabriel m'interroge :

- Elle l'a fait exprès ?
- Non, non, un homme l'a poussée, mais après...
- Chut, mon Héloïse. Embrasse-moi.

Gabriel tend sa bouche vers moi. Il porte encore son masque et je le lui retire. Je prends sa tête dans mes mains et regarde cet homme si beau me désirer.

- Fais-moi l'amour Gabriel.
- Pourquoi crois-tu que je t'ai enfermée dans ce placard ?
- Il est plus grand que mon appartement ce « *placard* ».

Gabriel tire sur un cintre et fait tomber un long vison noir à mes pieds.

- Je veux te voir nue sur cette fourrure. Ton corps blanc sur ce noir...

Il pose son doigt sur le variateur de lumière et nous plonge dans une quasi-obscurité.

- Déshabille-toi.

Je m'exécute et fais rouler mes bas chair, un à un, jusqu'à mes chevilles. Je me souviens d'un numéro d'effeuilleuse que nous avons accueilli au Melvin Club et tente de reproduire à l'identique les gestes que je lui avais vu faire. Doucement, je caresse ma nuque et enlève mon diadème. Il libère mes cheveux et la respiration de Gabriel s'accélère quand je caresse ma nuque. Je me tourne pour délier les jupons qui tombent dans un bruit feutré.

J'entends le pantalon de Gabriel atterrir sur le sol. Je me retourne, il a son sexe dans la main.

- Continue.

Excitée, je me penche en avant. La ficelle blanche qui couvre mes fesses lui est présentée. Je prends mon temps et déboutonne mon bustier. Toujours de dos, je fais tomber mon string.

- Tourne-toi. Montre-moi.

Mon sexe brûle d'envie et je me retourne. Il m'allonge sur la fourrure qui me caresse le dos.

Gabriel s'accroupit et s'approche de mon visage. Je découvre son sexe qui se dresse fièrement au-dessus de ma bouche. Je le lèche instinctivement.

– C'est bien, tu es docile, tu auras peut-être ce que tu veux, juste là.

Il présente ses deux doigts à l'entrée de mon sexe, comme pour me narguer, n'enfonce que la pulpe quelques secondes. Il se lèche les doigts.

– Tu es si bonne.

Tout mon corps tend vers son sexe, j'en ai besoin, au plus profond de moi.

– Viens en moi, je t'en supplie.

Je lui prends la main pour qu'il me caresse encore mais il la retire.

Alors je m'active et tente de l'enfoncer au plus profond de ma gorge. Ma langue, fière, s'applique à sucer et humidifier son sexe sans jamais se reposer, avec ardeur. La fièvre de Gabriel monte avec son érection et je le sens au bord de l'orgasme. Il se retire de ma bouche et entre en moi. J'exulte. Gabriel est si beau, ses bras musclés peuvent me porter, sans efforts, il est l'homme que j'attendais, viril et doux, ferme et tendre. Un flot d'émotions nous envahit au même moment et lorsqu'il est sur le point de venir, je sens ses grands yeux verts se remplir d'eau. Est-ce mes propres larmes d'amour qui me mentent et me font voir, pour la première fois, l'amour que Gabriel me porte ? À cet instant précis, de tout son corps, je le sens me dire : « *Je t'aime.* » Il jouit en moi dans un rôle animal et je crie sans retenue.

Il ne se retire pas tout de suite, les bruits de la fête, étouffés par la montagne de manteaux, nous parviennent. Toujours en moi, Gabriel me sourit, je pose ma main sur sa joue et fais glisser mon doigt sur sa canine pointue. La mélodie de Sinatra, *Strangers in the Night* signe cette parenthèse enchantée, pure et parfaite. Il pose la tête sur mon sein. Et se repose.

Quelques chansons passent, il doit s'être passé une vingtaine de minutes et je sens que Gabriel ne va pas bien.

– Gabriel, que se passe-t-il ?

– Rien, je suis malheureux.

– Je pourrais le prendre mal.

– Non. Tu sais que je ne parle pas de nous. Je suis maladroit... moi aussi.

– Je n'ai pas envie de parler de ça.

– C'est bien la première fois. J'ai le cœur lourd et je me sens honteux. Ma femme s'amuse, rayonne au milieu de ses invités. Et je suis caché dans le dressing avec toi.

Comme un pantin qui sort d'une boîte, je me redresse sans égard pour la tête de Gabriel posée sur moi.

– Héloïse, comprends-moi. Rebecca souffre, je ne sais pas ce qui lui est arrivé, elle non plus, mais même physiquement, elle semble traumatisée. J’imagine le pire, les *H...* que sais-je. Son retour est un miracle. Je l’ai attendu et je suis incapable de me réjouir. Je ne mérite aucun bonheur. Mon père a raison, je devrais avoir honte.

Un torrent de colère parcourt mes veines, il est incontrôlable, accélère mon rythme cardiaque et bat bientôt dans mes tempes.

– Gabriel. Tu ne peux pas dire ça. Je te l’interdis.

– Tu ne sais pas qui je suis, Héloïse.

– Tu es un homme bien.

– Rebecca me disait le contraire, hier soir, quand je l’ai laissée seule dans le lit parce que je n’avais pas la force de la toucher. Mon rejet est immonde, elle en souffre...

– ELLE T’A ABANDONNÉ POUR UN AUTRE, MERDE !

Ces mots, les miens, sont sortis sans que je puisse les maîtriser. Les deux mains sur la bouche, c’est comme si quelqu’un d’autre que moi avait crié cette vérité à Gabriel.

– Qu’est-ce que tu as dit, Héloïse ?

Debout, menaçant, Gabriel attend mon explication.

– Non. Rien.

Il serre mon cou de sa main puissante dans un accès de rage. Je lis toute la détresse de cet homme derrière ce geste si violent. Je me racle la gorge. Et je me lance en essayant de retranscrire les paroles de Solveig, le plus rapidement possible.

– Rebecca avait une aventure. Depuis 6 mois. Un soir, alors qu’elle regardait la télé, ils ont parlé de disparitions. Elle s’est dit que c’était le meilleur moyen de te quitter sans qu’on la juge. Elle a maquillé son départ, la voiture, le sac... Et sonami est venu la chercher... Et... ça n’a pas marché entre eux... Et quand elle a appris qu’une femme vivait ici, elle a décidé qu’il était temps qu’elle revienne. Je... je suis...

Gabriel se lève. Sans un mot, il quitte le dressing.

Jour 64

Gabriel a disparu depuis douze jours. Aucune trace de Rebecca non plus. Noël est passé. Ce soir, nous entrerons dans la nouvelle année et s’il ne revient pas, je déménagerai et tirerai un trait sur tout.

10. 5, 4, 3, 2, 1...

Jour 65

J'ai eu des nouvelles de Gabriel. Mais nous ne serons peut-être plus jamais ensemble. Entre aujourd'hui et sa disparition, rien ne s'est passé comme prévu...

Jour 54

Il est de notoriété publique et l'histoire nous l'a confirmé, qu'on tuait toujours les messagers porteurs de mauvaises nouvelles. On les torturait et on les tuait pour se défouler. On les confondait avec la nature même du message. Je suis le messager et je n'en mène pas large. J'ai été idiot : dire à Gabriel la vérité sur les agissements de Rebecca a tué dans l'œuf notre relation. Tout d'abord, ça ne me regardait pas et ensuite ça a provoqué sa désertion. Je me retrouve seule face aux interrogations de tous. Comment leur dire, comment avouer à Sol que j'ai trahi sa confiance ? Comment regarder Rebecca dans les yeux et lui balancer que je l'ai démasquée auprès de son mari ?

Pour le moment, seule Magda est au courant. Elle m'a retrouvée en pleurs dans la cuisine alors qu'elle quittait le château, essoufflée d'avoir dansé toute la nuit. Après avoir écouté mon récit, interrompu par des soubresauts de sanglots, elle s'est occupée de tout et a expliqué à Rebecca qu'elle avait vu Gabriel pressé par une urgente affaire. C'était il y a deux jours et les coutures sont sur le point d'exploser. La femme de Gabriel sent qu'il lui manque des informations clés et me regarde régulièrement de ses yeux émeraude en me demandant si je suis sûre que tout va bien.

Depuis ce matin, j'essaie, peut-être pour moins me flageller, de relativiser. Le soir du bal a été atroce pour moi, mais bien avant la fuite de Gabriel. Rebecca a été méchante, son comportement à mon égard affreux : m'humilier devant ses amis était vraiment infect de sa part. Il était temps que Gabriel sache la vérité. Comment a-t-elle pu disparaître, comment maquiller un enlèvement et laisser son mari seul avec ses remords et se morfondre pendant des années ? Comment a-t-elle pu refaire surface enfin et le regarder dans les yeux ?

Si j'ai raconté à Gabriel qu'elle avait fui avec un amant, ce n'est pas pour me venger, mais parce que notre aventure le culpabilisait. Sa tristesse, son empathie pour cette « pauvre » Rebecca, femme courageuse et amnésique, m'ont rendue folle. Il fallait que quelqu'un lui dise. Au final, sa disparition est ma punition.

Gabriel n'est pas forcément l'homme qui met le plus d'ambiance au château, ça c'est le rôle de Charles et d'habitude il le remplit complètement. Mais quand j'arrive dans le salon de lecture qui jouxte le salon rouge, je le retrouve quasi moribond, le regard dans le vide.

– Charles, que se passe-t-il, tu as l’air déprimé ?

– Je... non, rien.

– Dis-moi !

– Rien, je repense à notre baiser, je suis désolé, je n’aurais pas dû faire ça, je suis instinctif et je ne réfléchis pas. Je ne veux pas que ça change quoi que ce soit entre nous...

Comme si ma vie n’était déjà pas assez compliquée aujourd’hui. Les douces lèvres de Charles me volant un baiser... il est hors de question de l’évoquer. Je l’ai occulté, il faut qu’il en fasse autant.

– N’en parlons plus je t’ai dit, sincèrement. T’es mon ami. Ça ne change rien !

– Des nouvelles de Gabriel ?

– Aucune.

– Je trouve cette disparition mystérieuse, je suis toujours au courant de ses missions urgentes.

– Je suis sûre qu’il va très vite rentrer.

– Avant Noël ?

– Hum, Noël c’est demain, alors je ne sais pas.

Le craquement du parquet nous fait sursauter. Rebecca est là dans le chambranle de la porte. Elle fait mine d’entrer, mais semble ne pas avoir loupé une miette de la conversation. Elle salue Charles, qui trouve rapidement une excuse pour nous laisser en tête-à-tête. Il pense bien faire, mais c’est la pire idée qui soit.

– Héloïse, j’ai une question à te poser.

– Oui ?

J’ai du mal à appuyer ma voix, elle tremble comme si j’étais à la barre des accusés. Rebecca est sûre d’elle. Elle s’assied, rabat le pan de sa jupe portefeuille en soie qui laisse apparaître une longue jambe porcelaine.

– Mon ami Norbert de Savoye, qui est un compagnon fidèle depuis notre enfance, m’a rapporté une scène étonnante à laquelle il a assisté le soir de ma réception.

– Ah oui ?

Les tremolos s’intensifient, c’est comme si ma gorge m’empêchait d’aligner les mots.

– Oui. J’ai une grande confiance en lui, aussi je t’en parle parce que je ne suis vraiment pas du genre à prêter attention aux bruits de couloirs. Bref, il s’en allait de la soirée et il a vu Gabriel quitter le vestiaire furieux. Alors qu’il essayait de rattraper mon époux pour comprendre la raison de sa colère, tu l’as dépassé en pleurant et en appelant Gabriel.

Rebecca ne dit plus rien. Elle analyse la moindre de mes réactions, ses pupilles plantées dans les miennes. Je ne peux pas détourner le regard, comme hypnotisée. Elle sait et poursuit.

– Gabriel ne m’a donné aucun signe de vie depuis le bal. Et ça, c’est incompréhensible.

– Je ne sais...

– Tu n’es pas sans savoir que ça va beaucoup mieux entre Gabriel et moi, me coupe-t-elle. Nous avons pris un nouveau départ et je ne comprends pas sa disparition.

Je me tais. Devant mon mutisme, Rebecca s’agace. Elle pianote nerveusement sur son genou.

– Je ne suis pas idiote Héloïse, tu sais quelque chose et tu es une piètre menteuse. Que s’est-il passé avec Gabriel ?

– Rien !

Rebecca perd son sang-froid et monte le ton.

– Tu lui courais après en larmes, tu es donc la raison de son départ ! Tu te fous de moi Héloïse ? La coupe est pleine ! Je t’ai accueillie dans cette mai...

– Attends, tu n’étais pas là à mon arrivée !

– Justement, tu as complètement gâché nos retrouvailles, j’ai dû persuader Gabriel de partir quelques jours pour lui changer les idées. Je ne sais pas ce que tu as fait à mon mari, mais tu n’es pas la première à essayer de le faire sortir du droit chemin.

Une colère gronde en moi qui ne demande qu’à sortir. Je ferme les yeux et inspire longuement pour me calmer. Rebecca me provoque, j’en ai conscience et je suis en train de tomber dans le panneau comme une débutante. Une petite voix me pousse à tourner ma langue sept fois dans ma bouche avant de lui jeter mon fiel.

Les traits du visage de Rebecca se radoucissent et elle me prend la main.

– Héloïse, je suis désolée. Je suis une femme, je connais Gabriel, et quoi qu’il se soit passé entre vous pendant mon absence, c’est une erreur. Gabriel est un joli cœur. Il aime jouer avec le feu, avoir le sentiment qu’il contrôle, mais nous sommes unis par des liens très forts et tant que je serai là, rien ni personne ne nous séparera. Il me l’a dit.

– Il ne se passe rien entre Gabriel et moi.

– Oui, je le sais, notre vie intime lui laisse peu de loisir pour fricoter ailleurs. C’est pour cela que je ne comprends pas son départ.

– Vous vous étiez peut-être disputés plus tôt, je ne sais pas...

– Avant le bal nous avons fait l’amour comme au temps de nos premiers ébats. Il m’a sacrément mis en retard ce soir-là, donc non ce n’est pas le problème !

J’accuse les mots de Rebecca et l’acide coule dans ma gorge. Elle savoure cette petite victoire, lentement.

– Ne sois pas étonnée, ma fille. Tu croyais quoi, qu’une escapade avec une humaine pour se reconforter de la disparition de sa femme allait détourner Gabriel de son vrai et unique amour ? Qu’est-ce que je vois, des... des larmes, Héloïse ?

– Arrête Rebecca, tu me fais mal et je ne veux pas entrer dans ce jeu-là.

Elle se lève, avec un ricanement qui me glace l’échine.

– Je rêve ! « Ce jeu-là ». Tu te prends pour qui au juste ?

– Il sait tout. Rebecca. Tout.

Rebecca stoppe ses mouvements triomphants et pour la première fois depuis que je la connais elle se décompose à en perdre l'équilibre. Sur le dossier du siège, prête à me sauter à la gorge, elle attend que je poursuive, les yeux animés par la colère.

– J'ai appris que tu l'avais quitté. Pour un autre. Je voulais le garder pour moi et oublier. Mais ça a été plus fort que moi, c'est avant tout mon ami.

Rebecca se contrôle. Et prend son temps.

– Qui te l'a dit ?

– J'étais en ville, au quartier rouge, dans une cabine d'essayage. J'ai surpris la conversation d'un homme et une femme. Ils parlaient de vous...

– Solveig ?

– Non. Je lui en ai parlé, mais elle a nié.

Une chose que j'ai apprise ces derniers mois : les amis sont rares et importants, il est hors de question que je trahisse la parole de Solveig. Je convaincs Rebecca avec un aplomb sans faille, j'apprends, petit à petit, à mentir et n'en suis pas franchement fière. Rebecca se lève et me tourne le dos, une main posée sur la poignée de la porte.

– Pourquoi tu lui as dit ?

– Parce qu'il ne se sentait pas à la hauteur depuis ton retour... Ce n'était pas juste.

– Ce que tu m'as fait, tu le paieras au centuple, je ne sais pas quand et crois-moi, je n'ai qu'une parole.

Théâtrale, elle claque la porte. Je me mets à pleurer. Je ne pleure pas de peur ou de colère. Je suis hystérique de jalousie. La graine que vient de planter Rebecca dans mon esprit me rend malade. Ils se sont charnellement retrouvés, elle et lui ? Même si Gabriel ne m'avait pas encore parlé de leur intimité, j'étais persuadée, vu les tensions, qu'il ne se passait plus rien entre eux. Je suis fâchée. Dégoûtée. Qu'est-ce que je croyais ? Qu'est-ce que j'ai fait ? J'enfonce ma tête dans un coussin pour hurler. Je pleure longtemps, à me vider les yeux, et m'endors sur le coussin, épuisée de chagrin et de colère.

Jour 60

Six jours sans écrire. Je crois que c'était le temps nécessaire pour digérer ma rencontre avec le dragon. Plus la peine d'être polie, j'ai haï peu de gens de ma vie, mais la femme de Gabriel est de loin celle qui m'a fait le plus volontairement de mal. C'est peut-être gonflé de la part de sa principale rivale, de critiquer l'épouse officielle, mais même sans moi, Rebecca n'est pas une belle personne.

Entre ses sautes d'humeur, son tempérament de petit chef, ses mensonges et son égoïsme, je me demande encore comment un être comme Gabriel a pu tomber amoureux d'une femme comme elle.

J'ai réfléchi à ma situation et me suis fixée un ultimatum : Si le 31 décembre à minuit je n'ai toujours aucune nouvelle de Gabriel, je quitte la maison. À quoi bon errer ici si lui n'y est plus ?

La porte s'ouvre et le nez retroussé de Sol me rend le sourire.

– Alors, le petit rat, comment ça va ?

– Je ne suis pas un rat, je suis un cygne, souviens-toi !

– Dieu que tu étais belle ce soir-là ! Quelle merveilleuse soirée ! Antoine et moi on est rentrés à l'aube, le soleil se levait et la tête sur ses...

Devant les larmes qui embuent mes yeux, Solveig stoppe son récit.

– Oh mais non, je voulais pas, je suis vraiment pas cool, excuse-moi...

– Non, ce n'est pas toi. Au contraire, je suis heureuse pour toi, tu me disais que tu ne croyais plus en l'amour, que c'était un chemin pavé de mensonges et de désillusions. J'en suis là, personnellement...

– Tu n'as pas eu de nouvelles ?

– Non, et ce soir je fais mes cartons.

– Quoi ? Mais non !

– À quoi bon, Sol ? Le temps file et je dois me reconstruire...

– Rebecca est partie aussi. Elle n'a pas voulu m'expliquer pourquoi, mais elle m'a dit qu'elle ne souhaitait pas te croiser de nouveau.

– C'est ridicule, elle est chez elle. C'est à moi de partir.

– Oh, ne t'en fais pas, elle est dans l'aile gauche, celle d'Edgar...

– C'est un drôle de déménagement.

– Ils cherchent Gabriel. Moi je pense que, vu le choc qu'il a eu, le pauvre garçon s'est trouvé une planque le temps d'encaisser le coup. Merci au fait !

– De ?

– De ne pas avoir révélé ta source à Rebecca.

– Je m'en veux tellement de lui avoir dit, je n'allais pas en plus briser votre amitié.

– Oh tu sais, depuis que je te parle, elle me bat froid... Je m'en moque bien, j'ai Antoine.

– Il est vraiment super, grâce à lui et à Charles, Noël a été charmant.

Solveig m'embrasse et quitte la chambre guillerette. Je suis tellement heureuse de la savoir amoureuse. Je pensais que j'allais vivre encore un Noël glauque, comme c'est traditionnellement le cas depuis la disparition de mes parents, mais l'amour entre Solveig et Antoine a inversé la tendance et nous avons tous été envahis par cette magie de Noël qui flottait dans l'air. Nous avons ri devant la piètre imitation d'Elvis par Charles, nous nous sommes régalés du gargantuesque repas de Magda, et le vin épicé de Noël a si bien fait son office que je me suis mise à jouer du piano comme au temps où, petite, nous jouions mon père et moi.

Ce serait mentir que de soutenir que Gabriel ne manquait pas à ce décor de famille merveilleuse, mais ce soir-là j'ai laissé ma peine de côté.

Rebecca et Edgar ont décliné l'invitation de Magda, pour mon plus grand soulagement.

Je commence à faire mes cartons, j'ai discrètement demandé à Charles de m'en faire porter. Je n'aurais aucune photo de ces gens-là, et c'est pour ça que mon carnet, celui que m'a offert Gabriel dès le premier jour, est l'objet le plus précieux que j'ai au monde. Je n'oublierai jamais.

La cloche de ma boîte mail m'avertit d'un nouveau message. C'est Charles : « Demain tu pars, mais ce soir, la nuit t'appartient. »

J'actionne le chat de mon ordinateur et poursuis la conversation.

– Ça ressemble à une proposition louche...

– Pas du tout. Mais si tu veux vraiment approfondir tes recherches, il faut que tu passes une soirée au quartier rouge, et j'entends une soirée de qualité, en charmante compagnie. Devine qui a quatre invitations privées pour une soirée d'anthologie ?

– Hum... Tu sais, je crois que vos soirées ne me réussissent pas, Charles.

– Oh, je ne te parle pas d'un bal bourgeois avec tous les mous du genou de la haute. Je te parle d'une soirée F-O-L-L-E.

– Je sais pas, j'avais prévu un truc « simple ».

– Comme par exemple te morfondre sur ton vampire adoré qui t'a abandonné.

– T'es nul !

– Hello, tu me dois bien une soirée, ta dernière.

– OK. Mais pas tard.

– Tu seras rentrée avant 10 heures du mat', hé hé !

J'éteins mon ordinateur et aperçois mon reflet dans l'écran. Si je ne veux pas me faire jeter des cailloux à l'entrée de la soirée branchée de Charles, j'ai intérêt à m'activer. Jogging gris, lunettes de vue, crayon qui retient un chignon emmêlé... J'ai l'air d'avoir 70 ans. Je traverse l'étage, arrive à la porte de Solveig et la briefe :

– T'as deux heures pour me transformer en autre chose qu'un rat de bibliothèque.

Les yeux de Solveig brillent. Elle aime tellement jouer à la poupée ! Elle fouille dans son placard et me tend un amas de métal.

– OK donc, c'est une robe Paco Rabanne authentique. Elle est un peu lourde, mais canon. Avec ça, on va te faire un chignon façon Hepburn et on termine avec un gros trait d'eyeliner œil de biche.

– Avec ça, des baskets je suppose, lancé-je moqueuse.

– Non, pieds nus ! Tu sais où il nous emmène, Charles ?

– Non...

– À *La Plage*, c'est une boîte. Tu n'entres que si tu as une invitation et les invitations sont cachées dans la ville la veille au soir. Tu connais Charles, il a enquêté et il nous a trouvé quatre places.

– Et c’est quoi le concept de *La Plage* ?

– Et c’est toi qui es censée être la fûtée... C’est un lieu magique où on se croirait sur une plage. Il y a du sable, de l’eau. On peut se baigner et les cocktails sont à tomber et ont tous le nom d’un vampire célèbre.

– Oh ! Genre... le Anastasia Romanov ? Je suis encore choquée d’avoir appris la vraie histoire.

– Genre, le *Jeff Buckley*...

– Lui aussi ? !

– Oui. Un parrainé, comme moi !

Nous continuons à bavarder une partie de l’après-midi alors que Solveig s’affaire autour de moi pour masquer mes huit jours d’attente et de chagrin. À 19 heures, je suis face au miroir de ma chambre et je n’en reviens pas : comment en l’espace de quelques heures Solveig a-t-elle pu transformer le vilain petit canard en femme fatale des années soixante-dix ?

Admirable encore plus, quand en l’espace d’un quart d’heure, Solveig s’est elle aussi métamorphosée en Brigitte Bardot avec son maillot de bain noir taille haute à pois blancs et son fichu sur la tête façon pin-up. Une tenue osée pour un 31 décembre frisquet. Elle enfle une lourde fourrure blanche pour camoufler son incandescente tenue.

Dans le hall, Magda nous découvre, amusée.

– Vous êtes si belles les filles ! Héloïse, ça me fait plaisir de te voir sourire mon p’tit. Amusez-vous !

– Magda, j’ai décidé... demain...

Je ne trouve pas le courage de dire à Magda que je vais partir. La petite femme têtue me coupe la parole.

– Demain c’est l’année prochaine, d’ici là, amuse-toi !

Charles et Antoine nous attendent près de la vieille Mustang. Je les vois de loin nous sourire et j’ai le cœur serré. Tout serait tellement plus simple si mon cœur avait choisi Charles. Célibataire, beau, intelligent et si drôle...

– Tu es splendide.

– Merci. Un short hawaïen, vraiment ?

– Dis donc, la boule à facettes, on se détend.

Charles et moi, une relation simple, des chamailleries, de l’affection. Je tourne les yeux pour observer Sol et Antoine qui rigolent et s’embrassent longuement.

Nous arrivons devant un grand bâtiment. Un écriteau discret indique « La Plage – Privé ». Un voiturier prend la clé de Charles et ce dernier laisse partir « son bijou », inquiet. Une question me taraude :

- Je ne comprends pas...
- C'est un voiturier. Il s'occupe de ta voiture le temps de ta soirée.

Le ton de Charles est moqueur.

– Non mais Charles, je sais ce qu'est un voiturier, je ne suis pas une paysanne. Je ne comprends pas comment vous trouvez des gens pour faire un travail « peu qualifié ». Je croyais qu'ici tout le monde était riche.

– Les gens qui ont eu le temps de le devenir, oui. Ce voiturier le sera peut-être devenu dans une trentaine d'années. En attendant c'est comme tout le monde, il doit grimper socialement. J'ai eu de la chance, j'ai été embauché par Gabriel. Mais si notre voiturier est un parrainé depuis disons trois ans, il lui reste encore de la route.

– OK. Fascinant ! Encore une fois, le seul fait qui m'échappe c'est le rapport au temps, il est si présent dans mon esprit que je me demande ce que ça fait d'être libre comme ça.

Antoine, qui n'a pas lâché la main de Sol, me répond.

– C'est comme l'amour Hello. C'est absolument impossible à décrire et le jour où ça te tombe dessus, tu comprends tout. Ta vie à toi est entièrement rythmée par l'idée du temps qui passe, la nôtre est rythmée par l'idée qu'il faut construire perpétuellement des choses pour ne pas s'ennuyer. Qu'importe le temps que ça pourra prendre.

Devant l'immeuble, je suis un peu déçue par la façade, on se croirait devant un bunker, un entrepôt désaffecté laissé à l'abandon. Un digicode et une porte en fer sont les seuls ornements de la bâtisse. Chacune de nos invitations est munie d'un code unique permettant d'ouvrir les portes. L'endroit est désert et je frissonne, malgré ma petite peau de mouton retournée et mon écharpe en cachemire (le tout prêté par Sol). Aucun bruit ne filtre de la soi-disant « fête de l'année ».

- Tu verrais ta tête, Héloïse, on dirait que tu vas te faire égorger.
- Je trouve cet endroit flippant.

Les garçons ricanent et nous pénétrons dans un monte-charge. La Plage est en sous-sol, au quatrième, ce qui n'est pas pour arranger mon angoisse. Heureusement, quand la porte s'ouvre, nous sommes tous les quatre happés par une chaleur moite et une musique tropicale chaleureuse. Les convives rient, dansent. Nous déposons nos affaires au vestiaire et la soirée commence par de grands cocktails surmontés de mini-parapluies fluo et mélangeurs néon. Il me fallait au moins ce merveilleux jus de fruit frais pour étancher ma soif, il fait quarante degrés. Mes chaussures à la consigne, je suis ravie de sentir le sable glisser entre mes doigts de pieds. Il y a au moins six mètres de hauteur sous plafond, le dôme est bleu marine et moucheté de petits points blancs épars qui rappellent les constellations. La pièce est illuminée de lampions multicolores, accrochés à des petites barrières en paille. J'ai soif. J'attrape un nouveau cocktail, rose cette fois, et déambule parmi la foule. Les hommes sont beaux, les femmes impressionnantes de grâce. Comment s'habituent-ils à ce monde parfait ? Je suis si différente, pleine de défauts.

De temps en temps je croise un regard surpris et je montre mon badge presque automatiquement. Généralement les coups d'œil sont bienveillants, parfois je sens que ma présence agace. Je vois un transat vide et m'assieds dessus, j'ai perdu mes amis et je goûte avec délice cette petite solitude idéale pour observer la foule.

Ma tête tourne, je pense que les cocktails que j'ai naïvement pris pour du « 100 % fruits » étaient en réalité chargés en alcool. Le sucre en masquait le goût, quelle débutante ! Mes joues s'empourprent et j'observe un homme non loin de moi. Il porte une chemisette en lin et un bermuda kaki. Torse nu, il danse seul, une bière à la main. Voyeuse, je caresse son torse du regard. Il me fait penser à celui de Gabriel, musclé, doré. Il me manque tant, j'aimerais qu'il soit là, qu'on s'amuse tous les deux, qu'il m'embrasse

23 h. Dans une heure, tout espoir sera vain. Je quitterai le château, pour déménager. Je ne sais pas encore où, mais quand j'aurais eu mon rendez-vous avec mon éditeur, Lucas Macjals, j'y verrai un peu plus clair. Penser à mon départ me rend mélancolique, je vois Charles me chercher du regard, il est visiblement soulagé quand il me trouve, allongée et dans mes pensées sur ma chaise longue.

- Alors la solitaire, habillée comme ça, je ne te donnais pas 5 minutes avant de te faire croquer.
- Tu sais, je n'ai pas l'air comme ça, mais je sais me défendre.
- Oui, oui... Tiens : c'est la spécialité de la plage : framboise, gingembre, coco, rhum.
- Euh, je vais y aller mollo...
- Tu n'es pas drôle...
- OK mais, c'est mon dernier.

Charles et moi passons le reste de l'année à bavarder sur ce transat. C'est notre île et nous rions comme deux enfants. Chaque minute qui passe le rend plus sexy à mes yeux, je suis euphorique, j'ai les joues rouges, j'ai besoin qu'il me prenne dans ses bras, j'ai besoin d'être aimé et de croire, l'espace d'une seconde, que je peux oublier Gabriel.

Charles se retourne sur une femme en bikini, il me fait un clin d'œil et je boude.

- Dis donc, Mademoiselle c'est-moi-la-plus-belle, seriez-vous jalouse des autres femmes ?
- Non... euh... pas du tout. Ce n'est simplement pas très poli de regarder une fille quand on en a une à deux centimètres de soi.
- Je suis un esthète, que veux-tu...

J'essaie de me rapprocher de Charles quand la musique se coupe, au micro, le DJ, installé dans une cabine de sauveteur, entame le décompte, celui qui scellera la fin de mon année, de mon aventure... Mon cœur s'accélère, je ne veux pas entamer le premier jour du reste de ma vie sans Gabriel...

– 5 ... 4 ... 3 ...

Les gens hurlent à l'unisson, Charles lève son verre gaiement. Je le regarde fixement. Il ne faut pas que ça arrive, laissez-moi encore quelques minutes d'espoir, laissez-moi croire que Gabriel va

fendre la foule et m'emporter. Qu'on partira loin et qu'on construira, même si c'est impossible

– 2 ... 1 ...

Je ne peux pas. Mon corps dans un élan désespéré se jette sur la bouche de Charles. Ses yeux s'écarquillent, il me rend mon baiser sur une minuscule seconde puis se reprend et m'éloigne avec le plus de délicatesse possible.

– 0 ... BONNE ANNÉE !!

Nous restons interdits tandis que les verres trinquent et que les fous rires et embrassades pleuvent. Seuls au milieu de tous. Le regard de Charles se veut empathique et tendre. Mais je suis blessée.

Il a eu raison. Au fond de moi je le sais. Cette envie, ce baiser n'étaient mus que par le besoin d'étouffer mes angoisses et mon chagrin. L'alcool m'a donné le courage de franchir la faible barrière entre Charles et moi. Je sais que je ne veux pas Charles, je sais aussi que lui me veut, alors ce 1^{er} janvier à 0 h 0 1 , je me sens minable.

Une larme s'échappe, Charles fronce les sourcils et me serre fort dans ses bras. J'ai mal, un mal de chien, comment en suis-je arrivée là ? Honteuse, je me lève, embrasse Charles sur la joue.

– Je vais rentrer. J'ai trop bu. Pardon.

– Je te raccompagne.

– Non.

– Tu ne vas pas...

– J'ai besoin d'être seule.

– OK.

Charles fouille dans son portefeuille et me tend une carte.

– Donne là au voiturier. Un chauffeur te raccompagnera au château.

– Tu es l'homme idéal, Charles.

– Pas le tien. Mais ce n'est pas grave. Laisse-moi être ton ami idéal.

Les mots de Charles me touchent et je quitte la fête discrètement. Quand les portes du monte-charge se referment sur la soirée, j'aperçois Antoine et Sol qui s'embrassent fougueusement. Cette touche d'espoir me met du baume au cœur et dans la berline qui me ramène à la maison, alors que *Stranger in the Night* crépite dans la radio, je décide qu'il est temps de rester positive. Après tout, je suis le maître de mon destin.

La maison est silencieuse, vide. J'arpente les couloirs qui me mènent à ma chambre. Je suis épuisée, il sera toujours le temps d'organiser ma vie demain. Dans le noir, je m'écroule sur le lit. Quelque chose me perfore pratiquement le dos et je crie de surprise. Une fois la lumière allumée je découvre sur le lit une grosse boîte rose pâle enrubannée de satin rouge. Une petite carte est accrochée et mon cœur fait un bond quand je reconnais l'écriture familière de Gabriel. Mon cœur a

envie de précipiter la découverte des mots de mon amant, mais la raison me dicte de savourer l'instant. Non sans mal, je quitte la chambre pour la salle de bains, prends le soin de me démaquiller, d'enfiler une tenue plus confortable. Je me positionne dans le grand lit, enfouie sous la couverture moelleuse, j'ai la boîte dans les mains. Je l'ouvre, pour garder le meilleur pour la fin, sa lettre.

Dans la boîte, une autre boîte bleu nuit, frappée des initiales d'un joaillier. Tremblante, je l'ouvre et découvre un ras de coup en or blanc. La chaîne est fine, presque invisible. Au centre, un pendentif en forme de goutte brille de mille éclats. Un diamant, pur, taillé finement mais sans fioriture. Éternel. Je n'ai jamais rien vu d'aussi beau. Je détache le collier, le mets à mon cou et me lève pour admirer sa beauté. Face à la glace, je laisse longtemps ma main dessus. C'est comme si je touchais Gabriel, c'est notre lien.

Émue, je regagne mon lit, prête désormais à lire ses mots. J'ouvre l'enveloppe et une page noircie apparaît. Je prends mon temps, chaque mot compte.

Chère Héloïse,

Loin de toi c'est invivable, alors avant toute chose, je souhaite m'excuser comme il se doit, je t'ai vraiment laissée derrière moi sans me retourner. Je n'ose imaginer ce qui s'est passé après, mais comprends-moi et surtout pardonne-moi, c'est la rage qui m'a éloigné du château.

Sache qu'avant tes révélations, je n'avais jamais touché de si près le bonheur. Sur ton ventre si chaud, dans le dressing, j'étais comme un nouveau-né. Ce sentiment est magnifique, si pur, si neuf. Je peux dire qu'il m'est arrivé de nombreuses choses dans ma vie, j'ai de l'expérience et pourtant ce que tu m'as offert était inédit.

Je commence à te connaître, tu dois t'en vouloir de m'avoir tout dit. Héloïse, je ne t'en veux pas. Pour être tout à fait honnête, je t'en ai voulu l'histoire d'une seconde, égoïstement, mais aujourd'hui je me mets à ta place et je pense que j'aurais fait la même chose. Rebecca ne m'a pas seulement menti ou trompé, elle m'a détruit.

Je suis malheureux, en colère, révolté. Mais le plus dur c'est bien d'être loin de toi. Je ne t'oublie pas, tu es là, dans mon cœur. Ce bijou, je l'ai choisi pour toi, une « larme de lune », m'a dit le joaillier. Quel merveilleux nom, tout un symbole, le nôtre.

Maintenant, il faut que je te le dise, je ne peux pas rentrer, pas tout de suite. Si je venais à croiser Rebecca je serais capable de lui planter un pieu dans le cœur.

Tu sais peut-être à quel point sa disparition m'a bouleversé. Je passais mes nuits à errer en voiture dans l'espoir de la retrouver. Tout n'était pas rose entre nous mais son absence avait mis en lumière un fait important : elle était mon amie, ma confidente, ma maîtresse...

Je stoppe ma lecture pour reprendre mes esprits. Pour connaître Gabriel, il faut que je puisse lire son passé. Je termine mon verre d'eau et me replonge dans sa si belle écriture penchée, celle d'un autre temps.

...ne pas savoir si je la reverrais jamais, ce sentiment d'impuissance était insoutenable. J'ai beaucoup bu, beaucoup pleuré, même prié des dieux que je savais inventés. On me demandait d'oublier, de lâcher, mais je revoyais sa voiture abandonnée sur le bas-côté, ses affaires en vrac et des scénarios, plus macabres les uns que les autres, dansaient dans ma tête. Puis il y a eu ce fameux soir de recherche, je suis tombé sur toi, ou plutôt tu es tombée du ciel et j'ai de nouveau cru que c'était possible.

Voilà ce que contenaient les pages arrachées du carnet que je t'avais confié. Elles racontaient pourquoi, ce soir-là, je me trouvais sur ta route, en zone H.

Quand tu m'as dit ce qu'avait fait Rebecca, j'ai immédiatement su que tu disais vrai. C'était la seule hypothèse que je n'avais pas envisagée.

Je me sens trahi, humilié par cette femme, ma femme. Qui est assez monstrueux pour faire ça ? Toutefois, dans cette mésaventure, il y a quelque chose qui me reconforte c'est je n'aurais aimé l'apprendre par personne d'autre que toi.

Pardon, je m'étends là où je ne devrais pas, je devrais la jeter et oublier. Le pardon c'est important paraît-il, mais je n'y arrive pas.

Mon Héloïse, tu me manques tellement, mais je ne peux pas te retenir. De brillantes choses s'offrent à toi. Tu peux, en un livre, changer notre monde.

Je suis incapable de te dire quand nous pourrons nous revoir, je ne sais pas même si cela sera possible. Si tu n'avais pas été une... enfin si tu avais eu le temps, ça aurait été différent. Alors, voilà, je t'aime, mais j'ai de nombreuses choses à régler. Garde en tête cette certitude, tu es la plus belle chose qui me soit arrivée... et de loin.

Éternellement.

Gabriel.

PS : Ton corps, ton corps, mon corps, ton corps.

Ma main n'a pas quitté le collier de Gabriel. Je m'endors, épuisée.

11. Retrouvailles

J'entends Magda chanter mon nom à tue-tête. Je pourrais bien faire la sourde oreille et me cacher sous le boutis épais qui recouvre le lit, mais c'est sans connaître l'opiniâtreté de Magda, qui, si elle a décidé de me déloger, le fera sans aucun souci. Je me lève, passe une main dans mes cheveux, m'étire comme un chat et enfile le peignoir bleu roi et or et les délicats chaussons japonais que l'adorable gouvernante m'a offerts à Noël.

– J'arrive, Magda !

La petite femme se tait et je peux enfin, en paix, savourer mon réveil. Je n'aime pas parler le matin. J'aime être dans ma bulle, compiler les informations que mon subconscient a bien voulu m'offrir en rêve, et écrire. Mais ce matin, je n'aurais pas eu grand-chose à dire. J'ai décidé de rester ici, le temps d'y voir plus clair professionnellement. Hier nous étions le 1^{er} janvier et Sol, Magda et moi nous sommes installées en salle de projection toutes les trois pour regarder le « classique amoureux » de chacune.

Magda nous a fait découvrir *La Vie est belle* de Franck Capra, véritable leçon de positivisme. Ensuite, nous avons enchaîné avec le choix de Solveig, je m'attendais à une comédie romantique façon *chick lit* et elle nous a mis *Eternal Sunshine of the Spotless Mind* de Gondry. Poétique, romantique, fou... sur les histoires d'amour qu'on ne peut jamais effacer de sa mémoire. Comme c'était mon tour et que je souhaitais revoir ce film à tout prix, j'ai choisi le *Roméo + Juliet* de Luhrmann parce que pour moi, on ne fera jamais plus belle histoire que celle de Juliette et de son Roméo.

Hier m'a donc beaucoup laissé de temps pour penser à l'amour et à la vie et loin d'être déprimée, j'avais le cœur rempli de joie à la fin de notre triple séance. J'ai dormi comme un bébé en pensant que Gabriel et moi étions les personnages d'un film moderne, une romance qui se terminerait bien.

– Alors, ma petite, je t'appelle depuis une demi-heure.

– Bonjour, je dormais, Magda.

– Ah, parce que je t'ai d'abord envoyé des mails, mais bon, comme tu ne répondais pas et que j'ai un soufflé au four que je ne peux pas quitter des yeux, j'ai crié ! Tu sais c'est comme des nourrissons ces trucs-là, tu te retournes une secon...

– Dis-moi ce que tu me veux ma petite Magda ou donne-moi du café. Morphée me tire par la manche.

– Lucas Macjals a appelé ce matin, et il t'attend dans deux heures à son bureau. Tu vois que j'avais une bonne raison !

– Hein ? Mais nous avons décidé de nous rappeler courant janvier pour convenir d'un rendez-

vous.

- Oui. C’est exactement ce qu’il a fait.
- En mettant de côté le terme «convenir».
- Oui, c’est ce genre d’homme-là.
- Tu le connais ?
- Oui, mais de loin et il y a très longtemps.

Je m’assieds, le cerveau encore embrumé et écoute attentivement Magda, qui ne détourne pas son regard de la porte du four. Lucas Macjals est le magnat de l’édition, un homme qui monopolise le marché depuis des siècles. Toutes les publications universitaires et politiques viennent de chez lui. Avant même que «leur» existence ne soit connue, Macjals négociait déjà avec les humains, souvent à son bureau pour ne pas dévoiler sa couverture et risquer sa vie à un déjeuner en terrasse !

Lucas Macjals est un homme d’affaires, intuitif, malin et sans compromis, me dit Magda. Je me sens très flattée qu’il s’intéresse aux brouillons d’une jeune femme qui découvre depuis quelques semaines son univers.

- Je ne sais pas quoi mettre, Magda.
- Ce n’est pas moi l’expert, mais Macjals te transformera en ce qu’il souhaite au moment de la promo. Je serais toi, j’irais comme je suis, naturelle.
- La « promo » ?
- Je ne suis pas Macjals, Héloïse, mais ce que je sais, c’est qu’une humaine qui écrit un livre sur la cohabitation des deux espèces et qui vit au cœur de leur monde... ça va être un gros carton.
- Mais ce sont des écrits sérieux et théoriques.
- La promo, je te parie ce que tu veux, le rendra plus «grand public».
- Je crois que tu divagues.
- Et moi je crois que tu ne connais pas ta valeur.

Magda s’affaire autour de son soufflé et je lui baise sa joue ronde et froide en passant. Songeuse, je regagne ma chambre. Je ne sais pas du tout à quoi m’attendre, mais je suis surexcitée de parler de mes recherches avec un homme d’expérience. J’hésite à toquer chez Sol pour ma tenue, mais je crois qu’au fond Magda a raison. Naturelle, sérieuse et professionnelle, voilà tout ce qu’a besoin de voir Macjals. Furtivement, Gabriel traverse mes pensées. Je suis fâchée qu’il ne soit, encore une fois, pas à mes côtés pour me coacher. Je suis seule et si ça se trouve je vais confier mon livre au diable.

- Tu es une grande fille, prouve-leur que tu peux y arriver seule, me répété-je à voix haute, face à mon ordinateur.

Je renomme mes fichiers pour qu’ils soient en ordre et les copie sur une clé USB. Je profite des minutes de transfert, pour lire mes mails. Mélanie m’en a envoyé un hier : nous nous étions promis de nous voir et de tout nous raconter après les fêtes.

Nous sommes le 1^{er} janvier. Il est 13 h 05 . J’ai une méchante gueule de bois, mais je pense à toi. Je suis tellement contente que tu ailles bien. On se voit quand ? J’ai hâte de savoir où tu te

cachais tout ce temps.

Bonne année !

Mel.

Oh ! Voilà de qui j'ai besoin : quelqu'un de neutre, qui ne sait rien, quelqu'un comme moi, qui comprend « le temps ». Je réponds immédiatement à sa proposition :

Salut Mélanie,

Bonne année à toi aussi ! Oui il est temps qu'on bavarde toutes les deux. J'ai un rendez-vous important, mais je suis disponible ce soir si tu veux. On peut se retrouver au Narval à 18 h ?

XXX

Héloïse.

Je file sous la douche, excitée à l'idée d'avoir d'autres choses en tête que Gabriel. Il occupe déjà toutes mes nuits et ce jeûne charnel est très compliqué à gérer. Il a ouvert la boîte de Pandore et j'ai régulièrement envie de lui, de son corps, de nous. J'ai besoin d'avoir de nouvelles perspectives pour museler mon désir : regarder des films avec Magda et Sol, rencontrer monsieur Macjals et boire des verres avec Mélanie, voilà qui fait parfaitement diversion. En rentrant dans la chambre je trouve les clés d'une voiture avec un petit mot de Charles.

Pour ton rendez-vous, poulette. Déjeunons demain en ville, tu me raconteras pour Macjals et compagnie.

Il va bientôt me falloir un agenda ! Charles est un être plein de délicatesse, il pense à tout, là ou moi je ne prévois rien. Pas une seule seconde je ne m'étais dit, qu'effectivement, il serait de bon ton de se rendre chez Macjals véhiculée. Peut-être comptais-je sur mes piètres talents de joggeuse pour arriver la mèche collante dans le bureau du pape de la littérature. Mélanie a répondu à mon mail, je la vois ce soir et suis aussi stressée qu'excitée par ce rendez-vous. Elle a quitté une fille triste, moribonde, jamais partante pour quoi que ce soit à part les révisions et elle va me trouver métamorphosée.

Je descends au parking, j'ai opté pour un jean brut, un col roulé noir et une queue-de-cheval haute. Mon petit cuir Dior que je ne quitte plus parce qu'il me porte bonheur, et bien sûr, le diamant de Gabriel. Dans le sous-sol, j'appuie sur la télécommande jointe au porte-clés pour reconnaître la voiture que Charles m'a prêtée. Quand la petite Porsche noire s'allume, je le maudis. Je n'ai jamais conduit une voiture qui coûte plus de 10 ans de salaire, et puis pour la sobriété, on repassera ! Charles est tout à fait conscient que ce prêt est un cadeau empoisonné. Il doit rire d'avance à l'idée de me voir conduire à 40 en baissant les yeux.

Je monte dans le bolide et quand le moteur rugit, je réalise que ça va être sportif. Au moindre coup

de pédale, la voiture ne se fait pas prier et embraye au quart de tour. Une fois dans l'allée, je cale plusieurs fois et j'explose de rire en imaginant Sol, Magda et Charles derrière la vitre à pouffer devant mon inefficacité. Je sors de la voiture, regarde à droite, à gauche et suis figée sur place quand j'aperçois Rebecca et Gabriel à la fenêtre me fusillant du regard. Je mets quelques secondes à réaliser que c'est en fait Edgar. Refroidie, je remonte dans la voiture et n'hésite pas une seconde avant de filer à vive allure. L'apparition de ces deux sombres personnages m'a glacé le sang et je préfère les chasser de ma tête pour mieux me concentrer sur l'essentiel : arriver à destination, et en un seul morceau, si possible.

Devant le bureau de l'éditeur, des places sont réservées aux visiteurs des éditions Macjals, et alors que je m'apprête à prendre une place au hasard, j'en aperçois une avec un petit panneau blanc sur lequel est inscrit « Mademoiselle Hélo Ise ».

Le bâtiment ressemble étrangement à une faculté française, on dirait même une réplique exacte de la Sorbonne. Escaliers de marbre, moulures, plancher qui craque et lustre. La réceptionniste est un célèbre mannequin russe que j'ai déjà vu sur des publicités pour le parfum *Haute Couture*. Je suis sûre que c'est elle.

– Bonjour et bienvenue ! me dit-elle avec un accent russe qui confirme mon intuition.

– Bonjour, j'ai rendez-vous avec Monsieur Macjals. Je suis...

– Oui je sais, prenez l'escalier en face, c'est le seul bureau de l'étage. Frappez trois fois, il vous attend.

– Merci.

Je frappe trois coups sur l'épaisse porte qui semble avoir été construite pour résister aux têtes de béliers moyenâgeuses. Lucas Macjals m'attend, minuscule derrière un bureau ridiculement gros et dans cette pièce qui a la taille d'une salle de bal. Petit, rond, rouge, avec ses éternelles lunettes sans verre sur le nez.

– Ah, Héloïse. Alors comment trouvez-vous votre nouveau pseudo ?

– Mon ?

– Mademoiselle Hélo Ise. C'est mon idée. Je l'ai rêvé, ça et les 100 000 exemplaires dès la première semaine.

– 100 000 ? Mais vous n'avez encore rien lu, Monsieur Ma...

– Appelez-moi Lucas ! Croyez-vous, jeune fille, que j'en suis là aujourd'hui parce que j'ai «lu» des livres ? Je ne me souviens même pas de la dernière œuvre que j'ai lue intégralement. Je suis un joueur de poker, Héloïse, un très bon, sans vouloir me vanter. Asseyez-vous je vous en prie.

– Poker donc...

– Oui, poker, ou n'importe quel jeu où la chance n'a rien à voir avec la réussite. Une poignée de mains et deux mots me suffisent à savoir si je suis en face de l'auteur d'un best seller ou pas.

– Et ça vous arrive souvent ?

– Une fois tous les cinquante ans, peut-être.

– Je suis flattée Monsieur... euh, Lucas. Bon je peux vous parler du projet ?

– Faites !

– Gabriel m'a...

– Gabriel Lamberson ? De LūX ? c'est ça ?

– Oui c'est ça. Donc depuis que Gabriel m'a renversée et que j'ai dû passer un mois chez lui, j'ai compris que je m'étais trompée sur «vous».

Je conte à Macjals, qui ne perd pas une miette de mon discours, mon parcours. Les histoires de vampire que mon père me lisait petite, les premières rumeurs, la guerre du sang, les reportages toujours plus horribles sur « les bêtes sanguinaires ». Je pense qu'il est important qu'il saisisse à quel point mon assignation à résidence, le temps d'une nouvelle lune, ressemblait à un séjour dans la gueule du loup. Je lui parle de mes rencontres, de mes recherches, de la bibliothèque de Charles. Je lui parle aussi des milliers de questions auxquelles je réponds régulièrement, la plus récurrente étant : « C'est quoi, ne pas avoir le temps ? » Je clos mon discours sur l'importance d'éduquer notre génération et celles qui vont suivre, que les courants extrémistes comme les *H* me font vraiment peur et qu'il est temps de vivre ensemble et en paix, non séparés par des frontières.

Je sens monsieur Macjals touché par mon discours, il y croit et c'était la seule chose que j'avais besoin de vérifier avant de lui confier ma clé USB.

– Héloïse, ce que vous me racontez là dépasse ce que j'avais imaginé.

– Oh... et ?

– Et ce n'est pas donné à tout le monde d'émouvoir Lucas Macjals.

– Oh merci, je me sens très honorée.

– Je vous envoie un mail dans l'après-midi, pour parler délais, relecture, argent et autres trucs qui n'arrivent pas à la cheville de l'ambition de cet ouvrage. Vous avez pensé à un titre ?

– Oui.

– Dites.

– « Au cœur »

– Vendu !

– Je ne vous prends pas plus de temps, j'ai d'autres rendez-vous Mademoiselle. Merci pour cette bouffée de vérité.

– Merci à vous.

Je me lève pour quitter les lieux et Lucas m'interpelle.

– Rappelez-moi de vous raconter comment moi aussi, un jour, j'ai connu l'amour, le grand, avec... une humaine.

Je me retourne, Lucas regarde, pensif, sa grande baie vitrée. Petit homme solitaire à la tête d'un empire, comme tant d'autres ici.

Le soleil se couche quand j'entre en zone H. J'ai l'impression de n'avoir pas vu la ville depuis 10 ans, rien n'a changé. C'est moi qui ai changé, mon regard est comme neuf et chaque graffiti, signé H, me fait froid dans le dos. Y en a-t-il plus qu'il y a deux mois ? J'en ai la désagréable impression.

« Saignons les saigneurs », « Humains, la Terre vous appartient » « T.L.T » (pour tuons-les-tous). Je suis oppressée par l'encre rouge qui coule sur les murs sales de la périphérie. Je m'enfonce dans la ville et profite avec soulagement de l'option « vitres teintées » de cette voiture 100 % frime. J'ai bien fait de donner rendez-vous à Mélanie dans le quartier huppé du Carré d'Or, je ne sais pas si la Batmobile aurait fait long feu sinon.

Arrivée devant le Narval, je vois Mélanie qui s'impatiente à la terrasse. 18 h 30, j'ai une demi-heure de retard et aucun moyen de la joindre. Je baisse la vitre à contrecœur et lui lance :

– Mélanie il faut que je me gare. Je suis désolée !

Mélanie écarquille et met quelques secondes à comprendre que la femme dans la Porsche, c'est moi. J'entends son « OK », plein d'interrogations et redémarre. La chance me sourit quand à dix mètres devant moi, un camion libère une place de rêve, immense, sans créneau et visible depuis le café.

Mélanie me regarde arriver, sa mâchoire décrochée.

– On dirait que tu as vu un fantôme Mél !

– On dirait que t'as une sœur jumelle milliardaire qui a décidé de prendre ta place dans la vie.

Je rigole et suis ravie de retrouver Mél. Ma copine, populaire, qui s'était entichée de moi parce que je me moquais éperdument de l'image, des apparences et d'un tas de choses. Enfin, avant.

Mélanie est grande, blonde, toute bouclée. Elle est jolie, séductrice avec son long nez fin parsemé de taches de rousseur. Elle a de grands yeux bleu ciel et la surprise qu'elle vient d'avoir les rend encore plus immense que dans mon souvenir. Comme elle reste bouche bée, je romps le silence.

– Tu n'as pas changé.

– Bah oui, j'ai pas disparu deux mois pour me faire relooker.

– Je ne me suis pas fait relooker, Mel !

– Cheveux courts, fringues démentes, bagnole ahurissante... Et puis genre tu te maquilles, maintenant.

– Je vais bien. Et ce que tu vois en face de toi, c'est la même Héloïse, qui effectivement, s'est fait améliorer par une copine.

– Présente-la moi, je veux aussi.

– Tu n'en as pas besoin.

– T'étais où !

– Ha ha, ça te dérange pas que je prenne un coca avant, pour me remettre de mes émotions. Cette voiture te fait perdre une minute de vie à chaque carrefour. Oui, tu t'en doutes, ce n'est pas la mienne mais celle d'un ami.

– Un ami, une copine, mais qui sont ces gens ? J'étais de loin ta seule connaissance.

Un serveur d'à peine 16 ans prend notre commande. Il revient avec une seule moitié, s'excuse, se fait engueuler par son chef de rang et revient confus. Je repense à l'époque du Melvin Club, au sentiment de vouloir bien faire. J'aide le gamin à distribuer les verres et les petits apéritifs et lui glisse à l'oreille de ne pas s'en faire, que ça ira de mieux en mieux.

– J'en conclus que tu ne reprends pas le boulot ? lance Mélanie agacée.

– Non.

– J'en conclus que tu ne reprends pas la fac ?

– Non.

– J'en conclus que tu as rencontré un homme riche ?

– Oui. Mais ce n'est pas ce que tu crois.

Sans que je comprenne pourquoi, Mélanie est un peu plus agressive qu'au début.

– Pas ce que je crois ? Tu arrives ici en Porsche, vêtue de Dior. Tu fais la grande dame avec le serveur et tu portes un diamant de la taille d'un œil autour du cou, mais non, ce n'est pas ce que je crois. Qui est l'heureux grabataire ?

Je recule sur ma chaise, choquée par les propos de Mélanie. Je sais que la situation prête à confusion. Mais sans réaliser, Mélanie a mis le doigt sur ce qui me bouleverse en ce moment, cette histoire impossible avec Gabriel.

– Je suis désolée, Hello. Sincèrement. Je ne veux pas te juger ou te faire de la peine. Mais je suis fâchée après toi. Plus de deux mois à m'inquiéter, à enquêter, à aller voir les flics, à harceler nos profs. J'avais le sentiment que tout le monde se moquait de cette disparition. Et je te retrouve, pimpante, amoureuse, riche sans la moindre conscience de ce que ta disparition a pu provoquer en moi.

Je tente d'interrompre Mel, mais elle est sur sa lancée.

– J'ai remis en cause beaucoup de choses dans ma vie. Je me suis dit que j'avais peut-être perdu la seule relation saine de mon entourage. Et d'apprendre que tu te moquais de savoir si moi je te recherchais, ça me fait mal. Je ne dis pas que j'aurais préféré te retrouver rachitique, torturée et blessée. Mais de te voir si rayonnante me rend à la fois heureuse et furieuse.

J'accuse les mots de Mel et les comprends à 100 %. Moi, je suis à la fois émue et honteuse.

– Mélanie, ayons cette conversation après que tu saches tout. Ce sera plus simple. Mais avant je te demande pardon du plus profond de mon cœur. J'étais si peu sûre de moi. J'étais persuadée que personne sur terre ne tenait à moi.

Le visage de Mélanie s'adoucit. Elle se tait et attend mon récit. Je lui déballe tout, en bloc. Ma démission du Melvin Club, l'accident, la rencontre avec Gabriel, notre passion, la disparition de sa

femme pendant la guerre du sang, notre amour grandissant, le retour miraculeux de Rebecca et la vérité sur son absence, le départ de Gabriel. Je continue mon récit, la nuit tombe.

Gabriel, Magda, Sol, Charles, Antoine, Rebecca, Edgar. Mes amitiés nouées, la sensation d'avoir une nouvelle famille.

Mes nouvelles connaissances sur les vampires, mon ouvrage, mon nouveau contrat. Les yeux de Mélanie ne masquent pas sa surprise. Et je réalise qu'en deux mois, j'ai vécu l'équivalent de deux vies ! Une fois le monologue terminé, Mel me prend dans ses bras. Son excitation, due à mes mots et aux trop fortes doses de café que nous avons ingérées, est palpable. Elle me dévore de questions :

Gabriel, les vampires, le sexe, le rapport à l'argent, l'historique de Charles, Sol, Magda, Rebecca qu'elle appelle rapidement « La Méchante ». Elle brûle de tout savoir et je la comprends.

Nous nous taisons un moment et je me sens vide. Évoquer ces souvenirs me replonge dans la nostalgie de mes quatre semaines avec Gabriel. Tout n'était pas rose et la disparition de sa femme pesait encore sur nous, mais j'étais heureuse. Je tombais amoureuse et je revois le film de nos vacances en Zone Blanche : l'eau, Gabriel, notre soif mutuelle. Je suis physiquement née avec lui et il me manque.

Mélanie comprend que cette histoire est folle et que je suis malheureuse sans lui.

– Laisse-lui le temps. Est-ce que tu réalises l'état dans lequel tu serais si t'avais passé deux ans de ta vie à chercher une femme qui se fout de toi ? Déjà moi, deux mois et je devenais zinzin, alors que t'es même pas ma femme.

– Oui je sais mais, pourquoi ne pas vivre cette épreuve ensemble ?

– Parce qu'il ne veut pas que tu perdes ton temps à l'attendre. Tu n'es pas comme lui.

– Mais je ne veux que lui...

– Je sais, je ne te dis pas de revenir en Zone H et de te trouver un gentil mari. Je te dis de mettre en *stand-by* ta vie sentimentale très remplie et de te focaliser sur autre chose.

– Le livre ?

– Par exemple !

Le serveur s'approche timidement de nous. Il est deux heures du matin, c'est la fin de son service. Nous n'avons pas vu passer le temps. Je propose à Mel de la raccompagner chez elle pour qu'elle me raconte son escapade avec monsieur Nevert, notre prof de philo.

– Me faire raccompagner en Porsche, par toi... la vie est dingue.

– Toi et monsieur Nevert, ça c'est dingue.

– Ça c'est du passé. J'ai une autre *target*.

– Ah ? Je le connais ?

– Toi oui, moi pas encore.

– ?

– Charles.

- Ha ha.
- Je suis fascinée par ce que tu m’as dit sur lui. J’ai vraiment envie de le rencontrer.
- Tu ne perds pas le nord, ha ha ! Prochaine pleine lune ?
- Oui. Et achète un téléphone.
- Promis. Merci pour tout.

Je serre Mélanie dans mes bras et nous nous quittons, plus proches que nous ne l’avons jamais été. Je sors de la ville, passe le barrage nocturne pour le quartier rouge et file. J’arrive au château et gare tant bien que mal la voiture de Charles. Je suis fière de n’y voir aucune égratignure. La maison est calme, silencieuse, tout le monde dort, il n’est pas loin de trois heures du matin.

Je me lève vers 10 heures, reposée, apaisée et pleine de bonne volonté. J’ai trois mails, un de Mélanie qui me rappelle d’acheter un téléphone, un de Charles pour me dire qu’il reporte notre déjeuner, il doit partir à la recherche d’un nouveau livre... Le dernier mail, de Lucas Macjals, me transporte de joie.

Héloïse, je termine tout juste le manuscrit et je suis impressionné, 22 ans, c’est ça ? Vous savez, j’ai connu des auteurs qui avaient dix fois votre âge et dix fois moins de recul sur les choses.

Voyons-nous rapidement pour parler de la suite. J’ai quelques corrections à vous faire lire (en PJ) et nous devons aussi vous faire rencontrer les avocats pour parler droits d’auteur. En avez-vous un de votre côté ?

Je profite de l’annulation de Charles pour me prévoir une journée à moi. L’excuse «achat de téléphone» me permettra de faire un tour au quartier rouge pour me trouver un carnet, un agenda. J’imprime les retours de Lucas et file me préparer. Je croise Magda dans l’entrée alors que je cherche dans l’armoire des clés de voiture pour emprunter un engin plus discret.

- Magda, mon soleil !
- Ouh ! toi, tu as besoin de quelque chose.
- Oui, d’un conseil. Je dois aller en ville, mais je cherche un moyen de locomotion plus discret que les bolides que je vois au parking.
- Tu devrais prendre la Smart !
- Vous avez une Smart ?
- Oui, lubie de Gabriel qui trouvait ça révolutionnaire un yaourt à deux places.
- Vendu !
- Et ton rendez-vous ? Tu as fini tard !
- Je te raconte tout ce soir, promis !
- File alors !

Effectivement, je me sens plus à l’aise au volant de la Smart et je n’ai aucun mal à me garer tout

près du Lac Tendre. J'avais été conquise par le paysage de nuit, mais le port et le lac gelé sont éblouissants de jour. Les rues sont désertes, en pleine journée, rien de bien étonnant à ça, alors je m'enfonce dans la première galerie souterraine que je croise pour rejoindre le passage Melvin, animé. Il y a foule, j'ai du mal à repérer une boutique de téléphonie mobile, alors je me laisse porter par le mouvement.

J'observe les toilettes, la beauté, l'élégance quand soudain mon cœur s'emballe. Sans indice, je sais. Je sais qu'il est là. Ai-je reconnu son parfum entre tous ? Ai-je aperçu sa nuque parmi toutes les nuques des gens ? Je le sais. Il est là et j'en suis sûre. Je suis oppressée par tous ces gens, je tourne sur moi-même, scrute tout le monde. Je n'ai pas rêvé, mon corps entier me le dit. Il est là.

Une main attrape la mienne et m'extirpe avec autorité de la file. C'est lui. Ses yeux brillent, je suis scotchée à son sourire. Il est tellement beau, sa barbe de trois jours, ses cheveux bouclés indisciplinés, c'est une version de Gabriel sauvage, méconnaissable. Avant que j'aie le temps de dire quoi que ce soit il se recoiffe d'un bonnet épais et très doux, remet son écharpe et nous marchons rapidement.

Nous empruntons un ascenseur, arrivons à un parking. Je ne dis toujours rien, je n'en ai pas besoin. Je le regarde, il est là, c'est suffisant. Nous nous arrêtons devant une moto, il enfle une combinaison intégrale en cuir, enfle un casque entièrement opaque et me tend un autre casque. Il grimpe, m'aide à enfourcher sa moto et file enfin à vive allure vers la sortie. Je me colle à lui. Je n'ai pas peur, j'ai juste besoin de le toucher. Mes cuisses, contre les siennes, mes mains contre son torse et cette chaleur que je connais bien et qui gronde quand je suis près de lui.

Nous nous retrouvons à nouveau au port. Je suis déçue, j'ai peur qu'il me dépose à ma voiture, mais comment sait-il qu'elle est garée là. Devant un hangar, Gabriel appuie sur son porte-clés et une porte immense coulisse. Il s'assure que personne n'est là et roule, avant que les portes se referment sur nous.

Il fait froid. Un grand yacht en cale sèche occupe l'espace vide.

- C'est le bateau d'une amie...
- Une amie ?
- Oui, j'ai des amies.

Quelque chose que j'avais effacé de ma mémoire, le ton froid et dominateur de Gabriel. Je suis si contente de le retrouver que je m'en moque.

- Il est beau.
- Oh que oui. Je te fais visiter ?

Gabriel enlève mon casque délicatement. Et me prend la main. Sa barbe, le cuir... j'ai les joues en feu de le voir si sexy. Une échelle nous permet d'accéder au bateau maintenu par des béquilles et un socle en béton. C'est une drôle de sensation que d'être sur la proue d'un bateau dans un hangar. Mais quand Gabriel allume toutes les guirlandes, j'ai l'impression d'être sur le navire volant dans Peter

Pan. Bois précieux, cuir crème, l'intérieur n'a pas à rougir. Tableaux rares et tapis persans, nous sommes chez quelqu'un qui aime le luxe. C'est beaucoup plus «bling-bling» que la demeure de Gabriel. Il y a plusieurs chambres, Gabriel a choisi la plus grande, comme s'il comptait rester là un moment.

- Tu veux... du champagne.
- Il est tôt !
- Oui, mais on a quelque chose à fêter.
- Ah, oui ?
- Ton rendez-vous avec Macjals...
- Comment tu sais ?
- Je veille sur... mon investissement.
- Je suis ton investissement ?
- Tu es bien plus.

Gabriel s'approche de moi. Il me saisit par la taille. Il se penche et chuchote.

- J'ai envie de toi Héloïse.
- Je suis à toi.

Comme pour ponctuer ma phrase, Gabriel pose ses lèvres doucement sur mes lèvres. Son souffle s'accélère, sa langue me pénètre et je ne peux retenir un râle de plaisir. Enfin, il est ici, enfin il est à moi, peut-être seulement pour quelques heures, mais j'ai l'intention de le savourer jusqu'à l'ivresse.

Gabriel profite de ce long baiser pour détacher ma petite queue-de-cheval. Je sens l'élastique glisser, mes cheveux au carré se libérer et, d'une main, Gabriel les ébouriffe. Il se penche et son nez frôle ma joue, il s'enfonce dans mon cou et prend une longue inspiration. Il se tait un moment, puis brise le silence lourd de sens.

- Tu sens tellement bon, ton odeur, celle qui se cache derrière ton parfum, me rend fou.

Quand il me désire, Gabriel a la voix plus grave, plus sombre, je sais exactement quand il cesse d'être un ami, un confident pour devenir l'amant. À ce moment précis, il se métamorphose en un être instinctif, il est plus sauvage et la proie en moi se réveille. Je sais non seulement décrypter le comportement de cet homme, mais aussi me laisser faire et lui obéir pour décupler mon plaisir. C'est une danse, un ballet que nous maîtrisons aujourd'hui tous les deux.

Les mains de Gabriel m'explorent avec hâte par-dessus mes vêtements. Elles pincent mes seins tendus, caressent mon ventre, palpent mes fesses et s'attardent, paumes grandes ouvertes, sur mon sexe.

Avais-je inconsciemment choisi une tenue dans l'espoir de le revoir aujourd'hui ? Je bénis mon flair qui m'a fait préférer une jupe portefeuille et des collants fins à un jogging et une doudoune en plumes d'oie.

Gabriel peut laisser ses doigts s'aventurer là où il le souhaite et il en profite. Je sens la pulpe de son index appuyer contre mon sexe, le palper. Mes jambes flagellent, j'ai la tête qui tourne, mais ça ne semble pas perturber mon amant. Ma faiblesse fait sa force et il me soulève au-dessus du sol pour me poser sur le lit ovale. Ses yeux sont animés d'une flamme qui danse frénétiquement.

– J'ai tellement envie de toi. Je pense à toi tout le temps et le soir quand je m'endors, je ne peux pas m'empêcher de voir toutes les images de ton corps dans toutes les positions qui défilent.

Je soulève légèrement ma jupe, pour qu'il aperçoive, en transparence, ma culotte de dentelle noire.

– Tu penses à quoi précisément ?

Gabriel s'agenouille, me tire contre le rebord et maintient mes genoux fermement avec ses coudes. Sa bouche embrasse le haut de mes cuisses, et il s'interrompt régulièrement pour me parler.

– Je pense à notre première fois, sous la douche. Ton corps ruisselant, tes seins trempés, comme ton sexe. Je pense à toi les yeux bandés, ou à ton corps attaché à la chaise du salon rouge. Je pense au sauna, je pense à tes fesses, ouvertes, accueillantes dans la chambre des miroirs.

Je gémiss et Gabriel embrasse mon sexe. Il continue.

– Je pense à toi, ce premier soir, celui de l'accident. Tu portais un minuscule short et un débardeur. J'ai dû te déshabiller pour m'assurer que tu n'avais pas de blessure et je me suis fait violence pour ne pas te prendre sur le champ. Tes cuisses nues frissonnaient quand je passais ma main, comme ça...

Gabriel joint le geste à la parole et caresse lentement mes cuisses. J'ai peur de me souvenir de cette nuit-là, seulement des flashs. Mais je me souviens très bien que c'est à ce moment-là que j'ai ressenti, pour la première fois, cette chaleur qui naissait en moi : celle du désir brûlant, celle qui terrasse toute pudeur et toute timidité.

Gabriel s'impatiente et mord mon collant. Il l'arrache de deux coups de canines et il retire son pull, puis son t-shirt. Je suis émue de revoir son torse, le plus beau qui m'ait été donné de contempler. Sa peau pâle et lisse, ses tétons bruns, ses muscles saillants, comment ne pas souffrir d'être séparée de ce merveilleux corps ?

J'ai les jambes écartées, les collants arrachés, j'ai peur de ne pas être sexy, que la pose ne me rende pas justice, mais qu'importe, ce qui compte, c'est l'effet que je fais à Gabriel, et si je me fie à son rythme cardiaque, il semble fou d'envie. Je fais glisser une main sur ma culotte, humide, et malaxe mon sexe alors qu'il continue d'énumérer tous les lieux et toutes les fois où lui et moi, nous nous sommes fait mutuellement jouir.

Gabriel déboutonne son pantalon et son érection déforme les motifs géométriques de son boxeur.

– Elle t’a manqué ? dit-il en se caressant avec vigueur.

La vue de son membre exposé fièrement me fait perdre pied. Je n’ai jamais été une fille obsédée par les hommes et le sexe, mais quand je vois Gabriel nu, tenant dans sa main son sexe dressé, je suis en manque et je le veux.

– Si ça m’a manqué ? Je salive de la voir, mets-la dans ma bouche et tu comprendras à quel point j’ai eu du mal à m’en passer.

J’ai du mal à croire que je suis capable de lui parler comme ça. Crûment, comme une professionnelle. Et pourtant ces mots sortent sans mal et je le regarde dans les yeux sans rougir.

– Tu as oublié, Héloïse. Ce n’est pas toi qui décides. Je vais l’enfoncer profondément dans ta gorge, oui, mais je n’irai pas doucement, pour que tu te souviennes lequel des deux mène la danse.

J’ouvre la bouche pour accueillir mon amant. Gabriel grimpe sur le lit, il s’agenouille devant mon visage et s’engouffre dans ma bouche sans ménagement. Il fait des va-et-vient courts et rapides et me commande de mouiller son sexe avec ma langue. Je m’exécute, j’aime lui obéir, j’aime être sa chose, son objet, son esclave. Mon clitoris se gonfle, alors que je salive sur le gland de Gabriel. Mon sexe tendu palpite, je suis prête à le recevoir en moi. Il ralentit pour que je le suce avec délicatesse et commence à me fouiller de ses longs doigts. Deux, puis trois, je me cambre de plaisir.

– Mets-toi debout, Héloïse. Tu t’es bien reposée, c’est à moi de m’allonger et de te regarder te déshabiller.

Je m’exécute. Gabriel s’installe, il prend son membre entre ses mains et se caresse doucement pendant que j’ôte mes bottes hautes.

J’improvise un strip-tease et il appuie sur une télécommande près du lit pour changer l’ambiance lumineuse. Nous passons d’une faible lumière dorée à une pénombre orangée. Pour compléter la scène qu’est en train de dessiner Gabriel, ce dernier appuie sur la petite chaîne high tech et lance une playlist de blues, jazzy et sensuelle.

Cette mise en scène me met la pression, mais il me suffit de regarder l’érection sans faille de Gabriel pour reprendre confiance en moi. Lentement et avec adresse, je me déleste de mon pull trop sage. La petite blouse en soie qui lui tenait compagnie subit le même sort et vole à travers la pièce. Je reste en soutien-gorge et m’attaque à la jupe. Deux pressions de doigts et la voilà sur mes chevilles. Collants, culotte et soutien-gorge, quelques grammes de tissu et je serai à lui.

Je garde le meilleur pour la fin et je sens que Gabriel s’agace, il veut en voir plus alors je prends mon temps. Je me retourne, dos à lui, je dégrafe le bustier qui fait pigeonner mes seins. Mes mains cachent mes tétons et je suis de nouveau face à lui.

– Montre-les-moi ! Enlève tes mains, je veux voir tes seins, je veux qu’ils bandent pour moi.

J'attends quelques secondes, masse mes tétons avec fermeté puis mes mains lèvent le rideau sur mes seins. Les yeux de Gabriel se font gourmands, il se lèche les lèvres.

– Continue.

Je commence à glisser mes mains sous la ceinture du collant pour le faire rouler sur mes cuisses mais Gabriel, comme illuminé par une grande idée, stoppe mon mouvement.

– Garde-le. Je vais te prendre avec tes collants tout déchirés et cette culotte qui ne demande qu'à être brutalisée. Ça te donne un côté punk, un côté rock qui n'est pas pour me déplaire. J'aime que tu te balades avec ce trou béant sur ton entre-jambes pour faciliter l'accès de mon sexe.

Les mots de Gabriel sont crus et j'aime ça. Quand j'arrive sur le lit, il m'attrape par les cheveux et me demande de le chevaucher. Comme quand, plus tôt, j'étais sur sa moto.

– Tu crois que je n'ai pas senti que tu écartais tes cuisses contre mon bassin au maximum tout à l'heure ? Tu te collais à moi, dans les virages, et je sentais tes jambes grandes ouvertes. Tu ne le savais pas, mais déjà là, tu me réclamais...

Je chevauche Gabriel en fermant les yeux. Je repense à la moto, à mes mains qui n'avaient qu'une seule envie, se glisser sur son pantalon en cuir. Il n'est pas encore en moi, il est contre moi. Sentir son sexe collé au mien me rend folle. J'ai peur de venir, de jouir, sans profiter de sa pénétration. Heureusement, Gabriel voit mon trouble et, sans attendre, à l'aide d'un seul doigt, il écarte l'encombrant tissu et me pénètre avec une force herculéenne.

Mon cri me surprend, il est aigu et strident. Comme si j'avais mis les doigts dans une prise à haut voltage, je suis parcouru de spasmes. Heureux de l'effet qu'il me fait, Gabriel me prend par les hanches et me soulève pour mieux me pénétrer. Mes seins s'agitent dans tous les sens et quand je me penche pour reprendre mon souffle, Gabriel les attrape et les mord. Il glisse en moi, me fend avec ardeur.

Il se relève, tout en se maintenant en moi, et nous sommes tous les deux assis. Face à sa bouche, je ne résiste pas et l'embrasse sauvagement. Je tire ses cheveux, me soulève et m'enfonce pour mieux qu'il me pénètre et ce dernier mouvement nous achève. Alors que la jouissance de Gabriel coule, chaude en moi, mon sexe se contracte sous la décharge électrique de plaisir que je reçois. Je crie son nom.

Nous nous écroulons tous les deux en sueur sur le lit. Et nous rions devant l'intensité de nos retrouvailles. Je m'endors un grand sourire aux lèvres et plonge dans un rêve qui est rapidement interrompu.

C'est d'abord une sensation de grande humidité qui me tire des bras de Morphée. Je suis surexcitée, dans un endroit flou, entre sommeil et réveil, je ne sais pas très bien où je suis. Mon bassin ondule seul, j'ouvre les yeux, il fait nuit noire, mais je vois la veilleuse du téléphone de Gabriel. Je suis dans son lit. Je me souviens maintenant, nous sommes sur le bateau, mais Gabriel

n'est pas à côté de moi.

J'ouvre plus grand les yeux et une caresse me chatouille le sexe. Je baisse les yeux, tends mon visage et aperçois mes deux jambes maintenues par Gabriel.

– Rendors-toi, mon Héroïse. Il fallait juste que je te goutte encore.

Sa large langue me déguste, il humidifie mon sexe, me mordille une petite lèvre. Alors qu'il me pénètre avec sa bouche, son nez agace mon clitoris.

– Je... je ne peux pas... dormir, ce que tu me fais...

– Chut. Laisse-moi te dévorer. Je sens que tu as encore envie de jouir, je suis moi aussi rempli de désir, je veux être là, à cette place, quand ton sexe tremblera, et te pénétrer encore et encore pour jouir. Je ne pourrai pas dormir sans.

Je m'allonge et regarde le plafond. Je sens la tête entière de Gabriel s'enivrer de mon sexe. Il respire fort, et mes seins se durcissent. Il a raison, j'ai encore envie de lui alors je vais en profiter, toute la nuit.

12. Le Pacte

Chaque jour qui se lève réserve des surprises. Pour moi ce matin, il se lève sur la proue d'un bateau qui ne flotte pas. Un café brûlant à la main, blottie dans un grand pull de Gabriel, je me réchauffe. Je n'ai pas vraiment réussi à dormir, il fallait que je le regarde, il ne fallait pas que mes yeux soient clos, on ne sait jamais, certains rêves sont trop réalistes et j'aurais souffert que mon subconscient invente de telles retrouvailles.

Charnelle, la nuit a été belle, excitante, sauvage. Nous avons tellement besoin l'un de l'autre que ça a duré toute la nuit. J'ai réussi à m'endormir. Une heure et me voilà sur le pont, comme un matelot qui attend les ordres de son capitaine. Que vais-je faire ? J'ai tellement envie de le rejoindre sur le bateau, mais je risquerais de trahir sa planque. Et puis a-t-il seulement envie qu'on poursuive ? N'était-ce qu'un écart ?

– Dis-moi, ça a l'air de mouliner là-dedans.

Gabriel toque sur ma tête. J'étais tellement occupée à me poser mille questions que je ne l'ai pas entendu s'approcher. Je me lève, mais il me prie de ne pas bouger. Je voulais simplement l'embrasser.

– Tu as bien dormi, belle enfant ?

– Peu, mais profondément.

– Tu as de la chance !

– Et toi ?

– Moyennement.

– Je t'ai vu soupirer dans ton sommeil comme un bienheureux.

Gabriel se tait.

– Quelque chose ne va pas ?

– Non, c'est... C'est compliqué, Héloïse. Tu dois savoir que je ne peux rien te promettre.

– Je sais.

– Hier, quand je t'ai vue tourner ta tête comme si tu sentais ma présence, je me suis dit que c'était stupide de ma part de me cacher. J'avais aussi envie de te voir, toi et ta tête de souris.

– C'est gentil.

– Hier soir c'était magique, mais je ne sais pas s'il y aura d'autres soirs.

Le ton de Gabriel commence à m'agacer, il me traite comme une groupie que l'on tente de chasser du backstage avec élégance. Il poursuit.

– J'ai peur de te décevoir. Tu comptes beaucoup pour moi, mais je ne suis pas sûr que ce soit une très bonne idée de...

– Gabriel, je peux savoir ce que tu es en train de faire ?

– De communiquer, le plus franchement possible, même si je suis maladroit.

– Tu sais, si je t’ai suivi, ce n’est pas parce que j’y ai été contrainte. Si je t’ai suivi, c’est parce que j’en avais envie. Si on a fait l’amour... Si on a fait l’amour toute la nuit, c’est parce que je te désirais. Je ne sais pas quelle mauvaise idée tu es en train de te mettre en tête, mais je ne vais pas rester...

Gabriel se prend la tête dans les mains et, alors que je souhaite pourtant regagner la chambre pour récupérer mes affaires et m’habiller, je m’assois à côté de lui.

– Gabriel, dis-moi ce qui ne va pas. Parle-moi ! C’est moi, voyons !

– Je suis paumé. Cette nuit n’a rien arrangé. Je n’ai plus confiance. Elle... elle m’a bousillé, tu comprends.

– Je comprends, mais tu as tort. Elle t’a bousillé certes, mais ce n’est pas irréparable. Soit tu continues à te lamenter sur ton bateau, soit tu te bats.

– Me battre contre quoi ? Contre elle ?

– Non, te battre contre toi-même. Contre ta peur d’aimer, contre ta peur d’affronter Rebecca, contre ta peur de moi.

Gabriel me regarde et sourit.

– Petite Héloïse qui devient grande.

– Non, là c’est l’expérience qui parle. J’ai perdu les deux personnes qui m’étaient les plus chères au monde. Puis j’ai passé une partie de ma vie à me cacher, à ne créer aucun lien. Puis enfin vous êtes apparus. Et alors que je ne croyais plus en l’idée même de famille, ni en celle d’aimer à nouveau, en l’espace de deux mois seulement, tout est arrivé...

– Merci.

– Prends le temps qu’il te faut, moi de toute façon je dois y aller. Je rejoins Charles pour le déjeuner. Tu sais où je peux m’acheter un téléphone ?

– Dans la galerie marchande B je pense.

– Gabriel ?

– Oui ?

– Tu me rekidnappes quand tu veux, en plein milieu de la foule.

– Je te prends au mot.

Je redescends dans la chambre, enfile mes bottes, ma jupe et mon pull. Quand je reviens sur le pont, je retrouve sous ma tasse un mot griffonné par Gabriel :

Je ne suis ni doué en discours ni doué en départs. Merci de m’avoir secoué. Je compte sur ta discrétion quant à cet endroit. Toi, tu peux compter sur mon amour.

Je plie le mot et le mets dans la poche de mon cuir. Il rejoindra mon carnet avec toutes les autres lettres de Gabriel. Je comprends qu’il n’ait pas voulu être là, je comprends son comportement. Je prends la vie comme elle vient. Je me sens belle depuis ce matin. Cette nuit partagée avec Gabriel

restera gravée dans ma mémoire.

Dans la galerie B, qui est entièrement dédiée au monde du high-tech, je trouve rapidement un vendeur qui me conseille pour mon portable. Je n'ai pas de grandes exigences.

– Vous ne pourrez l'utiliser que dans le quartier rouge.

– Pourquoi ?

– Vous ne le saviez pas ? demande le vendeur soupçonneux.

– Non, je débute, je ne suis là que depuis deux mois et jusqu'ici je n'avais pas eu besoin de téléphoner. Tout se passait par mail.

– Ok. Pour vous la faire courte, parce que vous devez être pressée, comme tous les humains, il y a des brouilleurs en Zone H qui empêchent les portables du quartier rouge de passer. Ils ne sont pas légaux ces brouilleurs, mais ce sont les *H* qui les ont installés.

– Mais quelle horreur !

– N'est-ce pas ? Enfin ce n'est pas ce qu'ils font de pire. On m'a dit que Georges Liss, connu pour ses accointances avec le Parti, avait de bonne chance d'accéder à la vice-présidence. À ce moment-là, oui, je pense que nous pourrions parler d'horreur.

– Je suppose. J'espère de tout cœur que ça n'arrivera pas.

– Vous réglez en liquide ?

– Non, j'ai une carte.

En sortant, je suis très mal à l'aise. Non seulement le vendeur était méprisant, mais en plus il était soupçonneux au possible. Je ne vais pas l'en blâmer, il a autant de reproches à me faire que j'en avais à faire à son espèce avant de rencontrer Gabriel. J'active mon téléphone pour pouvoir consulter mes mails et j'envoie mes coordonnées aux personnes que je connais.

J'en profite pour flâner. Je repère une vitrine opaque sur laquelle est marqué le mot « Destin ». Intriguée, j'entre. D'énormes sacs frappés au logo du magasin sont rangés en ligne : 34 , 36 , 38 , 40 jusqu'au 52 . Une femme pieds nus, vêtue d'une longue robe orange, arbore une dizaine de colliers en bois et de bracelets dorés, qui sonnent quand elle s'approche de moi.

– Je peux vous aider ?

– Je... Je ne connais pas votre boutique et...

– Quelle taille faites-vous ? 36 ?

– Non, 38 . Mais c'est flatteur.

– Comme son nom l'indique, le fonctionnement de notre magasin repose uniquement sur le destin. Chaque file de sacs correspond à une taille. Ensuite vous choisissez le paquet qui vous semble être fait pour vous. Nous ne montrons pas les vêtements qu'il y a dedans. Ils ne sont ni repris ni échangés.

– J'adore ! Moi qui ai toujours un problème pour choisir.

– Il va pourtant bien falloir choisir un sac.

– Oh, ça c'est facile ! Ce sera le neuvième, c'est mon chiffre porte-bonheur.

La propriétaire de Destin, prend le neuvième paquet et me le confie. Je suis en train de régler, quand mon téléphone sonne. Je ne reconnais pas le numéro.

– Salut petit rat, c’est Sol !

– Hey, tu vas bien ?

– Super. Écoute, je voulais organiser un repas ce soir, au château. Tu en es ?

– Avec plaisir.

– Bon, Rebecca vient aussi. Elle m’a promis qu’elle ne fera pas d’histoire.

– Je n’en ferai pas non plus. Et pourquoi ce repas ?

– Parce que... nous partons en voyage avec Antoine et donc je voulais vous voir avant le départ.

– Pas de souci.

– N’oublie pas d’enregistrer mon numéro ! Au fait, t’as dormi où, cachottière ?

– Quoi ?

– Magda m’a dit qu’elle t’avait attendue hier soir. Tu devais lui raconter ton rendez-vous avec Macjals et tu n’es jamais rentrée...

Quelle crétine, j’avais complètement oublié...

– Oh, j’ai retrouvé une amie, en Zone H, Mélanie, tu sais, je t’avais dit qu’on devait se revoir elle et moi après les fêtes !

– Mais oui ! Je suis nulle, j’avais complètement oublié cette option.

– Et tu avais envisagé laquelle ?

– Oh, classique : elle est rentrée chez elle et nous n’aurons plus jamais de ses nouvelles ou alors elle a retrouvé Gabriel.

– Je vois, hé bien, non ! Elle a retrouvé sa vieille copine de fac et elles ont passé la nuit à se faire peur avec des histoires de vampires et d’amours impossibles.

– Ha ha. Touchée ! Bon, je suis contente de t’avoir eu. Je vais dire à Magda d’arrêter de s’inquiéter.

Quand je raccroche, je reçois un texto de Charles. En fait, j’aimais bien ma vie sans téléphone.

[Italien, d’ici 2 h, chez Césarée]

[Ok, je meurs de faim]

[Je me souviens de cette sensation :)]

Mon nouveau téléphone a deux applications intégrées : quartier rouge et zone H. Pratique, ce mini GPS qui me permet de retrouver « Césarée » en deux secondes. Mon paquet mystérieux sous le bras, je m’enfonce dans le premier Starbucks qui croise ma route. Je me prends un *latte* et un scone au citron, que je dévore comme si je n’avais pas mangé depuis hier midi. Ce qui est finalement la vérité. En plus, ma nuit avec Gabriel m’a comment dire... ouvert l’appétit. Comme je ne veux pas sortir tous les vêtements de l’intrigant sac « Destin » (on ne sait jamais, si je découvre une combinaison SM), j’entrouvre le paquet, touche du cachemire, du cuir... Je n’ai qu’une hâte, rentrer et tout déballer.

Dans ma pochette, je retrouve les retours de Lucas, que j’avais imprimés la veille, je me plonge

dans ma lecture, non sans mettre une alarme pour ne pas oublier mon déjeuner avec Charles. Je suis absorbée par les remarques du petit monsieur. Elles sont fines, percutantes et sans détour. Il raye parfois des paragraphes entiers en notant « Long. Inintéressant. Sans intérêt. » Heureusement, de temps en temps, il me gratifie d'un « brillant » en soulignant une phrase. Je réalise que j'ai bien une semaine de correction et que ce n'est pas le moment de m'endormir sur mes lauriers.

L'alarme sonne, il est temps de rejoindre Charles, qui m'attend accoudé au restaurant en regardant les belles femmes ricaner à ses clins d'œil.

- Bonjour Don Juan.
- Alors, la déserteuse ?
- Oh, ça va, j'étais avec ta future femme...
- Et elle s'appelle comment ?
- Mélanie.
- Mouais.
- Ha ha, on verra, mais quelque chose me dit... On rentre, j'ai FAIM.

Le repas se déroule à merveille et nous n'évoquons ni le jour de l'an ni le baiser dans la salle des ventes. Charles me conseille un ami avocat pour le contrat Macjals et regarde les notes de Lucas. Il est le seul à avoir lu mon manuscrit et semble lui aussi bluffé par la perspicacité de l'éditeur.

- Ça va être un carton !
- Arrêtez de me dire ça, tous... Je commence à le croire, et si ça se trouve, ça va être un four.
- Tu vas devenir riche.
- Sans passer par la case vampire !
- Ça, c'est sûr !

Je ne m'étais jamais posé la question de passer de l'autre côté du miroir. Et depuis la guerre du sang, c'est de toute façon chose impossible, puisque la morsure l'est. Même si notre histoire serait légèrement plus simple avec Gabriel, il est certain que je ne souhaite pas vivre éternellement. Je suis née humaine et j'ai été conditionnée par l'idée qu'il faut profiter de la vie avant de mourir.

- Je sais que tu as eu le choix entre mourir et être mordu par Gabriel. Pourquoi avoir choisi la deuxième option, Charles ?
- Parce que quand tu sais que tu vas mourir alors que tu débutes à peine dans la vie, tu vendrais ton âme au diable pour quelques minutes de plus...
- Ou l'éternité.
- C'est vrai. J'essaie de ne pas y penser.
- Pardon, ça t'ennuie mes questions ?
- Ah non, pas du tout Hello, mais c'est vrai que le choix que j'ai fait, je ne l'ai pas mûrement réfléchi. Après ça, je suis très heureux et j'apprends à faire avec cette nouvelle perspective. Tu sais, j'ai théoriquement 73 ans, mais le plus drôle c'est que pour la plupart des gens que je connais, 73 ans, c'est extrêmement jeune !
- Je ne me suis jamais demandée quel âge vous aviez tous, même Gabriel...

– Oh, crois-moi, tu ne veux pas savoir, ça te ferait trop bizarre.

– Ne t’inquiète pas, j’ai déjà bien été servie dès le premier jour, avec tous ces tableaux d’un autre siècle représentant Gabriel.

– Hum, ce n’est pas toujours Gabriel, il y a aussi Edgar dessus.

– Ne me dis pas ça, je ne vais pas dormir. Ce type me glace le sang.

Le portable de Charles se met à vibrer. Un texto. Il le lit, fronce les sourcils et rappelle dans la seconde. J’écoute sa conversation en dégustant le divin tiramisu de chez Césarée.

– Magda, oui, ça va ? Je viens de lire ton texto... Qu’est-ce qu’il y a ? Oui... Je suis avec Hello, tu veux nous rejoindre ? Ok, chez Césarée... oui, oui, à tout de suite.

Je regarde Charles qui a l’air inquiet.

– C’est Magda, elle ne va pas très bien.

– Elle t’a dit pourquoi ?

– C’était confus, elle parlait de Rebecca, de LūX... Je n’ai pas tout compris.

Nous terminons le repas en silence, chacun occupé à chercher ce qui pourrait bien mettre Magda dans cet état. Elle, la force tranquille, la femme positive.

– Ça sent mauvais, cette histoire...

– Attends avant de t’alarmer, peut-être que Magda va te rassurer.

– Non, la disparition de Gabriel. C’est de cette histoire-là que je parle.

– Oh... mais il va revenir.

– Oui, je m’en doute. Je parle de son absence de la société.

– Oh...

Magda arrive sur ses entrefaites. Elle est essoufflée. Je lui sers un grand verre d’eau et la débarrasse de son manteau. Charles s’assoit près d’elle, protecteur, comme un fils.

– Qu’est-ce qui se passe, vieille pomme ?

– C’est elle.

– Rebecca ?

– Oui.

Entendre son prénom me soulève le cœur, mais je me tais et j’essaie de me faire la plus discrète possible.

– J’étais dans l’ancien salon en train de bouquiner un roman d’amour. Je sirotais mon thé, tranquillement, quand elle est arrivée, trop souriante, trop mielleuse.

Magda porte son verre d’eau à ses lèvres, boit deux grosses gorgées, puis poursuit.

– Je l’ai gentiment saluée et me suis replongée dans mon livre. Mais elle restait dans la pièce à

rôder, alors je lui ai demandé si elle avait besoin de quelque chose et elle a dit qu'elle réfléchissait, qu'elle cherchait des idées pour refaire la déco de cette pièce. Jusqu'ici, rien d'étrange, mais j'ai commencé à tendre l'oreille quand elle a parlé de « son bureau ». Elle a poursuivi en me disant que si Gabriel continuait à se terrer comme un lapin de Garenne, elle aurait besoin d'un espace digne de ce nom pour gérer les affaires à sa place. Étonnée, je lui ai dit que Gabriel devait gérer comme il se devait le business et elle m'a rétorqué que ce n'était pas l'avis de son père, qui était, rappelons-le, le véritable président de cette entreprise. Ensuite elle s'est tue. Elle a relevé approximativement quelques mesures, puis m'a demandé si je pensais que le mauve conviendrait bien à une directrice. J'en ai avalé mon thé de travers. Elle en a conclu que j'avais raison, le mauve était une très mauvaise idée, et est repartie comme si de rien n'était.

Magda a terminé. Elle regarde Charles avec anxiété. Je ne suis pas sûre d'avoir saisi le ressort dramatique de la situation, mais quand, à mon tour, je regarde la réaction de Charles, je commence à m'inquiéter.

- Les salauds !
- Qui ? osé-je.

Mais c'est comme s'il n'avait pas entendu ma question. Il continue de fixer Magda.

- Ils ne peuvent pas lui faire ça. Il... il faut que je trouve le moyen de le joindre.
- J'ai essayé, malheureux. Répondeur.
- Mais il faut qu'il intervienne ! Je ne sais pas à partir de quels délais c'est considéré comme un abandon de poste...

Je commence à mesurer l'ampleur de la situation. J'hésite avant de parler, puis me lance.

- Je sais où il se cache.
- Tu le sais ?
- Oui, je... il me l'a dit. Je n'avais pas le droit de vous le répéter, je lui ai donné ma parole. En revanche, je pense que je peux lui faire parvenir un message assez rapidement.
- Oh, mon p'tit, je ne sais pas si tu réalises, mais si Gabriel perd son entreprise, il perd tout. Il s'est investi pendant des décennies... Si Rebecca... Elle lui a déjà fait tellement de mal.
- De quoi parlez-vous ?

Charles nous interroge du regard, mais je sens que pour lui ce serait trop de chocs dans une seule et même journée, alors sous la table je donne un discret coup à Magda et brode une histoire à Charles.

- Elle a été horrible avec lui depuis son retour. Il va très mal.
- Il aurait dû la quitter il y a bien longtemps.

Je me lève et décide de retourner voir Gabriel au hangar. J'embrasse Magda et Charles.

Devant le hangar, je frappe, hésite à entrer. Mais s'il est dans sa chambre, en train d'écouter un

bon classique au casque, comme il en a l'habitude, alors il ne peut pas m'entendre. Je fais le tour de l'entrepôt et trouve une sortie de secours d'un autre temps, qui ne me résiste pas. Une fois dans le hangar, je ne vois aucune lumière allumée sur le yacht. L'endroit n'est pas très rassurant et les talons de mes bottes résonnent dans un bruit grave. À bord, aucune trace de Gabriel, je décide de l'attendre, mais toute seule je ne suis pas rassurée. Et s'il rentrait mais accompagné ? Comment justifier ma présence ? J'arrache une feuille de mon nouvel agenda et lui écris un mot.

Gabriel,

Charles et Magda sont très inquiets pour LūX. Il semblerait qu'Edgar et Rebecca soient trop proches. Cette dernière fait de nombreuses allusions à sa future reprise de la compagnie. Je crois qu'il faut que tu reviennes.

Tu peux me contacter à ce numéro.

Tendrement,

Ton Héloïse

Je fixe le papier à la vitre, de sorte qu'il ne puisse pas se décoller. Je regagne la Smart, qui est garée non loin, et décide de rentrer. La fatigue qui me faisait défaut cette nuit pointe dangereusement le bout de son nez. J'ai besoin de faire une sieste au plus vite.

– Mon amour, mon amour, réveille-toi, il est 19 h 30 .

Je suis dans un rêve et l'homme que j'aime me murmure à l'oreille qu'il est temps de me réveiller. C'est pour cela que justement je ne dois pas me réveiller. Je veux rester avec lui, avec sa voix douce et suave qui me dit que...

– Allez petite marmotte, Magda m'a dit que Sol organisait un repas ce soir... avec le fameux Antoine.

Je sursaute, ouvre les yeux et vois Gabriel penché sur moi. Je ne rêve pas, il est bien là, dans ma chambre. Je pousse la couette, attrape son torse, le fais tomber sur le lit et rabats la couette sur nous. Nous rions.

– Viens, on reste là pendant dix ans.

– Et comment tu ferais pour écrire tes livres, bavarder, fouiner, poser des questions ?

Je pince Gabriel qui ne se cache même plus pour se moquer de ma curiosité et je me colle à lui.

– Tu as donc eu mon mot.

– Oui. Ton mot et aussi tous les messages de Magda et de Charles. Ne t'inquiète pas, ça va

s'arranger. Et puis, je suis rentré.

– Pour de bon ?

– Écoute, oui. Sauf si tu as encore une révélation à me faire.

– Je n'aime pas la viande rouge.

– Quitte immédiatement ce château, femme sans goût !

Oh, j'aimerais tellement qu'on ne sorte jamais de cette cabane de couvertures. Nous commençons à nous embrasser, sagement, puis plus langoureusement, mais je refroidis les ardeurs de mon assaillant.

– Je ne peux vraiment pas, il est tard. Sol a organisé le repas, je ne suis ni lavée ni préparée et, cerise sur le gâteau, n'importe qui peut entrer ici.

– Depuis quand on a peur d'être surprise, mademoiselle «Hélo Ise» ?

– Comment fais-tu pour être toujours au courant de tout, Gabriel Lamberson ?

– J'ai mes informateurs.

– Alors tu viens au dîner ?

– Oui, bien sûr.

– Tu sais qu'il y aura Rebecca ?

– Je sais qu'elle sait que je sais.

– Et comment ça va se passer ce soir ?

– Très bien, je serai un gentleman, parce que j'ai été éduqué par une maman absolument à cheval sur les bonnes manières.

– Et elle t'a appris qu'une barbe c'était correct pour un dîner dans un château ?

– Elle m'aurait déshérité !

– Alors file te préparer !

Je pousse Gabriel hors du lit. Il met un temps fou à quitter la pièce et j'ai cette douloureuse sensation que je n'ai pas assez profité du moment présent. Le temps de décrocher ce sourire béat qui suit toujours une visite de Gabriel et je saute sur mon mystérieux sac « Destin » dans l'espoir de trouver une tenue pour ce soir. Bingo ! Je plonge la main dans le paquet et en ressors une robe pull angora taupe, col rond, décolletée dans le dos. Je ne souhaite pas découvrir le reste des vêtements enfermés dans le sac, je me réserve la surprise pour une autre occasion.

Sous la douche, l'appréhension me gagne : Rebecca, Gabriel et moi autour de la même table ! On dirait que tous les ingrédients d'un cocktail Molotov ont décidé de se donner rendez-vous dans un espace clos. Je chasse cette mauvaise pensée de mon esprit quand je découvre, après l'avoir enfilée, que la robe a l'air d'avoir été faite pour moi. Plaire à Gabriel ce soir, ce sera toujours ça de pris.

J'arrive dans la salle à manger et mes amis sont là. Magda, Charles, Gabriel, Antoine et Sol, que je trouve particulièrement nerveuse. Elle s'énerve d'ailleurs contre une bouteille de champagne qui lui donne du fil à retordre. Antoine arrive à son secours.

– Alors vous ne m’attendez pas pour sabrer le champagne ?

Rebecca est une pro des entrées remarquées. Elle est lumineuse et salue Gabriel en souriant.

– Oh, te voilà, je commen...

– Ne commence pas.

Le ton est donné, la missive assassine de Gabriel sur Rebecca n’a visiblement aucune emprise sur la beauté rousse qui embrasse Sol affectueusement.

– Alors la plus belle, que nous vaut ce beau repas ?

– Je te l’ai dit, Antoine et moi partons en vacances.

– Et...

Nous sommes tous pendus aux lèvres de Sol, qui rougit pudiquement. C’est la première fois que je la vois ainsi, timide, réservée, calme... Elle en devient d’autant plus attachante à mes yeux. Rebecca, qui n’aime pas que les regards ne soient pas tournés vers elle, intervient.

– Et quoi... vous allez vous marier, c’est ça ?

Antoine, visiblement agacé par le show de Rebecca, la coupe.

– Non. Enfin, pas tout de suite, mais rassure-toi, si c’était le cas, je prendrais le soin de l’annoncer moi-même à l’assemblée.

Sol prend la main d’Antoine et annonce :

– Je suis enceinte. Enfin « on ». Nous, quoi. Un bébé.

Magda est la première à sauter de joie. C’est drôle, je repense aux premières impressions que la bimbo avait laissées à notre gouvernante romantique et classique. La voir maintenant exulter de joie pour elle m’émeut. Charles lève son verre, tout le monde embrasse la petite blonde qui trempe les lèvres timidement dans le verre d’Antoine « parce que ça porte bonheur ». La joie me submerge à mon tour et un trop-plein d’émotions envahit mon cœur. Sans pouvoir les contrôler, je laisse les larmes me monter aux yeux et s’écrouler sur mes joues dans un flux déconcertant. Quand elle voit ça, Sol se met aussi à pleurer et nous fondons dans les bras l’une de l’autre.

– Oh, je suis désolée, je ne voulais pas te faire pleurer !

– T’inquiète, Hello, c’est mes hormones. C’est drôle, hein, je vais être maman.

– La plus chouette qui soit.

Charles s’approche de nous et nous serre toutes les deux dans ses bras.

– Vous êtes vraiment des pisseuses.

Gabriel et Magda se câlinent. Alors qu’Antoine se resserre un deuxième verre, visiblement très

heureux de devenir papa. Seule Rebecca bat en retraite, elle me fait penser à Maléfice, la sorcière de *La Belle au bois dormant*, et j'attends d'une seconde à l'autre qu'elle sorte de l'ombre pour cracher son venin. Mais elle n'en fait rien. Elle se contente de terminer sa flûte en observant nos mièvreries.

Je croise le regard de Gabriel, qui me dit plein de belles choses. Tout ceci est compliqué, mais je suis heureuse. Le dîner se poursuit sur la même note légère. J'en profite pour obtenir le plus d'informations sur la grossesse de Sol. Sera-t-elle la même que celle des humains, une question anodine mais qui m'offre une nouvelle perspective. La grossesse de Sol sera tranquille, pas de problème de santé possible pour son enfant. Il grandira simplement au creux de son ventre et pointera son petit nez à la fin du neuvième mois.

- J'aurai simplement une carte de receveur double, pour le nourrir plus.
- Et oui, plus de sang pour ce petit vorace, poursuit Antoine en s'adressant au ventre de Sol.
- Donc rien ne le différenciera d'un nourrisson humain ?
- Si : ses canines. Deux adorables petites pointes, tu verras, déclare Gabriel.

Tu verras... dans neuf mois. Mais serai-je encore là ?

Épuisée par l'émotion, Sol quitte la table, bientôt suivie par Antoine. Ils sont beaux tous les deux. Quelle jolie histoire d'amour !

Rebecca s'est tue toute la soirée, mais n'a jamais quitté son sourire inquiétant. On frappe à la porte de la salle à manger et je me lève pour ouvrir. J'imagine que Sol a oublié quelque chose. Quand je tombe sur Edgar, ma main se glace.

- Héloïse, encore ici, je croyais que vous aviez du travail !
- Euh... Bonjour. Oui j'étais invité par Sol, vous... vous allez bien ?

Sans me répondre, Edgar passe devant moi pour aller saluer Rebecca.

- Chère Rebecca, vous êtes vraiment sublime. Si vous n'aviez pas épousé mon chanceux de fils...

Rebecca glousse. C'est comme s'ils avaient répété cette scène une centaine de fois. Après avoir adressé ses « bonsoirs » cordiaux à Magda et Charles, Edgar se tourne vers Gabriel. Leur ressemblance est frappante et me fait frissonner.

- Un revenant.

Je suis gênée d'être là. Magda me fait signe, ainsi qu'à Charles, qu'il est temps de se lever pour les laisser parler tous les trois. Gabriel tente de nous retenir, mais son père le lui déconseille.

- C'est une affaire de famille, Gabriel.

Je lui adresse un regard plein de tendresse et ferme la porte avec un très mauvais pressentiment. Sur la pointe des pieds, nous regagnons la cuisine en silence.

- Magda, tu peux nous faire du café ?
- Oui, bien sûr. Charles, que va-t-il se passer ?
- Ne t’inquiète pas, nous le saurons très vite.

Charles se dirige vers le compteur électrique et ouvre une petite étagère. Une cinquantaine de boutons clignotent. Il en active deux, en débranche un et la voix de Rebecca résonne dans la cuisine. Charles baisse le son et nous fait signe de nous rapprocher. Rebecca a son ton des mauvais jours.

– J’étais persuadée que ça ne fonctionnerait pas ! Je t’ai surestimé. Ton père, lui, savait que tu tomberais dans le panneau.

Charles commente :

- Quelle garce !
- Ils ne risquent pas de t’entendre ? m’inquiété-je.
- Non, j’ai désactivé le micro de la cuisine.

Magda s’approche, les cafés à la main, et nous nous taisons pour écouter la suite. Rebecca parle sans s’arrêter.

- C’était tellement simple d’alarmer Magda. Tu aurais vu sa tête quand je lui ai parlé de bureau, de directrice... ha ha ha !
- L’appât était lancé et elle allait tout faire pour que tu reviennes ici, poursuit Edgar.
- Nous allons divorcer, Rebecca. Divorcer pour faute. Edgar, es-tu au courant de ce qu’elle m’a fait ?

Gabriel a haussé le ton.

- Oui, fils, je sais. Mais tu n’as plus 12 ans. S’enfuir comme un adolescent alors que tu es à la tête de l’entreprise familiale, c’est inconcevable ! Et oui, un mariage c’est des hauts et des bas...
- Comment oses-tu parler de hauts et de bas ? Elle a disparu pour coucher dans le lit d’un autre et elle est réapparue, deux ans plus tard, en jouant à l’amnésique.
- Gabriel, maintenant tu vas me parler autrement, articule Edgar d’une voix autoritaire.
- Je ne voulais pas te faire de mal Gaby.

Je déteste qu’elle l’appelle comme ça.

- Écoute, Rebecca m’a confié qu’elle était sincèrement désolée. Je la crois. Je crois aussi que tu es trop sensible. Je l’ai toujours dit à ta mère. Elle et Magda t’ont trop choyé et regarde le résultat. Je suis obligé d’intervenir et te tendre un piège pour que tu oses affronter tes problèmes.
- Papa, je vais divorcer.
- Ce n’est pas une option envisageable.
- Pardon ?
- Tu m’as parfaitement entendu. Rebecca est l’épouse que tu as choisie, pour le meilleur, comme pour le pire.

– Tu ne peux pas me forcer à rester avec elle.

– Si et je l’ai fait. Avant-hier Rebecca et moi avons rencontré des avocats. Je lui ai cédé la moitié des parts de

LūX, l’autre moitié t’appartenant. Je t’ai confié cette boîte, pour laquelle j’ai travaillé sans relâche. Je ne vais pas te laisser tout gâcher pour les yeux de biche d’une petite humaine.

– Héloïse n’a rien à voir avec tout ça.

– Oh que si ! Depuis qu’elle est là, tu négliges les contrats, tu pars en escapade, tu ne négocies plus les prix. Tu as perdu la raison ? J’en ai parlé avec mes conseillers. Ils ont trouvé le système suivant : si tu restes avec Rebecca et que LūX continue sa croissance, elle n’interviendra pas dans la société et te laissera gérer les affaires, comme elle l’a toujours fait. Si tu divorces, elle obtiendra tes parts, comme compensation. Elle sera actionnaire majoritaire de l’entreprise, qui n’appartiendra donc plus à la famille.

– Tu oublies qu’un divorce pour faute annule toutes clauses.

Rebecca intervient en jouant la comédie.

– Quelle faute, Gabriel. J’ai disparu, je ne sais pas ce qui m’est arrivé. J’ai le certificat d’un psychiatre attestant de mon amnésie post-traumatique.

– Tu m’as quitté pour un autre, Rebecca.

– Tu as une preuve ?

Gabriel se tait. Edgar en profite pour lui assener le coup final.

– Si Rebecca obtient LūX, elle obtient la maison, les voitures, tous tes biens. Magda et Charles ne seront plus à ton service mais au sien, puisqu’ils sont liés par contrat sur les deux prochaines années. LūX a révolutionné notre vie, souhaites-tu vraiment tout gâcher pour une enfant qui sera morte dans une ridicule poignée d’années ? Je te laisse réfléchir au contrat. Tu as 48 heures, fils. Si tu le refuses, tu devras refaire ta vie ailleurs. Tu ne seras plus dans mon cœur un Lamberson et je consacrerai mon énergie à effacer toute trace de ton existence. Bonne nuit. Qu’elle te porte conseil.

On entend la porte se fermer, puis des bruits de pas.

– Ne fais pas un pas de plus ou je te jure...

– Gaby, on va surmonter cette crise. Mais laisse-moi t’expliquer. Je suis partie parce que j’étais malheureuse. Je croyais que quelque chose était possible ailleurs, mais j’ai vite compris que toi et moi étions faits l’un pour l’autre. Tu traverses aujourd’hui une situation similaire à la mienne. Je te fais gagner du temps, tu en aurais tiré la même conclusion. Tu es mon mari. Mon amour.

– Dégage !

Sans un mot, Rebecca quitte la pièce. Charles est stupéfait de la conversation que nous venons d’entendre. Magda murmure « pauvre garçon ». Nous nous taisons un moment, puis j’entends les sanglots de Gabriel dans le micro. Je me lève pour le rejoindre, mais Magda m’attrape le bras.

– Il faut le laisser seul, Héloïse.

13. Pour vivre heureux...

– Héloïse ? Tu m'écoutes... Non parce que c'est pour toi et ça fait un quart d'heure que je te raconte ce que Dimitri pense et toi, t'as l'air... Héloïse ? ?

Une main sur mon épaule me secoue avec vigueur pour me tirer de mes rêveries. Charles me dévisage, agacé par mon manque flagrant d'intérêt, mais quand je plonge mes yeux dans les siens pour lui faire comprendre que ce n'est pas ce qu'il raconte qui trouble ma concentration, il se tait, réfléchit quelques secondes et me lance.

– C'est toi qui voulais que je te trouve un avocat. Mais j'ai l'impression que c'est autre chose que tu attends de moi. Alors, avant de nous replonger dans le contrat de Macjals, je t'autorise à me poser trois questions. Je te dirai la vérité, nue, mais je n'entrerai pas dans les détails. Nous ne reparlerons plus ensuite de ce qui s'est passé ce soir-là, promets-le moi et nous nous remettons à éplucher les retours de Dimitri sur ton contrat d'édition.

– Promis.

– Alors, vas-y.

Je gratte la table de ferme en merisier, mon meuble préféré de la bibliothèque. Je regarde mes pieds et cherche mes mots. Il faut que je sois rusée et que j'obtienne le maximum d'informations de la part de Charles. J'ai bien essayé de les obtenir de Magda, mais elle fuit le sujet. Je n'ai pas vu Gabriel depuis cette soirée catastrophique où confinée dans la cuisine, j'ai entendu Edgar et Rebecca proposer cet odieux marché à un Gabriel démuné. Je n'ai pas pu aider Gabriel, qui a disparu depuis puisqu'il n'est ni à la maison, ni dans le hangar près du port. A-t-il fui devant ce choix impossible, Edgar doit d'ailleurs être dans tous ses états, il n'a pas l'air d'être un homme habitué aux refus. Mais Gabriel, j'en suis sûre, n'a pas pu se résoudre à se remettre avec Rebecca. Que sa compagnie soit la prunelle de ses yeux ou non, ce n'est pas un homme qui cède au chantage.

J'ai trouvé ma première question pour Charles :

– Où est Gabriel ?

– Aucune idée ! Deuxième question ?

– Quoi ? « *Aucune idée* », c'est tout, il a disparu et tu ne paniques pas plus que ça ?

– Je n'ai pas parlé de disparition, Héloïse, j'ai dit que là, tout de suite, je ne savais pas où il était.

Charles est rusé et je viens d'épuiser ma première cartouche. J'ai l'impression que je fais face à un génie, j'ai frotté la lampe, j'ai le droit à trois vœux, pas un de plus. Il faut que je sois plus offensive.

– Que s'est-il passé après... tu sais après la conversation entre Gabriel, Rebecca et Edgar ?

– Rebecca est partie deux jours en zone blanche pour laisser le temps à Gabriel de réfléchir. Gabriel, lui, s'est installé dans l'aile gauche pour tenter de convaincre son père que ce deal était

impossible.

Je le savais ! Je savais que Gabriel ne pouvait pas renier ce qui se passait entre nous, juste parce que son père lui avait ordonné. Mon Gabriel est un homme droit et loyal. Rebecca a été trop loin en masquant leur rupture par un enlèvement, il n'allait pas effacer l'ardoise...

– Je t'interromps encore dans tes pensées, mais il me semble qu'il te reste une question ma belle...

– Oui. Mais tu as répondu à une partie déjà. Bon, alors, quand est-ce que Gabriel va réapparaître par magie dans ma chambre et quand pourrons-nous enfin nous retrouver ?

– Jamais.

Un seul mot peut faire basculer l'équilibre tranquille d'un esprit. Et alors que j'étais sur le chemin de l'apaisement, Charles me frappe violemment avec ce verdict sans appel, « *jamais* ». Je reste interdite et mon ami qui ne souhaite pas me voir souffrir me prend dans ses bras.

– Oh, ma jolie Hello, je suis désolé. Je ne savais pas comment te le dire, je ne savais pas par où commencer.

– Je ne comprends pas, pourquoi tu dis ça ?

– Je refuse de te laisser croire en l'issue heureuse d'une histoire... impossible.

« *Jamais* », « *impossible* » qui frappent comme des coups sur un tambour, les termes choisis par Charles battent dans mes tempes. Je ne dis plus rien, je fixe Charles et plonge dans ses yeux bleus à la recherche d'indices, d'explications. Gêné, il me demande de me calmer. Il se lève, se fait un thé et m'en sert un. Je ne détourne pas mon regard de sa pupille. Nous ne pouvons pas terminer, je veux tout savoir, je veux qu'il n'omette aucun détail, je veux trouver la faille dans son opinion, je veux lui prouver que Gabriel et moi, c'est tout sauf impossible.

– OK donc, le rapprochement de Gabriel avec son père n'a rien donné. Ils ont longtemps parlé tous les deux, je le sais. Ce qu'ils se sont dit en revanche... Toujours est-il que Rebecca est rentrée, en pleine nuit, il y a une semaine, je l'ai croisée par hasard alors qu'elle réinstallait ses affaires ici.

– Rebecca est ici ?

– Oui. J'ai vu Gabriel hier qui m'a expliqué...

– Qui t'a expliqué... ?

Je sens que Charles cherche ses mots. Je suis énervée, j'ai envie qu'il me balance tout en un seul bloc, je ne veux plus réfléchir, ni même analyser... Je veux savoir. Depuis que je suis ici, j'ai l'impression d'être traitée comme une enfant fragile et je suis fatiguée. Avant le château, avant eux, je menais ma vie, je la gagnais, je la dépensais. Être orpheline a fait de moi celle que je suis : capable d'encaisser les coups. Alors, pourquoi tant de mystères ?

– Charles s'il te plaît. Franc jeu avec moi.

– OK. Gabriel m'a expliqué qu'il redonnait une énième chance à Rebecca. Qu'elle et lui avaient parlé toute la nuit. Il reste fâché de ce qu'elle lui a fait subir, mais elle avait de son côté aussi

beaucoup de reproches à lui faire. Avant qu'elle ne le quitte pour son amant, elle avait passé des années à tenter de ranimer une flamme éteinte. Gabriel se saoulait de travail et la délaissait chaque jour un peu plus. Gabriel a reconnu ses torts et même s'il ne méritait pas une telle punition, il lui a promis d'essayer de lui pardonner. Le temps fera son œuvre, il faudra peut-être dix ans pour que ces deux-là s'aiment à nouveau, mais Edgar a eu gain de cause...

– Dis-moi que c'est faux. Dis-moi que c'est un cauchemar, une blague. Dis-moi que c'est un tour de Gabriel...

Je cherche des yeux une preuve que tout ceci n'est qu'une farce, mais la mine peinée de mon ami en dit long sur mon erreur, il dit la vérité. Gabriel a choisi Rebecca. Ils parlent de réconciliation. Ils parlent de pardon, d'amour, de reconstruction... Se sont-ils embrassés ? J'ai mal au cœur. Et alors que je souhaitais sauver ma dignité, un torrent de larmes inonde mon visage. Je hoquette sans pouvoir m'arrêter et suis pathétique devant la mine déconfite de Charles. Il ne dit rien, il frotte mon dos, caresse mes épaules, se veut rassurant, mais ne trouve rien à dire de plus que : « *Je suis désolé, il fallait que quelqu'un te le dise, j'avais promis à Magda que je le ferais.* »

– Tout le monde est au courant, c'est ça ? Je suis la « pauvre » dinde de l'histoire ?

– Non Hello, seulement Magda et moi. Et tu n'es pas une dinde, on tient vraiment à toi, il n'y avait aucune bonne façon de te dire les choses, aucun bon moment... Il fallait juste le faire.

– Comment a-t-il pu la choisir elle, comment a-t-il pu vous laisser faire le sale boulot, quel lâche, il n'a même pas eu le courage de me dire les choses en face.

– Je...

– Tu n'as rien à dire pour sa défense parce que toi aussi, tu le penses. C'est un connard !

Ma voix monte d'un cran et la tristesse laisse place à la colère. Elle gronde en moi et alors que j'ouvre la bouche pour partir dans une tirade bien sentie sur les désillusions de l'amour, les fausses promesses et la faiblesse des hommes, la porte de la bibliothèque s'ouvre violemment sur nous.

– Héloïse, calme-toi et suis-moi !

Gabriel entre, l'air sévère. Sa froideur me rend agressive.

– C'est le comble, non mais je rêve ! Maintenant, tu vas me traiter comme une hystérique ?

Gabriel me prend par le bras. Je le repousse avec force.

– Lâche-moi, menteur, LÂCHE-MOI !!!

– Héloïse, je t'en prie, calme-toi, il faut que tu comprennes, ne fais pas tant de bruit, elle...

– Gabriel, ne me parle pas d'elle...

– Héloïse, ça suffit ce numéro de gamine, écoute-moi, je suis venu te parler, t'expliquer, alors si tu ne veux pas qu'on parle, eh bien, c'est simple, tu me le dis et tu n'entendras plus jamais le son de ma voix.

Gabriel me regarde et l'espace d'un instant, je sens de l'imploration plus que de la colère dans ses yeux. Il se retourne, fait un pas et alors que Charles, gêné, ramasse nos mugs et s'affaire, je ferme les

yeux et écoute mon cœur. Je n'ai toujours pas décollé, mais quelque chose me dit que je ne me remettraï jamais de cette histoire si je n'en connais pas le fin mot.

- Charles, tu peux nous laisser ?
- Bien sûr, Gab. Je vais veiller à ce que personne ne vous dérange.
- Merci, mon ami.

Charles sort de la bibliothèque et ferme la porte à double tour sur nous.

- Je suis le seul à avoir le double.
- Dis-moi ce que tu as à me dire qu'on en finisse.
- Je me suis remis avec Rebecca...

Couteau dans le cœur. Hors de question de lui donner le moindre signe de faiblesse. Plus à lui. C'est terminé.

- C'est bien. Vous allez très bien ensemble, je trouve.
- Je ne voulais pas te blesser.
- Ne t'inquiète pas, je n'ai jamais cru en nous.
- Je... Je suis désolé. J'ai promis à Rebecca que je te dirais tout.
- C'est tout ?
- Oui. Mais il faut qu'on parle de mon mécénat.

– Je ne veux plus un sou, je te rendrai les bijoux, les cadeaux.
– Ce n'est pas nécessaire, je reste très investi dans ton livre. Je ne veux rien récupérer, mais continuer à te suivre.

Gabriel me fait signe de me taire, sans rien dire, il prend un tabouret tout en gardant son doigt maintenu sur sa bouche. Il monte sur la chaise et me fait signe d'approcher. Il m'indique un boîtier blanc avec une petite enceinte niché dans le coin du mur. Il se remet à parler fort.

- Je souhaite que tu restes ici. Tu n'as pas de raison de partir, laisse-toi le temps d'attendre la publication et la suite des événements. Tu es avant tout une amie. J'en ai parlé avec Rebecca et elle n'y voit pas d'inconvénients.
- Non mais Gabriel.

Il continue de me montrer le haut-parleur et je comprends que nous sommes écoutés. Je prends une feuille de mes notes, laissée, pendant notre réunion, sur la table et griffonne un mot à Gabriel.

Que se passe-t-il ? ? ?

Gabriel me sourit, de son sourire qui fait fondre mon armure. Je ne comprends rien à la scène qui se joue et l'espace d'une seconde, je souhaite oublier ce qu'il s'est dit.

Gabriel avance et parle à voix haute.

– J’ai investi dans ton livre et j’y crois. Rebecca aussi. Nous sommes tous les trois intelligents et je suis sûr que tout se passera bien à présent.

– Oui, peut-être.

Tout en parlant, il récupère mon mot et me répond par écrit.

Ce soir à 23 h au bateau.

Je hoche la tête.

– Je vais me reposer Gabriel, je suis épuisée.

– On se voit bientôt. Tout ça va se tasser. Rebecca est au courant de tout, elle sait que nous deux, c’était pour... pour l’oublier.

Je lis la douleur sur le visage de Gabriel. Je comprends que la conversation que nous aurons ce soir m’éclairera. La jouer fine, retenir mes émotions et à mon tour, jouer la comédie... je peux le faire.

– Pas de souci. Être avec toi, c’était aussi pour moi le goût du risque, mais ce qui m’importe, c’est le livre. Je vais désormais me focaliser sur ça. Et puis, plus tard, je rencontrerai moi aussi la personne à qui je saurai tout pardonner.

Une petite pique dans le cœur de Gabriel car après tout, même si la situation de « nous » ne semble pas si perdue que ça, j’ai entendu des choses aujourd’hui qui vont me hanter. C’est de bonne guerre.

Gabriel me sourit et quitte la pièce. Quelques secondes après son départ, un bruit infime, comme celui d’un interrupteur, se fait entendre du côté du boîtier. Je ne suis plus écoutée, mais elle a entendu ce qu’elle voulait.

Sur mon lit, je fixe mon téléphone. 22 h 15 , il est temps que je lève les voiles et rejoigne Gabriel au hangar. J’ai balisé le terrain en expliquant à Magda que j’allais dormir chez Mélanie, que j’avais besoin de sortir pour digérer la nouvelle des retrouvailles du couple royal. Magda s’est excusée du choix de Gabriel qu’elle ne comprend pas et je lui ai dit qu’une « mortelle » dans leur monde n’était pas une décision raisonnable.

Je ne fais aucun effort de tenue, je ne me détache même pas les cheveux ; ce soir, quoi qu’il me dise, Gabriel ne m’aura pas.

Je gare la Smart à une quinzaine de minutes à pied du bateau. Je marche dans la nuit et le froid de janvier me mord les joues. Heureusement, avant de filer, ma petite Magda m’a mis un bonnet et une grosse écharpe pour me protéger. Je choisis d’entrer par la porte arrière, beaucoup plus discrète que l’énorme rideau de fer sur le port.

Gabriel se tient sur la proue du yacht, il porte un col roulé violet qui lui donne un très beau teint et fait ressortir ses grands yeux verts, quand il me voit, il me sourit et respire un grand coup. J'ai l'impression que mon arrivée le soulage, vu la conversation que j'ai eue le matin même avec lui, je comprends qu'il ait eu des doutes sur ma venue. Mais c'était sans compter sur ma curiosité et mon besoin de vérité.

Je lui offre un sourire poli, je dois tenir bon.

- Tu es bien mignonne avec ce petit bonnet rouge.
- Merci. Tu peux m'offrir un café, j'ai très froid.
- Oui, bien sûr, j'en ai fait.

J'entre dans le salon crème et m'assois sur le gros fauteuil en cuir.

- Tu n'enlèves pas ton manteau ?
- Je le garde un peu pour me tenir chaud.

Je me tais. J'attends, je me fous de toutes ses politesses, j'ai besoin de réponses. Gabriel m'apporte une tasse, s'assoit en face de moi et se lance.

- Héloïse, je n'ose même pas imaginer l'ascenseur émotionnel que tu as dû prendre ces derniers jours. Ça n'a pas été facile et je te supplie de...
- Pourquoi tu t'es remis avec elle, Gabriel ? Viens-en aux faits, je t'en pris.

Il est surpris que je lui coupe la parole. C'est une habitude qu'il ne doit pas avoir.

- Je ne me suis pas remis avec elle. Enfin, si, mais je lui fais croire, je gagne du temps.
- Ton père a été clair, je crois, tu te remets avec elle ou tu perds ta boîte.
- Oui, ça, je ne peux rien y changer, j'ai bien cherché à l'en dissuader, mais Edgar est hermétique à toute autre solution, c'est comme si Rebecca lui avait pollué l'esprit. Bref, quand j'ai vu que je ne tirerais rien de lui, je me suis dit qu'il fallait que tout le monde croie en cette seconde chance « Gabriel-Rebecca ». Personne ne doit savoir, sauf toi, que tout ceci n'est qu'une mascarade.

– Je ne comprends pas, ton histoire ne va pas tenir un mois, la principale intéressée va bien réaliser que tu lui mens ?

– Je pense que je l'ai jouée fine au contraire. Je lui ai dit que j'avais envie de me remettre avec elle, mais qu'après son adultère et sa fausse disparition, il me fallait du temps. Nous n'aurons aucune intimité d'ici à ce que je lui pardonne. Comme tu le sais, ce jour n'arrivera pas.

– Mais pourquoi tout ça alors ? Et moi ?

– Héloïse, tu es la femme avec qui je veux être, même si c'est pour un temps restreint. Je t'aime et je me moque de ta condition humaine. En revanche, il faut que je trouve un moyen de débarrasser LūX de Rebecca. Pour ça, il faut que je fasse annuler notre mariage. Pour ça, il faut que je prouve sa faute, pour ça, il faut que j'enquête... discrètement.

– Tu veux dire que tu peux faire annuler l'ultimatum de ton père ?

– Oui, si je prouve que ce mariage n'en est pas un. Je dois rendre caduc l'acte notarié qu'ils ont

contracté. Ça fait beaucoup de «probabilités» et je ne veux pas t'infliger cette vie. Mais si tu choisis de rester à mes côtés, nous devons être extrêmement vigilants et n'en parler à PERSONNE.

Je suis incapable de formuler ma réponse à Gabriel qui attend avec anxiété. Ce matin, je ne savais pas où il était, mais je savais qu'il n'avait pas choisi Rebecca. Puis j'ai appris qu'il avait choisi Rebecca, puis il m'a rejetée pour que son épouse légitime puisse l'entendre et enfin, j'apprends que tout cela n'est qu'un stratagème et qu'en fait, il m'aime. Je devrais exploser de joie et l'embrasser, mais je me sens épuisée. Épuisée par mon amour pour lui, épuisée par nos ennemis, épuisée par le couple impossible que nous formons.

- Tu peux réfléchir. Le bateau, dont personne ne connaît l'existence, sera notre refuge, notre QG.
- Et si Rebecca apprend tout ?
- Si elle apprend tout et que je n'ai pas suffisamment d'éléments à charge pour l'éloigner de ma vie... alors, je perds tout.
- C'est risqué, Gabriel.
- Moins que de te perdre.

Gabriel éteint la lumière et nous restons dans la pénombre en silence. Il s'assoit sur le canapé à mes côtés, je pose ma tête sur ses genoux. Je viens de recevoir trop d'informations, mais si ma mère était là, elle me dirait que la seule qui compte, c'est l'amour. Gabriel caresse mes cheveux, je le sens heureux de s'être livré et je m'endors apaisée.

Le lendemain, je me réveille engourdie par ma position inconfortable. Gabriel dort assis comme s'il n'avait pas osé bouger de la nuit. Cette prévenance est celle d'un homme bon, en qui je peux avoir confiance, alors je décide que quels que soient les risques, le temps que je peux avoir avec lui est du temps béni.

À tâtons, je cherche un bloc-notes et lui écris un mot. Quand il se réveillera, je ne serai plus là, mais il trouvera ma décision à la place :

Pour vivre heureux, vivons cachés. Je t'aime.

Alors que je suis au volant de ma Smart, mon téléphone sonne, je réponds tant bien que mal.

- Héloïse, c'est Lucas. J'ai relu les conditions imposées par Maître Dimitri Gole... Golemin ?
- Gobelin, monsieur Macjals, Dimitri Gobelin. Vous allez bien ?
- Oui très bien, mon petit, il est sévère votre avocat, dites-moi !
- C'est l'ami d'un ami, je ne l'ai pas encore rencontré.
- Ça tombe bien, je l'ai appelé et nous avons rendez-vous dans une demi-heure à mon bureau pour tout signer. Vous serez là bien sûr ?

Je me penche vers le rétroviseur. Devant ma mine affreuse, je panique.

– Écoutez, je suis en voiture, je dois passer au château des Lamberson, mais je pourrai être là dans... 45 minutes.

– Ah ! Bon, je vais décaler d'un quart d'heure, pour vos beaux yeux.

Arrivée au château, je croise Magda et tout en avalant une biscotte express, je l'avertis que je n'ai que 30 minutes pour ressembler à quelque chose.

– Ça tombe bien, Sol est là. Va enfiler une tenue convenable et je l'avertis que vous avez besoin d'un make-up/coiffure en urgence.

J'embrasse Magda et cours dans ma chambre, alors que je manque de tomber dans le couloir, la gouvernante pouffe en me traitant de chiot fou.

Quand je sors de la douche, je me retrouve devant le dilemme cornélien du « que vais-je mettre ? ». Heureusement, le sac Destin est là, je plonge ma main et ressorts une robe cache-cœur en soie couleur émeraude. Je me sens plus mûre, plus femme... elle est donc parfaite pour l'occasion, décidément cette enseigne est magique.

Sol débarque avec un vanity-case et s'affaire autour de moi :

– Ça va, tu gères bien la nouvelle ?

– Oh, bah, attends, je suis tellement heureuse, ce livre va enfin naître...

– Je parlais de Gabriel et Rebecca...

– Oh.

Il va falloir que je joue la fille blessée pendant quelques jours, si je ne veux pas éveiller les soupçons. Sol, devant mon silence, poursuit.

– Ça doit pas être facile, ma poule. Mais si tu veux mon avis, tu mérites mieux qu'un homme qui se sert de toi comme d'un Kleenex.

– Oui, oui. C'est sûr. Tu as... raison.

Je voudrais tellement lui dire que Gabriel m'aime, mais je dois garder le secret.

– Bon, écoute, tu es superbe comme ça, les cheveux détachés. Cette robe est si belle !

– Destin.

– Ah, je vois que tu commences vraiment à épouser les codes de la communauté.

– À défaut d'en épouser les hommes, oui !

– Tu trouveras le bon.

– Croise les doigts ! Mais aujourd'hui, ce qui compte, c'est mon livre. Mon bébé. En parlant de ça, tu accouches quand ?

– Septembre, un ou une petite Vierge.

– Tu es heureuse ?

– Je suis la fille la plus heureuse du monde. La roue tourne mon Hello et demain, ce sera ton tour.

Je prends dans mes bras cette petite boule d’amour blonde. Et quand je vois l’heure, je file à mon rendez-vous. Sur le chemin, j’en profite pour envoyer un texto à Mélanie, ce sera la pleine lune ce soir, elle pourra dîner au château, il y aura Solveig, Charles, Magda... et le couple princier.

Arrivée dans le bureau de Lucas, je fais la connaissance de Dimitri, l’ami de Charles qui a géré mon dossier. Dimitri a les tempes grisonnantes, une peau foncée et les yeux bleus. Il est grand, un peu fort, je trouve qu’il ressemble beaucoup à mon père, ce qui est un très bon point d’entrée.

Dimitri a corrigé tout mon contrat et alors que ce dernier faisait initialement 15 pages, il y en a aujourd’hui 60 .

– Mademoiselle Héloïse, entrez et venez vous asseoir.

– Bonjour mademoiselle, je suis Dimitri Gobelin, ravi de faire votre connaissance.

– Le plaisir est pour moi, Dimitri, Charles m’a dit que vous aviez beaucoup travaillé sur mon contrat.

– Ça pour travailler, il m’a tout fait refaire, lance Macjals, moqueur.

Nous bavardons tous les trois une bonne demi-heure, nous parlons de l’ouvrage, de la livraison finale, des corrections, de la mise en pages et du choix de la couverture. Je vais avoir de longues semaines de travail devant moi et j’en suis ravie, le livre excusera aussi mes absences nocturnes et mes disparitions.

Dimitri et moi quittons Macjals et alors qu’il me raccompagne à ma voiture, l’avocat me retient quelques secondes.

– Héloïse, je suis extrêmement fier de travailler pour vous.

– Vous rigolez, un si bon avocat, mais c’est moi qui vous remercie !

– J’ai lu votre ouvrage, il est... il va changer les choses. Merci.

– Oh, je suis très touchée.

– Charles m’a un peu parlé de vous, de votre parcours, vos parents ne sont plus là, alors c’est un honneur pour moi de veiller sur vous. Vous aurez bientôt besoin de quelqu’un qui protégera vos intérêts.

Dimitri me baise la main et s’en va. Je me sens très touchée par ses mots. J’ai écrit ce livre pour des milliers de raisons, mon histoire personnelle s’est mêlée à l’histoire des Hommes, à celle des vampires. Je souffre aujourd’hui de la méconnaissance des uns et des autres et je crois que je nourris le secret espoir de voir la zone H et le quartier rouge réunis. Et puis, quelque chose de sourd gronde en zone H. Les tags, les affiches... Quand j’ai quitté mon quartier, je ne prêtais pas attention à cette haine latente, mais quand je vois comment dans le quartier rouge on me dévisage parfois avec anxiété, je crains que la paix ne soit fragile.

J'ai peur de la montée de l'extrémisme, j'ai peur pour Gabriel, mais aussi pour tous ceux que j'ai rencontrés ici. Si je pouvais, à ma petite échelle, changer un peu les choses, ce serait bien là la seule et unique ambition de ce livre.

Mélanie est hystérique de venir au château ce soir et j'ai déjà reçu une dizaine de textos sur le trajet quand j'arrive en bas de son immeuble. Elle me cherche des yeux et son sourire se transforme en moue quand elle voit la voiture :

- Alors toi, t'as la possibilité de conduire une Porsche et tu viens me chercher dans une biplace ???
- Sois pas snob. Elle est trois fois plus facile à conduire celle-là.
- Bah oui, forcément, un yaourt, c'est pas dangereux. Pfff, t'es vraiment pas une aventurière Héloïse !

Ah, si elle savait à quel point elle se trompe et je crois que mes trois derniers mois prouvent le contraire.

- Je suis contente de te présenter tout le monde.
- Oui, moi aussi, ne t'inquiète pas, je ne vais pas te faire honte, j'ai bien révisé : Magda, Solveig, Antoine, Gabriel, Charles et le dragon.
- Ha, ha, ha. Le dragon s'appelle Rebecca, mais je doute que tu aies envie de la défier, elle est très impressionnante.
- Je ferai comme si elle n'existe pas et puis je suis venue pour rencontrer le mystérieux Gabriel.
- Tu veux dire Charles ?
- Mais non, enfin oui, mais j'ai surtout hâte de voir l'homme qui a transformé ma copine intello en bombe sexuelle.
- Oui, alors, officiellement, tu vas rencontrer mon mécène. Au contraire, vu qu'il ne se passe plus rien entre nous, ce serait sympa de ne pas le regarder comme « l'ex d'Héloïse ».
- Je suis dégoûtée qu'il ait choisi le dragon...
- Qu'est-ce que je devrais dire...

Nous roulons jusqu'au château et Mel me pose des milliers de questions. Comment font-ils pour rouler en plein jour, pourquoi ils mangent, à quoi ressemble le quartier rouge ? Je souris devant sa curiosité, elle me rappelle la mienne. J'ai l'impression d'avoir pris 5 ans et c'est désormais moi celle qui sait.

Magda nous attend sur le pas de la porte, il ne faut pas 30 secondes à Mélanie pour la séduire, elle est magnétique, souriante. Solveig qui n'est que joie et amour depuis qu'elle est enceinte lui réserve le même accueil, elles trouvent très vite un sujet de conversation qui les unit : mon relooking qui semble réussi à les écouter.

- Bravo à toi Solveig ! C'était un diamant brut, Héloïse, j'en étais sûre. T'aurais vu son look à la

fac, l'HORREUR, lance Mélanie à une Sol très fière.

Rebecca et Gabriel arrivent. Contre toute attente, Rebecca est d'une merveilleuse humeur. Prévenante et accueillante, elle fait parler Mélanie d'elle et l'amadoue en quelques phrases. Gabriel me lance un regard neutre et sympathique. Je sais qu'aucun signe de notre liaison ne doit filtrer, mais quand Rebecca pose sa main sur sa cuisse, j'ai beaucoup de mal à ne pas montrer ma jalousie.

Mélanie s'éclipse pour aller à la salle de bains. Sol, Rebecca, Gabriel et moi parlons du livre comme si de rien n'était. Je suis consciente de la mascarade et pourtant, je prends du plaisir à vivre une soirée normale, sans heurts.

Soudain, Rebecca, pour relancer la conversation, m'interpelle :

– Alors, as-tu pensé à embaucher un agent, Héloïse ?

– Euh... pour le livre ?

– Eh bien oui, pour la promo, Macjals va te demander de faire beaucoup de sorties, mais ce n'est pas vraiment ton truc.

– Je sais pas, tu crois ?

– Oh oui ! Si Gabriel, puis Lucas ont flairé le best-seller, tu devrais leur faire confiance.

– Je sais pas si j'ai envie d'être connue.

– Mon conseil : les premières semaines de sortie, reste silencieuse. Une médiatisation soudaine se traite comme une guerre. Il faut un plan de bataille.

Gabriel intervient.

– Crois-la, Héloïse, Rebecca est un as des RP.

Je réfléchis à voix haute.

– Oui, garder le silence, ça me va comme stratégie.

Nous entendons des rires francs nous parvenir du couloir. Mélanie entre dans le salon, suivie de près par Charles. Ils ont dû faire connaissance seuls et se sont apparemment bien débrouillés à en croire leur air ravi. Mélanie me fait un clin d'œil et pour la première fois depuis que je le connais, Charles a perdu toute confiance en lui. Il s'assoit sur l'accoudoir, se relève, propose à Magda de l'aide, balbutie et finit par renverser le vase de lys posé sur la table basse.

Devant nos rires étouffés de collégiens, Charles rougit et comme pour reprendre le dessus, prend un lys et le tend à Mel :

– Bon, il doit être plein de bouts de verre, mais voilà, comme ça, tu te souviendras de comment je me suis vautré le soir où j'ai fait ta connaissance.

Charles a une lueur particulière dans les yeux. Mélanie, d'habitude effrontée, prend la fleur et se tait. Magda, Rebecca, Gabriel, Sol et moi regardons la scène, conscients que nous assistons à la

naissance d'une jolie histoire.

14. Le vent tourne

Je dois être idiote, ou particulièrement pas rancunière puisque depuis que Mélanie est venue au château, je suis heureuse, la soirée était parfaite et pourtant... Il y avait tous les gens que j'aime sur terre mais aussi Gabriel et Rebecca, le couple Phoenix. Ils riaient aux blagues des autres, mais aussi entre eux. Ça ne m'a pas assombri la soirée, il faut croire que je m'habitue à la situation...

Gabriel n'offrait pas de gestes tendres à sa femme, mais elle compensait ce manque d'attention en se jetant sur lui. Une bise sur la joue, une caresse dans les cheveux. Je sais que ce tableau est factice, ce qui m'aide à le supporter.

Ce qui comptait ce soir-là, c'était mes amis. Solveig est semblable à toutes les futures mamans, elle touche son ventre plat comme s'il était rond et parle avec sagesse. Il y a deux mois, je rencontrais une bimbo qui collectionnait les hommes comme on collectionne les sacs, aujourd'hui je fais face à une femme comblée. Elle fera une super maman.

J'ai appris que Magda avait eu un enfant dans le temps, Melchior, ils étaient amis avec Gabriel. Puis il est « *parti* » comme elle me l'a expliqué. J'ai compris à la douleur qui voilait les yeux émeraude de la petite femme que « *parti* » n'était qu'une métaphore. On croit les vampires immortels parce que seul un coup dans le cœur peut les bannir de la terre, mais un coup dans le cœur est si vite arrivé. Gabriel m'a raconté, plus tard, que Melchior s'était défenestré à l'âge de 17 ans sur une des grilles du parc Lémont. J'étais terriblement peinée pour Magda, c'était il y a peut-être un siècle mais une mère reste une mère. Heureusement, pour réchauffer l'atmosphère, il y avait la parade amoureuse de Mélanie et Charles.

Dire à quel point j'avais raison sur ces deux-là est un euphémisme. Charles et Mélanie sont faits du même bois, à défaut du même sang. Fiers, intelligents, séduisants et surtout très drôles. Leur ping-pong m'a donné des crampes tellement je riais à les voir essayer de prendre le dessus sur l'autre.

Parfois, ils étaient seuls à rire et en ralentissant, ils se regardaient, charmés. Alors, soudain, plus personne n'existait.

Assister à la naissance d'un amour met du baume au cœur. Qu'importent les simagrées de Rebecca pour nous montrer qu'elle était à nouveau avec Gabriel, son cœur est à moi, le mien est à lui. Mélanie va vivre des heures compliquées elle aussi, je suis ravie de lui avoir présenté Charles, mais, ce genre de relations est prohibé, alors n'est-ce pas un cadeau empoisonné que je lui ai fait là ?

Dix jours se sont écoulés et Gabriel et moi avons réussi à nous dégager des pauses rien qu'à nous sur le bateau. Les premières fois, nous nous sommes littéralement jetés dessus. Lui et moi seuls dans une pièce et les rythmes cardiaques s'accélérent. La frénésie de nos baisers brûle nos vêtements et une fois nus, rien ne nous arrête. Certains soirs, en m'endormant, je réalise à quel point cet homme me possède corps et âme.

– Héloïse, tu as du courrier !

Magda frappe à la porte avec un thermos de café et une enveloppe épaisse sur un plateau d'argent. Le tampon « Macjals » efface mon sourire, je pensais à Gabriel, alors je souhaitais qu'il soit l'auteur de la lettre.

– Tu m'as l'air bien songeuse belle enfant.

– Hum, oui, je stresse, dans un mois, c'est la sortie d'*Au cœur de tous*.

– C'est le titre définitif ?

– Oui, enfin, on a pas mal débattu avec Macjals. Il aimait bien ma première idée « *Au cœur* » tout court, mais je pense que c'est le « *de tous* » qui est le plus parlant.

– C'est beau en tout cas. Bon, je refuse que tu te morfondes jusqu'à la sortie. Tu sais ce qu'on va organiser ? Une journée cinéma par semaine. On a fait les films d'amour, je propose qu'on passe aux films d'horreur, aux drames et ensuite aux comédies. Ça fait déjà trois journées avec Charles, Sol et moi à rire et à ne pas penser « Macjals », ni au reste d'ailleurs.

– Magda, je vais finir par croire que c'est ma mère qui t'a envoyée sur mon chemin pour veiller sur moi.

– C'est mon Melchior qui t'a envoyée pour que je prenne soin de toi.

Je serre fort dans mes bras Magda, qui, dépassée par cet élan d'affection, sort de la chambre en râlant qu'elle a « *encore plein de choses à faire* ».

J'ouvre l'enveloppe qui en contient une deuxième. Une note est glissée :

Héloïse, nous avons reçu cette lettre qui vous était adressée au bureau.

Bien à vous,

L.M.

Mon cœur s'accélère quand je reconnais l'écriture familière de Gabriel : *À l'unique attention de mademoiselle Héloïse.*

Le cachet en cire atteste que mon courrier n'a pas été ouvert et je me pose sur le lit pour lire mon amant.

Héloïse,

Je cherche des moyens toujours plus discrets pour brouiller les pistes et communiquer avec toi sans que ça vienne aux oreilles de qui que ce soit. Merci encore pour la nuit de jeudi, c'était... fulgurant. Ta peau me manque à chaque fois que je la quitte.

Je n'ai malheureusement aucune bonne nouvelle à t'apporter. L'enquête n'avance absolument pas, j'ai essayé d'engager la conversation avec Solveig, pour avoir des détails et plus

d'informations mais elle pense que je ne devrais plus ressasser et me concentrer sur le futur... Depuis quand est-elle devenue Gandhi ?

Si seulement j'avais le nom de l'amant, ou des témoins. Une mauvaise nouvelle n'arrivant jamais seule, j'ai appris que mon amie devait récupérer son bateau. Elle a appris pour moi et Rebecca et s'est dit que je n'avais plus besoin du yacht. Elle va venir le récupérer la semaine prochaine. Rebecca nous a collé des dîners toute la semaine, donc il ne reste qu'un soir pour nous et c'est ce soir. J'y serai à partir de 20 h.

Je n'aime pas particulièrement notre vie clandestine, mais j'aimais ce lieu caché hors de tout, du temps et des autres. Savoir qu'il n'existera bientôt plus, c'est comme un mauvais présage, ce courrier me chagrine.

Je m'allonge sur le lit et tente de voir le verre à moitié plein, il faut que je sois positive ! Ce soir, je passe la nuit avec Gabriel.

Je descends voir Magda et le temps d'arriver devant la cuisine, j'invente une excuse pour ce soir. En poussant la porte, je réalise que je ne porte qu'un tee-shirt de fac et un boxer quand je vois Rebecca qui manque de s'étouffer et Gabriel ne pouvant s'empêcher d'esquisser un sourire.

– Oh pardon, bonjour, je venais voir Magda, je ne savais pas que vous étiez là.

Rebecca me scrute, je sens qu'elle est mauvaise, je fais mon plus beau sourire pour lui inspirer de la pitié.

– Tu n'as pas froid comme ça ?

– Si un peu, en fait je suis pressée, Magda, je venais juste te prévenir que ce soir, j'ai...

J'ai complètement oublié l'alibi en béton que j'avais inventé pour ce soir.

– J'ai un rendez-vous.

– OK mon petit. Pour le travail ?

Gabriel et Rebecca continuent de me fixer, j'ai l'impression d'être face à un jury.

– Euh, non, personnel. Un garçon. Mon ex. Mathis.

Mais qu'est-ce que je raconte.

– Oh, oh, oh. On a bien fait de venir prendre le petit-déjeuner ici Gaby, on en apprend plus sur les cachotteries d'Héloïse.

Rebecca se lève, me sert une tasse de café et « brûle de tout savoir sur ce Mathis ». Génial, non seulement je vais devoir parler de ma vie sentimentale avec cette femme que je hais, mais en plus en culotte et devant mon amant.

- Oh, j’adorerais te raconter mais je dois filer m’acheter... des fringues pour ce rendez-vous.
- Tu n’es pas gentille. Je veux savoir !
- Déjeunons ensemble un jour !

Cette phrase se construit et sort de ma bouche sans que je réalise. Mue par le besoin d’éloigner Rebecca de mon vrai secret, me voilà sa nouvelle meilleure copine qui l’invite à déjeuner. Surprise, Rebecca ne sait pas trop comment réagir. Magda coupe le silence.

– Héloïse, tu vas prendre froid ! Bon, je ne compte pas sur toi à dîner ce soir, ni sur Rebecca qui est chez Sol, ni sur Charles qui est en mission et toi, Gabriel ?

– Ah moi, ma charmante femme m’a composé un emploi du temps de ministre, ce soir, pour une fois, je prends l’Aston Martin et je sillonne la ville comme un vieux célibataire, un cigare aux lèvres comme James Bond.

Je pouffe devant l’image et Rebecca interrompt le fantasme de Gabriel.

– Oui, enfin, sois prudent et reste joignable, je n’aime pas trop quand tu fais le Fanzzy sur la route.

Elle se lève, l’embrasse sur la bouche et quitte la pièce. Je la suis et alors que je regagne ma salle de bains, Gabriel m’attrape et entre avec moi. Il chuchote.

– J’ai 30 secondes pour te dire que ton apparition a été la chose la plus excitante que j’ai vue dans cette cuisine. J’ai 30 secondes pour toucher ces fesses toutes rondes qui m’ont nargué alors que je tentais de garder mon calme.

Il se colle contre moi. Je le sens excité. J’aimerais qu’il me fasse l’amour tout de suite mais il m’embrasse et file comme l’éclair. Seule dans la douche, je souris.

De : Mel

À : Héloïse

Hello bichette,

Il faut que je trouve un moyen d’avoir un passe comme toi. Pour le quartier rouge. Nos échanges avec Charles sont si torrides que même mon écran de portable me regarde comme si j’étais une traînée.

Je rigole devant mon écran et enclenche le chat avec Mel.

- Pour le passe, il faut que tu sois journaliste ou diplomate.
- Mais je veux bien être le pape pour passer une nuit avec Charles.
- À ce point ?

– Non, mais tu n’as pas idée à quel point lui et moi, c’est... fou ! Oh mon Hello, je suis désolée. Je suis

égoïste, ta situation n’est pas facile. C’est pas trop dur sans Gabriel ?

– Si un peu... Mais il a fait son choix.

– Bon, je vais te trouver un mec génial pour te remercier.

– Bah... Pas la peine, ce soir, je vois Mathis.

Bah oui, si je veux éviter de me trahir, il faut que je donne les mêmes explications à tout le monde. Personne ne connaît Mathis, il sera mon nouvel alibi. Je ne peux plus me servir de Mel puisque si je fais croire que je suis chez elle et que Charles apprend que c’est faux, il saura pour Gabriel et moi.

– C’est qui Mathis ?

– Mon ex. Mon premier mec. Il m’a envoyé un mail, bon, rien de fou. C’est juste histoire de sortir.

– OK mais reste joignable, on ne sait jamais.

Gabriel a Rebecca, moi j’ai Mélanie.

J’arrive une demi-heure plus tôt sur le bateau. J’ai fait une razzia chez Agent Provocateur. Je n’étais jamais rentrée dans une boutique consacrée à la lingerie sexy. Une fois sur deux, je prends un soutien-gorge un peu trop grand. Et puis « *nipples, jarretelles, jarretières, serre-taille...* » Je ne connaissais pas le langage des sous-vêtements.

J’ai passé une heure et demie en cabine pour acheter quelques grammes de tissu.

La vendeuse m’a prise en mains pour mettre mes « *atouts en avant* ». Un push-up violet, en satin et dentelle noire et une culotte tanga pour souligner mes fesses qu’il faut que j’arrête de cacher paraît-il.

Je me pare de mes armes de séduction massive que je recouvre du négligé de soie assorti. J’attends Gabriel une flûte de champagne à la main. À 20 heures pile, il arrive les bras lui aussi chargés.

– Je vois que je suis attendu...

– Oui, tu l’es...

– J’espère que tu ne les as pas achetés pour l’occasion puisque je n’ai pas l’intention de les traiter avec délicatesse.

Le jeu de séduction a commencé.

– Tiens, j’ai un cadeau pour toi !

– Gabriel, j’avais dit que je ne voulais plus de cadeau. On va se douter de quelque chose.

– Oh, ne t’inquiète pas, il n’y a que moi pour trouver ce cadeau sexy.

Gabriel sort une boîte que j’ouvre avec empressement.

– Une caméra ?

– Ce soir, c’est notre dernier soir et j’ai envie de l’immortaliser.

– Je ne suis pas sûre d’avoir envie de me voir...

– Ça tombe bien, cette vidéo n’est pas pour toi, mais pour moi.

Je retrouve le ton de Gabriel, celui des débuts. Grave, autoritaire, froid. Un ton que je n’accepterais pas dans la vie de tous les jours, mais qui m’excite quand il s’agit de corps à corps.

Gabriel se met à l’aise et me rejoint sur le canapé.

– Qui est-ce, Mathis ?

– Mon ex.

– Vraiment. Ce n’était pas le fruit de ton imagination ?

– Tu sais, au risque de te choquer, il y a eu d’autres hommes avant toi. Très peu. Mais Mathis est de ceux qui comptent. Je ne l’ai jamais revu depuis notre rupture. Mais il existe.

– Je déteste l’idée que d’autres hommes puissent te toucher. Tu es à moi.

– Ta jalousie est sexy. Bon, alors, plus de bateau, c’est fini les rencontres tardives sur le navire en cale sèche ?

– Oui, je trouverai un autre moyen. Mais pas avant un petit bout de temps, Rebecca ne me lâche pas.

– Je n’ai pas trop envie qu’on parle de ça. Montre-moi cette caméra.

C’est mon troisième verre de champagne et l’alcool me tourne la tête. J’enlève mon déshabillé, non pas pour séduire Gabriel mais parce que j’ai chaud. Ce dernier ôte le reste de ses vêtements et baisse la lumière. Il me lève du canapé et m’embrasse avec passion. Alors que nos langues s’emmêlent et juste avant de fermer les yeux, j’aperçois dans la pénombre de nos retrouvailles le voyant rouge de la caméra allumé.

Gabriel s’assied sur le large fauteuil club de cuir brun. Il écarte les jambes pour que je puisse aussi m’asseoir. Nous faisons tous les deux face à la machine qui enregistre nos mouvements. Dos à lui, je sens sa bouche sur ma nuque, je fixe l’œil qui nous observe. Ce film est pour lui, je veux qu’il découvre, au premier visionnage, que ce soir-là, je pensais déjà au moment où il le regarderait. Je plonge mes yeux dans l’objectif, comme s’il s’agissait de Gabriel. Pendant ce temps, il m’écarte les jambes. Ses mains glissent le long de mes cuisses, doucement. Son érection croît à mesure qu’il s’approche de ma culotte. Contre mes fesses, son sexe fièrement dressé, m’allume. Je gémiss et ondule mon bassin pour l’exciter.

– Tu as décidé de me rendre fou.

- J’ai décidé que ce soir, toi et moi allions devenir fous.
- Vouvoie-moi Héloïse. Comme au tout début, quand je n’avais pas encore été là.

Il pose sa main sur mon sexe et le malaxe. Je commence à sentir l’humidité gagner mon intimité.

- Vous ne pouvez pas déjà aller là. Sinon, je vais jouir trop vite.

Gabriel s’agace et bâillonne ma bouche de sa main droite. La gauche continue son ballet circulaire.

- Je fais ce que je veux.

Son sexe n’en finit plus de grandir contre mon dos. Et il me plaque contre lui.

- Te voir les jambes écartées sous mon emprise, c’est la première image que je veux garder de toi. Je sais qu’à ce moment-là, devant ton sexe encore sage et protégé par la dentelle, je commencerai à me caresser, tout doucement.

J’écarte un peu plus les jambes, enivrée par le récit de Gabriel. Je ferme les yeux et l’imagine devant ce spectacle. Je cambre le dos, gonfle la poitrine, rentre le ventre. Je veux être parfaite pour lui. Quand j’ai l’occasion d’apercevoir la caméra ; je lui offre mon regard le plus torride. Je commence à avoir chaud et la sueur du torse de Gabriel mouille mon dos.

Il retire sa main, me soulève avec délicatesse et s’approche de l’appareil. Il me demande de le rejoindre, pendant qu’il zoome.

- Enlève ton soutien-gorge.
- Voilà.
- Ne bouge plus. Mets-toi de profil. Je veux avoir ton téton au centre. Je vais le faire bander.

Agenouillée sur la moquette, j’attends Gabriel. Il arrive nu, le sexe dressé et je n’ai qu’une envie, le mettre dans ma bouche. Mais je sais que Gabriel n’aime pas qu’on change son scénario. C’est lui qui décide.

Face à moi, il sort sa large langue et lèche mes tétons. Il prend mes seins comme s’ils étaient des pommes et passe de l’un à l’autre. Il les observe, les mord, sourit quand ils se dressent, les goûte et je vois son sexe gonfler et s’agiter dans le vide.

J’ose glisser mes mains vers lui.

- Je crois que tu as besoin de ça.

Gabriel se lève et alors que je suis encore à genoux, il me présente son sexe. Je reproduis ce qu’il administrait à mes tétons et prends soin de l’enfoncer loin dans ma gorge comme il aime.

Gabriel tend son bras et récupère la caméra. Il la tient d’une main et de l’autre me tire par les

cheveux pour filmer les coups qu'il met dans ma bouche. Je ne le regarde pas. Je continue de fixer l'objectif, tout en le léchant. Consciente de ne pas avoir le niveau d'une professionnelle de l'industrie X, je fais tous les efforts pour lui donner autant de plaisir qu'il m'en donne.

Fier, il retire son sexe luisant et éteint la camera.

– Déjà ?

– Oh, oh, non, pas du tout. Je suis tellement excité qu'il faut que je fasse une pause. Mais ne t'endors pas sur tes lauriers, petite allumeuse. Nous changeons juste de décor.

– C'est toi le réalisateur.

– Tu es tellement excitante Héloïse, tu es vraiment à des années-lumière de savoir l'effet que tu fais aux hommes.

– À toi tu veux dire.

– Non AUX hommes. J'ai déjà vu Charles regarder avec appétit la chute de tes reins. Tu fais comme si tu étais une fille normale alors que tu es un concentré de sex-appeal, c'est parfois une torture.

– Tu n'es pas objectif Gabriel.

– Je te le dis, tu dégages quelque chose d'animal. Si un jour tu souhaites voir ce petit souvenir, tu vas comprendre que j'ai raison.

– Je ne veux pas revoir ces images, elles sont pour toi, c'est mon cadeau.

– J'ai envie de toi.

Gabriel, à nouveau en feu, m'amène dans le dressing. Un îlot central, destiné à trier et plier les vêtements, occupe l'espace. Gabriel me hisse dessus et me donne la caméra après l'avoir allumée.

– Filme-toi. Je veux que tu la regardes pendant que je te fouille.

Je braque la machine sur moi, gênée, comme si elle était une autre personne. Gabriel fait rouler ma culotte le long de mes cuisses, je frémis. Sa langue me goûte en premier, d'abord timidement, pour faire monter la pression. C'est tellement bon, humide et ferme. Elle glisse de mon clitoris à mon vagin dans un long mouvement de va-et-vient. J'ai du mal à garder les yeux ouverts mais Gabriel qui relève de temps en temps la tête m'ordonne de les rouvrir. Il veut me voir au bord du plaisir. Alors je fixe courageusement la lentille, j'essaie de résister, mes jambes serrent sa tête et essayent de lui interdire l'accès de mon sexe, mais c'est sans compter la vigueur de mon amant qui me les écarte en quelques secondes. Comme à chaque fois que je suis excitée, des plaques rouges naissent sur mon buste. Mes joues sont en feu, ma voix se fait rauque, je suis sur le point de jouir et résiste. Gabriel arrête la douce torture.

– Je vais te pénétrer, te récompenser pour ta patience. Mais avant, juste avant, je veux que tu te caresses pour moi. Viens dans la chambre. J'ai envie que tu te donnes et pour t'aider, j'ai un petit cadeau.

Gabriel me guide et m'allonge sur le lit. Il me laisse nue quelques instants. Une minute précieuse pour faire redescendre la pression, j'étais à deux doigts de céder et d'autoriser mon corps à jouir.

Gabriel revient avec un petit paquet rectangulaire. Pendant que je l'ouvre, assise sur le bord du lit, la langue de Gabriel reprend ses assauts et est à nouveau en train de lécher et de mordre mes cuisses.

Je sors un tube rose en latex, de la taille d'un sexe, de la boîte noir et rouge. Surprise, je mets quelques secondes à comprendre qu'il s'agit d'un sex-toy.

– Je ne me suis jamais servie de ça, Gabriel.

– Eh bien, comme ça, je vais enregistrer ton baptême. Ne t'inquiète pas, je vais m'en occuper et t'aider dans un premier temps.

Gabriel m'allonge sur le lit, écarte mes jambes et je sens le latex frais titiller la fente de mon sexe humide. Je me laisse chatouiller, curieuse d'expérimenter un nouveau jeu sexuel avec Gabriel. Il tient le sexe factice entre ses mains, il le lèche, puis le représente à l'entrée de mon sexe. Tout doucement, il l'enfonce et les picots sur le gland du jouet me massent et pressent la partie cachée de mon clitoris. Cette sensation est inédite et j'ai l'impression qu'une main me pénètre et stimule tous les centimètres carrés de mon orifice.

– Maintenant, caresse-toi en même temps.

– Gabriel, je vais...

– Vouvoie-moi et ne m'interromps pas. Je veux que tu te caresses et je veux filmer tes pupilles qui se dilatent à mesure que monte le plaisir.

Je me tais, encore plus attisée par les commandements de Gabriel. Ses yeux sont sévères et je sais que sa pénétration sera violente. Je me caresse alors que je sens l'objet qu'il manipule entrer et sortir de plus en plus rapidement.

Tous mes sens sont en alerte, me masturber, être pénétrée et voir Gabriel qui me filme tout en se caressant... Toutes ces informations sont bien trop excitantes pour moi. Mon sexe palpite et ma lubrification fait glisser le sex-toy que Gabriel essaie d'enfoncer toujours plus loin. Satisfait par mes gémissements qui se changent en petits cris, Gabriel accélère la cadence avant de tout arrêter. La caméra, le jouet. Il me demande de l'attendre et je suis ravie de pouvoir respirer mais aussi frustrée de ne pas avoir joui si près du but. Il pose la caméra sur la table de chevet, m'invite à le rejoindre sous les draps et m'embrasse avec délicatesse en me touchant les cheveux.

– Tu es si belle. Tu es...

– Embrassez-moi encore.

Nos langues se goûtent, s'enlacent, se chassent, jouent. Elles se connaissent et savent se désirer, se chamailler et se réconcilier. Collé contre moi, je sens le cœur de Gabriel qui bat vite. Est-ce le désir, l'amour ? Ma gorge se serre, ce que je ressens pour lui est inouï, si bon. Je n'ai plus de limites, plus de pudeur mais je n'en ai pas honte. Tout ceci n'est qu'amour. Un amour infini. Je le serre encore plus fort dans mes bras, et mon bonheur est teinté par ce sombre nuage qu'est la fin du bateau, du chapitre. Comme s'il faisait le même cheminement dans sa tête, Gabriel s'écarte et me regarde. Nous gravons mentalement ce qu'il est en train de se passer. Ma main caresse ses omoplates, son buste et

glisse sur son ventre. Mes doigts suivent la ligne de poils qui naît dans son nombril et disparaît à la racine de son sexe. Ce chemin est mon point faible, quand je le vois torse nu et que mes yeux se posent sur cette languette de poils, je perds mes moyens. J'ai envie de le toucher, de lui baiser le ventre.

L'érection de Gabriel repart alors de plus belle, la tendresse laisse place à la bestiale envie que nous avons essayé de trop longtemps museler, rapidement il me domine de tout son corps, attache mes chevilles à ses mains et s'enfonce en moi avec vigueur. Les jambes en l'air, j'appréhende pleinement la percée qu'il fait en moi, mon sexe qui a été bien trop stimulé ce soir reçoit cette saillie de plein fouet comme un coup fatal et alors que j'essaie de retenir l'orgasme qui explose en moi, je serre les jambes. Gabriel voit son membre être massé par l'onde de choc qui me parcourt le vagin. N'y tenant plus, il se lâche à son tour dans un cri sauvage. Cet instant dure une éternité et j'ai l'impression qu'il me faut au moins une minute pour venir à bout de tout le plaisir qui électrifie ma peau.

Je suis essoufflée d'avoir crié à m'en casser la voix et je reçois Gabriel contre mon ventre en nage. C'est comme si nous venions de courir un marathon. J'ai un point de côté et je ne peux plus parler.

Gabriel trouve la force de tendre son bras pour couper la caméra que j'avais totalement oubliée et nous nous endormons heureux et épuisés.

15. Le piège

Je suis réveillée à 4 heures du matin par le froid. Je recouvre le corps nu de Gabriel qui n'a pas bougé depuis qu'il s'est endormi sur moi. Je ressens encore des ondes de plaisir qui parcourent mon corps. Quelle nuit ! Savoir qu'elle a été numériquement immortalisée me fait sourire, je serais bien incapable de regarder la moindre image de ce torride ébat, mais je suis contente de savoir que Gabriel conserve une preuve de notre union.

Je me rendors, j'ai l'impression d'être la Belle au bois dormant tant ce sommeil est réparateur. C'est la sonnerie de mon téléphone portable qui me réveille.

Gabriel n'est plus là.

– Allô ?

Je me racle la gorge pour tenter de retrouver ma voix. Mais celle-ci persiste à rester cassée.

– Bonjour, petite marmotte, tu es encore sur le bateau ?

– Oui, je me réveille à peine.

– Je suis désolé de t'arracher aux bras de Morphée mais je préfère que tu aies le temps de prendre un café avant de partir. Ils le récupèrent dans deux heures.

– Mon dieu, mais quelle heure est-il ?

– Dix heures, tout juste.

– Oh non, je vais devoir encore inventer une excuse avec Mathis.

– Non, rassure-toi, j'ai couvert tes arrières, Magda s'inquiétait de ne pas avoir vu ta voiture en arrivant à 9 heures ce matin et je lui ai dit que je t'avais croisée plus tôt et que tu avais des choses à régler chez Macjals.

– Oh merci, je ne suis pas très bonne en excuse, Dieu seul sait quelle bêtise j'aurais pu inventer.

– Tu devrais prendre un thé au miel ma chère, ta voix est brisée.

– La faute à qui ?

– Je dois te laisser mademoiselle l'effrontée, si Rebecca me voit pouffer au téléphone, elle va se méfier.

– Je t'embrasse.

Le thé au miel calme mes picotements mais à 11 heures, je suis toujours aphone. Lucas m'appelle, je ne réponds pas et l'informe que j'ai attrapé froid et qu'il vaut mieux que je passe le voir car je n'ai plus de voix. Il me répond qu'il a besoin de gérer avec moi le planning des deux prochaines semaines.

La réunion avec Macjals est cocasse, mon absence de voix ne nous empêche pourtant pas d'organiser la suite des événements. Entre les visites chez l'imprimeur pour passer au crible fin mes écrits, le communiqué de presse, la rencontre avec l'agent chargé de la promo dans le quartier rouge, mais aussi l'agent de la zone H, je réalise que je n'ai pas une minute à moi les prochains jours. Quand Sofiane et Meredith, « mes » deux agents, essaient de me programmer des « interviews », je me souviens du conseil de Rebecca.

– Je préfère gérer au moment de la sortie les sollicitations.

Les deux hochent la tête, mécontentes, non sans m'expliquer qu'il sera important d'accorder une interview exclusive le jour de la sortie à un des grands hebdos de la ville, au *XL News*, au *Liberté*, au *Melvin City News*... qu'importe. Lucas vient à mon secours.

– Les filles, nous verrons ça en temps et en heure, la petite est malade. Héloïse, rentrez au chaud et reposez-vous, après-demain, vous et moi, nous ne nous quittons plus que pour dormir.

Dire que j'allais être occupée était un euphémisme. C'est le quatrième texto que Gabriel m'envoie. Il avait réussi à nous trouver un romantique cocon pour la nuit, mais je ne capte pas et suis au beau milieu du champ de bataille qui sert de bureau à Lucas.

Le livre est sorti il y a deux jours. Les deux dernières semaines ont filé comme l'éclair et même si j'ai passé plusieurs soirées avec Gabriel depuis, c'était en compagnie de Charles, Sol, Antoine, Magda et évidemment Rebecca.

Je sens que Gabriel prend ombrage de mon manque de temps, mais il a été le premier à me pousser dans cette voie et aucun des rendez-vous que Lucas m'avait pris n'a été inutile. Après avoir relu 10 fois le livre, je trouvais encore des coquilles et des contresens. Puis il y a eu la séance photo catastrophique pour que mon visage soit en macaron en 4^e de couverture. Au final, nous avons opté pour la plus simple, j'ai l'air d'avoir 18 ans, mais je suis « passable ».

Puis, il y a eu les communiqués de presse qui ne me convenaient pas. Si j'avais laissé passer les textes gentiment écrits par Sofiane et Meredith, *Au cœur de tous* n'aurait pas été présenté correctement. Je ne voulais pas qu'on voie l'ouvrage comme une enquête journalistique d'une étudiante, ni même un essai philosophique d'une fille romantique qui veut que tout le monde s'aime.

Rebecca en a même reçu un et m'a dit que le texte était très vendeur, ce qui dans son langage veut dire bien, je pense.

Avec tout ça, je n'ai même pas eu le temps de me soucier de Mélanie. Charles est venu la voir un soir, il est resté 5 minutes sous son porche et a détalé au premier bruit dans l'allée. La guerre du sang est dans toutes les mémoires et le temps où tout le monde circulera en paix partout dans la ville est encore loin. Mon portable vibre à nouveau, mais Lucas vient d'ouvrir une bouteille pour célébrer

les 5 000 premiers exemplaires vendus.

[Héloïse, je t'attends depuis 10 minutes, personne ne m'a jamais fait attendre ainsi. Moi aussi, j'ai un travail. Je sais le mettre de côté quand il s'agit de toi.]

La réflexion de Gabriel m'agace. Il lui est arrivé de disparaître des jours entiers sans me prévenir, pour le travail justement. C'est la première fois que je le fais attendre. Je lui réponds.

[Gab, je ne peux pas m'échapper. Nous fêtons les premières ventes, 5 000 livres, tu te rends compte ? En à peine deux jours. Je suis désolée, mais je ne peux pas laisser Lucas fêter seul ce petit succès, après tout ce qu'il a fait pour moi. Ne m'en veux pas.]

[Tu oublies que je t'ai aussi aidée. Eh bien, reste chez Macjals. Moi, je rentre, tant pis pour notre nuit, après tout, ça ne fait que deux semaines qu'on ne s'est pas vus tous les deux... Bonne nuit.]

Je ne comprends pas ce qui irrite Gabriel, il devrait se réjouir, voire nous rejoindre, après tout, c'est lui qui a investi pour qu'*Au cœur de tous* existe et là, il agit comme un enfant capricieux qui n'obtient pas dans la seconde ce qu'il veut. Je suis très déçue de ne pas le voir ce soir, mais cette punition, puisque c'en est une, ne doit pas gâcher cette soirée. C'est la mienne.

Lucas, Meredith, Sofiane, Dimitri et moi levons nos verres et Macjals se fend d'un adorable discours. Quand il a terminé, j'empêche une larme de couler sur ma joue. Tout le monde se tourne vers moi, c'est le moment de dire un mot à cette équipe qui m'a soutenue.

– Je vais juste vous faire un petit discours, je souhaite organiser une fête pour remercier tous les gens qui ont rendu *Au cœur de tous* possible. Mais avant le grand speech, que j'ai prévu pour ce soir-là, laissez-moi vous dire à quel point je suis chanceuse de vous avoir rencontrés. Les filles, merci pour vos précieux conseils et pardonnez-moi de vous avoir ennuyées avec mes réécritures tardives. Dimitri, je ne sais pas si c'est le hasard qui a mis le sosie de mon papa sur mon chemin, mais comme avec lui, à vos côtés, je me sens protégée. Lucas, je vous remercie tout particulièrement pour le temps, l'ambition et la gentillesse. Vous êtes un génie du livre. Vous êtes un magnat au cœur d'or et vous m'avez réconciliée avec l'idée qu'on pouvait être puissant et bon.

Gêné, Lucas se tourne vers la fenêtre et blague pour oublier son émotion.

Nous terminons la bouteille de champagne et rapidement, tout le monde quitte le bureau.

Je reçois un nouveau texto et alors que je souris en pensant que Gabriel a changé d'avis et qu'il s'excuse, je trouve un mot de Mélanie qui a besoin de me voir « *de toute urgence* ».

Je prends la voiture, un exemplaire du livre sous le bras pour lui offrir et fonce en zone H. Un mois que je n'y étais pas passée et là, mon pressentiment sur la montée des *H* n'en est plus un, c'est une réalité. De nouveaux graffitis rouges sont là, ils appellent à la violence. Des affiches recouvrent les murs. Au feu, je me retrouve nez à nez avec le dessin mural d'une petite fille terrorisée par un vampire effrayant qui s'approche, visiblement assoiffé. Le slogan : « *Allez-vous laisser vos enfants grandir avec cette menace qui rôde ? Tuons-Les Tous !!! TLT !!! Rejoignez les H.* »

Je suis terrorisée à mon tour, comme cette petite fille, mais pas par les vampires mais bien par ces *H* et leur propagande fasciste. Je ne comprends pas que les autorités, qui ont signé l'armistice, laissent ce genre de discours polluer les esprits.

Je retrouve Mélanie dans une brasserie du centre. Elle fume, anxieuse.

– C'est peut-être pas le moment de t'offrir ça ?

Je lui tends le livre et elle saute de joie.

– Il est troooop beau ! Je suis si fière de toi.

– Bon, avant qu'on en parle, dis-moi ce qui se passe ?

– Tu vas me tuer.

– Quoi ?

– Hello, j'ai fait un truc pas très classe.

– ?

– Bon, tu sais mon ami Hugo Cagien.

– Non.

– Mais si. Le journaliste, l'ami d'enfance super beau de mon frère, j'étais amoureuse de lui petite, je suis sûre que je t'en ai déjà parlé !

– OK, je ne me souviens pas, mais à quel moment je te tue ?

– Bon, en fait, Hugo, c'est le seul qui a pu m'aider enfin, pas gratuitement. Pardon, Héloïse. Je me sens vraiment nulle, mais je n'avais pas le choix, je veux être avec Charles et...

– Je ne comprends absolument rien Mel, explique-moi clairement et simplement depuis le début.

– Alors bon, la bonne nouvelle, c'est qu'Hugo a dragué quelqu'un du consulat pour moi et qu'il m'a obtenu un accord pleine lune. J'ai un accès niveau 4, moi aussi. Je vais pouvoir rentrer avec toi.

– Non, mais attends, c'est génial ! Charles est au courant ?

– Pas encore.

– Tu vas lui faire la surprise ?

– Oui !

– Oh, je vais t'emmener au château et tu vas l'attendre sur son lit... Attends deux petites secondes.

Tu as dit « *la bonne nouvelle* », ce qui suppose qu'il y en a une mauvaise ?

– Oui enfin, c'est rien de dramatique, hein, mais c'est là où j'ai un peu honte. Pour obtenir ce laissez-passer, j'étais prête à tout... alors, je t'ai vendue.

– Quoi ? Qu'est-ce que tu entends par là ?

– Hugo m'a demandé en échange de mon accès d'avoir une interview exclusive de toi. Pour le *XL News*, je crois.

– Mais Mélanie, tu n'avais pas le droit de lui garantir ça. Je m'attendais à pire, mais j'ai deux agents, je ne suis même pas sûre que ce soit possible.

– Oh, je t'en prie, pour moi, pour Charles, fais-le pour nous. Hugo est un mec bien, tu vas l'adorer. Et puis, je suis sûre qu'il écrira un super papier sur toi. Je suis désolée, mais c'était le seul moyen pour qu'on soit ensemble avec Charles, je suis malheureuse loin de lui.

Ce dernier argument étouffe mon agacement. J'aurais peut-être fait la même chose à la place de

Mélanie. Et puis, ce n'est pas comme si elle m'avait trahie, elle s'est juste « avancée » pour moi en promettant à son ami quelque chose qu'elle savait que j'accepterais.

J'envoie un texto à Meredith et Sofiane qui sont toutes les deux d'accord sur le fait qu'une interview exclusive avec *XL News* est une très bonne chose.

– Bon, j'ai autre chose en tête, poursuit Mélanie.

– Ah ? Qu'as-tu fait encore comme bêtise ?

– Non rien, aucune. Seulement, je connais bien Hugo, je te connais bien et à mon avis, tous les deux... Je crois que je suis en train de te remercier pour Charles en te le présentant.

– Ah, parce que tu as décidé de me caser ?

– Tu es célibataire, tu es belle, tu ne vas pas devenir nonne. Regarde comme il est... hum.

Mélanie me tend son portable pour me montrer sa photo. Je suis étonnée. Je m'attendais à devoir jouer la comédie, pour balayer les soupçons, mais Hugo est charmant, à n'en pas douter. Il est plus âgé que moi, d'au moins dix ans. Il est blond foncé et il a les yeux noirs. C'est une combinaison rare. Au creux de ses yeux, de petites rides de malice s'épanouissent. Il a de grandes dents blanches, un sourire franc et dépasse d'une tête tous les hommes qui sont autour de lui sur la photo.

Nous retournons toutes les deux au château et comme convenu, je la laisse sur le pas de la porte de Charles. Je m'éloigne, l'entends frapper. Je m'arrête, j'entends leurs cris de joie et leurs rires, puis la porte se referme.

Quand je me couche, Gabriel ne m'a pas donné de nouvelles. Je chasse son visage de mon esprit et repense à ce blond aux yeux noirs...

Je suis épuisée. J'ai particulièrement travaillé ces trois dernières semaines. *Au cœur de tous* est sorti il y a une semaine et mon téléphone n'arrête pas de sonner. Meredith et Sofiane gèrent très bien mon « silence » médiatique, elles ont déclaré à la presse que j'avais pris des vacances dès la publication de l'ouvrage, ce qui me laisse huit jours pour souffler.

Le peu d'articles que j'ai pu lire (j'ai encore trop peur de lire les « critiques ») sont très flatteurs. Enfin, entendons-nous, je n'ai pas le droit à des articles de « fans » du livre, mais les journalistes et les quelques professeurs qui ont été interrogés sur le sujet sont assez positifs. Ils le trouvent complet, inédit... bien qu'un peu naïf sur l'issue merveilleuse des relations humains-vampires.

Les gens m'agacent à ne pas croire à la paix. Après tout, nous avons vaincu le racisme, le machisme et même l'homophobie. Pourquoi ne serions-nous pas capables de tuer dans l'œuf la vampirophobie ?

Quoi qu'il en soit, aujourd'hui est une journée « off », Magda m'a organisé une triple séance dans la salle de projection. Nous entamons un marathon Woody Allen. *Annie Hall*, *Manhattan* et *Bananas*. Solveig sera là, ainsi que Mélanie, qui n'est pas encore rentrée chez elle depuis qu'elle a son passe : elle a peur qu'on réalise qu'elle n'appartient pas au corps diplomatique.

Quand j'arrive dans la cuisine, Mélanie et Solveig bavardent avec Magda. Solveig a désormais un tout petit ventre qui m'émeut chaque fois que je pose les yeux dessus.

– Bonjour à toutes. Hum, ça sent bon ici !

– Magda nous a fait des pop-corn au caramel et au beurre salé, m'informe Sol, qui louche sur le saladier.

– Magda, merci encore pour tous ces repas, je me régale, vous êtes un cordon-bleu.

– Ah, non, hein, tu ne vas pas me vouvoyer aussi ! J'ai mis deux mois à changer les mauvaises habitudes d'Héloïse.

Je prends du recul sur ces trois femmes qui font désormais partie de ma vie quotidienne, je trouve leur complicité surréaliste. Elles n'avaient rien à voir, ne devaient pas forcément se rencontrer, ne se connaissaient même pas il y a un an et là, elles s'apprêtent à partager un film en ricanant comme de vieilles copines.

Pendant que Sol file à la salle de bains et que Mel aide Magda pour le dernier saladier de pop-corn, je descends en salle de projection.

Je crois la porte bloquée, mais elle est fermée. J'entends alors des rires me parvenir de l'intérieur. Je suis figée et je n'ose plus bouger. C'est la voix de Rebecca, son grand rire bourgeois qui prend le dessus sur un autre rire. C'est celui de Gabriel, il s'esclaffe à sa manière, discrètement mais avec cœur. J'entends les strapontins se relever mais je suis incapable de bouger, je voudrais me cacher, j'ai tout sauf envie de les croiser, mais mes jambes me désobéissent. Gabriel s'est excusé pour ses derniers textos, il avait eu une mauvaise journée, tournait en rond dans ses recherches sur Rebecca et avait eu le comptable et son père sur le dos toute l'après-midi. Il nous avait trouvé un lieu sûr et ce rendez-vous était, selon lui, le rayon de soleil de sa journée. Il était donc très déçu que je ne puisse pas me libérer.

Heureusement, pour me faire pardonner, j'ai à mon tour organisé une soirée romantique. Mélanie m'avait demandé de passer chez elle pour récupérer quelques affaires, alors j'ai emmené Gabriel avec moi. Il était très étonné lui aussi des tags des *H*, nous avons été très prudents et le temps de quelques heures, l'adorable nid douillet de Mélanie est devenu le nôtre.

Depuis, nous nous cherchons. Je loupe ses coups de fil, il ne trouve que trop tard mes mots cachés... C'est un peu triste, il est là et à la fois loin.

La porte s'ouvre vivement et je sursaute. Rebecca sèche ses larmes, elle est rouge d'avoir ri si fort. Quand il me voit, Gabriel perd son sourire. J'ai l'impression qu'il vient d'être pris en flagrant délit.

– Oh Héloïse, pardon, on a monopolisé la salle. Je montrais à Gabriel la vidéo de la fête d'anniversaire de notre mariage. Nous avons vu son père, qui avait visiblement trop bu, danser comme Elvis sur la piste, quand on connaît Edgar... c'est... oh, mon dieu, je ne vais pas cesser de rire aujourd'hui.

Je m'efforce de sourire, de ne pas montrer mon agacement. Qu'est-ce que je croyais ? Je sais que Gabriel hait Rebecca pour ce qu'elle a fait, mais je sais aussi qu'ils ont une vie de souvenirs et de complicité. Et même si la passion entre nous est indéniable, je ne peux pas m'empêcher de voir d'un mauvais œil cette franche camaraderie entre eux.

La peur me rend nerveuse et froide.

– Edgar, danser, j'ai du mal à imaginer oui !

– Ha, ha, ma pauvre Héloïse, tu vas te faire les abdominaux si je te montre ça. Bon, j'ai du travail mon amour. Tu peux passer plus tard à mon bureau ? J'ai quelque chose à te faire signer.

– Oui, bien sûr.

Mélanie, Sol et Magda arrivent les bras chargés de pop-corn. Mélanie sent tout de suite le malaise et me demande de l'aider. Je lance un regard noir à Gabriel quand il passe et je souris de toutes mes dents à Rebecca.

Pendant la séance d'*Annie Hall*, je profite de tous les moments magiques qu'offre ce film, et il y en a, pour pleurer discrètement. Mélanie me prend la main et me chuchote à l'oreille :

– Cheveux roux, flamboyants ou pas, elle a quand même une sacrée culotte de cheval, le dragon.

– Chuuuuuuut, rugit Magda.

– J'ai envie d'un homard maintenant, déclare très sérieusement Solveig.

Nous rions toutes les trois et j'oublie pour quelques heures encore Rebecca et l'homme que j'aime.

À la fin de la séance, mes yeux habitués à la pénombre clignent devant la lumière pourtant tamisée du couloir. Je rentre dans ma chambre et trouve un mot de Gabriel coincé entre l'écran et le clavier de mon ordinateur portable.

Tu me manques. Ne me regarde pas comme ça. Oui, j'ai ri de voir mon père, cet homme qui n'a jamais été capable de sourire, se lâcher sur la piste. Mais je n'ai rien fait de mal, Héloïse, tu le sais.

Il a raison. Il n'a rien fait de mal, mais il me manque. Cette relation, combien de temps va-t-elle durer ? Combien de temps vais-je pouvoir supporter cet amour qui me pèse ? D'être celle que l'on cache, qui se tait et endure en souriant ?

Incapable de dormir, malgré les trois heures du matin passées, je flâne sur le web. J'ai deux messages non lus sur la boîte mail dédiée à mademoiselle Héloïse et ils vont changer le cours de ma nuit déjà entamée.

Le premier est d'Hugo Cagien.

De : Hugo Cagien

À : Mademoiselle Hélo Ise

Chère Héloïse,

Notre amie commune, Mélanie (enfin, moi, je l'appelle le Spaghetti depuis qu'elle est petite) (ne lui dis pas que c'est moi qui te l'ai dit) (elle est du genre à donner des coups de poing), m'a promis une interview de toi.

Bon, en fait, je l'ai forcée, il lui fallait son passe pour obtenir je-ne-sais-quoi. Bref, je serais ravi, enchanté, charmé, tout ça... de faire ta connaissance. J'en profite pour te déclarer ma flamme (littéraire bien sûr) (je ne suis pas si cavalier). Ton livre est très complet mais surtout, plein de cœur. Et ça, ce n'est pas donné à tout le monde mademoiselle Hélo Ise.

Hugo

P.-S. : Où, quand, comment ? Je suis disponible 24 heures sur 24 pour toi !

J'avais oublié ce fameux Hugo. Je lui réponds que je suis disponible le lendemain, il faut que je fasse cette interview au plus vite, je l'ai promis à Mélanie.

Il est drôle ce garçon. Mais aussi sympa soit-il, il n'arrive pas à effacer l'aigreur qui naît du second mail.

De : Olivier H

À : Mademoiselle Hélo Ise

Chère mademoiselle,

Vous faites la honte de notre espèce. J'ai lu votre livre, tout juste bon à jeter aux toilettes. Comment osez-vous comparer ces odieux et sanguinaires animaux aux humains ? Je parle au nom des victimes, de toutes ces familles décimées à travers les siècles pour assouvir la soif inaltérable de ces monstres. Les vampires sont des tueurs, des êtres sans âme qui se sont enrichis en volant la fortune des hommes qui travaillaient dur, tout au long de leur vie. Nous naissons, nous vivons, puis mourons. C'est le cas de tous les êtres sur terre, de la fougère au léopard, en passant par l'aigle. Satan est arrivé et, jaloux de la si belle création de Dieu, a envoyé ses suppôts pour ruiner ce merveilleux tableau.

Votre livre cherche à excuser ces barbares. Vous parlez de « *survie* », de « *loi de la nature* ». Mais mademoiselle, comprenez-vous que ces gens que vous chérissez ne répondent pas aux lois de la nature ? Trouvez-vous ça normal d'avoir 240 ans et d'avoir l'apparence d'un éphèbe de 19 ans ? C'est contre-nature, c'est une abomination.

Votre livre est dangereux, j'ai fait un appel au boycott. Les *H* boycottent déjà le don du sang. S'il tombait dans les mains innocentes de nos chères têtes blondes, il pourrait provoquer des dégâts irréparables. N'essayez pas de faire naître de l'amour et de la compréhension là où il n'y a que maléfice.

De quel droit incitez-vous le gouvernement à « *ouvrir les frontières entre quartier rouge et zone H, pour que les deux races se connaissent* ». Si ça arrivait, des êtres disparaîtraient, comme par

enchantement. On parlerait d'enlèvements, de fous, de psychopathes et quand nous réaliserons que les vampires se resservent de leurs canines, il sera alors trop tard. Vos mains n'écriront plus et vous servirez à prier pour le salut de votre âme.

Votre livre est mensonger, il fait l'apologie de ces rebuts, soi-disant là avant nous... Sachez une chose, les vampires sont des anomalies, Dieu n'a pas dessiné l'Homme pour qu'il se fasse vider par des chauves-souris. Alors, ne vous attachez pas trop à ces bêtes, l'épuration a déjà commencé. Bientôt, nous parlerons des vampires, comme nous parlons des dinosaures aujourd'hui... Des monstres disparus de la surface de la terre.

Il n'est pas trop tard pour changer d'avis et vous engager à nos côtés. Pensez-y et soyez du bon côté de la barrière le jour du jugement dernier.

Olivier H,
pour la survie de la race humaine. TLT !

Je relis le mail vingt fois, à m'en abîmer les yeux. Je passe par tous les états : la peine, la peur, la colère. Je suis écœurée par ce discours mais aussi très inquiète. Si je n'avais jamais entendu parler des *H*, je pense que j'aurais supprimé ce torchon. Mais je sais qu'ils sont de plus en plus puissants, de plus en plus présents et quelque chose me dit que cet Olivier, cet allumé, est tout sauf inoffensif.

Après quelques recherches Internet, je tombe sur son site. A priori, rien ne suggère dans ce physique un peu banal que je suis face au leader des forces *H* de Melvin. Je trouve des pages et des pages de textes du même acabit mais ce qui m'étonne, ce sont les commentaires sous les articles. Des centaines de témoignages de soutien. À en croire ce que je peux lire, les vampires sont la cause de tous les maux terrestres. Dérèglement climatique, crise économique, attentats, sida... Tout se mélange.

Je n'ai jamais nié le sombre passé des congénères de Gabriel. Ils tuaient pour survivre, comme je « tue » (par le biais de l'industrie alimentaire) des animaux pour me nourrir. Et puis, tout ceci est derrière nous, le don du sang est une très bonne réponse. Rassasiés, les vampires n'ont plus de « pulsions », nous leur fournissons l'essence nécessaire pour les faire vivre sans tuer.

Olivier sur sa page se vante d'avoir déjà réuni des milliers d'adeptes prêts à lutter contre les « bactéries ».

Alors que je fulmine, outrée par les dangereuses bêtises que je lis, un nouveau mail d'Hugo apparaît.

De : Hugo Cagien

À : Mademoiselle Hélo Ise

C'est une heure très tardive pour répondre à un mail. Permits-moi de t'avertir que le manque de sommeil fait vieillir prématurément. Bon, à en croire la photo de ton livre, tu as l'air d'être à peine majeure, mais quand même.

Je n'ai pas sommeil, j'ai besoin de parler.

De : Mademoiselle Héloïse

À : Hugo Cagien

Je suis un peu plus vieille que la majorité. Je n'ai pas sommeil et je ne suis pas près de dormir. Je viens de recevoir un mail d'Olivier H. Je crois que ce soir, il ne faut pas me chercher.

À peine le mail envoyé et je regrette mon manque de politesse. Je ne l'ai pas relu et je trouve ma tournure agressive. Je suis fâchée, mais le pauvre Hugo n'y est pour rien. Une invitation à chatter de la part du journaliste me permet de réparer ma rudesse.

[Bonsoir Héloïse !]

[Oh, bonsoir. Je suis désolée pour le mail, il n'était pas très correct. Cet Olivier m'a vraiment mise hors de moi.]

[Je vois ça ! Et encore, je suppose que tu ne regardes pas beaucoup la télé ?]

[Non, pas vraiment.]

[Eh bien, votre Olivier est le fils de Georges Liss. Vous savez qu'il est en lice pour accéder à la vice-présidence.]

[Comment en sommes-nous arrivés là ?]

[La peur, Héloïse. La peur. Mais nous pouvons y faire quelque chose, toi et moi.]

[?]

[Ha, ha, je ne te faisais aucune proposition indécente. Pas encore, ça viendra, méfie-toi de moi. Non, je parlais d'écrire une une dans le quotidien le plus lu du pays. Tu y tiendras une tribune pour aider les gens à ne plus avoir peur. Je t'aiderai.]

[J'ai hâte.]

[Et moi donc, si je ne dors pas, c'est que ce papier est aussi important pour toi que pour moi.]

[Merci ! Mel a raison, tu es quelqu'un de bien.]

[Spaghetti a dit ça ? Eh bien ! Bon, maintenant peut-on parler de ce portrait de toi sur le livre.]

[Ah, arrête de m'embêter avec ça. J'ai l'air idiot dessus.]

[Je peux en voir une autre ?]

[Bah, je... je n'ai pas de photos de moi sur mon ordinateur.]

[Tu as une caméra ? Prends une photo et envoie-la-moi, il faut que je vérifie quelque chose.]

Devant la webcam, je cherche une position et un air qui me donnent l'air plus vieille. J'ai les cheveux en bataille, un pull mou qui tombe sur mon épaule et mes cernes continuent de se creuser sous mes yeux fatigués. J'arrive à envoyer quelque chose de potable et j'attends stressée la reprise de la conversation. Je ne sais pas ce qu'il me prend, l'épuisement me rend saoule et me voilà à faire la coquette sur le web avec un parfait inconnu.

En guise de réponse, je reçois une photo de lui, avec pour légende : « *Comme ça, tu me reconnaitras demain.* » Hugo ignore que je l'ai déjà vu en photo et celle-ci, bien que de mauvaise

qualité, flatte encore plus son physique atypique. Il a aussi les cheveux en bataille, un tee-shirt blanc un peu grand et une écharpe.

[Il fait froid chez toi, Hugo ?]

[Tu n'as pas de peigne chez toi, Héloïse ?]

[Ha, ha, 1 -0 .]

J'analyse la photo, ses grands yeux noirs, et j'aperçois sur la table de chevet, derrière lui, un exemplaire de *Belle du Seigneur*.

[Tu lis *Belle du Seigneur* ?]

[Ah, OK, donc tu espionnes ma photo !]

[J'ai une photo, je l'analyse, je suis curieuse.]

[Je re-re-re-re-lis *Belle du Seigneur*.]

[C'est mon livre préféré.]

[Un point commun, voilà qui est bien. Bon, je suis épuisé, on se voit demain soir ? Attends-moi au Narval si tu veux.]

[OK, 19 h.]

[Bonne nuit !]

[Attends, Hugo, une dernière question. Qu'est-ce que tu voulais vérifier avec la photo ?]

[Si tu étais aussi sexy que Mélanie le disait.]

Je n'ai rien le temps de dire, Hugo est hors ligne. Et puis, qu'aurais-je répondu à ça. Je me couche en souriant, ce miniflirt m'a fait du bien, mais le dernier auquel je pense irrémédiablement tous les soirs et ce, depuis presque 100 jours, c'est Gabriel.

– Eh bien mademoiselle « Héloïse » la mystérieuse, tu rentres très tard.

Croiser Rebecca qui bouquine à deux heures du matin, alors que je viens de passer quatre heures en la compagnie d'Hugo, voilà comment je ne voulais pas finir la soirée.

– Oui, j'étais avec Hugo Cagien du *XL News* !

– Oh, je vois, une interview tardive, dis-moi...

– C'est le sujet qui est inépuisable, c'est passionnant.

Je la vois pianoter sur son téléphone pendant que je lui parle.

– Héloïse, tu es sûre que ce n'est pas le Hugo en question qui est passionnant ? Qu'est-ce qu'il est canon !

Elle me montre une photo d'Hugo trouvée sur le Net. Génial, un nouveau moment de « complicité féminine » avec la femme de Gabriel !

– Je dois admettre qu’il est beau.

Elle me sert une tasse de café, foutue pour foutue, autant lui raconter.

– Tu vas le revoir ?

– Je ne crois pas non, l’interview est faite, c’était professionnel.

– Oui, c’est ça, tu sais comment ça termine les trucs «professionnels» ? Par un mariage, tu crois que je l’ai rencontré comment Gabriel ?

Pitié, non, pas la mélodie du couple de l’année.

Elle poursuit.

– D’ailleurs, c’était notre anniversaire de mariage, hier.

– Joyeux anniversaire !

– Bon, je te le montre à toi, mais c’est entre lui et moi normalement.

– Euh... quoi ?

Rebecca soulève sa jupe, jusqu’à mi-cuisse, je lève les yeux au ciel, gênée, et quand je les redescends, je vois un tatouage. Une arabesque qui forme la lettre G.

– C’est très beau.

– Gabriel s’est fait tatouer le même, enfin, un R, sur le torse.

Il me faut tous les trésors de patience et de respiration pour encaisser cette nouvelle sans sourciller. Je suis en train de me transformer en maître zen. Pourtant, je bouillonne de colère, Rebecca, qui sait exactement ce qu’elle fait, traque la moindre de mes réactions.

– Je trouve ça très romantique. Et je dois t’avouer quelque chose, je suis un peu jalouse.

– Jalouse ?

– Oui, Gabriel et toi, vous formez un beau couple qui a su surmonter toutes les épreuves.

Il fallait que je détourne son inspection méticuleuse, il fallait que je justifie ma soudaine tristesse, hélas, indissimulable. J’étais tellement heureuse de ces heures passées en compagnie d’Hugo. Parler, réfléchir en toute simplicité. Me faire draguer, voir que je lui plais, juste pour l’ego. J’aime Gabriel, plus que tout, mais Hugo m’a fait comprendre aujourd’hui que je me sentais délaissée.

– Héloïse, je suis sûre que tu vas trouver quelqu’un. Quelqu’un comme toi.

Je pourrais tomber dans le panneau de l’empathie de Rebecca. Mais je connais son vrai visage, elle vous caresse toujours avant de vous mordre, je reste sur mes gardes.

– Gabriel a eu l’idée de ce tatouage. Quand on a vu le résultat, on s’est dit que ce qui comptait, c’était l’espoir. Alors, aie foi en ton futur.

– Bon, je t’ai menti, j’ai accepté le rendez-vous (non professionnel) d’Hugo à dîner.

– Ah ! Je le savais. Qu'est-ce qu'il est beau. Et en plus, il est comme toi, il écrit et puis... c'est un humain.

– Oui, c'est simple et il me plaît un peu, je crois.

Rebecca a eu ce qu'elle voulait et il ne lui faut pas 3 minutes pour trouver une excuse et quitter la pièce, alors que je commence à raconter l'importance de mon interview.

J'arrive dans ma chambre furieuse et j'envoie un texto à Hugo.

Si le dîner demain soir tient toujours, compte sur moi.

Le temps de me démaquiller, je reçois un texto de Gabriel.

Salut Héloïse, on peut se voir demain, pour que tu m'updates sur les chiffres des ventes.

Il est prudent, il sait que Rebecca fouille son téléphone.

Demain, impossible. Mais on trouvera un moment dans la semaine. Je viens de voir le tatouage de Rebecca. Adorable, tu as eu une belle idée. Joyeux anniversaire de mariage.

Bise,

Hello.

J'éteins mon téléphone, je vais laisser mariner mon adorable amant qui prend son rôle de mari aimant un peu trop à cœur. Je comprends qu'il doive composer avec elle... Mais un tatouage ?? Sur le torse ?? Là où moi je l'embrasse régulièrement. Un « R » qui me narguera de ne pas être celle qui ait le droit d'être officiellement à ses côtés.

Je suis réveillée par une Mélanie surexcitée.

– Je pars en zone blanche. Je pars en zone blanche.

– Bonjour Mel !

– Je pars en zone blanche, hi, hi.

– C'est super. Tu vas voir, tu vas passer un moment merveilleux.

– Gabriel nous prête son hélico, c'est tellement gentil.

– Oui, il est trop gentil, vraiment.

– Oh, fais pas la bougonne : JE SAIS TOUT !

– Tout quoi ?

– Magda m'a dit pour le rencard avec Hugo, ce soir, c'est ça ?

– Comment Magda sait ? Les nouvelles vont vite.

– C'est Sol qui lui a dit, Rebecca lui a raconté. Tout s'arrange. Je suis trop heureuse, puis lui peut venir ici, si ça se trouve, on va vivre tous ensemble comme dans *Friends*...

Mélanie parle vite, fort. Son énergie n'est pourtant pas communicative. J'aimerais lui dire pour Gabriel, je commence à souffrir de ne pas pouvoir me confier. De me parler toute seule, quel fardeau. L'histoire du tatouage me revient en tête et ma gorge me brûle.

– Pardon ma Mel, je ne suis pas très bien réveillée.

– Je sais. Je voulais juste de dire que j'étais troooooop contente pour Hugo. Et aussi qu'on n'allait pas se voir pendant une semaine parce que je vais en zone blanche avec mon chéri.

– Je suis contente pour toi, Spaghetti...

– Oh, le salaud ! Il avait pas le droit de te le dire. Le dis pas à Charles, il va pas me lâcher.

– Promis.

– Je peux t'emprunter ton maillot Eres trop beau ?

– Je te l'offre.

– Merciiii.

Mélanie quitte la pièce, hystérique, et je peux m'étirer comme un chat dans le lit moelleux. J'allume mon téléphone. Hugo me donne rendez-vous au Narval et me demande de m'habiller chaudement et pas trop « sophistiqué ». Gabriel, quant à lui, est clairement fâché :

L'idée n'était pas de moi, mais de Rebecca. Le tatouage est superbe, voyons-nous quand tu as le temps pour les chiffres et d'ici là, bon rendez-vous avec Hector.

Hector ? ? ? Tsss, c'est mesquin, il connaît son nom, il sait être méprisant. Ce texto me chagrine toutefois. Nous n'avons plus jamais l'occasion d'être seuls tous les deux et les piques que nous nous envoyons ne sont pas dignes de notre amour. Je décide de lui écrire une lettre, que je prendrai soin de cacher dans sa garçonnière. Personne n'y entre, je me suis fait pincer une fois à l'intérieur et j'avais passé un sale quart d'heure. Si je glisse mon mot sous le presse-papiers, peut-être qu'il le lira.

Gabriel,

Je crois qu'il faut qu'on se voie tous les deux. On s'agace mutuellement sans raison et ça n'a pas lieu d'être. Tout est chamboulé pour moi en ce moment et je sais que tu ronges ton frein pour supporter une vie de couple quotidienne que tu exècres.

Je pense à toi.

Je t'embrasse.

Je décide de passer la journée à flâner dans les rues du quartier rouge. Certaines personnes me reconnaissent, on ne regarde plus mon badge, on me salue. J'ai le sentiment que je suis entourée de bienveillance et ça renforce cette sensation d'être sur la bonne voie. Sans vouloir généraliser, j'ai l'impression que cet ouvrage fait plus de bien aux vampires qu'aux humains. J'ai donc plus de travail à faire de l'autre côté de la ville, là où Olivier H et sa petite milice recrutent à coups de terreur et de haine.

L'heure tourne et me voilà partie en direction du Narval. Je suis heureuse de le revoir, même si

l'interview qu'il a faite de moi a été très « professionnelle », j'ai ri à chacun de ses apartés et je l'ai trouvé charmant. Ça faisait longtemps que je n'avais pas fait la connaissance de quelqu'un comme moi, un mortel qui n'a qu'une vie, de grandes ambitions et l'envie de changer les choses. J'ai fait croire à Rebecca qu'il s'agissait d'un « rencard » mais je sais que ce n'est pas le cas, une tenue confortable en dit long sur les intentions du garçon.

Quand j'arrive, la tenue d'Hugo balaie mes derniers doutes. Il est charmeur mais ne veut pas me charmer. Il porte un gros pull en laine et des bottes de pluie par-dessus un pantalon en velours côtelé. Malgré cet accoutrement, il n'en reste pas moins séduisant.

- Je savais que tu n'allais pas respecter mon dress code.
- Tu veux rire, je suis en pull et en ballerines.
- Tu portes une jupe.
- Je suis une fille.
- Ha, ha. Bon, heureusement, j'ai des bottes pour toi. Enfile-les rapidement, on a de la route.

J'entre dans la petite voiture qui tousse d'Hugo.

- On va où ?
- Au Canton Duprès.
- Hein ? Mais c'est à deux heures. C'est pas un village ?
- C'est plus petit qu'un village. Mais ce n'est qu'à une heure de route.

Sur le chemin, Hugo met son autoradio en marche. Il sort une cassette des Jackson Five. Une « cassette », l'antiquité. Il fume des roulées, conduit sans se soucier de sa voiture et chante à tue-tête. À 20 heures, je suis sous le charme. Tous ces mois dans le luxe m'ont fait oublier qu'on n'avait pas besoin de cinéma privé, d'hélicoptère ou de bal pour apprécier la vie. Dans mes bottes trop grandes, j'allonge mes jambes et je regarde le soleil se coucher sur la campagne givrée.

- Tu aimes manger ?
- Je suis une ogresse.
- Ça tombe bien, nous allons dans une auberge. Ils servent des légumes du jardin cuits dans un bouillon de poule, accompagnés de pieds de porc.
- Heureusement que je ne suis pas au régime.
- Tu es parfaite comme ça.

Hugo me lance un timide sourire et nous nous taisons pendant que le petit Michael chante : « *Oh just one more chance to show you that I love you, baby, baby.* »

La nuit est tombée quand nous arrivons à l'Auberge du Pig. La tenancière des lieux, Alice, est une femme toute ronde, toute bouclée et joviale. Ses cheveux gris jurent avec son dynamisme.

- Hugo Cagien, ça faisait longtemps ! Je te mets à ta table préférée.
- Alice, je te présente Héloïse, l'auteur d'*Au cœur de tous*.
- Je ne l'ai pas encore lu, mais j'en entends beaucoup de bien. C'est un honneur de recevoir une

star.

Avant l'arrivée des plats, Alice nous sert un apéritif 100 % local, le Bigna. La liqueur est sucrée mais j'ai l'impression de boire de l'alcool à 90 °. Pourtant, quand Hugo me met au défi d'en avaler un second cul sec, je le suis.

Je ne sais pas combien de shots je prends, mais alors qu'Hugo et moi nous nous promenons dans la rase campagne, je rigole seule, complètement ivre.

- Héloïse, pourquoi parfois j'ai l'impression que tu es triste ?
- Parce que ce monde est un peu cruel parfois, tu ne trouves pas ?

Hugo se rapproche de moi. Il passe son bras sous le mien et nous marchons en silence. Gabriel est toujours dans mon cœur, mais j'ai envie qu'Hugo m'embrasse.

– Hugo, je me sens très bien ici, avec toi, au milieu de nulle part, libre. Tu es vraiment un homme bien.

Il s'arrête.

- Tu n'es pas mal non plus... pour une intello.

Nous nous regardons longuement. Il se penche vers moi et je le repousse alors que je sens ses lèvres frôler les miennes.

– Je ne peux pas. Je, Gabriel...

– Gabriel ? Ton mecène ? Tu es avec lui ? ? ?

– Oui, je, oh... qu'est-ce qui me prend de te raconter ça. Je garde tout pour moi depuis des semaines, je n'en peux plus.

– Héloïse, tu peux me parler, tu sais.

Les odeurs d'herbes hautes, le croissant de lune, la gentillesse d'Hugo, ce besoin d'échapper même quelques secondes de cette relation compliquée... Tout me pousse à l'embrasser, je me penche vers lui, il me chuchote un : « *Viens là* ». Et je l'embrasse.

Une heure après, assis au chaud dans l'auberge presque vide, je lui raconte tout. Je lui dis que mon cœur est à Gabriel. Il me raconte son histoire d'amour impossible avec sa première rédactrice en chef, amie de ses parents. Nous nous confions longuement et discutons sur les aléas de l'amour.

Comme un gentleman, il me raccompagne à ma voiture et déchausse mes bottes de Cendrillon. Je le remercie pour l'oreille attentive, mais aussi pour le baiser. Avant de partir, il me glisse à l'oreille :

- Nous aurions dû nous rencontrer avant tout ça...

Au fond de mon cœur, je réalise que ce geste n'a fait que confirmer une chose, j'aurais pu aimer Hugo, mais j'aime Gabriel.

- Héloïse, habille-toi vite, Solveig arrive et il y a un problème très urgent à régler, dit-elle.
- Magda, ça fait deux jours que j'enchaîne les réunions, j'ai besoin de dormir !
- Héloïse, je crois que c'est grave, dépêche-toi, elle avait l'air paniqué.

« *Grave* » ? Qu'est-ce qui peut être si grave pour que Magda cogne à ma porte à 6 h?10 ? Ça fait une semaine que Mélanie est partie avec Charles, que Gabriel et moi sommes réconciliés (à en témoigner notre dernière nuit), le livre cartonne... Pourquoi Solveig... mon Dieu... Le bébé ?

Je saute dans un pyjama et file dans la cuisine. À peine le café torréfié, Solveig entre en trombe dans la cuisine.

- Héloïse, mon Dieu. Mets tes chaussures et suis-moi. Prends ton ordi aussi et ton téléphone. Le reste, on verra.
- Quoi ? ? ? Mais qu'est-ce qu'il se passe ?
- Suis-moi, dépêche.
- Mais j'ai plein de trucs...

Agacée par mes tergiversations, Solveig sort un journal de son sac à main. Elle le plaque contre le bar de la cuisine.

- Voilà ce qu'il y a...

Devant moi, la une du *XL News*. Une photo de moi en pleine page et un titre sans équivoque : « *Mademoiselle Héloïse sort de l'ombre. Retrouvez les confidences de la nouvelle star de la littérature et découvrez comment sa liaison avec un vampire marié l'a aidée à pénétrer leur cercle fermé.* »

- Ça sort demain en kiosques, c'est Antoine qu'il l'a vu passer et crois-moi, quand tu auras lu ce papier, tu voudras te trouver très loin du château.

16. Rien ne va plus

Ça fait bientôt trois jours que je suis confinée dans ma chambre d'hôtel, le Beau Rivage. Ma chambre donne sur le Lac Tendre. C'est toujours le plan B de Sol, quand elle veut se confier sans que des oreilles traînent et puis, comme il est l'hôtel le plus désuet de la ville, je suis certaine que personne ne viendra chercher ici « *celle qui voulait devenir milliardaire* ».

Ces mots sont ceux d'Hugo Cagien. C'est loin d'être les plus choquants dans son article de quatre pages. Il s'est fait plaisir, a pris sa plus belle plume et son imagination débordante, pour faire de moi l'héroïne de *XL News*. Je suis tellement loin d'être celle qu'il raconte, mais je ne vois vraiment pas comment rétablir la vérité... Dire qu'Hugo s'est servi de moi serait à mille lieues de la réalité, il a fait pire, il m'a séduite comme un serpent pour que je croque une pomme pourrie. Aujourd'hui, après m'avoir jetée en pâture à la ville entière, il est devenu la coqueluche que les autres journaux tentent de s'arracher. Hugo Cagien, l'infiltré, celui qui ose, celui qui a mis mademoiselle Hello Ise à nu. « *Il obtiendra les confidences des plus grands, croyez-le* » lisais-je sur Internet à son propos. Hugo Cagien est un escroc, il est de cette école journalistique qui enseigne que seul le scoop compte, qu'importe la vérité pourvu qu'il y ait le frisson. Hier soir, à mon grand étonnement, j'ai reçu un mail de sa part.

De : Hugo Cagien

À : Mademoiselle Hello Ise

Tu auras du mal à comprendre pourquoi j'ai choisi de tout révéler de tes confidences, mais je ne t'ai jamais caché mon intérêt journalistique pour ton histoire. Je ne pensais, bien sûr, pas que ça prendrait une telle ampleur et que ton ennemi juré, Olivier H, en profiterait pour décrédibiliser ton travail, mais je dois faire un talk-show la semaine prochaine avec lui pour défendre *Au cœur de tous*, je pourrais défendre ton propos, il sera sur le plateau.

Je suis désolé si je t'ai peinée, Héloïse.

Bonne journée,

Hugo

De : Mademoiselle Hello Ise

À : Hugo Cagien

Mon pire ennemi, c'est toi. Ce que tu as fait n'est pas pardonnable. JAMAIS je n'avais eu aussi mal et pour connaître mon soi-disant parcours, tu te doutes que j'ai vécu déjà quelques drames.

Tu m'as utilisée, tu m'as calomniée, tu as romancé la réalité. Tu es pire à mes yeux qu'Olivier H qui, lui, a la décence de ne pas se faire passer pour un homme bien pour arriver à ses fins. Tu me dégoûtes, tu es ce que l'humanité a de plus mauvais : trahison, mensonge, manipulation, appât du

gain.

La prochaine fois que tu auras de mes nouvelles, ce sera par le biais de mon avocat Dimitri Gobelin.

J'espère ne jamais te recroiser.

Héloïse

Quand j'ai rédigé ma réponse, j'avais déjà décoléré. Me focaliser sur Hugo serait une erreur, il faut que je focalise mon énergie sur les problèmes plus urgents à régler. Solveig, alors que son deuxième mois de grossesse est bien entamé, mène le problème d'une main de maître. Je n'ai eu aucun contact avec mes proches depuis l'affaire. J'ai refusé. Mélanie est, bien sûr, dans tous ses états, c'est elle qui m'a présentée et poussée à répondre à l'interview d'Hugo. Je sais qu'elle n'y est pour rien et pourtant, je refuse de la voir. Idem pour Charles, Magda, je suis incapable de croiser leur regard pour le moment. J'ai peur qu'ils puissent croire aux ramassis de bêtises pondus par Hugo.

Solveig évite soigneusement de me parler de Rebecca et Gabriel, mais j'imagine que cette une, même s'ils ne sont pas directement cités, a dû leur faire beaucoup de mal à tous les deux. Rebecca savait que pendant sa disparition, nous avions eu, Gabriel et moi, une aventure mais Hugo (pour une fois à juste titre) parle dans son torchon d'une liaison actuelle et fait suffisamment d'allusions pour que l'on sache que « *le mystérieux et richissime vampire de mademoiselle Hello Ise* » est Gabriel Lamberson.

On frappe à la porte de la chambre. Trois coups, puis deux petits et ensuite, un grand, je peux ouvrir sans crainte. C'est le code.

Dimitri a la mine fatiguée, c'est la deuxième personne que Sol a appelée après m'avoir installée ici. Pour le moment, seuls lui et Macjals connaissent mon terrier. Dimitri a agi très vite, il a obtenu une ordonnance de la cour pour cesser la diffusion du *XL News*. Elle lui a été accordée mais le mal était fait, le papier circulait de main en main, puis sur le Web.

Avec Lucas, ils ont passé la nuit à élaborer la « riposte ». Macjals, tout d'abord désolé par la situation, a été agréablement surpris de voir les ventes d'*Au cœur de tous* doubler, alors qu'elles étaient déjà très bonnes. Je me suis volontairement retirée des discussions sous les conseils avisés de Solveig. Mon premier objectif est de me calmer, de respirer et de trouver le calme en moi dans cette tempête qui n'en a pas fini de gronder. Je me sens tristement fautive, idiote, naïve mais j'ai surtout une terrible peur qui pollue chacune de mes tentatives d'optimisme. Je suis terrorisée par l'idée de perdre Gabriel. Je n'ai pas eu de ses nouvelles et il doit traverser une tourmente que je ne peux imaginer, entre Rebecca et Edgar, qui ne sont, avouons-le, pas les êtres les plus chaleureux qui soient. Il doit m'en vouloir atrocement, lui qui s'agaçait de me voir si proche d'Hugo, il sait désormais que je suis capable de me confier au premier homme qui m'offre un dîner romantique. Comment ai-je pu tout gâcher entre nous ? Non seulement j'ai tué le fragile équilibre qu'était le nôtre, mais aussi sa confiance et qui sait, peut-être, même sa position chez LūX.

J'invite Dimitri à s'installer et à tout me dire, sans me ménager.

- Ma chère, vous êtes un peu comme ma fille, jamais je ne vous brutaliserai. Mais n’ayez crainte, je vais vous dire où nous en sommes. À commencer par *XL News*.
- Que veulent-ils ? Ne m’ont-ils pas assez fait de torts ?
- Vous avez la possibilité dans leurs colonnes d’écrire un droit de réponse sur les divagations de monsieur Cagien. La « une » plus le 4 pages central. Vous reprendrez point par point ses déclarations et apporterez « votre » vérité. Nous organiserons une conférence de presse, pour une lecture publique. Chaque journaliste présent aura le droit de vous poser une question. Sofiane et Meredith ont travaillé toute la nuit pour imaginer les pires d’entre elles : des plus méchantes aux plus personnelles, en passant par celles qui sont piégées.
- Merci Dimitri. Je réalise que j’ai une merveilleuse équipe autour de moi, alors que je n’ai fait que bousiller ce que nous avons construit.
- Je parle en mon nom et en celui de Lucas. Vous avez été piégée, vous ne l’auriez pas été si vous aviez été une femme plus aguerrie, moins gentille. Mais *Au cœur de tous* n’aurait pas été ce qu’il est, si vous aviez été telle femme.
- Qu’est-ce que ça m’apporte aujourd’hui, Dimitri ? Je suis cachée dans un hôtel, mon nom est sali, le peu de confiance que j’avais en moi s’est effondrée. Et puis, Gabriel...
- Ne vous inquiétez pas, après la pluie...
- Mon père me disait toujours ça. Mais c’est quand je tombais à vélo.
- Eh bien, c’est pareil. Le seul conseil avisé que je peux vous donner : écrivez cet article avec le cœur et le plus de sincérité possible. Inversez la vapeur, faites mordre la poussière à cet Hugo Cagien. Je veux que tout le monde le regarde comme une mauvaise graine sans âme.

L’œil de Dimitri, pourtant épuisé, s’allume. Du plus profond de lui, il souhaite me voir relever la tête et avancer. Je vais le faire, pour moi, pour Gabriel, mais aussi pour lui.

Il me tend un épais dossier et me laisse seule, non sans s’assurer de notre prochain rendez-vous, dès le lendemain, pour la fameuse conférence de presse.

Avant même que j’aie le temps d’ouvrir les éléments de Dimitri, on reffappe à ma porte. Trois coups, puis deux petits et ensuite, un grand.

C’est Martin, le serveur du Beau Rivage et ami de Solveig que j’avais rencontré quelque temps avant les fêtes de Noël. Il y a finalement une éternité. C’est la seule personne étrangère à mon cercle qui connaît ma localisation et Solveig s’est assurée qu’il comprenne qu’aucune fuite n’était possible, sauf si elle venait de lui.

Martin a l’air d’apprécier de s’occuper de moi, la petite réfugiée et il prend soin de moi comme on s’occupe d’un oiseau qui a une patte cassée. Sur son plateau d’argent, un plat sous cloche. Ce nouvel ami (même si je crois que je mettrai 20 ans à refaire confiance à quelqu’un) m’assure que je vais déguster le « *meilleur hamburger de la ville, voire du monde* ». Je n’ai pas faim, mais les maux de tête et la perte d’énergie que je traîne depuis le matin sont les signes d’un corps malmené. Je n’ai rien avalé depuis deux jours.

Sous la cloche, je retrouve effectivement le roi des cheeseburgers. Viande juteuse, pain doré et

croustillant, cheddar qui dégouline... Je n'ai jamais vu un fast-food ressembler autant à un repas de chef. La salade et les tomates rafraîchissent le mets, disons-le, très lourd et je prends mon premier vrai moment de plaisir depuis que Sol a débarqué au château pour m'apprendre la nouvelle.

Revue et réveillée par mes papilles en fête, je vois le bout du tunnel. Il va falloir que je frappe fort, il va falloir les convaincre et il va falloir que je blanchisse Gabriel. Dans le même temps, il faut que je trouve un moyen de prendre de ses nouvelles. J'appelle Solveig qui répond dans la seconde.

– Oui ma belle ?

– Je viens de voir Dimitri, ça y est, il est temps que je me réveille et que je réponde aux coups d'Hugo.

– C'est bien ma grande, Antoine m'a dit qu'après avoir fait le tour des avis ici et là, tu es en fait très soutenue. Les gens se fichent pas mal de qui tu fréquentes et si cela est autorisé, les gens soutiennent celle qui a redoré le blason de la communauté.

– Oh merci beaucoup, ça me touche vraiment. Mais j'ai un souci, tu sais le pire, ce n'est pas ça qui me préoccupe le plus en ce moment. C'est Gabriel. Je crois qu'il est l'heure que j'assume mon amour pour lui. Je l'aime, c'est dit et je ne veux pas le perdre.

– Je... je sais, Hello. Mais de son côté, c'est vraiment... compliqué.

– Tu l'as eu ? Tu sais comment il va ?

– Oui et oui.

– Dis-m'en plus.

– Il est furieux. Furieux de ta « naïveté », furieux qu'Hugo t'ait fait ça, furieux de la situation dans laquelle il se trouve... Il a quitté le château, après une très violente dispute avec son père. Son monde s'écroule, Héloïse, et je ne dis pas ça pour te faire mal, je préfère être honnête, Gabriel va très mal.

– Oh mon dieu... Mais... et LūX ?

– Il a cédé sa part à Rebecca, enfin, selon l'accord qui les liait par le contrat d'Edgar. S'il partait et la quittait, Rebecca devenait actionnaire majoritaire. Sa première mesure a été de renvoyer Gabriel, soutenue par les derniers pourcentages que détenait Edgar.

– Gabriel est seul pour traverser ça ?

– Charles et Magda sont avec lui. Mélanie est rentrée chez elle, elle a trop honte pour Hugo, elle couve une dépression elle aussi.

– Solveig, tu sais où il se trouve ?

– Oui.

Solveig et moi parlons encore une bonne heure. J'étais loin de m'imaginer l'effet domino de cet article sur nos vies à tous. Il faut que j'agisse et comme je suis à l'origine de tout ça, je vais ramasser et recoller chaque morceau du vase cassé, même si ça prend des années.

J'appelle d'abord Mélanie pour lui parler. Elle a besoin d'être rassurée sur son rôle et elle s'est fait avoir autant que moi dans cette histoire. Elle finit par me lâcher qu'elle est allée chez Hugo pour lui casser la figure et qu'ils n'étaient pas moins de trois pour l'empêcher d'abîmer sa petite « gueule d'ange » me dit-elle. Je ris devant le caractère passionné et la fougue de mon amie. Elle avait besoin que je lui pardonne mais rien n'est de sa faute. Pour lui prouver, je l'invite à venir partager la chambre d'hôtel avec moi, tout en lui indiquant comment y entrer sans se faire suivre.

La deuxième étape de mon projet consiste à appeler Charles pour qu'il passe me voir. J'ai besoin de lui, qu'il remette un mot en mains propres à Gabriel de ma part et malgré toute cette mésaventure, je n'ai pas peur que Charles me trahisse. Ainsi, il verra Mélanie et ils pourront eux aussi se retrouver.

Je trouve un bloc de papier aux initiales dorées de l'hôtel, ainsi qu'un stylo dans le tiroir de la table de chevet et me lance dans l'écriture de ma lettre.

Je t'aime. D'habitude, on termine les lettres avec ces mots-là, mais avant toute chose, je veux que tu le saches et que c'est le plus important. Je t'aime et il n'est plus question d'en avoir peur, d'en avoir honte. Je ne cacherai plus mes sentiments pour toi, la vie, ma vie, est trop courte pour cela. Même si l'on doit ne plus jamais se revoir, le monde doit savoir que j'aime Gabriel Lamberson. Oui, c'est un vampire, oui, il est riche, oui, il est beau... oui, je me demande tous les matins pourquoi il a posé les yeux sur une fille comme moi... Mais plus jamais je ne laisserai quelqu'un salir cet amour si fort, si beau, si pur.

Mon amour, je ne cherche pas à excuser ce qu'il m'est arrivé et pourquoi notre si belle relation, privée, s'est retrouvée dans les mains d'une odieuse personne. Je pourrais me cacher derrière ma bêtise, l'alcool, la situation, le besoin de me confier... en vrai, je n'ai pas d'excuses. Peut-être cherchais-je, inconsciemment, le moment où notre secret serait révélé à tous et surtout à Rebecca, je ne sais pas encore, je n'ai pas suffisamment de recul sur la situation.

Alors je te demande, non pas de me pardonner, mais de me comprendre et surtout, je veux que tu saches que si tu avais été un pauvre mortel, je t'aurais aimé pareil. Tu es là, dans mon cœur, mon corps vibre avec le tien et tes sourires, tes regards, tes caresses valent tout l'or du monde.

Je t'aime et je veux que tu m'aimes aussi. On sera dans notre petite barque, à écopper l'eau, mais on sera ensemble et on sera les plus heureux du monde.

Charles sait où je suis, alors, si d'aventure, tu entraperçois le besoin d'être au creux de mes bras, viens.

Ton Héloïse

J'ai passé ma nuit à étudier le dossier préparé par Meredith et Sofiane. Je sais que ça ne va pas être une mince affaire que de convaincre les journalistes que je ne suis pas l'humaine arriviste qu'a bien voulu décrire Hugo Cagien. En revanche, je n'ai aucune peine à écrire mon billet pour le *XL News*. J'ai plus de mal à anticiper les regards et questions des vautours qui pour moi sont de la même famille que Cagien.

Charles a récupéré ma lettre pour Gabriel, il a fait l'aller-retour, puis est revenu pour prendre soin de Mélanie. Je les ai entendus rire tous les deux dans la chambre d'à côté et mon cœur s'est serré.

Quoi qu'il advienne, je suis sur le bon chemin, Gabriel sait ce que je ressens, Mélanie sait que je ne suis pas fâchée et elle et Charles ont repris le cours de leur jolie histoire.

D'être seule me fait penser à Magda. Elle me manque terriblement, si elle avait un téléphone, si je pouvais lui parler, elle a passé ces derniers mois à être comme une mère pour moi et j'aimerais qu'elle soit là. Elle qui n'a que nous.

Je relis mon papier en priant qu'il soit suffisamment probant pour me tirer de ce mauvais pas. Mais je compte surtout sur la conférence de presse, car on peut manipuler ou mal entendre les mots couchés sur le papier, mais j'ai foi en la sincérité que je mettrai dans mon discours face aux journalistes pour les convaincre de celle que je suis.

J'ai retenu trois questions qui m'inquiètent plus que les autres si elles venaient à m'être posées.

1 . Comment avez-vous pu coucher avec un homme, alors que sa femme dormait sous le même toit ?

Mais je doute qu'une question si personnelle et pleine de jugement soit posée.

2 . Si vous n'aimez pas l'argent pourquoi avoir accepté le mécénat et les cadeaux de votre amant ?

3 . Démentez-vous avoir dit à Hugo Cagien que Gabriel Lamberson était votre âme sœur et que vous souhaitiez devenir vampire...

Je me torture à imaginer des reporters aux dents longues, assoiffés de larmes et de scoops. Je crains plus que tout qu'Hugo débarque pour braquer l'attention sur lui. La sonnerie du téléphone me rappelle que la réunion est pour bientôt. Martin arrive pour m'annoncer la présence de Lucas Macjals.

En sortant, alors que nous n'avons pas l'habitude de nous toucher, Lucas et moi fondons dans les bras l'un de l'autre. Nous restons un moment en silence, comme tous les deux équipiers dans ce qui s'annonce être une partie d'échecs compliquée.

– Lâchez-moi jeune fille ou l'on va croire que vous en voulez à mon pauvre corps d'éditeur.

– Suis-je la nouvelle Reine Margot, Lucas ?

– Plutôt la nouvelle Ève. Mais j'ai envie de vous éviter des siècles de culpabilité.

– Lucas, à propos, sur ce qu'Hugo a écrit...

– Shhhht, mon petit. Ne vous inquiétez pas, je sais ce que vous lui avez confié et comment il l'a déformé. N'oubliez pas que je suis l'homme de Lettres, je sais qu'il y a une part de vérité dans ce qu'il disait. Je sais que vous aimiez du plus profond de votre cœur Gabriel. Mais je n'ai pas attendu qu'un jeune blanc-bec me le dise pour le comprendre. En revanche, je ne crois pas en ses balivernes d'argent, de réussite, de pouvoir et d'ambition. Vous préférez rouler en Smart, pas en Porsche.

– Je connais une femme qui préfère rouler en Coccinelle. Elle vous plairait, c'est mon amie Magda.

– Ah... Présentez-la-moi vite !

Alors qu'il s'apprête à monter dans l'ascenseur, j'arrête Lucas.

– Lucas, j'ai peur.

– Je sais, mais j'ai une confiance aveugle en votre force de persuasion.

– Merci, vous êtes un gentleman, un ami digne, Lucas, vous êtes l'homme idéal ! Enfin, après Gabriel, bien sûr !

– Oh, vous savez, je suis surtout un vieux garçon.

– Nous n'avons jamais parlé de cette femme, l'humaine, que vous avez un jour aimée ?

– Elle s'appelait Marie-Madeleine. C'était il y a un certain temps, dans une autre vie sûrement. À l'époque où... il n'y avait pas le don du sang, Internet, le téléphone... Bref, je tenais un établissement de nuit, un casino. Le père de Marie-Madeleine était un grand joueur de black-jack. Je n'avais pas encore atteint l'âge de non-retour, j'avais 35 ans, de grandes ambitions, je voulais devenir le propriétaire de tous les lieux nocturnes de Passéna. Nous nous sommes follement aimés, comme dans les romans qu'elle dévorait, mais il y avait ce secret, sur ma condition. Elle a commencé à se lasser de nos rendez-vous nocturnes. Je ne voulais la présenter à personne, je la cachais, j'avais peur que l'on trouve cette jeune blonde de bonne famille trop appétissante.

– Que s'est-il passé ?

– Je l'ai quittée. Je ne pouvais pas lui dire. Au mieux, elle me prenait pour un fou et je me faisais enfermer, au pire, elle convainquait les autres et ma famille aurait réglé son cas.

– C'est affreux.

– Elle s'est ensuite mariée à un homme imbuvable, elle s'est échappée dans son monde imaginaire, les livres. Pour oublier un mari alcoolique, qui la battait. Je lui écrivais de longues lettres, elle ne me répondait jamais. Elle est décédée très jeune. Un accident. J'ai toujours su qu'elle avait provoqué le destin, un soir, son père m'a apporté une boîte. Y étaient enfermées toutes mes lettres. Entourées par un ruban rouge, elles étaient usées d'avoir été lues, parfois le papier gondolé m'indiquait qu'elle avait pleuré dessus. J'ai vendu le casino, je suis arrivé à Melvin avec dans l'idée de faire un métier qui lui rendrait hommage. Elle aurait eu des livres par milliers avec moi...

Lucas me prend par le bras, je le suis en silence. Dans la rue, je baisse la tête.

– Ne baissez pas la tête Héloïse, jamais, promettez-le-moi, ceux qui baissent la tête sont ceux qui sur l'échafaud courbent l'échine pour faciliter la guillotine.

– ... Eh oui, j'ai accordé une interview à Hugo Cagien, il m'était recommandé. Nous avons beaucoup parlé d'*Au cœur de tous*, avec passion, pendant des heures. Je me suis sentie à l'aise avec lui, alors je me suis épanchée et tout a basculé. Je ne reviendrai pas sur les injures dont je fais l'objet de ce journaliste qui n'a pas hésité à mentir pour faire un scoop, parce que je ne suis pas de cette espèce.

Je ne suis pas sur terre pour gagner. Je ne suis pas sur terre pour écraser. Je ne suis pas sur terre pour briller. Je suis sur terre pour une seule et même raison : aimer. *Au cœur de tous* est né de l'amour. L'amour que je porte à mes nouveaux amis. Vampires, humains... je m'en fous pas mal. *Au*

cœur de tous, c'est l'histoire d'une fille qui est tombée amoureuse de belles personnes. Charles, Solveig, Magda, Dimitri, Lucas, Antoine, Mélanie, Martin... et... surtout Gabriel. Alors qu'importe, si l'on croit que tout ceci était calculé, mensonger... J'ai aimé et c'est tout ce qui m'enrichit. Merci.

Je termine la lecture de mon article en tremblant. Je suis émue, émue d'avoir l'occasion de déclarer à tous les gens qui ont donné un sens à ma vie ces derniers mois : merci.

Silence.

La salle entière se tait. Les caméras qui retransmettent la conférence sur les chaînes de presse locales tournent. Tout le monde se tait. Gênée, j'esquisse un sourire, cherche des yeux quelqu'un qui pourrait m'aider et tombe sur Lucas. Le petit monsieur a enlevé ses fausses lunettes. Des larmes inondent ses beaux yeux, devenus gris. De le voir ainsi abat les dernières cartes que j'avais dressées pour ne pas craquer. À mon tour, je laisse échapper une larme. Un journaliste au premier rang pose son calepin par terre, se lève et se met à frapper dans ses mains. Un coup, deux coups, il ne s'arrête pas. Sa voisine l'imité et c'est toute la salle qui me fait face et qui applaudit. Je suis étonnée et curieusement libérée. Quand tout le monde se rassied, je crois apercevoir près des portes une silhouette familière. Mais les lumières et les premières questions des journalistes m'empêchent de vérifier mon impression.

Contre toute attente, tout le monde est plutôt agréable. Je m'étais préparée à la fosse aux requins, mais mon article a calmé les plus sévères. On me parle surtout de la suite : « *Comptez-vous poursuivre Hugo Cagien pour ses propos calomnieux ?* », « *Y aura-t-il une suite à Au cœur de tous ?* ». Je m'efforce tant bien que mal de répondre aux questions. Quand un journaliste soulève la question de l'illégalité des couples vampire – humain, j'y vois là l'opportunité d'asseoir mes convictions :

– Je suis contre les frontières, contre les murs, contre les lois qui dressent les humains contre les vampires. Si j'ai fait *Au cœur de tous*, c'est d'abord pour les miens, qu'ils comprennent qu'ils ne sont plus menacés, qu'ils comprennent que les vampires sont, certes, différents de nous, mais qu'ils ont un cœur comme le nôtre. Un cœur qui s'emballe, qui sourit, qui vit, qui pleure, qui aime. Pourquoi empêcher les gens de se rencontrer, de s'aimer et même de se détester ? Depuis la fin de la crise du sang, le gouvernement a muselé les hommes. Nous avons appris l'existence des vampires. Ensuite, nous avons entendu qu'ils n'étaient plus une menace mais qu'il fallait tout de même éviter de les fréquenter. Je suis contre ce discours ambigu.

Mon expérience personnelle m'a prouvé qu'il y avait de belles choses à vivre du côté du quartier rouge, comme c'était le cas en zone H. Et tant que je serai en vie, je n'aurai de cesse de lutter pour que nos deux espèces s'unissent. Alors, oui, ma relation avec un homme différent de moi me vaudra peut-être des problèmes juridiques, mais il en vaut la peine...

Une voix s'élève au-dessus des autres.

– Où en êtes-vous avec monsieur Lamberson ?

Je ne vois pas qui pose la question.

– C’est une question personnelle. Je le laisse gérer ses affaires de son côté. Je n’attends rien de lui. Je voulais seulement qu’il sache que je l’aime.

L’homme sort de l’ombre.

– Il n’en a jamais douté.

Les journalistes s’étonnent. Se retournent, chuchotent. Dimitri regarde sa montre et annonce que la conférence touche à sa fin, mais que mademoiselle Hello Ise répondra aux demandes d’interviews, dès lors qu’il ne s’agira pas de transformer « *ses propos en gros titres diffamants* ».

Rires dans la salle. Je reste bloquée sur Gabriel, qui s’est avancé vers la table.

– Tu étais magistrale.

– J’étais niaise.

– C’est ce que je dis.

– Tu m’as manqué.

– Toi aussi. Merci pour ta lettre. « *Merci* », c’est un euphémisme, ça a tout débloqué. Tu as raison, il y a des choses qu’il faut faire comme si on n’avait pas le temps. Le temps, j’ai envie de le prendre pour toi. Mon père, LūX, Rebecca... tout ceci appartient au passé.

– Je trouve que je te fais faire de gros sacrifices...

– Toi, non, Edgar, oui. J’ai tellement donné pour la compagnie, je ne comprends pas comment mon père ose l’offrir à une femme qui n’est pas sa fille, qui ne connaît rien à cette société. Mais ils ne valent pas toi, tes grands yeux, ton petit nez, tes fossettes, ton immense cœur.

Je me lève et me jette au cou de Gabriel. Nous nous embrassons d’abord timidement, puis avec force et passion. Il se passe une éternité et alors que la salle est vide et que nos deux corps ne se quittent pas, Dimitri entre dans la pièce en se raclant la gorge.

– Je... euh... Excusez-moi, Héloïse...

– Venez, Dimitri, que je vous présente à Gabriel.

L’avocat droit comme la justice s’avance et sert la main de Gabriel.

– Je suis ravi de faire votre connaissance, Dimitri, Héloïse m’a beaucoup parlé de vous. J’entendais déjà du bien de vous de la part de Charles, mais ce que vous avez fait pour elle et donc pour nous est en tout point admirable.

– J’avais promis à mademoiselle de la protéger.

– Et vous avez tenu promesse. Ce contexte nous apprend que la confiance est une denrée rare.

– Oui, c’est vrai. Héloïse m’a un peu parlé de votre cas, j’aimerais en discuter avec votre avocat si vous le voulez bien.

– Oui, bien sûr, je vais vous mettre en relation, mais vous savez, Maître, il a retourné les codes et les contrats, il semblerait que rien ne soit plus possible pour récupérer la compagnie.

– Je suis sûr que vous croyez au temps. Et le temps finit toujours par nous faire de drôles de cadeaux. Ayez foi, si nous avons sorti Héloïse d’une telle situation, je suis sûr qu’on peut en faire de même pour vous.

Je ne m’estime pas sortie d’affaire, même si la conférence de presse s’est mieux passée que je ne le pensais. Toutefois, je crois Dimitri et sa philosophie. La vie ne peut pas autant épargner Rebecca, qui a mal agi et qui est protégée. Tout n’est qu’une question de patience.

Dimitri nous quitte et Gabriel m’emmène vers la sortie.

– Où allons-nous ?

– À la maison.

– Au château ? Avec Edgar, Rebecca... ?

– Nous sommes chez moi, j’ai hérité ce bien de ma mère, personne ne saurait me l’enlever. Rebecca est prévenue et je pense que tu es la dernière personne qu’elle souhaite croiser. Ne t’inquiète pas.

– Si tu le dis.

– J’ai prévenu Magda, Charles et Mélanie. Ce soir, nous dînons tous avec Solveig et Antoine.

Comme au bon vieux temps, me dis-je en avançant. Dans le couloir, une télé retransmet le journal. En duplex avec la présentatrice, Hugo Cagien. Je grimpe sur une chaise et monte le volume.

– Je n’ai jamais voulu calomnier Héloïse. C’est une amie, je croyais l’aider en racontant son histoire avec le plus de sincérité. Les allusions à son ambition ont été mal interprétées, je parlais bien sûr d’engagement.

– « *Cette femme serait prête à séduire le premier vampire riche sur son passage pour infiltrer le milieu* »... Maintenez-vous vos propos ?

– Cet article était une commande de *XL News*, j’étais fatigué, je l’ai peut-être écrit trop vite...

Je continue d’écouter Hugo s’empêtrer dans des explications aussi longues que douteuses. La présentatrice coupe court à son interview en concluant que la vérité était rétablie. J’ai comme l’impression d’apercevoir un arc-en-ciel.

Gabriel, lui, ne cesse d’aboyer quand il voit Hugo à la télévision, il ne comprend toujours pas comment un homme peut en arriver à de telles pratiques pour réussir. Gabriel ne pourra jamais comprendre ce qui peut passer dans la tête d’un homme qui n’a que 60 ans pour se construire socialement. Je l’apaise en caressant sa joue et il me conduit vers la limousine.

– Si tu veux conserver ta réputation de croqueuse de diamants, je ne vais pas me gêner et apporter du grain à moulin à ça.

– Merci, mon amour, déjà que je suis une voleuse de mari, là, j’ai la parfaite combinaison.

Dans la voiture qui nous ramène au château, là où tout a commencé, je m’endors contre le torse de Gabriel. Je profite de chaque instant à ses côtés et remercie finalement Hugo Cagien, il m’a peut-être fait mal, mais il m’a aidée à comprendre une chose. Il faut profiter des gens qu’on aime, tant qu’on le

peut. Je suis réveillée par les graviers qui chantent sous les roues de la voiture. Magda ouvre la porte, pousse légèrement Gabriel et se jette sur moi.

- Ma fille. Tu as été si courageuse, si grande, si inspirante.
- Oh, Magda, merci, tu m’as tellement manqué.
- Tu sais, je le disais plus tôt à Charles, mais tu es le cœur de cette maison. Je t’aime ma petite.
- Et tu vas encore plus m’aimer quand je vais t’annoncer que je t’ai trouvé un amoureux !

17. Éclaircies

Dédicaces de mademoiselle Hello Ise à 16 h

Le panneau blanc annonce le programme. Une séance de dédicaces... Rien que ça, comme les stars, je ne me sens tellement pas à ma place, j'ai déjà du mal à considérer que j'ai un métier (autre que « *serveuse dans un repère de pervers* »), alors me retrouver à une table entourée par une pyramide de livres, les miens, à signer, je trouve cela complètement fou.

Depuis la conférence de presse, les choses se sont accélérées. Les médias ont bien accueilli mon discours et Sofiane et Meredith ont intensifié la promotion d'*Au cœur de tous*. Me voilà donc au quatrième jour de la semaine complète de signatures et rencontres en librairies. Quand j'ai signé ce contrat avec les Éditions Macjals, j'étais loin d'imaginer qu'il y aurait, pour de vrai, des séances comme celles-ci. Je croyais que le livre passerait inaperçu et que ma timidité ne serait pas mise à rude épreuve. Mais aujourd'hui que nous avons dépassé les 400 000 ventes, c'est mon devoir.

Cela me permet, comme aime à me le répéter Lucas, de rencontrer mon public, il pense que pour le prochain livre, c'est important. C'est un brin paternaliste qu'il a déclaré que j'avais besoin d'échanger avec ceux qui m'ont faite. Comprendre leur personnalité mais aussi leurs attentes. Maintenant que j'ai pénétré leur vie, ils vont attendre de moi de nouveaux ouvrages...

– Tes premiers lecteurs sont les plus importants, ils savent qui tu es et t'indiqueront quand tu prendras une mauvaise voie. Parle avec eux, prends ton temps. Cela va peut-être te paraître fatigant, mais n'oublie pas que ça fait partie du métier.

Heureusement qu'il est là, sinon j'aurais déjà trouvé mille excuses pour ne pas le faire.

Je maltraite nerveusement le Mont Blanc que Gabriel m'a offert pour l'occasion. Un cadeau symbolique puisque nos initiales entrelacées y sont gravées. Depuis que nous nous sommes retrouvés, nous ne nous quittons plus. Nous passons notre temps libre à s'aimer dans la grande suite du château. Je n'étais jamais entrée dans cette chambre, celle de son ex-vie. Dès le lendemain de nos retrouvailles, Gabriel a fait venir un décorateur : « *Je ne veux plus reconnaître cette pièce* » a-t-il dit à Sergio, un architecte connu pour avoir redécoré entièrement l'hôtel de ville. Pendant cinq jours, Gabriel et moi avons dormi dans la chambre d'amis. À l'instant où nous avons pris possession de la suite « nouvelle version », je me suis sentie chez moi. Sergio a transformé l'ancienne chambre de Gabriel en bonbonnière moderne. À la fois douce et confortable, mais aussi de caractère avec ce lit immense qui semble voler dans les airs. J'ai un coin, pour moi, derrière un paravent japonais recouvert de soie peinte, il cache mon petit bazar : bureau, bibelots, lampe, le vieux réveil de mon père. Quand je suis à ma table, Gabriel fait comme si je n'étais pas là, il sait me laisser de l'espace. J'ai aussi un immense dressing, le bonheur intégral, mais comme j'ai encore très peu de vêtements, je me sens souvent perdue dans cette annexe. Toutefois, c'est notre « chez nous » et cela fait un mois

que nous y coulons des jours heureux.

Nous n'avons pas entendu parler de Rebecca, ni même d'Edgar depuis la rupture. Charles a eu vent d'une restructuration de LūX. Il semblerait que le duo infernal veuille délocaliser la fabrique pour minimiser les coûts (surtout les salaires). Gabriel est inquiet pour toutes les familles qui vivent de cette vieille usine. Mais il n'a plus son mot à dire, il a fait son choix, même si le prix était fort à payer pour me garder à ses côtés.

Curieusement, je le sens très heureux, il a pourtant tout perdu mais j'ai l'impression que ce n'est rien face à cette idée de liberté retrouvée. Il profite de moi, pour commencer, mais aussi de ses amis. Il passe du temps à parler livres avec Charles, apprend à connaître mieux Mélanie qui s'est officiellement installée au château. Magda le trouve rayonnant, comme s'il avait « *rajeuni d'un siècle !* » dit-elle. Il gère aussi beaucoup mieux ma petite réussite et n'a pas trop boudé quand je lui ai appris que j'allais passer une semaine loin du château entre quartier rouge et zone H pour la promotion du livre. Il s'est contenté de me dire : « *Tu es ma petite star à moi.* »

Il s'est lancé dans un nouveau projet avec Charles et Antoine, il souhaite rendre plus fluide et moins inquiétant le don du sang, tous les trois passent, ceci dit, plus de soirées à boire et à fumer des cigares qu'à travailler sérieusement, mais ils ont le temps, eux, ... Solveig, quant à elle, entame son 4^e mois et commence à sentir le bébé bouger. Ce sera une petite « *princesse* » m'a-t-elle annoncé des trémolos dans la voix. Depuis que je le sais, j'ai commencé un journal que je tiens régulièrement. Je raconte à la future miniSolveig comment est sa maman, son papa, comment ils s'aiment, comment ils ont hâte de la prendre dans leurs bras. Je sais que des cadeaux, des jouets, des vêtements, elle en aura, alors c'est ma manière à moi de lui offrir quelque chose de spécial.

Meredith me tire de mes pensées et se penche sur moi :

- Allô, la lune, nous ouvrons les portes dans cinq minutes. Essaie de ne pas être trop bavarde ou alors, il y aura des mécontents qui ne t'auront pas vue à la fermeture, comme hier soir.
- Oui, je sais, mais vous me demandez de les chouchouter et d'apprendre à les connaître, mais vous voulez aussi que je sois rapide.
- Je sais, Hello, c'est compliqué, mais pense à satisfaire le plus rapidement le plus grand nombre.
- J'essaierai.

Je suis stressée. Dès que les portes vont s'ouvrir, les gens qui attendent, le livre à la main, vont former une longue queue devant le bureau. Ils vont m'observer jusqu'à ce qu'arrive leur tour. Après avoir passé l'agent de sécurité, ils me parleront. De A à Z, je serai gênée, je ne suis personne. Je n'ai jamais eu peur des gens, mais non seulement je suis timide mais en plus, je suis la proie de menaces reçues des *H* qui me poussent à renforcer la sécurité autour de moi. Du coup, on dirait une starlette d'Hollywood prétentieuse.

La gérante de la librairie se présente aux portes et ouvre le magasin. Une dizaine de personnes entrent et font docilement la queue en me souriant. Plus que trois jours.

La journée passe à une allure folle et j'ai mal au poignet droit. Signatures, mots, sourires, j'ai enchaîné sans pauses cette journée, mais j'ai rempli ma mission, à un quart d'heure de la fermeture, il ne reste plus qu'une personne dans la file. L'homme m'est familier, il porte une casquette au nom de notre équipe locale de football « Melvin Stadium », un jean brut, des rangers et un bomber vert bouteille. Il me fait un grand sourire que je lui rends avec la même bienveillance. Malcom, le vigile, le laisse passer. Après avoir jeté un coup d'œil à sa montre, ce dernier s'occupe d'amener vers la sortie les derniers clients dans les rayonnages afin de pouvoir quitter son service.

Mon discours est rodé, même si je fais en sorte de le renouveler.

– Bonjour, je suis Héloïse, enchantée.

Je sers la main de l'homme très souriant.

– Bonjour, enchanté de vous rencontrer enfin, je suis Olivier.

– Votre visage me dit quelque chose, étiez-vous un habitué du Melvin Club ?

– J'y suis allé, une fois ou deux peut-être.

– Ça doit être ça. Alors.

L'homme tient contre son buste l'ouvrage et ne me le tend pas. Il me dévisage et son sourire se mue en une grimace inquiétante. Discrètement, je cherche des yeux Malcom, comme pour m'assurer qu'en cas de souci, il surgira pour venir à ma rescousse, mais il est parti.

– Souhaitez-vous une signature ?

– Oui. Mais pas tout de suite. J'ai lu votre livre et j'ai plein de questions pour vous, si vous avez le temps, bien sûr.

– Oui, pas de souci, je vais essayer de répondre, avant qu'ils nous jettent dehors.

Olivier se retourne mais ne voit plus personne dans la librairie. Je lui montre la chaise qui se tient devant moi, mais il la décline.

– Non, ça ira, je suis mieux debout.

– Meredith ? Peux-tu m'apporter un verre d'eau ?

Aucun bruit dans le magasin, seulement le grésillement des lampes néons qui m'ont abîmé les yeux toute la journée.

– Il vous reste une carafe pleine, je peux vous servir un verre.

Je ne l'ai pas vu au pub. Ce n'est pas ça, je le connais d'ailleurs et mes sens sont en alerte.

– Merci, Olivier. Donc, ces questions ?

– Oui. La première, comment avez-vous pu oser écrire ça ?

À la seconde où j'entends ces mots sortir de sa bouche, je comprends pourquoi ce regard perçant me dit quelque chose. Je ne l'ai jamais vu en vrai, je ne le connais pas, mais je sais qui il est, « Olivier ». Il n'a même pas caché son identité ! Je me trouve face à la personne qui me terrorise depuis plusieurs mois. Cet homme d'une carrure moyenne qui n'a rien de charismatique est le fils de Georges Liss et leader des *H*. Par lui, sont arrivées en zone H, la haine, la peur et les expéditions punitives. Charles m'a dit que la frontière entre les deux quartiers de la ville s'était renforcée à la suite de bagarres provoquées par des *H* et pour couronner le tout, c'est lui l'auteur du mail. Je reste sur ma chaise et cherche des yeux une solution pour m'extirper de cette situation.

– Nous sommes tout seuls Héloïse, je m'en suis assuré.

– Vous pensez que j'ai peur de vous ? Qu'allez-vous faire ? Me frapper pour avoir publié un livre aux antipodes de votre vision ?

– Non, je ne vais pas vous punir personnellement. Je suis un personnage public, je n'ai aucun intérêt à me faire incarcérer, mais je connais effectivement des gens qui souhaitent vous faire la peau eux-mêmes. Vos idées dangereuses mettent en péril notre race. Vous êtes souillée par le corps d'une de ces créatures immondes. Vous êtes une impure, vous n'êtes plus à mes yeux une « humaine ».

– Pourquoi êtes-vous là ?

– Pour vous prévenir. Cessez d'écrire ces ignominies car si un jour, je décide que vous êtes trop dangereuse, je vous éliminerai et ce, pour le bien de l'humanité.

– Vous pourriez être arrêté pour ce que vous venez de me dire, proférer des menaces est passible de poursuites.

– Ha, ha, ha. Vous croyez sérieusement que je n'ai pas d'alibi ? Si vous voulez tout savoir, je suis actuellement en train de tenir une conférence auprès de mes fidèles amis. Ils sont 100 à pouvoir témoigner, dont quelques personnes très haut placées, il y aura même des photos pour corroborer mes dires... Méfiez-vous de moi Héloïse. Et arrêtez d'écrire... voire de penser.

Olivier tourne les talons et avance vers la sortie, tel un militaire qui défile. Soudain, il se retourne.

– Oh, j'allais oublier. C'est pour votre amant, monsieur Lamberson.

Olivier jette en ma direction une fiole en verre qui vient se briser sur la table. Un liquide rouge poisseux m'éclabousse le visage et les vêtements. Mortifiée, je pousse un cri d'horreur.

– C'est du sang de cochon. Bon appétit.

Olivier quitte la salle, tout en revissant sa casquette sur son crâne, il épouse la nuit sombre et disparaît de ma vue. Je reste plantée là, choquée, le goût du fer agressant ma langue.

Meredith arrive un quart d'heure plus tard, son nez plongé dans son agenda, elle m'explique que comme le lui a demandé mon « oncle », elle a tenu sa promesse et nous a laissés seuls le temps des retrouvailles, mais qu'il est temps de partir.

Je fonds en larmes et mon attachée de presse relève la tête. Interdite devant tout ce sang, elle panique et vient à mon secours. Elle parle d'ambulance, de blessures et il me faut toute la patience du

monde pour la raisonner et la rassurer. Je vais bien, physiquement.

– Je suis désolée Héloïse, j’ai cru que c’était un membre de ta famille, du coup, je t’ai laissée seule.

– Ce n’est pas de ta faute, cet homme est un serpent, il aurait trouvé un moyen, n’importe lequel, pour m’atteindre.

– Mais tu vas bien, que voulait-il ?

– Que je me retire.

– Jamais !

– Jamais, mais plus sans sécurité, quand Gabriel va apprendre ça, je ne vais plus pouvoir faire un pas sans qu’il soit derrière. Je vais encore lui causer du souci.

– Tu n’es pas obligée de lui dire. Avec Lucas et Sofiane, nous pouvons tous les trois mettre en place un système de sécurité renforcé.

– S’il apprend que je lui ai menti, Gabriel va m’en vouloir. Il a eu des problèmes de confiance dans le passé, je ne peux pas lui faire ça. Mais je vais aller me nettoyer et dédramatiser les faits. Ne lui parle pas de ça.

– Nous avons bien fait de te prévoir plusieurs tenues pour chaque dédicace. Je m’en veux tellement, Hello !

– Tu es super et tu vois, le coup des tenues de rechange, je trouvais ça un petit peu *control freak*... Le seul risque, c’était de me renverser du café ! Comme quoi, tu as eu le nez fin.

– Tu parles, je vais me faire virer, oui ! C’est grave de t’avoir laissée.

– Je te jure que j’arrangerai la vérité afin que tu ne sois pas mise en cause.

– Je m’en veux, tu n’as pas idée.

Une heure plus tard, à nouveau détendue et présentable, j’appelle Gabriel. Il me rejoint dans la demi-heure et nous filons dîner dans un restaurant hongrois.

Dans le restaurant, alors que je lui raconte la dédicace, il me coupe brutalement la parole.

– Qu’est-ce qui t’arrive ?

– Pardon ?

– Oui, viens-en aux faits. Tu es froide, anxieuse, tu tritures cette pauvre serviette depuis 10 minutes. Dis-moi tout.

– Tu me connais bien Gabriel, mais je ne veux pas t’inquiéter, alors promets-moi de rester calme.

Je lui raconte alors les menaces d’Olivier, que je prends plus pour une tentative d’intimidation qu’un réel danger. J’omets de lui parler du sang de cochon. Les yeux de Gabriel s’animent de colère. Je lui explique que je ne peux rien contre lui et qu’il a déjà préparé son alibi, en cas de plainte. Gabriel est furieux, il cherche des solutions mais en arrive aux mêmes conclusions que moi, nous ne pouvons rien contre cet homme pour le moment.

Cette situation n’est pas nouvelle pour lui et cela nous fait un point commun de plus, nous avons tous les deux à faire à des personnes qui nous veulent (ou nous ont voulu) du mal, mais nous sommes dans une impasse avec eux. Il nous faut attendre que l’un ou l’autre de ces « ennemis » commette une

erreur.

Le patron des lieux, un Hongrois pure souche, Árpád, nous propose de noyer nos yeux chagrins dans des verres de pálinka, l'eau-de-vie nationale hongroise. La soirée se poursuit plus gaiement qu'elle n'avait commencé. Nous rions, Gabriel et moi, en imaginant notre embarcation que tous essaient de faire chavirer, mais qui n'en finit pas de se renforcer, mais quand le sujet Rebecca revient sur la table, il m'est difficile de continuer à sourire.

- J'ai rendez-vous demain avec Rebecca, je l'ai eue au téléphone, elle avait l'air d'aller très bien.
- J'en suis ravie pour elle, Gabriel. Elle doit se sentir à l'aise dans ton rôle.
- Tu sais que je suis obligé de faire bonne figure avec elle, tant qu'elle me demande des conseils pour LūX, l'entreprise prend le chemin que je souhaite. Et avec les ambitions d'elle et de mon père, ce n'est pas toujours évident. Ça te gêne que je la voie ? Tu as encore des craintes ?
- Non, ce n'est pas ça. C'est... elle a fait tellement de dégâts, je me méfie.
- Je crois qu'elle a abandonné tout espoir en ce qui nous concerne, si ça peut te rassurer.

Ce que les hommes peuvent être naïfs. Je ne pense pas que Rebecca veuille coûte que coûte se remettre avec Gabriel, mais je ne vois pas une femme de son envergure et de son charisme déposer les armes aussi rapidement.

J'ai perdu le compte des jours, depuis cette froide nuit de novembre où, pour la plus grande chance du monde, l'homme de ma vie m'a percutée. Entre-temps, nous avons eu notre lot de situations compliquées, mais depuis quelques semaines, je touche du doigt le bonheur. Tout va bien, je n'ai plus eu de nouvelles d'Olivier H depuis cette fameuse soirée à la librairie. J'ai un garde du corps qui suit mes déplacements publics, il s'appelle Jean et c'est un homme instruit avec lequel j'échange beaucoup. Comme Sol, son physique ne reflète pas sa personnalité, mais il est suffisamment impressionnant pour inquiéter ceux qui voudraient me faire du mal.

Gabriel s'entend avec Rebecca et peut suivre de loin l'évolution de LūX. Sa grande victoire est que personne n'a perdu son poste depuis son départ, ils déjeunent régulièrement ensemble et je fais comme si cela n'avait aucune importance. Au fond, la savoir dans son entourage me chiffonne, mais je n'ai pas la prétention de décider des fréquentations de Gabriel.

Mélanie a été embauchée par Lucas, une embauche historique puisque M. Lucas Macjals ne s'est toujours entouré que de ses semblables. Mélanie s'occupe du département Pédagogie et Progrès et nous avons travaillé toutes les deux, comme à l'époque de la fac, sur un projet qui me tient à cœur. Un manuel scolaire pour les petite et moyenne sections de maternelle. Des images et des mots simples pour expliquer toutes les espèces, des chats aux loups, des humains aux vampires. Mélanie a trouvé cinq établissements de test en zone H prêts à accueillir le livre et c'est pour moi une grande victoire.

J'ai passé ma journée à décorer le salon en prévision de la baby shower de Solveig. Nous allons

être une petite dizaine de femmes à ses côtés pour célébrer cet événement et surtout aider notre amie à patienter. Solveig n'en peut plus d'être enceinte, son ventre très rond l'encombre et pourtant, il lui reste quelques mois avant la délivrance.

Essoufflée, je m'arrête pour contempler mon œuvre. Je suis plutôt fière. Je dois, bien sûr, avouer que Sergio m'a soufflé la moitié des idées, mais j'ai voulu tout arranger seule. On pourrait rebaptiser le salon rouge, le « pink paradise ». J'ai choisi le rose comme thème, moins parce que Solveig attend une fille que parce que c'est vraiment la couleur qui la symbolise le mieux. On peut dire que j'ai respecté à 100 % les goûts de l'ex-bimbo. Je n'ai pas lésiné sur les tissus bonbons poudrés, les cupcakes fuchsia et les ballons vichy.

Quand je vois l'ampleur de la tâche effectuée, je réalise que j'avais besoin de m'occuper les mains. Je suis extrêmement anxieuse parce que ce soir, Rebecca sera là. Je ne peux pas m'empêcher de penser à elle, comment vont se passer nos retrouvailles ? Comment va-t-elle vivre sa nouvelle position d'hôte ? J'ai le curieux rôle de « la recevoir » dans son ancienne maison, je suis la nouvelle compagne de son ex-mari et j'organise la fête d'une de ses meilleures amies. J'ai l'impression que je lui ai volé sa vie. Je sais que ce sont les circonstances et son comportement qui l'ont amenée là où elle est mais malgré tout, je ne peux pas m'empêcher de me sentir coupable. Si j'ajoute à ce baril de poudre le caractère bipolaire de Rebecca, qui peut être aussi adorable que garce, je crois avoir suffisamment de raisons de m'inquiéter. Gabriel, qui me coache à ce sujet depuis quelques jours, me demande de rester positive. Tous les yeux seront braqués sur Solveig et j'aurai Mélanie et Magda en cas de besoin pour tempérer les choses.

À 19 h, les premières invitées arrivent. La sœur d'Antoine, une cousine de Solveig et Mélanie. Magda est déjà là depuis une heure, elle n'a pas pu s'empêcher de préparer des minisandwichs en forme de nuage, d'ourson et d'arc-en-ciel. Quand arrive un groupe d'amies de Solveig, le volume sonore augmente dans le salon. Je reconnais bien là les goûts de ma Sol. Ses « BFF » ressemblent à une bande d'amazones à talons hauts et robes rose fluo. Rapidement, elles se mélangent à nous et nous racontent comment pour elles il est encore inconcevable que Sol-la-rose se soit rangée.

À 19 h 45, nous n'avons pas de nouvelles de Solveig et je suis inquiète. Le téléphone sonne et Magda répond. Je la vois hocher la tête, gênée, et je l'entends dire que « *ce n'est pas grave* » et qu'« *on fait la fête en vous attendant* ». Contrariée, Magda force un sourire et fait taire le petit poulailler.

– Les filles, la princesse de la fête aura du retard, beaucoup, sachant que nous l'attendions à 19 h et qu'elle ne pourra être là qu'à 21 h.

– Hein ? Mais je ne vais pas pouvoir rester trop longtemps, j'ai un rencard... Elle a eu un souci ? lance sa cousine visiblement ennuyée par ce contretemps.

Magda me regarde avant de répondre.

– En fait, c'est... C'est son amie Rebecca, elle l'a emmenée en après-midi surprise, elles ont pris l'hélicoptère et sont parties à la vente privée de Stella McCartney Baby... Et Rebecca avait prévu tellement de choses qu'elles n'ont pas vu l'heure passer. Solveig semblait vraiment désolée, elle

n'était pas au courant que Rebecca allait lui faire une surprise pile le jour de la shower... mais elles sont en chemin là.

J'aimerais pouvoir croire au concours circonstanciel qui empêche Solveig d'être là, alors que tous ses proches l'attendent, j'aimerais croire que l'intention de Rebecca était louable et non destinée à gâcher la fête, mais je commence à avoir de l'expérience et si je sais une chose : rien de ce que fait Rebecca n'est le fruit du hasard. Je prends une petite inspiration et décide d'organiser les deux prochaines heures comme si de rien n'était. Nous nous servons du photobooth, installé pour l'occasion, pour prendre des photos complètement loufoques. Plusieurs cartouches de Polaroid plus tard, nous nous mettons toutes à remplir le livre d'or de la soirée. Chacune y va de son petit mot, de son petit dessin pour décrire Solveig. Nous disposons pour terminer le livre sur la pile de cadeaux au centre de la pièce. Finalement, ce temps passé en compagnie des proches de Solveig est extrêmement agréable et quand les deux retardataires arrivent, nous sommes toutes ravies. J'ajoute même à mon euphorie initiale une pointe de victoire, Rebecca n'a rien gâché et nous a permis de fabriquer un objet que Sol gardera longtemps.

Après les embrassades, nous lui tendons le livre et elle feuillette les photos en pleurant et en accusant ses hormones.

De son côté, Rebecca lève les yeux au ciel en buvant son champagne. N'arrivant à créer de liens avec personne, elle quitte la soirée tôt. Je la raccompagne poliment à la porte.

- C'était une très belle soirée, Héloïse.
- Merci.
- J'appréhendais un peu, je dois te l'avouer. Mais ça a été.
- Je suis contente de l'apprendre, j'étais moi aussi angoissée.
- Tu ne devrais pas, tout ceci, c'est du passé, non ?
- Si tu me l'assures, oui.
- Ce que je peux t'assurer, c'est que tout sera fini un jour ou l'autre.

Elle s'avance dans la nuit et je ne distingue plus que ses cheveux magnifiques couleur feu. Je n'aime pas le ton qu'elle a employé, ses mots sonnaient comme une menace. Je mets ça sur le compte de ma paranoïa et je rejoins les filles qui rigolent devant les tenues achetées par Sol à sa petite princesse.

Une fois dans la chambre, je ne trouve aucune trace de Gabriel, en revanche une enveloppe m'attend sagement sur mon oreiller. Mon sourire est immédiat, ce mot me rappelle l'époque où Gabriel et moi cachions des indices pour organiser des rendez-vous clandestins. Je prends le temps de goûter à cette petite madeleine avant d'ouvrir la lettre.

Mon amour,

Bravo ! Si tu lis ce mot, c'est que tu as survécu à cette fête. Ce soir a dû être une soirée intense pour toi en émotions, tu t'es tellement démenée pour faire une belle baby shower à Solveig et cette

implication m'a beaucoup touché. C'est ce que j'aime chez toi, cette énergie que tu emploies à toujours essayer de rendre les gens heureux autour de toi. Je ne sais pas pourquoi, ni comment, j'ai réussi à me faire aimer d'une femme comme cela, alors ce soir, laisse-moi te faire une surprise. Jean est au courant, va le voir, il est prévenu que quelle que soit l'heure, il devra t'accompagner dans un lieu tenu secret. Nous t'y attendons : moi, mon désir et mon amour.

Je t'aime

Gabriel

Je ressemble à une gamine hystérique et tombe sur le lit comme dans les comédies romantiques. Je ne sais pas quoi mettre et le sac de la boutique Destin m'aide à nouveau. J'attrape un morceau de cuir magnifique. Il s'agit d'un corset qui vous fait une taille de guêpe et une poitrine de pin-up. Il faudra que je retourne à la boutique car le neuvième paquet de la rangée 38 ne m'a jamais déçue. Je choisis de porter des leggings noires et des talons hauts, quitte à jouer à Catwoman, autant aller jusqu'au bout du cosplay.

Devant la glace, je souris. Je ne me trouverai peut-être jamais belle, mais je sais aujourd'hui que l'homme qui me regarde, lui, sait me faire sentir désirable. Et dans cet accoutrement qui flirte avec le bondage, je sais que mon amant va être ravi.

Jean m'attend effectivement à l'entrée du parking. Il ne fait aucun commentaire sur ma tenue mais je vois dans ses yeux l'étonnement. Il a du mal à reconnaître la sage auteur avec qui il ne parle que de littérature et de crise du sang.

– Ça me gêne de vous demander ça mais... Gabriel a souhaité que vous ayez les yeux bandés pour la surprise.

– Oh. D'accord. Faites comme si c'était mon masque pour dormir.

– Oui, je vais faire ça.

Dans la jolie berline que Jean conduit prudemment, je m'allonge sur le siège passager. La radio nous offre du Bon Jovi et je me sens au paradis. J'essaie de deviner où l'on va, en comptant les arrêts, les manœuvres à droite, puis à gauche, mais je réalise un moment que la conduite de Jean s'accélère et se fait de plus en plus hésitante.

– Tout va bien, Jean ?

– Oui, pas de problème, j'avais l'impression que nous étions suivis. Mais je suis parano.

Une fois arrivés, il me guide aux portes d'une vieille maison. Nous avons quitté la ville, nous sommes près du lac, de l'autre côté, isolés. La voix de Gabriel remplace celle de Jean qui est remercié. Il m'enlève le bandeau et me fixe de haut en bas quelques instants.

– Héloïse, vous êtes un appel aux idées les plus censurables.

– Je te plais ?

– Tu es incandescente.

- C'est pour toi.
- J'espère bien !

Gabriel m'embrasse, des baisers qui ne sont que des aperçus des prochaines heures. Longs, sensuels, humides. Nos langues se cherchent lentement pour mieux s'énerver et je sais que je vais passer la nuit la plus brûlante de ma vie.

Je ne sais pas pourquoi mais dès qu'il pose sa main sur ma hanche, alors qu'il ne fait que m'effleurer, Gabriel, sans le savoir, donne le ton à la soirée. Elle sera brutale, animale et moins tendre que nos autres nuits. Peut-être parce que nous avons désormais le temps de nous déclarer notre amour, peut-être aussi que nous avons moins besoin dans l'intimité de nous dire : « *Je t'aime* ». Ce que nous cherchons, désormais, c'est retrouver les sensations de nos premiers rapports, quand ils étaient encore vierges de tout sentiment amoureux et qu'ils ne répondaient qu'à notre désir primaire. La première nuit où Gabriel m'a reçue chez lui, il m'avait caressée pendant mon sommeil, cette même nuit, j'avais ressenti pour la première fois de ma vie ce qu'était le plaisir sexuel.

Depuis, quand je vois Gabriel, le foyer qui brûle dans mon ventre renaît instantanément. Il dégage quelque chose de si brûlant, il est si beau.

Ce soir, mon amant porte un pantalon chino crème et une chemise légère bleu nuit. L'air est doux, le printemps sera chaud et j'ai l'impression que c'est la première fois depuis longtemps que je n'ai pas froid. L'hiver a été dur et très long, mais là, alors que je ne porte qu'un corset - certes épais - et un collant de coton, je me sens à l'aise.

Gabriel m'embrasse le cou et je frissonne, il me gifle une fesse avec ardeur pour me rapprocher de lui et la surprise me fait l'embrasser férocement. Je lui mords l'ourlet rouge de sa lèvre charnue et passe ensuite doucement ma langue pour me faire pardonner ce geste. Il écarte sa main et la passe dans mes cheveux.

- Tu sais pourquoi tu es là, Héloïse ?
- Parce que je suis à toi ?
- C'est bien. Tu es obéissante.

Gabriel referme ses doigts sur mes cheveux et les tire en arrière. Ma gorge est à nu, ainsi que mon buste et il profite de sa position dominante pour reprendre ses baisers dans mon cou. Il part du lobe, qu'il humecte et mord, puis prend son temps pour parcourir le chemin jusqu'à la naissance de mes seins. Comme je manque de perdre l'équilibre, il me pousse contre l'arbre qui colle le perron de la chaumière. L'écorce du chêne griffe mon dos, mais je n'ai que faire de cette petite douleur, je suis bien trop occupée à fermer les yeux et à visualiser le parcours de la bouche de Gabriel. Il me mordille et je sens qu'il s'agace en touchant mon corset, véritable rempart à mes seins.

- Tourne-toi.

Je m'exécute, ravie du ton mais aussi d'être délivrée de ce tronc. J'appuie mes paumes contre l'arbre et cambre mon dos au maximum. Je sais qu'il ne résistera pas à la vue de ces fesses qui

s'élèvent fièrement pour lui. Je pense qu'il va vouloir me délivrer rapidement de cette contrainte de cuir.

Contre toute attente et pour la première fois de sa vie, Gabriel commence à me donner de petites fessées. Je sursaute à chacune de ses claques. Le sang circule et j'imagine mon postérieur rougir à mesure qu'il m'inflige ce doux châtiment. Je gémiss, moins par douleur que par plaisir, ses coups sont des caresses. Il s'arrête et colle son sexe énorme contre mon sillon, je ferme les yeux en me mordant les lèvres. J'aime tout de Gabriel, sa langue, sa bouche, ses yeux, ses cheveux, sa silhouette, son torse, ses mains... Mais je ne craque jamais plus que quand je sens son sexe dressé contre mon corps. C'est à ce moment précis que mes sens, déjà en ébullition, explosent. J'ai le temps de visualiser ce membre que je connais par cœur, long, très large, fier et noble. Il n'a jamais failli à son devoir et m'a toujours donné un plaisir infini, Gabriel a une tache de naissance à cet endroit. Comme un petit triangle qui s'allonge à mesure de son érection. J'aime être celle, l'unique, qui profite de cette particularité. Quand je suis seule depuis trop longtemps, parce qu'il est en déplacement et que je pense à ce vit, je sais que je vais être excitée instantanément. Alors je pose mes doigts sur mon clitoris, après les avoir léchés, je ferme les yeux et repense à ce triangle et à ce merveilleux sexe qui m'a offert tellement. C'est pour cela, que dans cette belle nuit de printemps, agrippée à un arbre, je masse avec mes fesses le corps dur de Gabriel, pour le remercier. Impatiente de le toucher, de le goûter et qu'il me visite.

– Arrête ces mouvements, sinon je continue à te fesser.

– J'ai envie que tu rougisses mon cul, comme ça, tout à l'heure, quand tu le verras nu, tu pourras culpabiliser à souhait et je ferai de toi ce que je veux.

– Tu ne feras jamais de moi ce que tu veux. Je suis ton maître, je l'ai toujours été.

Brutalement, Gabriel me retourne, je suis désormais face à lui. Il pose sa main droite sur ma bouche et fait glisser la gauche le long de mon ventre en me fixant de ses yeux verts, sa main continue son chemin, ses pupilles plantées dans les miennes, je sens que son index et son majeur se faufilent sous les leggings. Je n'ai pas mis de culotte, les marques auraient juré avec ma tenue de cambrioleuse, aussi un sourire se dessine sur le visage de mon amant quand il est directement en contact avec mon sexe. Comme surpris, l'exploration ralentit.

– Tu es effectivement mon maître mais je suis une bonne élève, lui lancé-je soudaine pleine d'assurance.

– Je vois ça, oui, tu n'as pas mis de sous-vêtements donc.

– J'ai une armure en guise de haut, je ne pouvais pas te torturer avec une ceinture de chasteté.

Les doigts de Gabriel reprennent leur course et je sens leur pulpe caresser mes lèvres chaudes et déjà mouillées. Gabriel est ravi de l'effet qu'il me procure et comme pour me titiller, il pianote sans discontinuer mais en évitant soigneusement la zone de mon clitoris. Il sait que j'ai envie qu'il le touche, il sait que même si je souhaite que tout cela dure longtemps, j'ai déjà envie de libérer le plaisir enfermé dans ce petit monticule qui grossit à mesure que la main du vampire touche mon sexe.

Le vent frais qui annonce la nuit très entamée nous fait entrer dans la maison. Elle est toute petite,

chaleureuse et très confortable. Une grande cheminée habille la pièce mais reste éteinte car les températures ne sont plus hivernales. Sur le sol, comme dans les cabanes de chasseur, une peau de bête épaisse me tend les bras. Je vis un fantasme, être prise au sol par un homme dans une hutte dans les bois. L'image a beau être classique, je me sens comme une proie et je suis extrêmement brûlante.

– Mets-toi à quatre pattes sur le tapis.

– J'enlève mes vêtements ?

– J'aime quand tu prends des initiatives. Seulement ton collant, ce corset en cuir a le don de me rendre fou, tu es différente dedans, encore plus sauvage.

Je rougis, non pas de timidité mais de passion. J'ai envie de lui plus que tout et je me retrouve rapidement à terre, à attendre que Gabriel me surprenne. Il ne se fait pas attendre et je découvre avec étonnement qu'il est nu. Je ne l'ai pas entendu se dévêtir et la taille de son sexe contre ma cuisse me précise que l'interlude que nous venons de vivre n'a en rien entamé son désir.

Alors que je croyais que mes fesses allaient être sa première exploration, il me retourne rapidement sur le dos. Face à lui, je prends de plein fouet sa beauté qui me bouleverse. Sa bouche m'attire et sans attendre son feu vert, je la lèche, doucement, de la pointe avant de m'engouffrer profondément. Nos langues dansent, habituées à s'aimer, à se chercher, à se chamailler, puis se retrouver. Notre salive lubrifie nos mouvements et c'est un délicieux prélude à ce qui se passera dans quelques instants. Alors qu'il continue de m'embrasser, Gabriel, plus nerveux, descend pour reprendre son exploration. Il mouille ses doigts de mon plaisir et les enfonce un à un, tout en m'embrassant. J'aime ce préliminaire à la saillie plus violente qui va suivre. Il prépare la piste, la malaxe, s'assure que je suis suffisamment excitée pour qu'il glisse en moi en toute fluidité. Je n'en peux plus et je suis sur le point de jouir. J'ai été beaucoup trop stimulée et il est temps que Gabriel me pénètre.

Mon amant lit la supplication dans mes yeux et me sourit. Je me mords les lèvres et me cambre. Quand mon pubis touche son nombril, il me tient par les hanches pour me maintenir en l'air et approche son membre gonflé de l'entrée glissante. Alors que j'ai l'habitude des pénétrations de Gabriel, profondes, rapides, comme s'il me fendait, il me surprend en enfonçant son gland luisant. Appliqué, mon amant regarde la pénétration, il renforce son gland, puis gagne quelques centimètres. Je suis en nage, je n'en peux plus, je veux le sentir au fond de mon ventre et je suis énervée par cette ultime torture. Bien décidée à accélérer le mouvement, je me cambre encore plus fort et décolle mes fesses de la peau de bête.

Gabriel est maintenant au fond de moi et à en croire la flamme qui danse dans ses yeux, il veut se venger. Alors, il se retire complètement et me repénètre sans ménagement avec force et vigueur. Je crie, de surprise, de plaisir... Il m'offre de longs va-et-vient et les muscles de son buste se dessinent. Alors que mes seins s'agitent, secoués par les coups de Gabriel, j'ai le temps de regarder son corps. La sueur fait luire son corps d'adonis. Les muscles se dessinent, les veines de son bras se gorgent et quand je pose mes yeux sur sa glotte proéminente, mon clitoris est submergé et je jouis en enfonçant mes ongles dans le dos de Gabriel. À son tour, électrisé par la violence de mon orgasme alors qu'il est en moi, Gabriel hurle d'une voix grave et profonde et jouit en moi. Nos fluides se mélangent dans

mon sexe, je suis comblée, loin, comme au paradis et j'ai du mal à sentir mes jambes. Quelques secousses me font encore trembler, alors que notre union s'est éteinte il y a quelques minutes.

Couché sur le côté, Gabriel me caresse. Il fait glisser son doigt sur ma bouche, mes tétons, mon nombril. Il me câline et me dit que je suis la plus belle chose qui soit. Encore allongés sur le sol, nous décidons d'élire domicile dans le salon pour la nuit. En chien de fusil, nous nous endormons, Gabriel a une main sur mon sexe et je sens que le désir reprend petit à petit domicile en moi.

18. Ce qui est important

Je n'ai pas encore ouvert les yeux mais déjà, je souris et m'étire comme un chat. Cette nuit loin de tout, dans cette cabane de chasseur, a été une des meilleures idées que Gabriel ait eues. Je me sens belle et femme sur cette fourrure blanche et épaisse qui fait fonction de tapis. J'ai dormi par terre, avec mon amant, mais j'ai bien dormi et me réveille dans l'exacte position dans laquelle je me suis mise hier soir, c'est dire si mon sommeil a été profond. En soulevant les draps, je ris devant mon accoutrement, en corset, les fesses à l'air, c'est sûr qu'à la lumière du jour, c'est déjà moins sexy. Gabriel n'est plus là, je l'appelle et retrouve rapidement le mot qu'il a laissé sur la table basse du salon, juste à côté de moi.

Je suis désolé de te laisser dormir comme une marmotte, mais je dois partir, il paraît que les H ont investi les locaux de LūX, j'ai reçu un appel de Rebecca qui m'attend. Je repasse à la maison d'abord, Rebecca peut attendre et j'ai appelé Jean pour qu'il passe te prendre à 11 h, ça te laisse le temps de te réveiller et de trouver quelque chose à mettre sur ces jolies fesses. À ce soir, ma chérie. Gabriel

Il est 10 h, j'ai une heure pour me remettre les idées en place, heureusement que ce n'est pas plus car je suis isolée et je n'ai plus de batterie. Le soleil est déjà bien haut et le cadre est splendide, je prends rapidement une douche et revêts ma tenue de Catwoman. J'ai hâte de pouvoir enlever ce harnais en cuir, il est beau, mais il tient chaud. Je rêve de robes à fleurs et de tenues légères. Mes futiles pensées sont rapidement assombries par la nouvelle des H occupant LūX. Alors qu'il fait beau et que le printemps bourgeonne, je sais que les heures à venir sont plus sombres. Olivier ne se retirera pas comme ça et sa petite armée, comme il aime l'appeler, commence à trahir les accords de paix. Casses, bagarres aux frontières, refus du don de sang... Combien de temps encore avant de voir les premiers affrontements ?

Quand Jean passera, je lui demanderai de m'amener directement chez Macjals. Il faut que j'en apprenne plus sur ce qui se passe et Lucas a le bras long, il saura me dire ce que revendiquent les H.

Un bruit de voiture se fait entendre au loin et alors qu'elle se rapproche, je comprends que l'heure est venue de retrouver la civilisation. Je suis un peu triste de quitter cette auberge de Blanche Neige. Je nettoie ma tasse, rassemble mes affaires et arrive sur le perron pour accueillir Jean. Personne. Aucune voiture. Je regarde l'heure et il n'est que 10 h 30, Jean est ponctuel, si on lui dit 11 h, c'est 11 h.

Des branches craquent, je sursaute, puis appelle pour savoir si quelqu'un est là. Aucune réponse. Apeurée, je rentre dans la maison et m'enferme à double tour, quand je me retourne, je crois à un cauchemar. Olivier et deux hommes me font face. Les trois portent des casquettes, des rangiers et des baggy's, Olivier est extrêmement souriant, comme s'il était fier de l'effet de surprise provoqué par son intrusion. Collée à la porte, je cherche la poignée, déverrouille le loquet et alors que je pense

avoir une chance de m'en sortir en courant, un quatrième homme entre et me pousse vers l'intérieur.

Olivier fait signe aux garçons et tous quittent la pièce, sans qu'aucune parole n'ait été prononcée.

Ma gorge brûle, je suis terrifiée et comprends que si je joue la montre, Jean sera là dans quelques instants et qu'il pourra me sortir de cette mauvaise situation. Olivier, flanqué de son sourire sadique, s'approche de moi, je réalise qu'il tient dans sa main un couteau. Il est long et plat, le manche est tressé, ce n'est pas un couteau banal mais bien une arme blanche.

– Tu ne m'as pas écouté, mademoiselle Hello Ise.

– Je n'ai pas peur de vous, je crois que nous devrions tous avoir la possibilité d'exprimer ce que l'on pense. Vous avez vos opinions, j'ai les miennes. Je lutte contre les vôtres et vous luttez contre les miennes.

– C'est ce pour quoi je suis venu.

– Parce que venir me trouver dans une cabane isolée de tous, avec trois hommes de main, c'est ce que vous appelez « *lutter pour vos opinions* » ?

– Héloïse, je t'avais prévenue d'arrêter. Non seulement tu as continué mais pire, tu t'es lancée dans d'autres projets. Sais-tu que ma femme est enseignante ? Elle est arrivée un soir à la maison bouleversée avec le dossier d'une attachée de presse. Son école a été choisie pour tester dès la rentrée le nouveau manuel scolaire de mademoiselle Hello Ise. Elle pleurait beaucoup à l'idée que vous polluiez l'esprit de notre fille avec ces idées progressistes et scandaleuses. Ma fille ne se fera pas violer par un de ces monstres, ma fille vaut mieux que vous, pauvre fille perdue dans la forêt, habillée comme une pute.

– Je vais appeler la police.

– Je ne crois pas, non.

Debout, face à lui, je vois la folie danser dans ses yeux. Elle grandit, épouse du sourire de cet homme qui est maintenant à dix centimètres de moi. Je n'ai aucun moyen de m'échapper. Si je pouvais le faire encore parler 20 minutes, mais ce sera une éternité. Je commence à paniquer et mon cœur bat si fort que j'ai l'impression qu'il peut l'entendre. Tout ne peut pas se terminer comme ça, ici, sans que je le maîtrise, une larme roule sur ma joue.

– Tu as compris ?

– Que vous êtes fou ?

– Non, que tu vas mourir.

La lame s'enfonce dans mon ventre. La bouche ouverte, je me penche et vois le couteau planté. Du sang recouvre le manche qui goutte. Olivier fixe la blessure, satisfait, fasciné. Un voile blanc recouvre mon visage, le sang quitte mes lèvres, je titube à la recherche d'un appui et tombe immédiatement. De loin, comme s'il était déjà à un kilomètre, la voix d'Olivier m'achève.

– Bonne nuit, petite étoile. Rassure-toi, tes amis vont bientôt te rejoindre.

Le noir envahit mon corps, puis plus rien.

La romancière mademoiselle Hello Ise se bat toujours entre la vie et la mort, nous sommes actuellement devant l'hôpital où elle a été admise en urgence, le pronostic vital est aujourd'hui engagé et... Retrouvez la suite de votre feuilleton après la pub... Il va faire chaud sur le massif...

Il fait noir, j'ai pourtant l'impression que j'ouvre les yeux. J'entends des voix, celles de la télé. Je voudrais parler, mais je ne peux pas. Qu'est-ce qui m'arrive ? Mon ventre. J'ai mal au ventre. Ma tête. Où est le bouton d'alerte ? Je dois avertir Magda que je me sens mal et qu'il me faut un docteur. Pourquoi mes yeux ne s'ouvrent pas, pourquoi mon corps ne répond-il pas ? J'ai tellement mal à l'abdomen, j'ai l'impression qu'on m'a ouverte en...

Olivier. La cabane. Le couteau.

Paniquée, je lutte de toutes mes forces pour soulever mes paupières. Une immense lumière blanche fend ma nuit, puis les bruits de machines se déclenchent, des bips, cadencés... Je cligne des yeux et n'ai pas le temps de voir où je suis qu'une femme en blouse blanche et un homme en vert se penchent sur moi et font s'éteindre les bruits.

– Héloïse, je suis le docteur Patterson et voici Sonia, votre infirmière. Savez-vous ce qui vous est arrivé ?

Oui, je le sais, mais je n'arrive pas à ouvrir la bouche. Je lutte. Le docteur pose sa main sur la mienne.

– Ne forcez pas, Héloïse, vous êtes sous le coup d'un sédatif postopératoire puissant. Je vais appeler votre mari, nous... nous l'avons autorisé à rester chez nous... Il est à la cafétéria avec votre mère.

Mon mari, ma mère... mais que se passe-t-il, que me raconte-t-il, de qui parle-t-il ? Olivier m'a loupée et s'est encore fait passer pour quelqu'un qu'il n'est pas pour terminer le travail ? Je panique et la machine s'emballe à nouveau. Le docteur, inquiet, demande à Sonia un verre d'eau et me tend une paille. Je suis assoiffée et j'ai besoin de tous les efforts du monde pour faire venir à moi le précieux liquide. Je sens sa fraîcheur gagner ma gorge ankylosée, je sens mon corps, ça va aller.

Je souris au docteur.

– Vous voulez que je reste à vos côtés pour expliquer tout devant votre famille ?

Je cligne des yeux.

Heureusement, je suis rapidement rassurée, je vois Gabriel qui a une terrible mine et Magda qui a les yeux très enflés entrer dans la pièce en souriant. Avant qu'ils ne puissent m'approcher, le médecin demande à Gabriel et à Magda d'être patients avec moi et que le chemin sera long.

Magda se penche vers moi, m’embrasse le front et me chuchote qu’elle n’aurait pas survécu à la perte d’un autre enfant. Elle m’embrasse et conclut que je suis comme sa fille. Gabriel s’assoit tout près de moi en me caressant les cheveux. Je ne sais pas depuis quand je suis dans ce fauteuil, mais sa barbe et ses cheveux me font penser que j’y suis depuis un moment déjà. Il y a des fleurs fanées dans les vases, des nouvelles... Mais quand sommes-nous ?

Le médecin se racle la gorge, se met en face de mon lit. Il tient une tablette où y sont inscrits des chiffres et des hiéroglyphes médicaux.

– Héloïse, vous êtes dans notre service depuis maintenant un mois, c’est moi, il y a quatre semaines, qui vous aie reçue aux urgences. Vous souffriez d’une blessure abdominale à l’arme blanche, d’un traumatisme crânien, d’une luxation de l’épaule et d’une jambe brisée en deux. Vous avez eu aussi deux dents cassées mais ça, c’est déjà derrière vous, le chirurgien dentaire s’en est occupé.

Mon cœur s’accélère à nouveau et Gabriel, qui me tient par une main, porte l’autre à son visage pour essuyer ses larmes.

– Vos agresseurs, après vous avoir poignardée, vous ont rouée de coups et laissée pour morte. Votre chauffeur vous a ensuite transportée à l’hôpital. Vous étiez dans le coma, vous avez perdu beaucoup de sang. Le coup que vous avez reçu au couteau aurait pu vous être fatal, si vous n’aviez pas porté ce vêtement épais en cuir qui a amorti le choc. C’est le traumatisme crânien qui nous a donné du fil à retordre, le choc a été si violent et a favorisé la naissance d’un caillot de sang, il compressait votre temporal et vous a plongée dans le coma. Vous avez été opérée avant-hier, nous avons aspiré le sang. Aujourd’hui, vos constantes sont bonnes, la cicatrice sur votre ventre est belle et vous n’aurez aucune séquelle de ce côté-là. Vous allez devoir être plus patiente pour la jambe, en revanche, vous avez au moins cinq mois de plâtre et une année de rééducation. Ne soyez pas surprise, nous avons dû vous raser les cheveux pour vous ouvrir le crâne de ce côté-là. Mais vous êtes en quelque sorte une miraculée, alors louez votre ange gardien.

Beaucoup trop d’informations. Beaucoup, beaucoup trop et alors que je croyais avoir perdu ma voix, je fonds en larmes. Elles sont intenses et sonores et Gabriel me prend dans ses bras.

Le médecin m’annonce qu’il faut que je me repose et m’administre par voie veineuse un somnifère. Je me détends et les dernières paroles prononcées sont un : « *Je t’aime* » de Gabriel.

Quand j’ouvre les yeux à nouveau, j’ai déjà beaucoup moins mal à la tête et au ventre, je mets du temps à réaliser ce qui m’est arrivé et seule dans ma chambre, je me mets à sangloter. Tant de douleurs et d’inquiétude pour les gens que j’aime, avoir été littéralement battue pour des idées... ce monde est absolument immonde. Je me racle la gorge, émets quelques sons, ma voix... j’ai retrouvé ma voix. Je trouve la télécommande qui permet de redresser mon lit sur la table de chevet blanche. J’essuie mes larmes et commence à réfléchir, la nuit tarde à venir, elle tire sa couverture sur ce soleil

qui n'en finit pas de faire des manières avant de se coucher. C'est l'été et je suis clouée au lit. On m'a volé un mois de ma vie, un mois de ma précieuse vie avec Gabriel. Je passe la main sur mon crâne, j'ai les cheveux très courts et une bande est totalement rasée. Quelle drôle de sensation, en tournant la tête, j'aperçois dans le reflet de la vitre mon visage encore tuméfié. Ils ont dû frapper fort pour qu'un mois après, j'en porte encore les stigmates. Je regarde et touche mon corps comme on le ferait d'une vieille voiture bonne pour la casse. Des os brisés, de nouvelles dents, des cicatrices et tout ça pour quoi ? L'amour. L'amour qui m'a conduite à rester aux côtés de Gabriel, l'amour inédit que j'ai eu pour ces êtres que je considère comme ma famille, l'amour de la réconciliation, de l'espoir. Je comprends rapidement que ça ne s'arrêtera pas là, je ne peux pas voir la terreur museler mes sentiments. Il faut que je dénonce Olivier, il faut que je fasse quelque chose pour stopper ces gens. Sur la télécommande, un bouton rouge me permet de faire venir Sonia.

– Bonjour, comment allez-vous, vous permettez ?

Sonia inspecte ma cicatrice sur le ventre, puis sur le crâne. Tout a l'air en ordre et elle recopie d'un air satisfait les chiffres qui clignotent sur l'écran de contrôle.

– Eh bien, vous êtes une miraculée !

– C'est aussi ce que je crois, j'aurais pu partir, mais mon corps a résisté.

– Je ne sais pas si vous êtes croyante, mais, ce que nous dirions dans ma famille, c'est qu'on vous a renvoyée pour quelque chose.

– Ça a du sens. Je crois que j'ai un combat à mener. Pouvez-vous me passer le téléphone, je cherche à joindre cette personne.

Je lui tends un papier et Sonia le lit avec un regard étonné. Sans un mot, elle quitte la pièce. Deux minutes plus tard, le téléphone retentit dans ma chambre, Sonia a trouvé mon interlocuteur et me le passe.

– Allô ?

– C'est moi, Héloïse.

– Oh mon dieu, comment vas-tu, j'ai appris ça aux infos, quelle horreur... je suis... mon dieu, je suis tellement...

– Tu n'y es pour rien Hugo.

– Je me sens merdique quand même, je...

– Il faut que tu me rendes un service. Tu es vraiment la dernière personne au monde en qui j'ai confiance, pourtant, tu es la seule personne que je connais qui va pouvoir m'aider.

– Mais oui, je..., oh merde Hello, je suis vraiment désolé. Dis-moi, je vais faire en sorte de te prouver que je ne suis pas un connard.

– Il me faut le numéro d'un inspecteur qui est fermement contre les *H*.

– Je te trouve ça dans l'heure.

– Sois vraiment discret sur ce coup-là. Qu'il vienne me voir à l'hôpital quand il peut.

– OK.

– Merci Hugo.

– C'est vraiment tout ce que je peux faire ?

– Oui. Pour l’instant.

Mon second coup de téléphone est destiné à Dimitri. Je l’ai missionné de me trouver un détective digne de ce nom. Une fois tout le monde trouvé, je réunis dans ma chambre d’hôpital, mon QG, Gabriel, mon avocat, l’inspecteur déniché par Hugo : Bruno et le détective privé qui travaille en toute confiance avec Dimitri : Adrien.

J’ai empêché Magda, Mélanie, Solveig, Antoine, Charles, Jean, Lucas, Sofiane et Meredith de venir me voir, il faut que je règle tout ça avant. Prétendant une grande fatigue, j’ai éconduit, non sans culpabilité, ces gens qui sont là pour moi en ce moment, mais j’ai une priorité : stopper Olivier.

– Bonjour à tous et merci vraiment d’être venus.

Je lis de la pitié dans les yeux de ces hommes qui me découvrent un peu abîmée.

– Je sais ce qui m’est arrivé, je sais pourquoi et je sais qui...

– Mon amour, c’est peut-être un peu tôt, émotionnellement je veux dire, pour parler de ça.

– Non, Gabriel, j’ai bien réfléchi et je crois que pour tuer une ruche, il faut avoir la reine.

L’inspecteur Bruno Aston intervient.

– J’ai repris votre dossier quand Cagien est venu me trouver. Nous avons eu des soupçons sur Olivier H, puisque le couteau planté dans... Le couteau que nous avons retrouvé sur les lieux du crime porte ses initiales, gravées, mais je n’ai aucune empreinte digitale et surtout, il a un alibi extrêmement solide. Et croyez-moi, je ne dis pas ça pour vous décourager, je vous crois et vous n’imaginez pas à quel point je veux boucler ce terroriste.

– Excusez-moi, inspecteur, mais n’y a-t-il pas moyen de prouver que le soutien sans faille de la communauté d’Olivier H envers son leader s’approche d’une secte et est donc sans valeur juridique ? Il avait un mobile, avait proféré des menaces par mail, mais aussi physiquement lors d’une séance de dédicaces.

Dimitri marque des points, une armée de fanatiques ne sont pas des témoins objectifs, il est, je crois, facilement démontrable à un juge honnête que ce ne sont pas des preuves tangibles. Notre dossier sur Olivier H est solide...

– Vous pensez bien que j’ai essayé de comprendre pourquoi il n’avait même pas été entendu. Le fait est que son alibi lui a été fourni par ses émissaires, bien sûr, mais pas que...

– Mais il aurait pu payer n’importe quel clown, les humains raffolent de...

Gabriel se tait, il comprend qu’il va trop loin et que je ne suis pas la seule humaine dans la pièce. L’inspecteur passe outre et s’adresse à moi et à Gabriel, tout en fouillant dans son dossier à la recherche d’un document.

– Là où l’affaire se corse, c’est que quelqu’un atteste avoir vu Olivier H dans le quartier rouge au moment des faits.

- Qui ?
- Rebecca Lamberson.

Gabriel s'assoit et je reste interdite. Pourquoi dit-elle l'avoir vu alors qu'il se trouvait à une trentaine de kilomètres de là, dans les bois ? Je ne comprends rien et Gabriel a la tête entre ses genoux. La tension est à son paroxysme.

- J'ai sa déclaration sous les yeux, je peux vous la lire.

Sur le coup des 9 h du matin, j'ai reçu un appel de mon beau-père, Edgar Lamberson, m'apprenant que des H avaient investi l'usine en pleine nuit. Ils faisaient un sitting pour geler la production. Affolée par la nouvelle, j'ai immédiatement appelé Gabriel pour le prévenir et je suis allée moi-même à l'usine. À 10 h 30, j'étais devant les grilles, j'ai demandé à parler au responsable, c'était Olivier H, je l'avais vu plus d'une fois à la télévision. Je l'ai reçu dans mon bureau pour écouter ses revendications, il voulait qu'on délocalise l'entreprise pour la remettre dans le quartier rouge et souhaitait qu'il n'y ait plus de main-d'œuvre humaine. Je lui ai expliqué mes projets de délocalisation, nous avons parlé longuement et contre un chèque et une promesse de quitter les lieux dans les mois à venir, nous avons notre accord. Il était 11 h 30 quand il est sorti de mon bureau.

Je suis affligée par ce qui est arrivé à Héloïse, mais je suis sous serment et je ne peux pas corroborer les soupçons qui planent autour d'Olivier H, qui était à mes côtés à l'heure de l'agression.

Le détective privé demande une copie du dossier complet, Dimitri fait mine de prendre quelques notes mais je sais que, comme moi, il a compris et Gabriel tente de se relever et de rester digne. Comme personne n'ose parler, je reprends la parole.

- Je crois que Rebecca était avec une doublure d'Olivier H, ou un sosie que sais-je, mais je vous garantis que c'est lui qui m'a fait ça et je n'ai aucun doute là dessus.
- Personne ne remet en question votre version, Héloïse, me lance Dimitri.
- Je crois qu'il faut enquêter, fouiller, autant dans le quartier rouge grâce à vous, Adrien, qu'en zone blanche avec vous, Bruno. Je pense qu'Hugo est suffisamment malin pour infiltrer les H, il m'a assez fait de mal pour qu'ils croient en son adhésion. Faisons le point dans quelques jours si vous le souhaitez, je suis fatiguée et ma jambe me lance, c'est l'heure des antidouleurs.

Les hommes quittent la pièce et Gabriel et moi restons tous les deux silencieusement. Comme s'il se réveillait d'un cauchemar, Gabriel s'approche du lit, s'y allonge tout contre moi en silence. Il est bouleversé mais il va falloir qu'il l'entende.

- Gabriel ?
- Je sais ce que tu vas me dire. Mais si tu le dis, rien ne sera plus comme avant et il y aura des répercussions terribles. J'ai peur de moi, de ma réaction, ne le dis pas.
- Gabriel, nous sommes deux et tu ne feras rien qui pourrait nous éloigner.

– Tu as raison.

– Gabriel, je crois que Rebecca et Olivier se sont associés et qu'elle a essayé de me faire tuer.

Quel lourd fardeau à porter pour Gabriel. Jusqu'à quand continuera-t-elle à le briser ? N'a-t-il pas assez souffert de sa disparition ? Doit-il aujourd'hui perdre aussi celle qui l'aime et qu'il aime ? Je suis furieuse et ma réaction est plus que bizarre. Quelqu'un a voulu me tuer, deux personnes pour être plus précise, mais je me moque d'Olivier H, il est malade et dangereux... mais Rebecca. Je me fous qu'elle ait voulu me nuire ou me voir disparaître, ce qui me rend folle de rage, c'est qu'encore une fois, elle n'a pas pensé à Gabriel. Pourquoi finit-elle toujours par vouloir tuer à petit feu celui qu'elle a aimé. Croyait-elle qu'après mon départ Gabriel allait revenir à ses côtés pour se reconforter ? Ceci dit, plus j'y réfléchis, plus ça me semble cohérent, oui, Gabriel aurait trouvé une amie, une oreille attentive en la personne de Rebecca. Peut-être que le feu éteint aurait repris, je n'ai aucune certitude sur le sujet, en revanche, je sais une chose, elle ne l'aurait jamais rendu heureux. Une femme capable de littéralement supprimer sa rivale pour récupérer son mari qui ne l'aime plus...

Gabriel a encore de l'espoir, il cherche une explication logique. Il se dit que peut-être Olivier a effectivement un sosie. Adrien et Bruno tentent de leur côté d'interroger chaque personne présente pour trouver les erreurs. Tous sont unanimes, ils ont vu Olivier, il est monté à l'étage avec Lamberson, il était 10 h 30 . Tous sont d'accord sur la tenue que portait Olivier. Là où les choses sont floues, c'est qu'aucun n'est d'accord sur l'heure de sortie, mais aussi le retour en zone H. Olivier était tantôt en moto, tantôt en 4 x4 . Accompagné de ses généraux ou seul.

Ces dissonances sont précieuses et permettent à Bruno de rouvrir l'enquête. Mais il est très discret auprès de ses collègues.

Dimitri trouve un juge prêt à revoir les pièces du dossier. Adrien s'est vu refuser quatre entretiens avec Rebecca qui « *n'a rien à ajouter sur le sujet* » et qui répète à qui veut l'entendre qu'il n'y a pas eu mort d'homme et qu'on devrait plutôt se réjouir de ça.

Un soir, alors que nous cherchons un moyen avec les garçons de confondre Rebecca et de prouver son implication dans cette agression, Adrien propose une idée qui nous semble viable. Gabriel va appeler Rebecca pour lui apprendre que je suis à nouveau dans le coma. Il lui dira qu'il a besoin d'elle et elle saisira l'occasion. Pendant ce temps-là, Adrien pourrait récupérer les fichiers sur l'ordinateur de Rebecca et vérifier si elle n'a pas eu de contacts avec Olivier depuis.

Comme prévu, dès le lendemain et avec la complicité de tous, Rebecca arrive dans ma chambre, ventre à terre. Gabriel a demandé à ce que personne n'entre, pas même un médecin (prétextant des « *retrouvailles* ») et j'entends le cri d'effroi de Rebecca quand elle me voit les yeux fermés, un masque à oxygène sur le visage.

– Mon dieu, mon pauvre Gabriel.

– Oui, c’est terrible, elle ne méritait pas ça.

– C’est vrai, mon cœur, mais Héloïse avait des idées et les menaces des dernières semaines avaient sonné la sonnette d’alarme. Si seulement elle avait pris un peu de temps pour se faire oublier, elle ne serait pas là.

Je bouillonne et sens Gabriel impassible. Il joue son rôle à merveille mais je dois me maîtriser pour que mon rythme cardiaque reste calme.

– Peut-être que tu as raison. Elle n’a pas été assez prudente.

– Oui. Tu dois te sentir si seul.

– Oui, j’ai très peur de la perdre, comme je t’ai perdue.

– Mais tu ne m’as pas perdue. Oh Gabriel, à la différence d’Héloïse, je serai là dans 100 ans encore à tes côtés.

– Tu as disparu.

– Je ne le referai plus.

– Je suis avec Héloïse.

– Héloïse est en train de partir, elle ne survivra pas à des blessures si fortes, un couteau dans le ventre, comprends-tu ?

– Rebecca... Comment sais-tu qu’elle a reçu un couteau dans le ventre ?

– Oh. Je l’ai entendu... aux infos, je crois.

– Ils n’ont pas eu cette information, le médecin a signé un accord pour ne rien révéler à la presse.

– Ou alors c’était Magda, je ne sais plus.

– Non, ce n’est pas possible, Magda m’a dit que la dernière fois qu’elle t’avait vue, c’était à la shower de Sol.

– Je ne sais pas Gabriel où je l’ai su, pourquoi ce ton suspicieux ?

Gabriel reçoit un texto. Je ne vois pas la scène, mais j’entends. J’entends un silence lourd. J’entends Rebecca déglutir, j’entends Gabriel qui réfléchit.

– Pourquoi tu m’as fait venir ici Gaby ?

– Pour savoir si c’était vrai.

– Quoi « *vrai* », qu’est-ce que j’ai encore fait ?

– Je voulais savoir si tu étais capable de me mentir.

– Mais, qu’est-ce que c’est que ce procès d’intention, Gabriel ?

– Comment tu as su pour la blessure ?

– Mais je ne sais plus !

Sa voix est haut perchée, énervée.

– Bon, si c’est comme ça, Gabriel, laisse tomber, je préfère rentrer.

– Ah non, mais tu ne vas pas rentrer, Rebecca. Pas avant cette conversation. Pourquoi tu nous as fait ça, pourquoi tu es partie ?

– Parce que tu n’étais jamais là.

Le ton de Rebecca a changé. Elle baisse sa garde, je l'entends s'asseoir.

– Tu aurais pu t'éviter bien des drames en me disant simplement : « *Je pars.* »

– Tu ne voulais rien entendre de ma détresse et quand j'ai rencontré..., bref, lui et moi en avons parlé et on s'est dit que c'était le mieux.

– Le pire, oui. Pourquoi tu es revenue ?

– À cause d'elle.

– Par pure jalousie ?

– Non, pour te protéger, toi, la famille, la société, tu mettais tout en péril pour une traînée.

– Rebecca, qu'as-tu fait à Héloïse ?

Elle se tait. J'essaie d'entrouvrir les yeux, mais j'ai trop peur qu'elle se referme comme une huître si elle me sait réveillée.

– Rebecca, pour une fois dans ta vie, dis-moi ce qui s'est passé. Je te soutiendrai, si tu me fais l'honneur, pour une fois, de ne pas me mentir. Fais-le pour moi, pour nous.

– Je... Il y avait cet Olivier H, Héloïse en parlait à Solveig et je me disais qu'il devait être sur terre la personne qui détestait encore plus Héloïse que moi. Alors, je lui ai envoyé un mail. Nous nous sommes vus, il a accepté mon aide pour la partie logistique, savoir quand Héloïse était seule, etc. Et il m'a donné la possibilité de délocaliser l'usine sans que tu aies l'impression que j'y sois pour quelque chose. Héloïse serait morte un peu plus tôt que prévu, ce qui serait arrivé tôt ou tard, nous aurions déménagé pour suivre la nouvelle implantation de LūX et nous aurions tout recommencé à zéro. Toi avec une femme de notre espèce et moi avec...

On frappe à la porte et Bruno Aston se présente, il montre sa carte à Rebecca et lui lit ses droits. Choquée, Rebecca hurle mais Gabriel lui montre le micro dans le coin de la pièce.

– Dire que c'est toi qui m'as appris à me couvrir !

J'ouvre les yeux, me relève pour m'asseoir et plante mes yeux dans ceux de mon ennemie. Je ne suis plus fâchée, j'ai honte pour elle et avant qu'elle ne quitte la pièce, je la regarde et lui dis :

– Je te jure, Rebecca, que je prendrai soin de lui et qu'on sera heureux.

– Oui et après, tu l'abandonneras à 80 ans et il sera à nouveau seul.

Gabriel n'a pas un regard pour Rebecca. Elle lui demande de l'écouter et son « *dégage* » fait trembler les vitres. Dimitri arrive avec l'ordinateur de Rebecca.

– Bon, il y a tout ce qu'il nous faut et bien plus pour vous, pour LūX.

– Comment ça ?

– Je vous préviens Gabriel, il va vous falloir du courage. Vous allez pouvoir retrouver votre société et nous allons pouvoir faire annuler le contrat passé avec Edgar.

– Mais comment, qu'est-ce que cette histoire change ? Toutes les parts de Rebecca reviennent à Edgar, non ?

– Oui, mais il y a un détail. Et vous allez tomber de haut.

J'entoure Gabriel de mes bras. En attendant les paroles de Dimitri qui prend un temps pour tourner sa phrase. On le sent terriblement mal à l'aise.

- Le contrat entre Rebecca et Edgar est caduc.
- Parce que...
- Parce qu'ils sont amants.

Je laisse échapper un « *oh* » de surprise et Gabriel se met à rire. Un vrai rire, franc, sonore. Je pense qu'il perd la tête et Dimitri lui apporte un verre d'eau.

– Mais que je suis idiot, mais oui, mais depuis le début, mais pourquoi je n'avais jamais osé me l'avouer à voix haute. Rebecca, Edgar, le couple parfait. Uni pour me voler, uni pour me faire souffrir.

– Héloïse ?

Bruno revient vers moi.

– Rebecca est avec mes collègues, elle va être interrogée. Adrien m'a dit qu'il y avait de nombreux éléments à charge dans son ordinateur. Mais le plus bel atout, ce sont ses aveux. Un mandat a été signé pour fouiller la demeure d'Olivier H mais il est introuvable. J'aurai besoin de vous ces prochains jours.

– Merci pour tout, Bruno, vous avez été parfait.

– Une dernière chose, vos amis vous attendent en salle d'attente, ils trépignent.

Je regarde Gabriel pour l'interroger. Il m'embrasse et me déclare que désormais, la vie se concentrera sur moi, Magda et nos amis. Solveig entre, le ventre rose gonflé, Mélanie la pousse à moitié et se jette sur mon lit. J'ai mal et Magda leur demande de se calmer. Elle m'apporte un croissant maison. Je le dévore pendant que Solveig me montre des perruques et que Mélanie m'annonce ses fiançailles avec Charles. Charles, Antoine et Gabriel nous regardent amusés. Je plonge dans les yeux verts de Gabriel et je sais que nous allons être les plus heureux du monde.

Une infirmière nous avertit que les heures de visite sont dépassées et qu'il est temps pour ma joyeuse bande de regagner leur vie. Gabriel, face à la fenêtre, regarde le soleil se coucher. Sa silhouette se découpe sur le fond carmin, je cligne des yeux, j'ai envie de garder cette image de lui toute ma vie. Sombre, entouré de lumière, proche de moi et parfois si lointain.

Mon amant se retourne et me regarde comme s'il me rencontrait pour la première fois.

- Tu es la plus belle chose qui soit, Héloïse.
- Je pensais la même chose de toi, à l'instant.
- J'ai envie de te rendre heureuse.
- Je le suis.
- Qu'est-ce que je peux faire pour être sûr que tu le seras toute ta vie ?

Je plonge mes yeux dans les siens. Je prends une grande inspiration, ma décision est prise et je ne

reviendrai pas dessus. C'est le seul obstacle à mon bonheur et je n'ai plus peur de franchir le pas. Je prends la main de Gabriel, me rapproche de lui et l'embrasse. Le nez niché dans son cou, je prononce les mots qui vont changer ma vie :

– Mords-moi...

FIN.

Les chapitres inédits.

Extraits des carnets de Gabriel

Cela fera bientôt deux ans que Rebecca a disparu. Quand j'y repense, et cela arrive souvent, je me sens misérable. Si seulement nous ne nous étions pas quittés sur une dispute... Est-ce que cela aurait changé quoi que ce soit ? Est-ce que j'aurais mieux vécu son absence ? Rien n'est moins sûr. Peut-être aurait-ce été pire encore... Non, en fait, je ne pense pas. Rien ne fait plus mal que la culpabilité. La preuve : deux ans après, j'y repense comme au premier jour, et je continue à ressasser mes souvenirs dans ces carnets que je noircis inlassablement de mes regrets... Si seulement j'arrivais, comme certains vampires, comme mon père par exemple, à ne ressentir aucune émotion ou empathie. La vie serait tellement plus simple alors !

Quand je repense à ce jour, je me sens idiot. C'est vrai qu'on ne se supportait plus. Elle, toujours cynique, orgueilleuse, hystérique. Moi, toujours sûr de mon bon droit, rigide, intransigeant. Si seulement j'avais su ! Quand elle a claqué la porte, en criant qu'elle partait, qu'elle en avait assez de moi, qu'elle irait trouver ailleurs ce que je ne pouvais pas lui donner, j'ai ricané méchamment en lui disant qu'elle ne pourrait trouver nulle part ce qu'elle voulait, parce qu'elle était une insatisfaite chronique, complètement insatiable et égoïste. Mon Dieu ! Je ne pensais pas qu'elle partirait pour de bon. Mais les heures ont passé, l'angoisse est arrivée. Et quand la police est venue me dire qu'on avait trouvé sa voiture vide, avec juste son sac sur la banquette arrière et des traces de lutte... Je me suis senti si misérable, si minable. Alors, je l'ai cherchée partout. J'ai dépensé des millions pour rémunérer des détectives... Mais avec les événements qui avaient lieu, autant chercher une aiguille dans une botte de foin : il y avait déjà trop de morts, de disparitions et de haine pour que la police s'occupe d'une bourgeoise, vampire de surcroît, qui s'était enfuie après une dispute avec son mari... Je ne souhaitais qu'une chose, que cette guerre meurtrière s'arrête le plus vite possible pour pouvoir retrouver ma femme. Cette guerre qui nous avait ôté toute possibilité de réconciliation. Mais les armes se sont tuées, et je n'ai jamais retrouvé Rebecca.

Alors, depuis que j'ai officiellement abandonné les recherches, je me noie dans le travail. LüX, heureusement, me prend tout mon temps, surtout depuis que je gère l'entreprise quasiment seul. Edgar a lâché les rênes du pouvoir, et il a bien fait, sinon je crois que j'aurai fini par le tuer ! Cette incapacité à communiquer quand on est ensemble m'a toujours exaspéré. J'ai parfois l'impression qu'il fait exprès d'attiser cette rivalité entre nous, pour me pousser à bout ! Si seulement nous ne nous ressemblions pas autant ! Je suis certain que ça l'amuse de voir que nous avons le même âge de non-retour... D'ailleurs ce serait vraiment étrange de l'appeler papa alors qu'il semble être mon exact reflet ! Heureusement qu'il n'y tient pas !

Je l'ai toujours trouvé bizarre depuis la disparition de Rebecca, comme avec ce surprenant lâcher-prise à propos de LüX, qui était quand même son grand projet. Il est devenu à la fois absent, peu disponible, et en même temps étrangement compréhensif envers moi, comme s'il se sentait coupable de quelque chose, ce qui, admettons-le, est peu fréquent ! Parfois j'ai l'impression qu'il essaie de cacher une sorte de jubilation. C'est vrai qu'il m'a toujours dit que Rebecca était trop forte, trop

« sauvage » pour moi, mais il ne pensait peut-être pas que les faits lui donneraient raison... après seulement trente-trois ans de vie commune. Et dire que Magda est restée deux cent cinquante ans avec Cary avant qu'il ne se consume de chagrin à cause de la mort de son fils... Est-ce qu'un jour je serai capable d'aimer et de rester aussi longtemps avec une femme ? Quand je vois la sécheresse de cœur de mon père, j'espère ne pas lui ressembler, même si je sais que j'ai hérité de son côté dominateur et intransigeant...

Quelques jours plus tard

Hier, alors que ma soirée se déroulait comme d'habitude, j'ai ressenti quelque chose d'étrange. Je me sens obligé de coucher mes impressions sur le papier, car j'aurai peur, si elles venaient à disparaître, de les avoir rêvées.

J'étais dans ma Porsche. Je ne pensais à rien. Ni à Rebecca, ni à LüX, ni à Edgar. Je ressentais seulement la puissance de ma voiture. Je roulais sans but, juste pour le plaisir, et je me sentais bien. J'ai conduit un long moment. Et là, d'un coup, j'ai eu faim. Très faim. Cela faisait une éternité que je n'avais eu autant faim. Comme si tout mon cœur et tout mon corps appelaient le sang. Heureusement que je n'étais pas dans la zone H car il aurait été difficile de me contrôler. C'était bizarre, d'ailleurs, cette envie de mordre, car je n'ai pas mordu depuis des années. Je suis rentré à la maison à toute vitesse, et je me suis jeté sur une poche de B+, mon préféré. Cela a calmé ma première faim, mais ensuite j'ai ressenti comme une sorte de vide en moi impossible à combler...

En y réfléchissant, plus tard, dans la nuit, je me suis dit que cette soif soudaine était le symptôme d'une autre carence, plus psychologique que physique, une carence en tendresse, en amour même. Cela fait en effet trop longtemps que je vis en solitaire, que j'ai anesthésié mon corps afin de ne pas souffrir du manque. Je crois que j'ai besoin de chaleur, de sensualité, de sensations. J'ai besoin d'un corps à serrer, à embrasser, à goûter. Et pourtant, ce besoin serait si facile à combler : j'ai autour de moi tant de jolies femmes que je pourrais courtiser... La semaine dernière encore, Elisa paraissait toute prête à satisfaire mes besoins, et avec l'approbation de Ben en plus ! Mais je n'étais pas emballé par l'idée, même si Elisa est parfaite. Trop, peut-être : trop experte, trop délurée, trop consciente de son pouvoir de séduction... J'ai envie d'une certaine fraîcheur, d'une certaine naïveté qu'elle ne peut pas m'apporter.

Finalement, je me dis que ce qui est important ici, c'est que je n'ai pas pensé à ce genre de chose depuis des mois et des mois. Je prends cela comme une sorte de signe. Le signe que je commence à me détacher de ma culpabilité, de ma colère, et de ma tristesse aussi. C'est Magda et Charles qui vont être contents, eux qui me répètent sans cesse que je dois tourner la page, recommencer à vivre... C'est vrai que ça ne doit pas être drôle pour eux non plus, car la maison est bien lugubre ces derniers temps... Serais-je en train de faire mon deuil ?

J'ai pris une décision. La semaine prochaine, dans quatre jours, ce sera la pleine lune. Je vais aller une dernière fois en zone H chercher Rebecca, même si je sais bien que je ne la trouverai pas. Mais je crois que j'ai besoin de faire cela une dernière fois, pour me dire que c'est fini, qu'elle ne reviendra plus, que j'ai fait mon maximum. En fait, les sensations ressenties la dernière fois ne se sont pas calmées, bien au contraire, elles se sont amplifiées. Je sens une faim profonde, inextinguible, qui se propage dans chaque cellule de mon corps...

Ce soir, j'ai renversé une femme, elle dort dans la chambre d'amis. Elle est magnifique. Il faut qu'elle soit à moi. Edgar ne doit pas savoir. J'ai envie de retourner la voir dormir et embrasser ses épaules.

Seigneur, mes idées s'embrouillent, je ne sais pas par quoi commencer... Je vais essayer de reprendre tout ça de façon plus claire, ne serait-ce que pour me calmer.

Ce soir j'avais donc décidé, pour la pleine lune, d'aller une dernière fois du côté des humains, pour chercher Rebecca, mais surtout pour faire mon deuil... Bref. Je roulais depuis deux heures environ, quand je suis arrivé du côté de Brokenhurst, un quartier assez mal famé de Melvin. Je n'avais évidemment aucune chance de trouver Rebecca là, elle qui aimait les beaux hôtels et les lustres en cristal, mais j'avais échoué dans ce quartier par hasard, après avoir tourné au mauvais endroit. Les lampadaires étaient presque tous cassés ; les rares qui fonctionnaient encore n'éclairaient que le désespoir glauque des gens oubliés. Même la lumière de mes phares semblait percer difficilement l'air crasseux. Bref, j'allais assez vite parce que je ne voulais pas traîner là, quand j'ai soudain vu dans mes phares une silhouette menue, qui ne faisait pas mine de bouger, un peu comme une biche hypnotisée par une lumière trop vive. J'ai freiné, mais il était trop tard. J'ai percuté le corps.

Je suis descendu en hâte, et j'ai vu une jeune femme, en short et en tee-shirt blanc moulant, sans connaissance. Son cœur battait encore, et son corps, mis à part une plaie au genou, ne semblait pas vraiment amoché. Elle avait dû s'évanouir à cause du choc et de la peur. J'ai réfléchi deux secondes, et j'ai décidé, je ne sais pourquoi, de la ramener chez moi. Pourquoi ai-je pris cette décision alors que c'était manifestement une humaine et que je venais de la renverser ? Je ne sais pas. Toujours est-il qu'il ne semblait y avoir personne aux alentours pour me dénoncer. J'ai donc porté la fille jusqu'au siège arrière de l'Audi, et j'ai roulé à travers la ville à toute vitesse.

Sur le chemin, je l'ai regardée plus longuement dans le rétroviseur. Son visage était sublime : des traits fins associés à une expression douce mais mûre, comme une enfant qui aurait grandi trop vite. Pourtant ses formes étaient bien celles d'une femme : des seins qu'on devinait épanouis, des hanches rondes, des jambes galbées... Je me suis brièvement demandé comment une jeune femme si magnifique et si courtement vêtue était comme par enchantement apparue devant ma voiture. Comment se faisait-il qu'elle ne portait que ces petits bouts de tissus qui ne cachaient franchement pas grand-chose et qui ne la protégeaient pas vraiment du froid ? On était en novembre, quand même ! Puis je me suis rappelé une chose : j'avais entraperçu l'expression de son visage avant de la renverser : elle

paraissait à la fois hagarde, révoltée, presque désespérée... Pourquoi ? Qu'est-ce qui l'avait poussée à marcher dans ce quartier en pleine nuit ?

Une fois à la maison, je l'ai installée dans la chambre d'amis. Elle paraissait si petite dans le lit à baldaquin. Je l'ai examinée, mais mis à part son genou, qui semblait assez abîmé, je n'ai vu que quelques ecchymoses sans gravité. J'ai quand même appelé le médecin, qui a confirmé mon diagnostic, lui a prescrit des médicaments et lui a administré un calmant pour éviter les crises de panique en pleine nuit. Une fois que le docteur est parti, me laissant seul avec l'humaine, je n'ai pu m'empêcher de la regarder de plus près. Elle dormait paisiblement, comme une Belle au bois dormant moderne. Son pouls était fort, régulier. Ses lèvres carmin, légèrement entrouvertes, appelaient les baisers. Je suis resté un long moment à la regarder, comme ensorcelé. Je me sentais irrésistiblement attiré par elle, alors même que je ne lui avais jamais parlé, que je n'avais même pas vu ses yeux.

Le fait de l'avoir renversée ne provoquait aucune culpabilité en moi : comme si cela n'avait au fond que peu d'importance et que l'essentiel était qu'elle soit ici, avec moi... Là, une idée m'est venue brusquement à l'esprit : elle allait vraiment rester ici ! Demain il serait trop tard pour la ramener chez elle, elle ne pourrait traverser la frontière entre les deux zones ! Cette pensée m'a bizarrement rassuré. J'allais avoir vingt-huit jours pour mieux la connaître, même si l'envie me brûlait de la connaître tout de suite. Mon appétit charnel, qui s'était réveillé quelques jours auparavant, a soudain rugi de frustration et j'ai quasiment chancelé tellement je désirais cette fille, allongée sans défense chez moi.

En la regardant, j'ai enfin remarqué que ses vêtements étaient humides et abîmés. Je n'ai pas réfléchi plus longtemps à mes gestes, ni au fait qu'elle n'était pas consciente de ce que je faisais. Dans un état presque second, j'ai commencé à la déshabiller, doucement, avec une attention presque religieuse. Son short moulait ses hanches voluptueuses, mais je n'avais qu'une hâte : voir sa peau blanche et douce... Puis je lui ai enlevé sa culotte blanche, son haut maculé de boue. Son soutien-gorge était également abîmé, et j'ai décidé de le lui enlever aussi. Mes doigts tremblaient quand je l'ai dégrafé, faisant apparaître ses seins délicieux. Je n'ai pu m'empêcher de les caresser et ils se sont dressés, fermes et tendus. Je les ai même mordillés et j'ai vu, sans vouloir vraiment y croire, qu'elle souriait dans son sommeil, comme si elle prenait plaisir à ce que je lui faisais... Il a fallu que je m'arrache à son corps pour ne pas la prendre tout de suite. Mais j'avais déjà franchi beaucoup de limites, je ne pouvais aller plus loin...

Je suis sorti de la chambre dans un état de tension extrême, mais... heureux, je crois. Plus heureux en tout cas que je ne l'ai été pendant ces deux dernières années. C'était bizarre, cette impression. D'ailleurs, je devais avoir un air inhabituel car au moment où j'ai croisé Magda dans la cuisine, avec les affaires de la fille dans les mains, elle m'a regardé et m'a demandé :

– Tout va bien, monsieur Gabriel ?

– Oui, ai-je répondu. Tout va bien. Hum... Magda, je dois vous dire que nous avons une invitée de dernière minute. Elle dort dans la chambre d'amis.

J'ai vu Madga ouvrir la bouche et lever les sourcils plus haut qu'elle ne l'avait jamais fait, mais

elle s'est retenue de me poser des questions. Elle a seulement dit :

– Et... dois-je faire quelque chose de particulier pour... elle ?

– Euh, non, pas pour le moment. Ah si, pardon. Voici ses affaires... donc si vous voulez bien les laver... ou mieux, acheter des vêtements de rechange un peu plus « couvrants »...

Nul doute que Magda allait vraiment s'interroger sur cette « invitée » quand elle verrait que ses « affaires » en question se résumaient à un mini short et un tee-shirt, et quand elle s'apercevrait qu'il y avait aussi des sous-vêtements à laver...

– Oui bien sûr, sans problème ! Autre chose ?

– Non, Magda, merci, je m'occuperai moi-même de son réveil.

J'allais partir, quand j'ai ajouté :

– Magda, merci de garder tout cela pour vous, surtout devant Edgar.

– Bien sûr, monsieur Gabriel. Je ne comptais pas lui en parler de toute façon.

Plus tard, je suis revenu dans la chambre pour regarder mon « invitée » dormir. Ma présence a dû la réveiller, car ses yeux se sont ouverts. J'ai senti un début de panique, mais avant qu'elle ne soit vraiment consciente, je l'ai rassurée en lui disant mon nom. Je lui ai aussi chuchoté de se calmer et de se rendormir. Elle m'a regardé dans un demi-sommeil, avec une expression pourtant étrangement lucide, et j'ai vu qu'elle avait compris ce que j'étais, ma nature. Mais cela n'a pas eu l'air de l'effrayer. Elle s'est rendormie immédiatement, certainement à cause des médicaments. Mais pendant ces quelques secondes où elle m'a regardé... j'ai vu ses yeux. Maintenant, j'en suis sûr : cette fille va en quelque sorte... apaiser ma faim.

L'histoire de Charles

Chère Héloïse,

Tu m'as demandé maintes fois de te raconter ma vie « d'avant », ainsi que ma rencontre avec Gabriel et ma fameuse « transformation », ce que j'ai toujours refusé de faire jusqu'à maintenant. En effet, ces souvenirs me ramènent souvent à d'autres souvenirs plus douloureux et je n'ai jamais aimé remuer mon passé, cela me rappelle que je suis vieux ! Enfin, maintenant que tu m'as fait rencontrer Mélanie et que je suis, ma foi, très heureux, j'aimerais te raconter tout cela une fois pour toutes. Cela me permettra peut-être de tourner la page, comme on dit. Je te donne même l'autorisation d'inclure mon histoire dans ton prochain livre si tu as le courage d'en écrire un autre ! Alors la voici. Et pour que tu comprennes comment je suis devenu un vampire, je dois revenir brièvement sur ma vie d'humain...

Revenons donc en 1966, j'ai 27 ans. Après des études en psychologie et un mémoire sur les phénomènes parapsychologiques, j'ai entamé une carrière de journaliste, dans un canard maintenant disparu, le *Melvin Post*, pour ne pas le citer. C'était un journal sérieux mais qui publiait toutes les semaines une chronique décalée sur les légendes urbaines, les faits divers bizarres... Bref, le rêve pour moi qui étais attiré par tous les phénomènes occultes. Et quand le responsable de cette rubrique mourut mystérieusement, je ne réfléchis pas et appelai le rédacteur en chef matin et soir pendant dix jours pour qu'il m'embauche. Au début, il m'ignorait car j'étais très jeune, mais il finit par céder et je commençai à travailler au *Post*.

J'étais aux anges ! Car si j'étais venu à Melvin chercher du travail, c'est que j'avais remarqué, dans cette belle ville, une grande concentration de disparitions étranges, de témoignages farfelus et d'histoires de revenants qui avaient piqué ma curiosité. J'avais déjà à l'époque la capacité propre aux vampires de flairer l'odeur du sang ! Rappelle-toi que nous étions alors dans les années soixante, avant la guerre du sang, l'armistice, le don du sang obligatoire.... Les vampires se nourrissaient dans la clandestinité et violemment. Ils étaient des prédateurs cruels et sauvages, et non « domestiqués » comme nous le sommes devenus. Même si finalement cela correspond mieux à ma philosophie – je n'ai jamais aimé tuer pour me nourrir, ce doit être à cause de ma condition de Mordu – j'ai une empathie pour les humains que beaucoup de Sangs Purs n'ont pas.

Cela faisait à peine quatre mois que j'écrivais au *Post* lorsque je me mis à enquêter sur la disparition d'une jeune femme, Lila Quinn, retrouvée morte près des bois de Melvin, la gorge quasiment arrachée et le corps exsangue. La police avait conclu, au vu de ses blessures, qu'elle s'était fait attaquer par un loup. Pour moi, qui avais réussi à voir le rapport d'autopsie et le rapport de police, trop d'éléments semblaient étranges. Que faisait cette Lila au milieu des bois le soir de sa disparition, alors qu'elle habitait le centre-ville et n'était pas vraiment habillée pour une promenade dans la nature ? Pourquoi n'avait-on pas retrouvé plus de sang autour de son cadavre ? Pourquoi les différentes battues pour tuer les prétendus loups (car Lila n'était manifestement pas leur première

victime) ne donnaient jamais aucun résultat ? Pourquoi enfin, n'y avait-il sur son corps aucune trace de griffes, comme c'est généralement le cas avec les attaques de bêtes sauvages ?

Je commençai mes investigations sur Lila de façon tout à fait classique. J'interrogeai sa famille, qui se résumait en fait à sa mère folle de chagrin, ses quelques amis, ses voisins... Rien ne semblait vraiment remarquable. Lila était une jeune femme comme on en trouve beaucoup. Elle était jolie mais discrète, célibataire et consacrant beaucoup de temps à son travail. J'arrivai donc naturellement au chapitre de sa profession : assistante chez LüX.

À l'époque, l'entreprise LüX était déjà omniprésente à Melvin, même si ses dirigeants, la famille Lamberson, étaient quasi invisibles. Les rumeurs les plus diverses circulaient sur eux. On disait qu'ils ne sortaient que la nuit, qu'ils étaient extraordinairement beaux et riches, qu'ils donnaient des fêtes magnifiques où toute la jet-set de Melvin se pressait mais où on ne les voyait jamais, qu'une des filles Lamberson était une artiste très connue... Il faut dire aussi que leur demeure, un imposant château, était farouchement gardé, qu'ils ne donnaient jamais aucune interview et que, quasiment aucune photo d'eux ne circulait. Bref, ils avaient tout pour exciter ma curiosité.

Je commençai donc à enquêter sur la famille Lamberson. En regardant les statuts de l'entreprise, je constatai que celle-ci était toujours dirigée par son créateur, Edgar Lamberson qui, selon la légende, l'avait créée à 35 ans, juste après la Seconde Guerre Mondiale. Une photo, la seule que je trouvais d'Edgar, immortalisait l'inauguration (nocturne !) de la première usine de LüX. On y voyait un homme séduisant, les yeux clairs, brun et large d'épaule, serrer la main du maire de l'époque. Il arborait un sourire étincelant mais son regard restait glacial.

À l'époque de mon enquête, nous étions en 1966. Edgar Lamberson devait donc, d'après mes calculs, avoir dans les 55 ans. Son fils, Gabriel, né d'une mère française mais disparue, le secondait à la direction de l'entreprise. Leurs relations étaient apparemment d'un froid polaire. De plus, il n'apparaissait sur aucune photo, mais certains disaient que lui et son père se ressemblaient de façon troublante. Enfin, ce Gabriel était marié avec une jeune femme, une certaine Rebecca. Mais peu d'informations filtraient sur elle, hormis le fait qu'elle était magnifique mais peu avenante.

Galvanisé par tout ce mystère, je continuai mes recherches car je sentais que je tenais là, plus encore qu'un scoop, une réponse aux nombreuses questions que je me posais depuis longtemps. Un soir, enfin, après maintes tentatives, je réussis à accompagner dans sa saoulerie un homme qui travaillait pour la blanchisserie du château. Je lui payais des coups tout en faisant semblant de boire et je lui posais des questions détournées. J'appris ainsi que toute personne extérieure au château était toujours méticuleusement fouillée en y entrant, les appareils photos étant par exemple interdits. De plus, tous ceux qui travaillaient pour les Lamberson signaient une clause de confidentialité imposant le secret sur tout ce qu'ils pouvaient voir ou entendre et ce, même si le travail de mon acolyte d'un soir se résumait à prendre le linge sale et de le ramener propre au château. Enfin, il n'avait jamais vu les occupants car apparemment ils n'étaient visibles qu'en soirée...

D'ailleurs, il ajouta en rigolant :

– De vrais vampires ceux-là ! M'enfin, ils payent bien et c'est tout c'qu'on leur d'mande !

Je lui promis, évidemment, le plus grand secret sur notre discussion et le ramenai chez lui, en n'oubliant pas de lui donner un somnifère puissant et de lui prendre son badge et son pass.

Le lendemain, je me présentai à sa place à l'entrée du personnel du château. J'avais falsifié son badge pour qu'y apparaisse ma photo (même si je ressemblais vaguement au blanchisseur), mais sans avoir modifié son nom qui devait correspondre à celui enregistré sur le pass. Je savais cependant que tout cela ne résisterait pas à un examen poussé et priais pour ne pas me faire attraper. J'eus en fait beaucoup de chance, car alors que je me présentai au poste de garde, un livreur arrivé au même moment fit tomber plusieurs caisses de vin (du Bordeaux, Château Cheval Blanc 1955 si je me souviens bien...). Le garde me regarda donc à peine et préféra houspiller le pauvre livreur en le traitant d'incompétent.

Une fois dans le château, je me débrouillai tant bien que mal pour tenir mon rôle. Il y avait beaucoup de passage et, après avoir balancé le linge propre comme le sale dans un coin apparemment désert, je cherchai un moyen de rentrer dans le château proprement dit. Encore une fois, la chance me sourit car une porte incidemment restée ouverte, me permit de rentrer dans les cuisines du château encore désertes à cette heure matinale, et de me faufiler dans les étages supérieurs... Je ne rencontrai personne et pus, à loisir, visiter les lieux. Évidemment, je ne savais pas que des caméras ainsi que des yeux verts me scrutaient où que je fusse...

Je me rappelle encore maintenant l'émerveillement, certainement démultiplié par la peur, que je ressentis quand j'entrai pour la première fois dans la bibliothèque... La pièce, spacieuse et magnifique, bénéficiait déjà de la verrière filtrante, une innovation unique à l'époque, et était donc baignée de lumière, contrairement au reste du château. Les livres s'alignaient du sol au plafond et, incrédule, je dénombrai là nombre d'éditions originales hors de prix, des ouvrages légendaires car introuvables... J'étais tellement ébloui que j'en oubliai un temps la raison de ma venue : l'enquête Lila... et je me plongeai dans les délices et les fragrances particulières de ces vénérables ouvrages.

Je ne m'attendais donc pas à ce que soudain, une voix féminine me soufflât :

– Mais qu'est-ce donc ? Un petit agneau ici, et un magnifique spécimen en plus... Que fais-tu ici, dans la gueule du loup ?

Je me retournai, le cœur presque à l'arrêt, et vis une magnifique femme rousse me toiser d'un air supérieur et carnassier.

– Je me suis perdu madame, pardonnez-moi.

– Perdu ? Tu te moques de moi n'est-ce pas ? Tu crois que je ne t'ai pas vu explorer les différentes pièces du château ? Tu ne paraissais pas perdu alors... Au contraire, on aurait dit que tu cherchais quelque chose.

Je me tus, cherchant une échappatoire. Je n'en vis aucune. La femme bloquait l'unique issue. De plus, sachant que l'on était observés, qu'aurais-je pu faire ? Je décidai donc d'être franc.

– Je suis venu ici pour enquêter sur la mort de Lila Quinn qui a été retrouvée morte il y a trois semaines dans les bois, apparemment attaquée par une bête sauvage...

À ces mots, la belle rousse sourit, laissant apparaître deux canines très pointues et effilées. Elle me regardait avec gourmandise. Je sus alors que toutes les rumeurs les plus folles sur les Lamberson étaient véridiques. J'avais foncé tête baissée dans un repaire de vampires et m'apprêtais à être dégusté comme un vulgaire amuse bouche.

– Lila Quinn ? Oui, je m'en rappelle vaguement... Je n'aurais pas dû la tuer celle-là, ou mieux cacher son cadavre... Elle travaillait pour nous. Une petite fourmi parmi tant d'autres !

– C'était donc vous ?, soufflai-je d'une voix blanche. Sa langue passa sur ses lèvres purpurines.

– Évidemment... D'ailleurs, je crois que là, même si je suis rassasiée, je ne serais pas contre un petit dessert...

Là-dessus, elle fondit sur moi en un battement de cœur, se posta derrière moi, pencha ma tête pour exposer mon cou. Au moment où elle allait me mordre, j'entendis une voix, sèche comme un coup de fouet.

– Rebecca !

Elle me lâcha en un éclair et mes jambes ne me soutenant plus, je m'affalai sur le parquet verni. Quand je relevai la tête, je crus halluciner car j'avais devant moi le même homme que sur la photo prise 20 ans auparavant. En fait, même si Edgar n'a pas vieilli depuis 1946, ce n'était pas lui qui se tenait devant moi mais Gabriel. Tu as pu toi-même, Héloïse, te rendre compte de leur ressemblance ! De toutes façons, mes interrogations éventuelles furent vite balayées par des considérations beaucoup plus importantes.

– Rebecca, tu sais que l'on ne doit pas tuer dans la maison. J'ai horreur de l'odeur de cadavre à l'intérieur.

– Dis plutôt que tu n'apprécies pas que l'on tue ces pauvres chers humains que tu aimes tant... Et pourtant, il faut bien que tu te nourrisses toi aussi non ? Il me semble que tu ne manges pas que du caviar...

– Qu'importe. Laisse-nous, va te coucher. Je m'occupe de celui-ci.

Rebecca, dépitée, feula comme une panthère mais disparut. J'étais toujours par terre, abasourdi par la scène à laquelle je venais d'assister. Tous mes rêves et mes cauchemars me paraissaient prendre une réalité que je n'attendais pas.

– Bonjour, je m'appelle Gabriel et je ne sais pas comment tu t'es débrouillé pour rentrer, mais je dois t'annoncer une mauvaise nouvelle. Malgré ce que j'ai dit à ma femme, tu ne sortiras pas de cette maison vivant. Tu en sais maintenant trop sur nous.

Ma tête se vida de son sang. Après une pause, Gabriel continua de parler mais changea de sujet, comme si de rien n'était.

– J'adore cette pièce. Elle est remplie de vie, d'odeurs, d'histoires. As tu remarqué ?

Je répondis de façon automatique, avec un aplomb héroïque que je ne m'explique toujours pas.

– Oui, c'est vrai. En arrivant, j'ai admiré, entre autres ouvrages extraordinaires, une édition originale des *Liaisons dangereuses* et un manuscrit de Shakespeare. Ce sont vraiment des originaux ?

– Bien sûr. William m'a lui-même donné ce manuscrit lors de l'un de mes voyages à Londres. C'est un vieil ami...

Nous poursuivîmes notre discussion de façon assez surréaliste, je l'avoue. Et à vrai dire, au-delà de l'aspect fabuleux de ce qu'il me disait et de la menace de mort qui pesait sur ma tête, je me surprénais presque à apprécier cet échange. Gabriel se montrait affable, presque amical. Il était évident que ce vampire, malgré son air juvénile, était extraordinairement vieux, cultivé, pétri de savoir et d'expérience. Une expérience que je n'aurais jamais étant donné que je devais mourir peu de temps après. Pourtant, on continuait à parler... Ce que je ne savais pas, c'est que les vampires n'ont pas la notion du temps, qu'ils se fichent des minutes et des heures que moi, être humain, je comptais précieusement, en savourant chaque seconde de sursis et en espérant la suivante.

Au bout d'une heure ou deux, Gabriel se tut et m'observa longuement, en silence. Il semblait peser le pour et le contre d'une décision. Je me taisais aussi. Puis, au bout de quelques minutes, il me dit :

– Tu aimes les livres n'est-ce pas ?

– Oui, c'est une de mes passions, avec les femmes et... les choses bizarres, comme les vampires, répondis-je en le regardant dans les yeux.

– Que dirais-tu de pouvoir assouvir ces trois passions sans te préoccuper du reste ?

– Je dirais... que cette option me convient, dis-je après un long silence.

– En es-tu sûr ?

– Ai-je le choix de ne pas l'être ?

Gabriel ne répondit pas. Je levai les yeux et regardai intensément le ciel bleu à travers la verrière. Et tandis que je sentais le souffle de Gabriel sur ma nuque et ses crocs s'enfoncer dans mon cou, je pensai à... cette éternité qui m'attendait.

Voilà, Héloïse, ce que j'ai vécu. Je dois mon immortalité à la bonté de Gabriel et c'est pour cela que je suis devenu son homme de confiance, son bibliothécaire. J'ai choisi la non-mort au lieu de la mort et je ne le regrette en rien.

Et toi, qu'aurais-tu choisi ? Mais tu le sais déjà...

Avec mon amitié éternelle (et ce n'est pas un vain mot...)

Charles

Préface du livre *Au cœur de tous*

AU CŒUR DE TOUS

À Magda, Gabriel, Charles et Lucas, sans qui ce livre n'aurait jamais pu voir le jour.

À mes parents.

PRÉFACE

Je suis née dans un monde où les vampires n'existaient pas dans la réalité. Un monde où les vampires demeuraient des personnages légendaires issus de certaines traditions folkloriques et de notre peur de la nuit et de l'inconnu. Un monde où les yeux verts ou bleus n'étaient pas un signe éventuel d'immortalité. Un monde où l'immortalité même était une fable, une utopie. Un monde, enfin, où l'on pensait que seul l'homme était un loup pour l'homme...

Bref, je suis née dans un monde « normal ». Mes parents étaient, eux aussi, des personnes normales, exerçaient des métiers normaux et agissaient comme des parents normaux. D'ailleurs, ils m'ont inculqué, entre autres choses, des valeurs fortes : amour de l'autre, tolérance, curiosité et ouverture d'esprit. Je ne les en remercierai jamais assez, car c'est un legs qu'aucun héritage matériel ne pourrait remplacer. Ils n'ont pas vécu la guerre du Sang, cela les aurait certainement horrifiés. Ils sont décédés il y a de cela quelques années, à un an d'intervalle l'un de l'autre. Un peu comme s'ils ne pouvaient vivre éloignés l'un de l'autre bien longtemps, et qu'ils avaient décidé de se retrouver dans un monde meilleur. Ils ne verront ni ne liront donc jamais ce livre, malheureusement pour moi. C'est l'un de mes plus grands regrets, car ce livre est un hommage à leur vision du monde, un monde plein de tolérance, d'intelligence et de compréhension.

Sept ans. C'est l'âge auquel j'ai entendu le mot « vampire » pour la première fois. C'est mon père qui l'a évoqué le premier, alors qu'il me lisait des histoires pour m'endormir. Je sais que cela peut sembler bizarre, de lire des histoires de vampires à une enfant pour qu'elle s'endorme, mais c'est moi qui les réclamais car je les aimais énormément. Je crois que c'est parce qu'elles représentaient deux choses distinctes pour moi. D'abord, l'histoire du soir, c'était LE moment privilégié que je passais chaque jour avec mon père. Il les lisait toujours en mimant les scènes et en changeant sa voix pour donner vie à chaque personnage, ce qui avait le don de me ravir. Ensuite, l'histoire du soir, c'était l'assurance que le bien triomphait toujours du mal. Car même si j'avais peur pendant la majeure partie du conte, tout se terminait toujours bien. D'un côté, « le méchant » était vaincu : la sorcière était transformée en grenouille inoffensive, le monstre finissait reclus dans sa caverne, le vampire brûlait au soleil. De l'autre, « les gentils » étaient heureux : le prince délivrait la princesse, en tombait amoureux et l'épousait.

Ainsi, pour nombre d'entre nous, les vampires sont longtemps restés des objets fantastiques qui faisaient peur aux enfants, des « méchants ». Quand nous pensions aux vampires, des images de Dracula, de cercueils ou de chauves-souris nous venaient immédiatement à l'esprit. Nous avons fait des vampires les hérauts (et les héros...) de nos cauchemars et de nos films d'horreur. Ils représentaient l'incarnation du mal et de nos peurs les plus intimes. Si quelques marginaux y croyaient, ils étaient traités de fous et enfermés. Ce n'est pas étonnant, donc, que la peur nous ait assaillis quand nous avons su qu'ils n'étaient pas des chimères... Nous avons tous des souvenirs de ces révélations, et j'ai été d'abord incrédule, puis horrifiée par les images qui tournaient en boucle dans les médias et qui provoquaient des mouvements de panique dans le monde entier. Les vampires existaient vraiment, et nul doute ne subsistait sur le fait qu'ils étaient bien les bêtes sanguinaires que l'on avait toujours imaginées. Ils se nourrissaient de notre sang, nous volaient notre bien le plus précieux, ils puisaient dans notre mort leur élixir de vie et de jeunesse. Ils se nourrissaient de nous, de nos frères, de nos sœurs, de nos enfants...

Dans toute cette horreur, une autre chose m'a aussi frappée et interpellée. C'était le fait que nous ayons finalement vécu des millénaires à côté des vampires, et même parmi eux, sans nous en rendre compte de façon consciente (les contes étant l'expression de notre inconscient finalement plus clairvoyant). Au fur et à mesure que je réalisais que telle ou telle personne connue était en fait un vampire, je me suis rendu compte que mon boulanger, mon voisin, le chauffeur de taxi qui me conduisait à l'aéroport ou le client qui ne venait qu'en soirée au café pouvait être un vampire. Nous avons vécu avec eux, nous les avons accueillis chez nous. Alors évidemment, nous avons ressenti un sentiment de trahison et d'insécurité quand nous avons appris leur nature : ils étaient des prédateurs et nous restions leurs proies. Je crois que c'est ce constat qui nous a le plus effrayés : soudain, nous n'étions plus au sommet de la chaîne alimentaire, nous n'étions plus tout-puissants !

Alors nous avons réagi en bête traquée : nous avons contre-attaqué. Je ne reviendrai pas sur les événements qui se sont déroulés ensuite pendant la tristement célèbre guerre du Sang. Ce dernier a abondamment coulé des deux côtés : nous avons organisé des rafles meurtrières, nous nous sommes massacrés mutuellement. Nous avons perdu des proches. Nous avons multiplié les morts et les destructions, propagé la haine et la méfiance... Et cette guerre contre les vampires ressemblait à s'y méprendre à une guerre civile. Car ce sont nos boulangers, nos chauffeurs de taxi ou nos voisins que nous tuions ou faisons brûler au soleil... et ce sont les mêmes qui, pleins de rage, tentaient de se défendre en nous attaquant à la faveur de la nuit.

Finalement, après plusieurs mois de combats et de guérillas à travers le monde, à quel résultat sommes-nous arrivés ? Le constat est en demi-teinte. D'un côté, nous avons instauré la ségrégation, les quartiers humains et vampires, les frontières barbelées et gardées... De l'autre, même s'il est vrai que cela fait grincer les dents de plusieurs d'entre nous, nous avons mis en place le don du sang, qui est la meilleure solution pour que nous puissions cohabiter. Il n'y a en effet pas beaucoup de proies qui peuvent se targuer de nourrir leurs prédateurs sans y perdre la vie...

J'aimerais, maintenant, vous proposer d'aller plus loin. De ne plus, justement, voir les vampires comme des prédateurs. De les considérer plutôt comme des êtres qui nous ressemblent plus qu'ils ne diffèrent de nous. J'aimerais vous montrer une autre voie, celle de l'acceptation mutuelle. Et je vois

d'ici vos résistances. Vous allez me dire : « Pourquoi aller plus loin, alors que la solution trouvée lors de l'armistice semble fonctionner jusqu'à maintenant ? » Parce que nous avons fait en sorte de nous séparer des vampires, de les éviter, alors même que nous les avons rendus inoffensifs. Parce que cette séparation crée justement de la différence, de l'incompréhension, de la non-communication. Parce que de cette incompréhension naît la peur. Et parce que de la peur naît et renaît la haine. Ne voyez-vous pas les multiples slogans (« Tuons-les tous », « Saignons les Saigneurs »...) qui se propagent dans nos villes, appelant au meurtre ? N'entendez-vous pas les appels à la haine dans les émissions de débat et les vidéos sur Internet ou sur les ondes de certaines radios ? Avez-vous vraiment envie de reprendre les armes ? Pensez-vous réellement que l'humanité survivrait à une autre guerre ? N'avez-vous pas envie, enfin, de trouver une solution pacifique ?

Moi, si. Je n'ai aucune envie que l'on se batte de nouveau. C'est pour cela que je demande un temps de réflexion et « d'apprivoisement ». Car pour pouvoir trouver cette solution pacifique, il faut déjà apprendre à connaître ceux que certains voudraient exterminer. Il faut nous défaire de nos réflexes archaïques et de nos préjugés négatifs, comprendre ces êtres différents mais semblables. C'est pour moi la seule option possible et la seule viable à long terme...

Si je peux écrire tout cela, c'est parce que j'ai moi-même tenté l'expérience de me défaire de mes préjugés, et que j'ai été réellement, radicalement et positivement surprise. Suite à un banal accident de voiture un soir de pleine lune, j'ai vécu avec des vampires pendant plusieurs mois, au cœur du quartier Rouge. J'ai ainsi découvert que les personnes qui m'ont accueillie, les membres et amis de la famille Lamberson, ne correspondent absolument pas aux clichés convenus sur les vampires. J'ai beaucoup appris à leur contact, et je voudrais d'ailleurs les remercier de leur disponibilité et de leur bonté. Ils sont loin d'être ces représentants du mal, ces incarnations de l'avidité et de la méchanceté que l'on croit. Enfin, pas plus ni moins que certains êtres humains. Le mal est partout et ne choisit pas de camp. Mais le bien est partout également, pas seulement du côté des humains.

Pour tout dire, ces vampires m'ont accueillie et même choyée, avec gentillesse et simplicité. Je n'exagérerais même en rien si je disais qu'ils m'ont traitée bien mieux que ne l'ont fait des dizaines d'êtres humains (dont certains me considéraient, et c'est ironique, comme un bout de viande appétissant...). Pourtant, au début, je ne vous le cache pas, j'ai eu peur. Je me suis demandé si je n'avais pas atterri dans la gueule du loup, si j'allais survivre dans cette maison sombre, si je n'allais pas mourir ou, pire, devenir une créature sanguinaire et sans âme... Puis peu à peu, j'ai découvert que la maison n'était pas si sombre ni froide, que je n'étais pas prisonnière, et que je ne risquais rien, sauf de me faire de nouveaux amis. La seule véritable prison était finalement cette loi de séparation entre vampires et humains, qui m'interdisait de circuler librement entre les deux mondes... et qui m'avait empêchée jusque-là de percevoir la véritable nature des vampires.

Ce livre est donc le résultat de plusieurs mois d'immersion, de recherches et d'interviews. Ce n'est pas seulement la prière d'une jeune idéaliste qui souhaite que tout le monde s'aime, ou encore la description clinique d'un vampire type. J'ai essayé, au contraire, de rassembler dans un seul ouvrage le plus d'éléments possible dans des domaines variés comme l'histoire, l'économie, la

psychologie ou encore la médecine concernant les vampires. Cela devrait permettre au lecteur de mieux connaître et comprendre la nature vampirique.

À vrai dire, j'ai eu accès à des matériaux extraordinaires et de premier choix pour traiter mon sujet. D'abord, j'ai pu interviewer de façon franche et non détournée plusieurs vampires. Certains, hommes ou femmes, sont âgés de moins de 50 ans (l'âge en question étant pris ici au sens de « durée de vie en tant que vampire »), d'autres sont si vieux qu'ils ne se souviennent même pas de leur date de naissance exacte (certains sont nés il y a trois cents, cinq cents, sept cents ans ou plus). Certains sont des Mordus (ou des « Parrainés » comme on dit maintenant), d'autres des vampires au « sang pur ». Je les ai interrogés encore et encore sur leur histoire, leurs mœurs et habitudes, leur façon d'appréhender leur existence et celle des humains... Une question qui revenait très souvent était d'ailleurs cette problématique d'immortalité : comment, en effet, appréhender la vie quand on sait qu'elle peut être infinie ? J'ai ainsi appris, par exemple, que certains vampires se donnaient la mort volontairement, se suicidaient en quelque sorte, car ils se sentaient écrasés par leur immortalité et surtout, à cause de la peine qu'ils accumulaient tout au long de leur vie, tout comme le font les humains. En langage vampire, on ne dit pas se suicider d'ailleurs, mais « se consumer », car la méthode employée est souvent l'exposition à la lumière du jour...

Ensuite, parallèlement aux interviews, j'ai aussi pu bénéficier de l'accès à l'une des plus impressionnantes et babyloniennes bibliothèques du pays, celle de la famille Lamberson. Cette famille, célèbre dans tout le pays pour sa réussite sociale et le mystère qui entoure ses membres, a en effet accumulé, depuis des siècles, une littérature des plus diverses et documentées, sur le phénomène vampire notamment : essais, recherches, traités, romans, thèses, articles, et même des centaines de témoignages de vampires inconnus ou célèbres (dont vous trouverez parfois le nom dans ces pages).

Enfin, et ce n'est pas le moindre matériau, j'ai pu côtoyer un certain nombre de vampires (dont mon éditeur, Lucas Macjals), tous désireux de faire la paix et de vivre en harmonie avec l'humanité. Tous ont cru en moi, en mon projet et en mes convictions. Tous m'ont soutenue et ont contribué au livre, chacun à sa manière. Tous m'ont laissée pénétrer dans leur quotidien. J'ai ainsi pu discuter avec eux de leurs problèmes, de leurs préoccupations et de leurs aspirations. J'ai pu constater qu'ils souffraient, qu'ils aimaient, qu'ils riaient. J'ai ressenti leurs émotions. J'ai même éprouvé pour eux de l'empathie et de la sympathie, et ils ont fait de même pour moi. Bref, j'ai échangé avec ces personnes des souvenirs, des émotions et des opinions, comme avec des êtres humains « normaux ». Et pas seulement dans le cadre d'entretiens formels. Au fur et à mesure que j'ai appris à connaître ces êtres, j'ai appris à les respecter et même, disons-le, à les apprécier.

Vous trouverez donc dans cet ouvrage ma vision des vampires : une vision que j'espère moderne et réaliste, et que j'ai essayé de rendre la plus objective possible. Par exemple, je n'ai en rien occulté leur aspect historiquement violent, comme j'ai aussi constaté que l'immense majorité d'entre eux se conforme aux règles que nous leur avons imposées depuis la guerre du Sang. Ils peuvent eux aussi respecter, voire aimer, les humains. Rien n'est tout blanc ou tout noir, et les nuances de gris sont plutôt la norme dans les relations humains-vampires.

Alors n'ayez pas peur de lire ce qui suit, n'ayez pas peur d'aller au-delà de l'histoire, au-delà des

apparences, au-delà des frayeurs immémoriales issues des vieilles légendes et des contes pour enfants...

Bonne lecture.

Héloïse Carven.

La première nuit du reste de ma vie

« Mords-moi. »

Gabriel n'a pas bougé. Il est stupéfait par ces mots chuchotés au creux de son oreille.

– Tu sais que ce ne pourra pas être défait, n'est-ce pas mon amour ? Je ne veux pas que tu prennes ta décision sous le coup de l'émotion. Il me semblait que tu souhaitais rester mortelle.

– Je le pensais aussi, parce que je ne voyais pas clairement d'avenir entre nous : c'était trop flou, trop intense, trop compliqué aussi. Depuis que je te connais, j'ai l'impression de vivre dans une sorte de tourbillon. Les événements s'enchaînent à une vitesse hallucinante : l'accident, nous, Rebecca qui revient, tes silences, le livre, et maintenant mon agression, l'hôpital...

– Justement, tu ne veux pas prendre le temps de réfléchir ? Tu as été très sollicitée ces derniers temps. Et puis, on a tout le temps pour...

– *Tu* as du temps. Moi, le mien est plus que jamais compté. Tu ne penses pas comme un humain, Gabriel. Tu ne vois pas les minutes, les jours et les années passer parce que tu sais que tu as l'éternité. Moi, en comparaison, je n'ai qu'une poignée de secondes à vivre avant de mourir. Et puis, nous sommes faits l'un pour l'autre, non ? Toute cette histoire nous l'a bien confirmé.

– Je le sais bien mon amour, et je ne laisserai rien ni personne nous séparer à partir d'aujourd'hui. Mais à ce moment précis, tu es en sécurité, dans mes bras, et j'ai juste envie de profiter de cet instant de calme. Aujourd'hui a été une journée très éprouvante, et j'ai encore énormément de travail, entre l'arrestation de Rebecca à gérer et la reprise de LüX, les recherches pour retrouver celui qui t'a fait ça...

Je sens sa voix se briser et des sanglots monter dans sa gorge. Il ferme les yeux.

– Si je t'avais perdue...

– Je suis là, tu ne m'as pas perdue. Je suis là et je serai toujours là, si tu le souhaites.

– Bien sûr que je le veux.

Il arrive à sourire et me regarde avec tendresse et encore une pointe de tristesse.

« Mais pour l'instant repose-toi, tu l'as mérité. Nous en reparlerons plus tard. »

C'est vrai que je tombe de fatigue, mais j'en veux à Gabriel de ne pas comprendre. Il devrait sauter de joie, non ? Savoir que je pourrais vivre à ses côtés pour toujours n'est-il pas ce qu'il souhaitait ? Je suis fébrile, mais je finis par m'endormir, shootée par les calmants.

Dans mon rêve, je suis vieille, ridée, dans ce lit d'hôpital, pendant que Gabriel, beau et jeune, me regarde avec une expression de dégoût... et s'approche de moi avec un couteau à la main. Je me réveille en sursaut, les muscles douloureux, tétanisés, avec un goût de bile dans la bouche. Gabriel est déjà à côté de moi, doux et tendre. Il tente de me calmer en me serrant contre lui et en

m'embrassant le visage. Mais je suis hystérique, j'éclate en sanglots, et je pleure tellement que j'ai du mal à lui raconter mon cauchemar. Il me berce longtemps et finit par me chuchoter :

– Je te veux avec moi pour toujours, mon Héloïse, mon amour. J'y ai tellement pensé, je l'ai tellement espéré, sans oser te le demander. Je n'aurais jamais pu rêver mieux que toi comme compagne. Tu sais, tu penses que c'est moi qui vais te donner la vie éternelle, mais c'est toi, mon élixir de vie, et si c'est vraiment ce que tu souhaites, alors je te donnerai l'éternité à mes côtés.

– Je le veux.

– Alors tu l'auras, ma toute belle.

Je me rendors dans ses bras, terrassée de fatigue et de bonheur.

Quelques jours plus tard.

Je sors de l'hôpital aujourd'hui, avec une recommandation très simple de la part du Dr Patterson : repos complet pendant encore un mois minimum, sans compter évidemment les mois de plâtre et de rééducation pour ma jambe cassée. À vrai dire, la seule pensée de sortir de cet hôpital me remplit de joie. J'ai hâte de retrouver le manoir, la chambre douillette, la cuisine délicieuse de Magda... mon foyer, en fait ! Même si je ne me plains pas : tout le monde a été adorable. Gabriel campait à l'hôpital avec moi quand il n'était pas au bureau, même s'il y dormait affreusement mal. Mélanie, Magda, Charles et même Lucas sont venus me voir très souvent. Et Sol, ma petite Sol, dont le ventre s'arrondit de jour en jour me faisait bien rire avec ses potins. Que ferais-je sans eux maintenant ?

Bizarrement, avec Gabriel, nous n'avons pas reparlé du... sujet. Je le sens un peu préoccupé ces derniers temps même s'il est toujours aussi tendre et attentionné envers moi. Je me pose mille questions, même si au fond je sais qu'il m'aime. Mais j'ai l'impression qu'il essaie de me cacher quelque chose, et l'interroger ne sert à rien, car il change de conversation rapidement. Qu'il peut être énervant quelquefois !

Quand on arrive devant la maison, je comprends un peu mieux ce qui le préoccupe. Évidemment, notre affaire a fait du bruit. Tu parles ! Tentative de meurtre, gros sous, rivalité féminine... notre histoire a tout pour plaire aux tabloïds ! La presse assiège littéralement le manoir, et quand on arrive devant les grilles du portail, une nuée de journalistes se jette sur la voiture. Il faut toute la férocité des gardes du corps pour les repousser.

Quelques semaines plus tard.

Ces derniers temps, je ne vois quasiment pas Gabriel. Il est très occupé. Il a repris LüX et essaie de remettre de l'ordre dans ses affaires. Et puis, le procès de Rebecca va bientôt avoir lieu, ainsi que celui d'Olivier H par contumace. Ce dernier reste invisible, même si je sais que Gabriel a engagé

quasiment tous les détectives du pays pour le retrouver ! Mais il ne veut pas m'en parler, pour ne pas m'inquiéter. Alors que je brûle de savoir ce qui se passe ! Mais je ne veux pas lui mettre plus de pression qu'il n'en subit déjà. C'est déjà assez dur comme ça, je veux continuer à être un havre de paix pour lui. Quand on est ensemble, au moins, il oublie ses tracas...

Alors, pour me changer un peu les idées, je m'occupe. Je me balade avec Magda, je vais voir Sol et je l'aide à installer sa chambre d'enfant... Évidemment, je suis aussi mes séances de rééducation avec une détermination sans faille : le kinésithérapeute est impressionné par mes progrès rapides ! Mais je suis encore faible. Marcher longtemps me fait souffrir, et je ne peux pas encore vraiment courir.

Je donne aussi quelques interviews, surtout pour éviter que les journaux ne racontent n'importe quoi. Aujourd'hui d'ailleurs, le *Daily Melvin* m'a appelée pour une interview. Le journaliste me propose de venir faire une séance photo dans leur studio le soir même. J'hésite, car Gabriel, qui travaille tard, ne sera pas là pour m'accompagner. Mais séduite par l'idée de sortir un peu, j'accepte. Il faut dire aussi que Gabriel me tient quasiment prisonnière tant qu'on n'a pas retrouvé Olivier H. Mais au diable ce fou ! Je ne vais pas trembler toute ma vie à cause de lui et puis il a sûrement quitté le pays désormais ! À l'heure dite, je pars au studio photo, qui se situe dans la zone H. Évidemment, Gabriel a tenu à ce que je sois accompagnée par un garde du corps, même si ce dernier doit me laisser à l'entrée de la zone H, pour être remplacé par un autre garde du corps, humain cette fois. Il est silencieux et renfrogné, comme tous les gardes du corps apparemment ! Une fois arrivé au studio, je lui demande de m'attendre dans la voiture, et comme il n'a pas eu de contrordre de la part de Gabriel, il acquiesce. Au moins, il n'est pas collant.

Mais une fois entrée dans le studio, je regrette immédiatement de l'avoir laissé dehors : je ne vois personne, la pièce est plongée dans la pénombre, une vague odeur de peinture fraîche flotte dans l'air et aucun matériel photo n'est installé. Mes poils se hérissent : un sentiment d'urgence vitale me prend aux tripes. Et quand je me retourne pour m'en aller, qui vois-je ? Olivier H, qui verrouille la porte et me sourit d'un air mauvais...

« Alors, tu pensais m'échapper ? Ça faisait un moment que je réfléchissais à la façon de te revoir, chère Héloïse... Quelle chance que tu aies accepté cette interview, n'est-ce pas ? Mais quel dommage que je ne puisse avoir ton chéri en même temps. Même si finalement, c'est presque mieux comme ça... il va souffrir encore plus en sachant que tu es morte ! »

Mon sang se glace. Je suis seule, avec une jambe encore fragile malgré mes progrès, face à mon pire ennemi, qui a déjà failli me tuer. Une lueur sombre brille dans son regard : je vois bien qu'il savoure sa revanche. Une seule solution : le faire parler, le temps de chercher un moyen de lui échapper...

– Comment avez-vous fait ? Vous avez soudoyé le journaliste du *Daily Melvin* ? dis-je en laissant traîner mes yeux un peu partout.

– Oh ! je n'en ai pas eu besoin, c'est un ami. Il m'a suffi de lui demander de te donner rendez-vous ici, et le tour était joué. C'était nécessaire pour que ton garde du corps habituel te lâche. On l'a

remplacé par un homme à nous.

– Vous étiez en ville pendant tout ce temps ? On vous a cherché pourtant ! demandé-je en continuant à chercher une arme, mais ne voyant absolument rien qui puisse m'aider !

– Oui, fanfaronne-t-il, en me toisant méchamment. J'ai beaucoup d'amis tu sais, ma belle : dans la presse, dans la police... Des amis qui, comme moi, ne supportent pas de voir une humaine, un beau petit lot comme toi en plus, filer le parfait amour avec ce rebut de Lamberson.

– Et comment comptez-vous faire pour vaincre les vampires ? Ils sont riches et bien plus forts que vous...

– Oui, mais ils ne supportent pas le soleil et doivent toujours se terrer le jour derrière leurs vitres opaques. On devrait pouvoir faire quelque chose avec ça... Mais bon, rassure-toi, tu ne seras pas là pour le voir !

Je sais que c'est fini. Il va me tuer, et cette fois, il ne me laissera pas mourante, mais bel et bien morte. Je ferme les yeux, en pensant à mon amour, à ses yeux verts, à son corps élancé, à sa bouche, à ses mots tendres... Je veux mourir en voyant son image.

Soudain, j'entends un grand fracas de verre brisé, et je rouvre les yeux, surprise d'être encore en vie. Et je le vois, mon Gabriel, fracasser la vitre du studio et sauter dans la pièce, Charles sur ses talons. Il se rue sur Olivier, qui, trop surpris pour réagir, accueille son uppercut en plein dans le menton et tombe, K.-O. Je suis moi-même choquée, je ne comprends plus rien. Comment savait-il que j'étais là ? Je me jette dans ses bras en pleurant et il m'emporte loin, très loin de toute cette violence...

Le lendemain, je me réveille en sursaut, *groggy*. Je ne sais plus où je suis. Heureusement, Gabriel est là, près de moi. Je pleure, encore et encore, et quand enfin ma crise se termine et que je reprends un peu le contrôle de moi-même, je lui demande :

– Comment as-tu fait hier soir pour savoir que j'étais en danger ?

– J'ai appelé à la maison, et Magda m'a appris que tu étais partie pour une séance photo pour le *Daily*. J'étais surpris, car tu ne m'en avais pas parlé...

– Oui, je sais, mais comme j'étais accompagnée par un garde du corps, je me suis dit que c'était sans danger.

– Oui. Hum. Enfin, bon. J'étais un peu inquiet, donc j'ai appelé le journal, pour savoir où était le studio, car je voulais venir te chercher et t'emmener au restaurant pour... parler. Mais là, le type du journal me dit qu'aucune séance n'est prévue avec toi au studio, vu qu'il est fermé pour rénovation pendant deux semaines... J'ai su immédiatement que c'était un piège. Heureusement, toutes nos voitures sont équipées d'un GPS, ce qui m'a mené à toi. Je suis parti avec Charles et quand j'ai vu ton soi-disant garde du corps dehors, j'ai tout compris. Mon Dieu, je ne me serais jamais pardonné si...

– Chut... Tu es arrivé à temps et tu l'as mis hors d'état de nuire. D'ailleurs, comment se fait-il que je ne me souviens pas de la suite ?

– Tu étais en état de choc. Charles s'est occupé de... lui et du faux garde du corps et il a appelé la police. Il faudra d'ailleurs que tu me donnes le nom du journaliste qui t'a appelée. Moi je t'ai emmenée chez le médecin ; il t'a auscultée et t'a donné un calmant qui t'a endormie tout de suite. Et je t'ai ramenée à la maison.

– Mon Dieu, je l'ai échappé belle quand même, dis-je pensive. Je suis vraiment désolée de ne pas t'avoir prévenu. Mais tu es tellement occupé ces derniers temps...

– Je sais, et j'en suis vraiment navré. Je t'aime, Héloïse. Je t'aime tellement.

Je me détends enfin, après tant de semaines de stress. Quand une idée me traverse l'esprit :

« Et tu voulais m'emmener au restaurant pour me parler de quoi exactement ? »

Gabriel m'adresse un sourire plein de promesses.

– Eh bien... Je savais que tu étais en colère contre moi, de ne pas avoir donné suite à notre... discussion. Mais comprends-moi : je voulais que tu sois absolument sûre de toi. Sinon j'aurais eu l'impression que c'était juste une démarche égoïste de ma part. C'est pour cela que j'ai été plus distant ces derniers temps. Et puis, je voulais te faire une surprise...

– Une surprise ?

– Oui, je... j'ai... le divorce est prononcé. Du coup, je voulais te proposer quelque chose de spécial. Que dirais-tu si je te proposais de te mordre... lors du plus beau jour de nos vies ?

Le déclic se fait dans ma tête. Gabriel me demande en mariage !

« Oui ! Oui ! Oui ! »

Quelques mois plus tard.

C'est notre nuit de noces. La journée a été magnifique, la cérémonie éblouissante, même si elle était nocturne, évidemment. Sous les lampions multicolores, nous nous sommes dit « oui », pour la vie, pour toujours, pour l'éternité, devant les gens qui comptent vraiment pour nous. Magda, lumineuse comme d'habitude, Charles et Mélanie, qui se marient le mois prochain, Sol, Antoine, et leur merveilleuse Lou née il y a deux mois, Lucas, Meredith, Sofiane, Élisabeth, Benjamin, Sylvia... Ils sont tous là.

Et maintenant qu'il est temps pour nous de nous retirer dans notre suite nuptiale, une douce émotion m'étreint. Je n'ai pas peur. Je suis étrangement sereine. Je sais que je fais le bon choix. Il n'y a plus aucun secret ni tabou entre Gabriel et moi. Nous ne faisons plus qu'un.

Gabriel me porte pour rentrer dans la maison et jusqu'à la chambre, me pose délicatement à terre, et recule d'un pas, pour me dévorer des yeux. Tout en soutenant son regard, j'enlève le tour de cou en dentelle délicate qui cachait cette partie de mon corps toute la soirée, comme pour la rendre plus désirable le moment venu. J'ai l'impression que ce simple geste me dénude entièrement. Gabriel, mon mari intense, magnifique, magnétique, me regarde. Il s'approche, me prend dans ses bras, me serre à m'étouffer, respire mon parfum, promène ses lèvres sur ma nuque, dans mes cheveux, sur mon épaule.

– Tu es prête ?

– Oui. Je suis prête.

Je sens alors ses dents me pénétrer, et une légère douleur me fait crisper le visage, remplacée aussitôt par une chaleur intense qui parcourt mes veines alors que mon sang semble bouillonner de façon bizarrement sensuelle. Je ferme les yeux pour me livrer corps et âme à cette minute extraordinaire, à ce voyage sans retour.

Et quand je les rouvre, c'est pour voir d'un regard neuf et bleu cette première nuit du reste de ma vie...

Egalement disponible :

Pretty Escort

172 000 dollars. C'est le prix de mon avenir. Celui de ma liberté, aussi. J'ai bien essayé les banques, les petits boulots où la friture t'accompagne jusque dans ton lit... Mais impossible de réunir cette somme d'argent et avoir le temps d'étudier. J'étais au bord du gouffre quand Sonia m'a tendu cette mystérieuse carte, avec un losange pourpre gravé dessus et un numéro de téléphone en lettres d'or. Elle m'a dit : « Rencontre Madame, tu vas lui plaire, elle va t'aider... Et ton prêt étudiant et ton taudis d'appartement en colocation ne seront plus que de vilains souvenirs. » Elle avait raison, le meilleur m'est arrivé, et le pire aussi...

[Tapotez pour voir un extrait gratuit.](#)

